I

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.

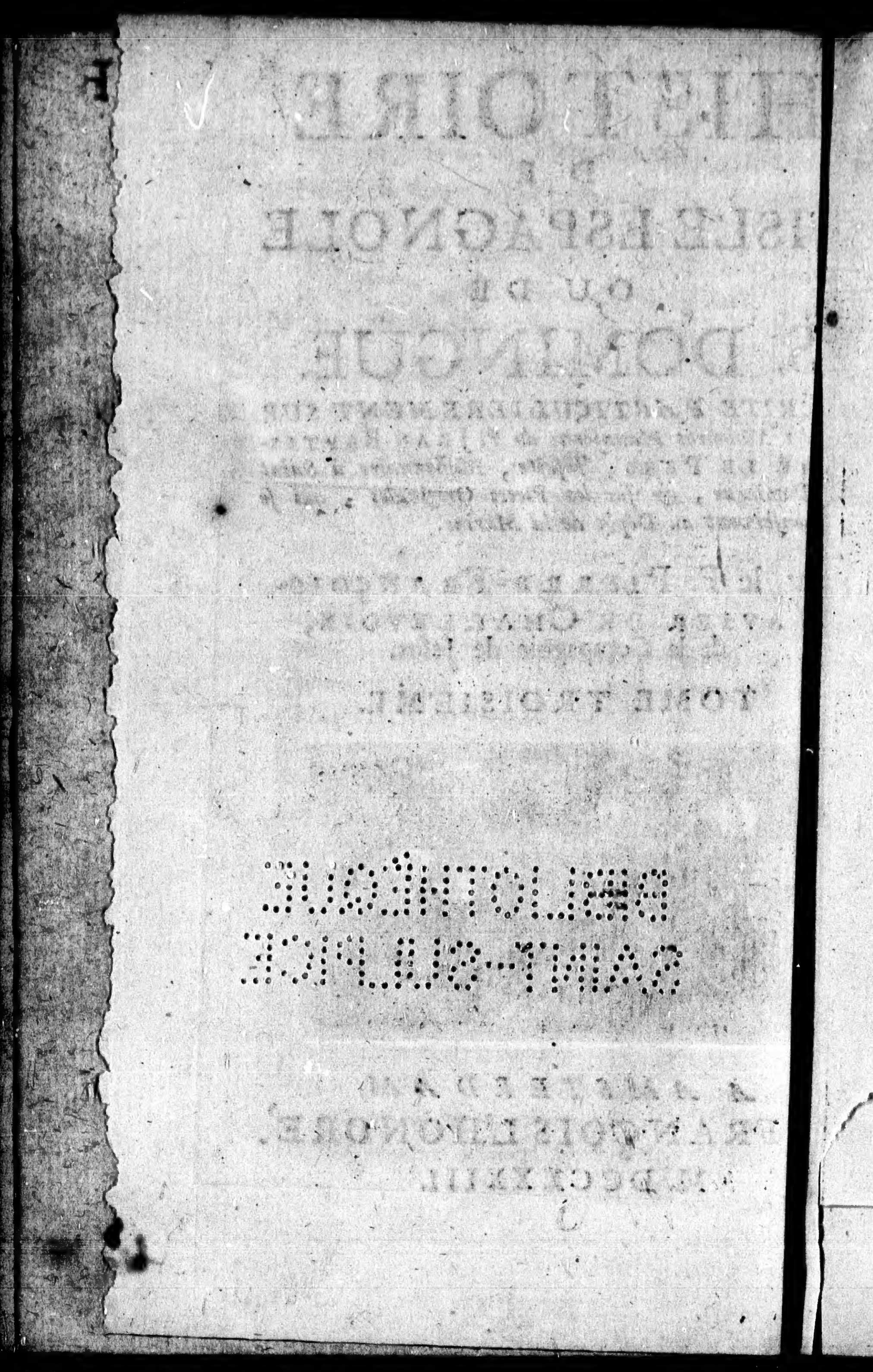
ECRITE PARTICULIEREMENT SUR des Memoires Manuscrits du P. JEAN-BAPTISTE LE PERS, *Jesuite, Missionnaire à Saint Domingue, & sur les Pieces Originales, qui se conservent au Dépôt de la Marine.*

Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX,
de la Compagnie de Jesus.

TOME TROISIE'ME.



A AMSTERDAM,
FRANÇOIS L'HONORE'.
M. DCCXXXIII.





MER DU
Pracel
Samana
Isle de la Tortue
Mira-por-vos
Isles du Chateau
les Isles Plates
Mayaguana ou Magane
l'Isle Verte
les Hosties ou les Etoilles
la Petite Inague ou le Lezarde
Passe d'Inague
INAGUE
LES CAYQUES
Baye d'Inague
CUBA
Port de Baracoa
Guantanamo
Pointe de Mayzi
LA TORTUE
Cap S. Nicolas
l'Artibonite
LA GONAVE
Mirebalais
Cap Dame Marie
Cap Tiburon
Hormigas
Navasa
ISLE AVACHE
Beata
Alto Vela
JAMAIQUE
Thomas
Merante
302
303
304
305
306

CARTE DE L'ISLE DE SAINT DOMINGUE
AVEC PARTIE DES ISLES VOISINES

DRESSÉE sur diverses pièces et instructions, particulièrement sur la dernière Carte de Mr. Frézier, et sur les Memoires de Mr. Buttet mis en œuvre de nouveau.

PAR LE Sr. D'ANVILLE Geographe Ord.re du Roi
Octobre 1730.

ECHELLE

Lieues Communes de France, de 25 au Degré

Lieues Marines, de 20 au Degré

Lieues Espagnoles, de 17½ au Degré

Lieues Marines Hollandoises, de 15 au Degré

Avertissement

Les Limites entre la Partie Françoise de St. Domingue et la Partie Espagnole n'ayant point été reglés, On s'est abstenu icy d'en marquer aucuns même provisionels.

MER DU NORD

LES CAYQUES

Isles Turques

Mouchoir Quarré

Cayes d'Argent

Débouquement des Isles Turques

Débouquement du Mouchoir Quarré

Vieux Cap François

Cap Samana

SAMANA

Baye de Samana

Cap Raphael

PLAINE DE SAN-DOMINGO

SANTO DOMINGO

Saona

la Mone

Beata

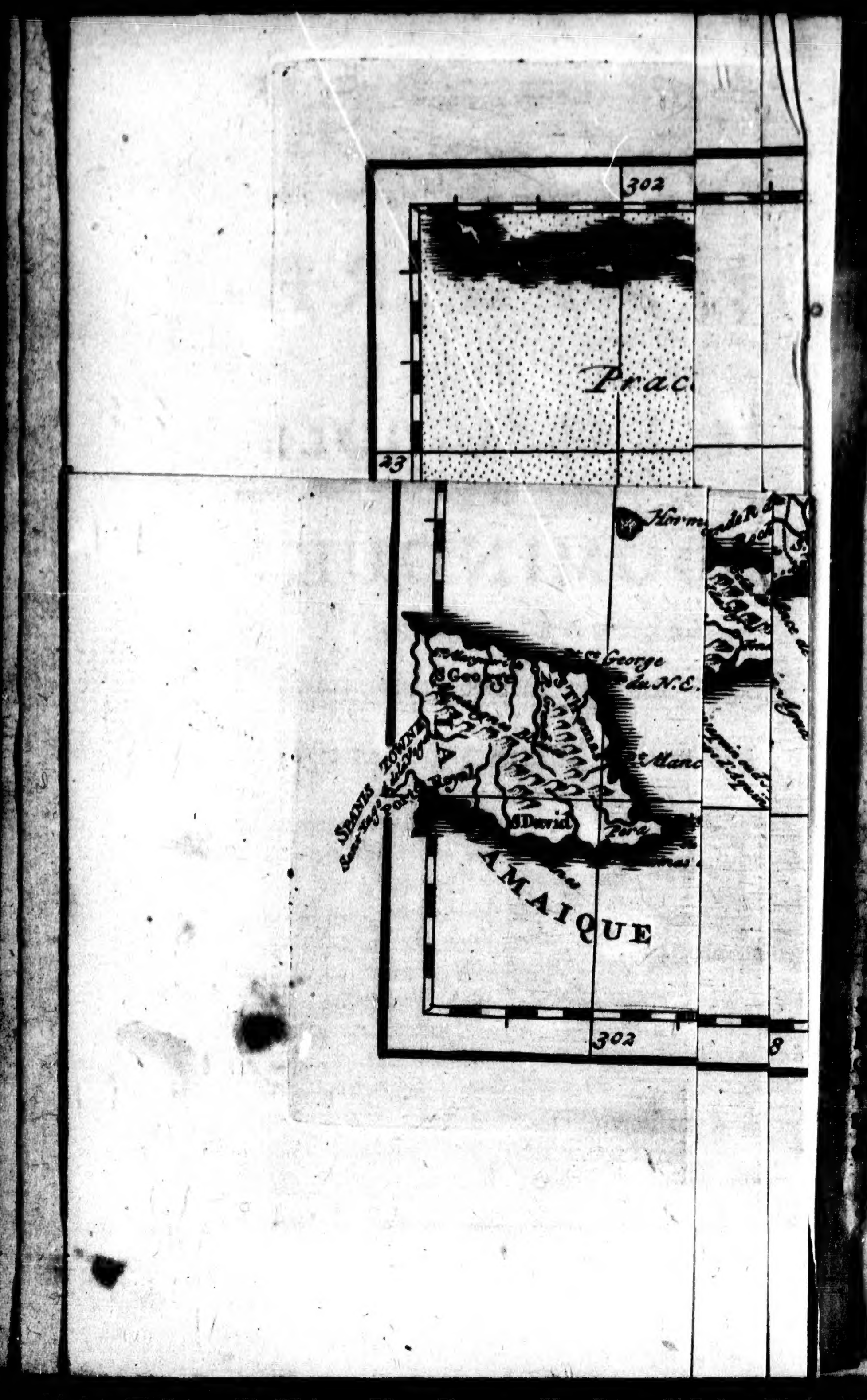
Alto Vela

PORTO RICO

Guanica

Cabo Roxo

Zachée



302
23
Prac
S. George
St. George du N.E.
SPANIS TOWNE
Port Royal
S. David
AMAIQUE
302
8



HISTOIRE DE L'ISLE ESPAGNOLE OU DE S. DOMINGUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

LES Espagnols, qui commençoient à faire assés peu de cas 1625.
des grandes Antilles, & qui poussoient de jour en jour leurs Conquêtes dans le Continent de l'Amérique, où il se formoit un Empire, lequel pour l'étenduë, & peut-être même pour les richesses, ne le cedoit point à celui des premiers Cesars, n'avoient eu garde de s'attacher aux petites Antilles; ils prétendoient bien à la vérité s'en être assûré la possession par plusieurs actes

1625. | 1630.

réïterés en divers têms, mais ils n'avoient jamais fait que de foibles efforts pour s'y établir, & ils ne paroissoient plus y faire la moindre attention, lorsqu'en 1625. les François sous la conduite de MM. d'Enambuc & du Rossey, Capitaines de Vaisseaux, & les Anglois conduits par M. Vaërnard, se trouverent par un concours d'évenemens assés singulier en même têms des deux côtés de l'Isle de S. Christophle. Ce qu'il y eut peut-être de plus admirable en cela, ce fut la bonne intelligence, avec laquelle vêcurent ces deux Nations dans une fort petite Isle, non seulement lorsqu'il s'agit d'unir leurs forces contre les Caraïbes, qui l'habitoient, mais encore lorsqu'il fallut partager leur Conquête entre eux.

Les Anglois se brouillent avec les François, & sont battus par une Escadre du Roi.

Il est vrai que l'ambition des Anglois troubla bientôt une si belle union. Vaërnard voulut s'étendre aux dépens des François; mais en 1629. M. de Cusac Chef d'Escadre ayant paru avec des Vaisseaux du Roi sur les Côtes de S. Christophle, prit, coula à fond, & dissipa tout ce qui se trouva de Navires Anglois dans ces Mers, & obligea Vaërnard à s'en tenir au Traité de partage, qui avoit été fait deux ans auparavant entre les deux Nations. Il est vrai qu'elles ne joüirent pas long-têms d'une paix, que les Chefs paroissoient fort disposés à maintenir: la Cour d'Espagne n'avoit pu voir sans chagrin ces deux Puissances si près de ses Colonies, & sur un terrein, qu'elle prétendoit lui appartenir. Elle avoit donc pris des mesures pour les en chasser au plûtôt, & dès l'année suivante 1630. le Roi Catholique envoyant au Bre-

sil

sil une Flotte contre les Hollandois, qui s'étoient emparé d'une partie de ce beau Pays, avoit donné ordre à D. Frederic de Tolede, qui la commandoit, de passer à l'Isle de S. Christophle, & de n'y pas laisser un seul Anglois, ni un seul François. 1625. | 1630.

Les uns & les autres sont attaqués par les Espagnols.

On avoit été averti en France de ce dessein, & c'étoit pour défendre l'Isle de S. Christophle, contre les efforts des Espagnols, que l'Escadre de M. de Cusac avoit été équipée. Cet Officier content de la victoire, qu'il avoit remportée sur les Anglois, & n'apprenant aucune nouvelle des Espagnols, à qui leur lenteur fut pour cette fois avantageuse, se lassa d'attendre, permit à ses Vaisseaux d'aller faire la course, où bon leur sembloit, & lui-même alla croiser dans le Golphe Mexique, laissant ainsi sans aucune ressource, non seulement l'Isle de S. Christophle, mais encore celle de S. Eustache, où il venoit de bâtir un Fort, & de commencer une Habitation. Enfin D. Frederic vint mouiller à deux portées du Canon d'un des Quartiers François avec une Flotte composée de 35. gros Gallions, & de 14. Navires Marchands armés en guerre, ayant pris en passant à Niéves quatre Vaisseaux Anglois, & poursuivi un cinquiéme, qui vint se refugier à sa vûë sous le Canon du Fort, où commandoit M. du Rossey.

Lâcheté d'un Commandant François.

Ce Capitaine fit aussi-tôt savoir à M. d'Enambuc, & au Général Anglois le danger, où il étoit, & le pressant besoin, qu'il avoit d'être promptement & puissamment secouru. Vaërnard lui envoya sur le champ 7. à 800. Hommes, & M. du Parquet neveu de M.

1625. | 1630.

d'Enambuc lui en amena 120. C'étoit du moins de quoi faire une résistance, qui pût donner moyen d'obtenir une Capitulation honorable; mais jamais lâcheté ne fut pareille à celle du Commandant François. D. Frederic fit sa descente sans aucune opposition, & lorsque les Espagnols eurent commencé leur attaque, ils furent assés surpris de ne voir venir à eux que le seul du Parquet avec sa Compagnie. Ce brave Homme eut le sort, auquel il devoit s'attendre, il fit des prodiges de valeur, qui, malgré la disproportion du nombre des Combattans, tinrent quelque têms la victoire en suspens; de sorte qu'on ne douta point que, si du Rossey & les Anglois eussent donné, l'Ennemi n'eût été contraint de se rembarquer avec perte. Mais ceux même, qui avoient suivi M. du Parquet, l'abandonnerent lâchement, & il se trouva réduit à trois Hommes, avec lesquels il tint encore bon, tua de sa main le Commandant des Espagnols, qui étoit un Italien, & tomba enfin percé de 18. Coups sur des Monceaux d'Ennemis, sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort. On l'emporta sur le Gallion, que montoit l'Amiral, qui n'omit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'estime, qu'il faisoit de sa personne: mais après 18. jours le malade expira dans de fort grandes douleurs, & D. Frederic n'ayant pu réüssir à le guerir, lui fit faire des obseques telles, qu'on les fait en Espagne aux Personnes de la premiere considération.

Les François sortent de S. Christophle.

Du Rossey, qui avoit le premier pris l'épouvante, fut bien moins rassûré par un si bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la défaite

faite de cet Officier, & par le refus, que firent les Anglois de combattre ; il s'écria aussi-tôt qu'il falloit que chacun pensât à soi, & il s'enfuit le premier, laissant le Pavillon de France dans son Fort. Tous ses gens & les Anglois le suivirent avec tant de précipitation, qu'ils jetterent leurs Bandouillieres, & leurs Mousquets par les chemins, pour mieux courir. Les nôtres arriverent ainsi à un endroit, qu'on appelloit la Cabesterre, éloigné de 8. lieuës du Fort, qu'ils avoient abandonné; ils y trouverent M. d'Enambuc, & lui dirent que tout étoit perdu, & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'embarquer au plus vite. D'Enambuc fit inutilement bien des efforts pour les rassûrer, & pour leur persuader au moins de ne pas se laisser chasser sans résistance d'une Isle, où il leur avoit tant coûté pour s'établir & où ils étoient en état de faire périr une bonne partie de l'Armée d'Espagne, pour peu qu'ils voulussent s'entendre, profiter de l'avantage du terrein, & se souvenir de ce qu'ils étoient. Ils furent insensibles à tout: du Rossey l'obligea d'assembler le Conseil, & comme la frayeur y présidoit, il y fut décidé d'abord, d'un consentement presque unanime, qu'il falloit faire retraite, & aller habiter l'Isle d'Antigoa. On ajoûte même qu'il fut résolu de poignarder M. d'Enambuc, s'il s'opposoit à cette déliberation. Il fallut ceder, & tous les François au nombre de 400 Hommes s'embarquerent sur deux Navires, qui se trouverent dans la rade. 1630.

Vaërnard ayant appris cette retraite, vit bien que c'étoit une nécessité pour lui de trai- Les Anglois traitent

ter avec Dom Frederic. L'Amiral Espagnol lui donna les quatre Navires, qu'il avoit pris à Niéves, & comme ils se trouverent trop petits, pour contenir tous les Anglois, qui avoient toûjours été en bien plus grand nombre que les François, il les fit appareiller en sa présence, tira parole de ceux, qui restoient, qu'ils profiteroient pour les suivre de la premiere occasion, qui se rencontreroit, & leur déclara que, si à son retour du Bresil, il les trouvoit encore à Saint Christophle, il les feroit tous passer par le fil de l'Epée. Les François de leur côté étoient dans le plus grand embarras, qu'on puisse imaginer: la précipitation, avec laquelle ils s'étoient embarqués, ne leur avoit pas permis de faire aucunes provisions, & ils furent bientôt réduits à la plus affreuse disette. Pour comble de malheurs, ils ne purent jamais gagner l'Isle d'Antigoa; ils essuyerent deux Tempêtes, qui les mirent en grand danger, & après avoir battu la Mer pendant trois semaines entieres, ils se virent contraints de prendre terre à l'Isle de Saint Martin, qui n'est qu'à huit lieuës de Saint Christophle. Ils se croyoient au bout de leurs maux, mais l'endroit de l'Isle, où ils aborderent, étoit si stérile, & si dépourvû d'eau douce, qu'ayant creusé des Puits, dont l'eau se trouva saumatre, plusieurs moururent pour en avoir bû sans mesure, & avec trop d'avidité.

1630. avec les Espagnols. Embarras, où se trouvent les François.

La patience de du Rossey ne fut pas à l'épreuve de tant de disgraces; il résolut enfin de tout abandonner, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & obligea un des deux Capitaines de Navires à le remener en France,

M. d'Enambuc retourne à S. Christophle.

ce, où il ne fut pas plûtôt arrivé, que le Cardinal de Richelieu le fit mettre à la Bastille. 1630.
Le reste de la Colonie répanduë dans les Isles de Montserrat, de Saint Martin, de Saint Barthélemy, & de l'Anguille, n'y demeura pas long-têms. M. d'Enambuc apprit bientôt que Vaërnard & les Anglois se maintenoient dans l'Isle de Saint Christophle, & qu'il y avoit parmi eux quelques François, apparemment du nombre de ceux, qui avoient pris la fuite avec du Rossey. Il rassembla aussi-tôt une partie de son monde, & avec le secours d'un Navire, qui lui étoit venu fort à propos de France, il se remit en possession de ses anciens Etablissemens, malgré les efforts des Anglois, qui avoient bien compté de demeurer les seuls Maîtres de l'Isle.

Dans le même têms, quelques-uns de ceux, qui en étoient sortis avec MM. d'Enambuc & du Rossey, s'étant joints à d'autres Avanturiers Anglois & François, s'approcherent de l'Isle Espagnole, & en ayant trouvé la Côte Septentrionale presqu'entierement abandonnée par les Castillans, ils s'y arrêterent & s'y établirent. Comme les Bois & les Campagnes y fourmilloient partout de Cochons & de Boeufs, ils s'y trouverent fort à leur aise, & les Hollandois leur ayant ensuite promis de ne les y laisser manquer de rien, & de recevoir en payement les Cuirs, qu'ils tireroient de la Chasse des Boeufs; cette assûrance acheva de les fixer.

Origine des Flibustiers & des Boucaniers.

La plûpart de ces nouveaux Colons étoient Normands, & on les appella Boucaniers, parce qu'ils se réunissoient après leur Chasse, pour y boucaner à la maniere des Sauvages la

1630. la chair des Bœufs, qu'ils avoient tués; car on usoit dès-lors de ce terme, qui signifie la même chose, que cuire, ou plûtôt sécher à la fumée; & l'endroit, où cela se faisoit, se nommoit *Boucan*. On a depuis fort étendu la signification de ce terme. Ainsi on dit, faire un Boucan, pour, boucaner de la Viande, & un morceau de Viande boucanée, s'appelle aussi un morceau de Boucan. Selon le Pere du Tertre, ce mot est Indien; mais cet Auteur auroit bien dû nous apprendre de quelle Langue Indienne il est tiré. Ce fut aussi alors, & à cette occasion, que l'Isle Espagnole commença d'être connuë en France, sous le nom de Saint Domingue, qui est celui de sa Capitale, & que nous lui donnerons désormais. C'étoit pourtant une grande incommodité pour la nouvelle Colonie, que de ne recevoir bien des choses, dont elle ne pouvoit se passer, que par des mains étrangeres: les Boucaniers se tirerent bientôt de cet embarras. Une partie d'entre eux, qui n'avoient jamais trop goûté la Chasse des Bêtes Fauves, ou qui s'en dégouterent d'abord, se firent Corsaires, & tout ce qui tomba sous leurs mains, Amis ou Ennemis, devint leur proye. L'Isle de Saint Domingue étoit toûjours leur retraite, aussi bien que la petite Isle de la Tortuë, dont une Troupe d'Anglois mêlée de quelques François, s'étoit emparée. Ils commencerent à se rendre célébres sous le nom de *Flibustiers*, ou, comme on disoit alors, *Friboutiers*, de l'Anglois *Free-Booter*, qui se prononce *Fri-Bouter*, & qui signifie proprement un Forban, un Corsaire, & en général, tout Homme, qui fait la Guerre uniquement pour

pour piller. *Flibuster*, d'où quelques-uns de nos Dictionnaires font dériver le mot de *Flibustier*, n'est pas un mot Anglois, & le *Flibot* doit son nom aux Flibustiers, qui se servoient pour l'ordinaire de cette sorte de Bâtiment; quoique quelques-autres, faute d'être instruits, ayent avancé que *Flibustier* venoit de *Flibot*. 1630.

Le rendés-vous le plus ordinaire des Flibustiers étoit l'Isle de la Tortuë, & ce qui les y attiroit particulierement, c'est qu'ils y trouvoient un Havre commode, & qu'ils s'y croyoient plus en sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la Côte du Nord en est inaccessible, même aux Canots; c'est ce qu'on appelle une Côte de Fer. Dans celle du Sud, il n'y a qu'un seul Port, dont nos Braves s'étoient emparés. Ce n'est même proprement qu'une Rade assés sûre, à deux lieuës de la pointe de l'Est, & on ne l'appelle point autrement que *la Rade*. Le Mouillage y est bon sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défenduë; il ne faut pour cela que placer une batterie de Canons sur un Rocher, qui la commande, & dont la montée est très-difficile. Les Terres des environs sont fort bonnes, on y trouve sur-tout des plaines admirables, & d'une merveilleuse fertilité. Toute l'Isle est couverte de Bois, qui croissent extrêmement haut, quoiqu'ils naissent entre des Rochers, où l'on ne peut concevoir qu'il y ait de quoi nourrir leurs Racines; l'Acajoux y domine sur-tout, & c'est ce qui fait encore aujourd'hui sa principale richesse. Cette Isle a huit lieuës de long de l'Est à l'Ouest, sur deux

Ils s'emparent de l'Isle de la Tortuë. Description de cette Isle.

1630. de large du Nord au Sud, & le Canal, qui la ſépare de S. Domingue, n'a que la même largeur. Elle eſt ſituée au vingtiéme dégré 10. minutes. L'air y eſt fort bon, mais on n'y voit aucune Riviere, & les Fontaines y ſont même fort rares. La plus abondante eſt à 9. ou dix pas d'un Rocher, dont nous parlerons ailleurs, elle jette de l'eau de la groſſeur du bras. Les autres ſont très-peu de choſes, & les Habitans étoient obligés en bien des endroits de ramaſſer les eaux de pluye, ſans quoi, ils auroient ſouvent couru riſque de mourir de ſoif.

1632. Les Flibuſtiers en chaſſent les Eſpagnols.

L'Iſle de la Tortuë, qui eſt préſentement toute dépeuplée, a eu autrefois juſqu'à ſix quartiers habités, à ſavoir : *la Baſſe-Terre, Cayone, la Montagne, le Milplantage, le Ringot, & la Pointe au Maçon*; le ſeul défaut d'eau douce avoit empêché qu'on en habitât un ſeptiéme, qu'on nommoit *la Cabeſterre.* Tous les fruits, qu'on voit dans les Antilles, croiſſoient dans la Tortuë, le Tabac y étoit ſur-tout excellent, & les Cannes de Sucre d'une groſſeur & d'une bonté, qu'elles ont en peu d'autres endroits. On y avoit tranſporté des Cochons de Saint Domingue, & ils y avoient extrêmement multiplié. Ils y étoient plus petits, que dans cette grande Iſle; mais la chair en étoit plus délicate. Outre cela les Côtes, ſurtout celle du Sud, y ſont fort poiſſonneuſes. Lorſque les Flibuſtiers penſerent à ſe ſaiſir de la Rade, ils y trouverent les Eſpagnols; mais outre qu'ils n'y étoient qu'au nombre de vingt-cinq, ils s'y regardoient comme dans une eſpece d'exil, & ils s'y ennuyoient fort. Auſſi ſe retirerent-ils

ils à la premiere sommation, qu'on leur en fit, & cette retraite causa apparemment autant de joye à ceux, qui la faisoient, qu'à ceux, qui en profitoient. 1632.

Elle se peuple & se cultive.

On n'eut pas plûtôt appris à Saint Christophle ce qui se passoit du côté de Saint Domingue, que plusieurs Habitans de cette Isle se transporterent à la Tortuë, dans l'esperance d'y faire une fortune plus prompte, soit par la facilité du Commerce avec les Etrangers, soit par les prises des Flibustiers, sur lesquelles il y avoit toûjours à profiter beaucoup. Plusieurs de ces nouveaux venus s'appliquerent à la Culture des Terres, & planterent du Tabac; mais ce qui contribua davantage à rendre cette petite Colonie florissante, c'est que les François, surtout ceux de Dieppe, commencerent à les visiter. Ils leur amenoient des Engagés, qu'ils leur vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes services, qu'on auroit pû tirer des Esclaves, en vertu de bons Contrats, que ces malheureux avoient passés pardevant Notaires avant leur départ de France. Ainsi la nouvelle Colonie étoit alors composée de quatre sortes de Personnes; de Boucaniers, qui s'occupoient de la Chasse; de Flibustiers, qui couroient les Mers; d'Habitans, qui cultivoient la Terre; & d'Engagés, qui pour la plûpart demeuroient avec les Habitans & les Boucaniers. Tout cela formoit ce qu'on commença dès lors à appeller le Corps des Avanturiers. Ils vivoient entre eux en fort bonne intelligence, & ils avoient établi une sorte de Gouvernement Démocratique; chaque personne libre avoit une autorité Despotique dans son

1632. son habitation, & chaque Capitaine étoit Souverain sur son Bord, tant qu'il en avoit le Commandement, mais on pouvoit le lui ôter.

1638. Ils sont chassés de la Tortuë par les Espagnols.

Cependant les Espagnols furent encore plus effrayés de voir ces nouveaux cantonnés dans la Tortuë, & dans l'Isle de Saint Domingue, qu'ils ne l'avoient été d'apprendre l'établissement des Anglois & des François à Saint Christophle; & jugeant bien que, si les premiers étoient une fois chassés de la Tortuë, tout le Corps d'Avanturiers se dissiperoit de lui-même, le General des Galions eut ordre d'attaquer cette Isle, & sans s'amuser à capituler, de faire main basse sur tout ce qu'il y trouveroit. Ce Général s'acquitta parfaitement de sa Commission; il prit le têms que tous les Flibustiers étoient en Mer, & la plûpart des Habitans à la Chasse avec les Boucaniers dans l'Isle de Saint Domingue, aussi eut-il bon marché des autres. Ceux, qui tomberent les premiers entre ses mains, furent passés au fil de l'Epée: quelques-uns, qui pour sauver leur vie, se rendirent de bonne grace, furent pendus: un petit nombre d'autres se refugia dans les Montagnes & dans les Bois, où les Espagnols ne daignerent pas les aller chercher. Mais cela ne suffisoit pas pour assûrer la Tortuë à l'Espagne, il falloit y laisser une Garnison capable d'en écarter les Avanturiers, & c'est ce que le Général Espagnol ne fit pas: il se persuada que ces Corsaires ne seroient pas assés mal avisés, pour s'exposer de nouveau à un traitement pareil à celui, qu'il venoit de faire à leurs Camarades: effectivement plusieurs reprirent la route de Saint Christophle.

Il

Il pensa ensuite à purger Saint Domingue des Boucaniers, & dès qu'il fut arrivé à San Domingo, il mit sur pied un Corps de 500. Lanciers, pour leur donner la chasse. Ces Lanciers ne marchoient ordinairement que cinquante à la fois, ce qui fit donner à cette Milice le nom de Cinquantaine. Elle a duré jusqu'à la fin de la guerre, que les deux Nations se sont faite dans l'Isle, c'est-à-dire, jusqu'à l'avenement de France à la Couronne d'Espagne. Mais elle ne fit pas d'abord grand mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes, & dont le nombre augmentoit tous les jours. Cependant la nécessité de se défendre contre un ennemi, avec lequel il n'y avoit point de paix à esperer, fit songer aux Avanturiers à se choisir un Chef. Parmi les Anglois, qui s'étoient joints à eux, il y en avoit un, nommé Willis, qui étoit homme de tête, & de résolution : ils lui défererent le Commandement ; mais ils s'en repentirent bientôt ; ils s'apperçurent que cet homme attiroit autant qu'il pouvoit de gens de sa Nation, & ce qui leur donna encore plus à penser, c'est qu'ayant voulu nommer un autre Général, il se mocqua d'eux. La Colonie étoit perduë pour la France, sans la résolution d'un François, qui mit en tête à Willis un homme, auquel il n'étoit pas en état de résister.

1638. Qui donnent aussi la chasse aux Boucaniers.

Cet Avanturier, dont l'Histoire auroit bien du nous conserver le nom, s'embarqua secretement sur un Bâtiment, qui alloit à Saint Christophle, & y étant arrivé, il informa le Commandeur de Poinci, Gouverneur Général des Isles du Vent, de ce qui se passoit à la Tortuë, & lui dit que les Anglois étoient abso-

1640. Le Vasseur est nommé pour Gouverneur de la Tortuë & Côte

1640. de S. Domingue. absolument les Maîtres de cette Isle. Le Commandeur comprit l'importance de cette affaire ; mais il en conçut la difficulté. Après y avoir pensé quelque têms, il se souvint qu'il avoit un de ses Officiers, dont il cherchoit à se défaire sous un prétexte honorable, & il résolut de lui confier la commission de chasser Willis de la Tortuë. Cet Officier se nommoit le Vasseur, & avoit accompagné M. d'Enambuc à la premiere expedition des François à Saint Christophle. C'étoit un homme d'esprit, habile Ingénieur, & qui avoit de la bravoure & du commandement ; mais il étoit Calviniste, & la confiance, que M. de Poinci avoit euë jusques-là en lui, faisoit dire aux ennemis de ce Général, qu'il favorisoit les Huguenots, & lui avoit attiré des reproches de la Cour. Ce fut sans doute ce qui le fit résoudre de proposer à le Vasseur d'aller se mettre à la tête des Avanturiers ; il lui donna le Gouvernement de la Tortuë ; & pour l'engager plus aisément à cette expedition, il lui promit, par un article secret, la liberté de conscience pour lui, & pour tous ceux de sa Secte, qui l'accompagneroient.

Le Vasseur n'avoit garde de rejetter une

1641. Les Anglois sont chassés de la Tortuë. pareille proposition ; il assembla tout ce qu'il put trouver de Protestants, & partit lui quarantiéme de Saint Christophle. Il ne jugea pas à propos de se montrer à la Tortuë, qu'il n'eût auparavant pris langue des Boucaniers, & il s'arrêta dans un petit Port de Saint Domingue, nommé le Port *Margot*, qui est à sept lieuës au Vent de cette Isle. Il y resta trois mois à s'instruire de tout ce qu'il lui importoit de savoir, & à faire des Soldats. Environ

viron cinquante Boucaniers, la plûpart de sa Religion, prirent parti avec lui, & quoique ses forces fussent encore de beaucoup inferieures à celles des Anglois, il résolut de les aller attaquer, se flattant que le peu de François, qui étoient avec eux, se rangeroient sous sa Banniere, dès qu'ils le verroient paroître; comme il arriva en effet. Il entra dans la Rade sur la fin d'Août, & il mit tout son monde à terre, sans aucune résistance. Il marcha ensuite en ordre de Bataille, & envoya sommer Willis de sortir de l'Isle en 24. heures avec tous ses Anglois, faute dequoi il pouvoit compter qu'il n'y auroit de quartier pour personne. Une sommation si peu attenduë, & qui fut suivie du soulevement des François, qui étoient restés sous les ordres du Général Anglois, étourdit cet homme, & l'empêcha d'examiner, si le Vasseur avoit dequoi soutenir la hauteur, avec laquelle il parloit. Il prit donc le parti de se retirer, il s'embarqua, & sur le champ le Vasseur entra dans une espece de Fort, que les Anglois avoient construit, & où il y avoit du Canon. 1641.

Mais ce n'étoit pas tout d'avoir pris possession de la Tortuë, le Vasseur devoit s'attendre d'y avoir bientôt à soutenir de grands efforts de la part des Anglois, qu'il venoit d'en chasser, & de celle des Espagnols, qui avoient déjà fait connoître combien le voisinage des François leur tenoit au cœur. Toutefois les premiers ne songerent plus gueres à la Tortuë, il n'en fut pas de même des Espagnols, qui résolurent de ne point mettre bas les armes, qu'ils ne fussent venus à bout de délivrer cette Isle, & la Côte de Saint Domingue, de

Nouveaux efforts des Espagnols contre la Tortuë.

1643. de tous les Etrangers. Pour cela il partit en 1643. de San-Domingo une Escadre composée de six Bâtimens, sur lesquels il y avoit 5. ou 600. Hommes. Celui, qui les commandoit, entra dans la Rade avec la confiance d'un homme, qui croit n'avoir à faire qu'à une poignée d'Habitans surpris, sans retranchement & sans Canon, mais il vit bientôt qu'il s'étoit trompé.

Fortifications faites par le Vasseur à la Tortuë.

Le Vasseur, qui étoit habile Ingenieur, s'étoit fortifié dans son Isle, de maniere à ne pas craindre d'y être insulté. A 5. ou 600. pas de la Mer, il y a une Montagne, dont le sommet est en platte-forme; du milieu de cette platte-forme s'éleve un Rocher escarpé de toutes parts, à la hauteur de 30. pieds, & c'est à 9. ou 10. pas de ce Rocher, qu'on voit sortir cette belle Fontaine, dont j'ai déja parlé, & dont l'eau est excellente. Le Commandant avoit fait faire sur la platte-forme des Terrasses regulieres capables de loger jusqu'à 400. Hommes à leur aise. Il s'étoit logé lui-même, & avoit placé ses Magasins sur le haut du Roc, & pour y monter il avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin : on faisoit le reste par le moyen d'une échelle de Fer, qui se retiroit, quand on vouloit, il y avoit encore menagé un tuyau en forme de cheminée, par lequel on descendoit avec une corde sur la Terrasse sans être vû. Un logement aussi inaccessible, que celui-là, étoit encore défendu par une batterie de Canons, & il y en avoit une autre sur la Terrasse pour défendre l'Entrée du Havre.

Les Espagnols

Les Espagnols, qui ne s'attendoient pas de trouver les François si bien retranchés, ne furent

1643.

Sont repoussés avec perte.

furent gueres moins surpris de leur grand nombre, dont ils ne s'apperçûrent pourtant pas d'abord, personne n'ayant paru pour disputer la descente. Le Vasseur laissa même approcher l'Ennemi jusqu'à la mi-portée du Canon; alors il fit faire grand feu, chargea les Espagnols sans leur donner le têms de se reconnoître, & les mit tellement en désordre, qu'ils eurent bien de la peine à regagner leurs Chaloupes, & que dès qu'ils eurent rejoint leurs Navires, ils leverent les ancres & reprirent le large. Quelque têms après on les vit se rapprocher du rivage, mais un peu plus bas, & vis-à-vis le quartier de Cayone. Le Vasseur ne voulut pas encore, ou ne crut pas pouvoir s'opposer à leur descente; ils la firent tout à leur aise, rangerent leurs Troupes en Bataille, & marcherent vers le Fort, résolus de lui donner un assaut; mais ils n'allerent pas loin. Le Vasseur leur avoit dressé une Embuscade, dans laquelle ils donnerent. Ils y eurent 200 Hommes tués sur la place, & le reste ne songea plus qu'à se sauver: tous s'embarquerent avec une extrême précipitation, & dès le lendemain les Vaisseaux disparurent.

M. de Poinci tâche en vain de tirer adroitement le Vasseur de la Tortuë.

Cette action, qui fit grand honneur au nouveau Commandant des Avanturiers, parut donner quelque jalousie à M. de Poinci; peut-être aussi eut-il peur que cet Officier Huguenot ne voulût établir dans son Gouvernement une petite République toute Protestante, & qu'on ne lui fît en Cour un crime de lui en avoir donné les moyens. Quoiqu'il en soit, il prit la résolution de le tirer de là, avant qu'il eût eu le tems d'y être plus fort

que

1643. que les Catholiques, il lui envoya M. de Lonvillers son neveu, sous prétexte de le complimenter sur sa victoire, mais avec un ordre secret, de l'engager à faire un voyage à S. Christophle, & dès qu'il seroit parti, de se mettre en possession du Gouvernement. Lonvillers fit assés bien son personnage, il dit à le Vasseur que la défaite des Espagnols avoit causé d'autant plus de joye à son Oncle, que la gloire en étant duë à la sagesse & à la bravoure d'un homme, qui étoit de son choix, elle rejaillissoit sur lui; puis il ajoûta que le Commandeur souhaittoit fort de traiter avec lui, & d'avoir son avis sur les moyens de faire un Etablissement solide dans l'Isle de S. Domingue. Le Vasseur connut d'abord le piege, qu'on lui tendoit, mais il dissimula ses soupçons; il rendit honnêtetés pour honnêtetés, & le Neveu en consideration de l'Oncle reçut tous les honneurs Militaires, qu'on auroit rendus au Général même. Le Vasseur lui dit ensuite qu'il ne feroit pas sagement de s'éloigner dans la conjoncture, où il se trouvoit, & que les Espagnols n'étoient pas si loin, qu'en peu de jours ils ne pussent tomber sur la Tortuë avec des forces suffisantes pour en chasser les François, s'ils les trouvoient sans Chef. Lonvillers vit bien que son dessein étoit pénétré, il crut même ne devoir pas faire un plus long séjour dans un lieu, où il étoit suspect, & il retourna à S. Christophle.

Le Vasseur se rend odieux par ses cruautés.

C'étoit fait pour les Catholiques de cette Isle, & apparemment de tous les Etablissemens des Avanturiers dans l'Isle de S. Domingue, si le Vasseur avoit gouverné sa Colonie

lonie avec autant de moderation, qu'il avoit fait paroître de conduite & de valeur pour la délivrer des Anglois, & la defendre contre les Espagnols; mais dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre du dehors, il se mit peu en peine de se faire aimer au dedans, & il s'attira bientôt la haine de tous ceux, qui étoient sous ses ordres. Il commença par les Catholiques, auxquels il interdit tout exercice de leur Religion, & dont il travailla à se défaire peu à peu. Il fit brûler leur Chapelle, chassa le Prêtre qui la desservoit, & un Capucin nommé le P. Marc, qu'un mauvais têms avoit obligé de relâcher à la Tortuë, & que les Habitans Catholiques y avoient retenu. Les Religionnaires ne furent gueres mieux traités dans la suite. Le Vasseur n'étoit plus reconnoissable; il avoit paru sage, moderé, circonspect, genereux, il devint tout à coup hautain, violent, cruel, interessé. Non content des biens immenses, qu'il avoit amassés, il chargea ses Sujets d'Impôts & de Courvées, il mit des Taxes excessives sur toutes les denrées, & les marchandises, qui entroient dans son Isle; enfin il établit dans la Tortuë une tyrannie, qui rappelloit celle des Denys & des Phalaris. Les fautes les plus legeres étoient toûjours punies, & d'une maniere excessive; il avoit fait faire une Cage de fer, où l'on ne pouvoit être ni debout ni couché; il l'appelloit son enfer & il suffisoit de lui avoir déplu dans des choses assés peu importantes, pour y être enfermé. On n'étoit gueres plus à son aise dans le Donjon du Château, qu'il avoit nommé son purgatoire; il n'y eut pas jusqu'à son Ministre 1643.

Roche-

1643. Rochefort, qui n'eût à souffrir de ses violences ; ils se brouillerent ; & le Prédicant fut interdit. C'est ce même Rochefort, dont nous avons une Histoire des Antilles, & que j'ai déjà cité. Il a eu apparemment ses raisons pour ne nous rien dire de ce qui se passa pour lors dans la Tortuë ; on ne découvre pas même dans son Ouvrage de quelle Religion il étoit, & sans doute qu'il n'eût pas été bien aise qu'on sût les liaisons, qu'il avoit euë avec un homme, qui s'étoit soustrait à l'obéïssance de son Souverain.

1645. Il se rend indépendant.

Le Vasseur n'avoit pourtant pas encore ouvertement levé l'étendart de la rébellion ; & quoiqu'il agît en tout avec une grande indépendance du Commandeur de Poinci, son Général, il gardoit toûjours avec lui des dehors de bien-séance. Le Commandeur de son côté ne vouloit pas trop commettre une autorité, qu'il n'étoit pas en état de faire valoir par les Armes. Il songeoit seulement à tirer le Vasseur de la Tortuë, & celui-ci continuant à faire le personnage d'un homme, qui ne se défie de rien, donnoit dans toutes les occasions à son Superieur de grandes marques de soumission & de respect. Mais il ne soutint ce caractere que jusqu'à ce qu'il se crut bien affermi & hors d'insulte, & qu'il vit qu'on le craignoit ; alors il leva le masque, & ne garda plus de mesures. Il cherchoit apparemment une occasion de se déclarer, il s'en présenta une, & il ne la manqua point. Des Flibustiers avoient trouvé une Notre-Dame d'Argent dans un Navire Espagnol, qu'ils avoient pillé. La statuë fut mise entre les mains de le Vasseur, & M. de Poinci l'ayant appris,

pris, la lui fit demander, comme un meuble, qui convenoit mieux à un Catholique, & à un Chevalier de Malthe, qu'à un Protestant. Le Vasseur lui en envoya une de Bois toute semblable, & lui manda que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matiere dans les objets de leur culte; que pour lui il avoit trouvé la statuë d'Argent si bien travaillée, qu'il n'avoit pû se résoudre à se défaire d'un si bel ouvrage. Le Général sentit jusqu'au vif cette insolence, & il eut tout risqué pour en avoir raison, s'il ne se fût pas trouvé embarassé dans une affaire, qui l'interessoit personnellement, & qui lui étoit d'une toute autre consequence. 1645.

Il se fait reconnoître Prince de la Tortuë.

Le Roi, sur la fin de l'année précédente 1644. avoit nommé M. Patrocles de Thoisy, Lieutenant Général des Isles; le Commandeur n'avoit pas jugé à propos de ceder la Place; tout ce qu'il y avoit de François dans ces quartiers-là s'étoient partagés, & la guerre Civile étoit fort allumée dans ces Colonies naissantes. Le Vasseur crut cette occasion favorable pour mettre la derniere main à son projet, qu'on entrevoyoit assés depuis longtems. Il sut tourner si bien l'esprit de ses Sujets, en leur faisant regarder la Tortuë, comme un azile assûré pour tous ceux de leur Secte, qui voudroient la suivre en liberté, que malgré la dureté de son gouvernement, ils consentirent à le reconnoître pour leur Prince. Par malheur pour lui le Commandeur de Poinci resta en peu de tems maître du champ de Bataille par la retraite de son Competiteur, & ce Général se trouvoit engagé par son interêt, autant que par son honneur, à répri-

1645. primer l'insolence d'un subalterne, qui après s'être soustrait à son autorité, avoit osé se faire une Souveraineté aux dépens de son Roi. On n'avoit pas été instruit à la Cour, & on ne sut qu'après la mort de Poinci, que ce Général avoit donné la liberté de conscience à le Vasseur, en l'envoyant à la Tortuë; mais on se doutoit bien qu'il ne l'avoit pas gêné sur cet article, & on ne pouvoit lui pardonner qu'il eût livré à des Hérétiques un poste de cette importance. Il savoit ce que l'on pensoit sur cela, & il vouloit absolument réparer une faute, qui pouvoit nuire à sa fortune, & à sa réputation. Il tourna donc toutes ses vûës de ce côté-là, dès qu'il se vit tranquille dans son gouvernement, & il résolut de perdre le Vasseur, quoiqu'il lui en pût couter.

1652. Il est assassiné.

Mais la Providence y pourvut d'une maniere, qui convenoit à un Tyran, & le malheur de l'Usurpateur de la Tortuë vint des Complices de sa felonie. Le Rébelle avoit mis toute sa confiance en deux hommes, dont l'un se nommoit Martin, & l'autre avoit nom Thibault. Ils avoient été de tout têms ses Compagnons de fortune, on a cru même qu'ils étoient ses neveux, & il est certain que, n'ayant point d'enfans, il les avoit comme adoptés, & déclarés ses uniques heritiers. Ce furent-là les instrumens, dont le Ciel se servit pour mettre fin à une révolte, qui interessoit également la Religion & l'Etat. Ces deux Scelerats conspirerent contre leur bien-facteur, & l'opinion commune fut que leur mecontentement contre lui, étoit venu au sujet d'une Maîtresse, que Thibault entretenoit, & que le Vasseur lui enleva. Ils se flatterent même de pou-

pouvoir lui succeder dans la place, qu'il avoit usurpée, & la résolution prise entre eux de l'assassiner, ils n'en chercherent pas long-têms l'occasion. Un jour, qu'il descendoit du Fort, pour aller visiter un Magasin, qu'il avoit sur le bord de la Mer, Thibault lui tira un coup de fusil, dont il fut legerement blessé. Dès qu'il se sentit frappé, il courut à son Negre, qui le suivoit, & qui portoit son Epée; mais dans le moment Martin le saisit au corps. Comme il se débattoit pour se débarrasser, il tourna la tête, & apperçût Thibault, qui venoit à lui le poignard à la main. A cette vûë il devint comme immobile, & regardant ce meurtrier : „ C'est donc toi, „ mon Fils, lui dit-il, qui m'assassines ? " Thibault ne lui donna pas le loisir d'en dire davantage, il lui plongea à l'instant le poignard dans le coeur, & l'étendit mort à ses pieds. Le P. du Tertre change quelque chose à ce récit, & ajoûte que le Vasseur étant tombé percé de coups, demanda un Prêtre, & dit qu'il vouloit mourir Catholique; mais outre qu'une conversion si brusque a bien peu de vraisemblance, le Vasseur auroit-il oublié dans ce moment qu'il avoit chassé tous les Prêtres de son Isle? — 1652.

Quoiqu'il en soit, l'assassinat du dernier des Habitans de la Tortuë eût fait plus de bruit dans cette Isle, que n'en fit celui de son Tyran; personne ne se remua, ses deux neveux se saisirent sans aucune opposition de toute l'autorité, qu'il y avoit euë, & se mirent en possession de tout son bien, comme s'ils eussent recueilli la succession de leur propre Pere. Nouvelle maniere de détester la Tyrannie, — Ses assassins s'emparent du gouvernement.

1652. rannie, & peut-être la plus capable de toutes, d'en faire concevoir de l'horreur. Mais Thibault & Martin ne joüirent pas long-tems du fruit de leur crime. M. de Poinci ne perdoit point de vûë son dessein de remettre la Tortuë sous l'obéïssance, & il avoit donné le Gouvernement de cette Isle au Chevalier de Fontenay, avec des forces capables de réduire le Vasseur, dont il ignoroit encore la triste destinée. Il ne pouvoit pas mieux choisir; Fontenay s'étoit fait une grande réputation dans ses caravanes pour le service de la Religion, & il étoit passé aux Isles de l'Amérique, bien résolu de ne s'y pas moins distinguer contre les Espagnols & les Anglois, qu'il venoit de faire contre les Turcs. Une expedition contre les Calvinistes de la Tortuë, étoit un début assés convenable à un Religieux guerrier; il accepta le Gouvernement de cette Isle, fit ses préparatifs avec beaucoup de diligence, & croyant avoir affaire à le Vasseur, il songea à l'endormir, pour le mieux surprendre. Il fit courir le bruit que l'Armement, qu'il préparoit à Saint Christophle, étoit pour courir sur les Espagnols, & il alla effectivement croiser sur la Côte de Carthagene, où il fit quelques prises.

Le Chevalier de Fontenay nommé Gouverneur de la Tortuë, s'en rend maître par composition.

Il se rendit ensuite à l'*Ecu*, petit Port sur la Côte de Saint Domingue, où il fut joint par M. de Treval, neveu du Commandeur de Poinci. Le Port à l'Ecu est presque vis-à-vis la Tortuë, & M. de Fontenay apprit en y débarquant le changement arrivé dans cette Isle. Il jugea qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit profiter d'une conjoncture si favorable, & les deux Navires s'avan-

cerent

cerent jusqu'à l'entrée de la Rade, d'où le Canon du Fort les obligea bientôt de s'éloigner. Ils firent alors la même manoeuvre, que les Espagnols avoient fait en pareille rencontre, ils allerent mouiller l'Ancre à Cayonne, & ils se préparoient à tenter la descente, lorsque M. de Fontenay reçut une députation, qui termina la Guerre. Les deux Gouverneurs s'étant apperçus que les Habitans n'étoient pas disposés à soutenir un Siege pour leurs intérêts, prirent sagement le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore esperer des conditions favorables; ils offrirent de remettre le Fort au Chevalier de Fontenay, & ne demanderent point d'autre grace, sinon, qu'on ne les rechercheroit point pour le passé, & qu'on leur laisseroit leurs biens. Le Chevalier accorda tout; la Place lui fut remise aussi-tôt, & la nouvelle ne s'en fut pas plûtôt répanduë à la Côte de Saint Domingue, que tous les Catholiques, qui, pour éviter les mauvais traitemens des Calvinistes, s'étoient retirés de la Tortuë, ou en avoient été chassés par le Vasseur, y retournerent.

1652.

Etablissement des François à la Côte de l'Ouest.

M. de Fontenay est le premier, qui se soit intitulé Gouverneur pour le Roi de la Tortuë, & Côte Saint Domingue, ce que tous ses Successeurs ont long-tems continué; depuis même que cette petite Isle a été abandonnée. Il donna ses premiers soins au Rétablissement de la Religion Catholique; il y fit bâtir une Chapelle, & la Messe, qu'on n'avoit point dite dans l'Isle depuis douze ans, y fut célébrée avec beaucoup de solemnité & de dévotion. Le Gouverneur travailla ensuite à aug-

1653. menter les Fortifications de sa Citadelle, & fit construire deux grands Bastions de pierres de taille, qui environnoient toute la platte-forme, & étoient appuyés d'un côté sur une Montagne, qu'on croyoit inaccessible. Alors l'Isle se peupla extraordinairement, & l'on fut bientôt obligé, faute de terrein, d'envoyer une Colonie dans l'Isle de Saint Domingue. Ce fût à la Côte de l'Ouest, que ce premier Essain sorti de la Tortuë se retira, & les nouveaux Colons la préfererent à celle du Nord, où ils auroient été beaucoup plus à portée d'être secourus par les Boucaniers, parce qu'elle est plus éloignée des habitations Espagnoles. Mais on fut aussi allarmé à San-Domingo de ce nouvel établissement, que si l'on eût déja vû les François à la porte de cette Capitale; & quelques Chaloupes armées furent dépêchées sur le champ, pour chasser les Avanturiers d'un poste de cette importance, avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier. Il y eut effectivement quelques habitations brûlées, mais des Flibustiers & des Boucaniers étant accourus fort à propos au secours de leurs Compagnons, donnerent la chasse aux Espagnols. Alors l'Audience Royale de San-Domingo comprit que, pour se délivrer une bonne fois de ces fâcheux voisins, il falloit aller à la source du mal, s'emparer de l'Isle de la Tortuë, & y laisser des forces capables d'en assûrer la possession au Roi Catholique; & elle songea sérieusement à executer ce dessein.

C'étoit même une nécessité pour eux d'en venir là, s'ils ne vouloient pas voir en peu de tems tomber presque tout leur Commerce

dans

dans le Nouveau Monde. La Tortuë étoit devenuë le receptacle de tous les Corsaires, 1653.
& le nombre de ces Ecumeurs de Mer croissoit tous les jours. Les habitans laissoient leurs Terres en friche pour aller en course; & bien loin que le Gouverneur s'y opposât, il étoit le premier à les y porter; d'où il arrivoit que l'Isle se trouvoit quelquefois presqu'entierement déserte. Les Espagnols furent informés de ce désordre, & ils prirent leurs mesures pour en profiter, comme ils firent en effet. Un jour que le Gouverneur ne pensoit qu'à se réjouïr pour l'arrivée de M. Hotman son Frere; un Boucanier vint troubler la Fête, en disant, qu'étant à la Chasse vers Samana, il avoit été averti qu'on voyoit une Flotte Espagnole, qui prenoit la route de la Tortuë. Sur cet avis, le Chevalier de Fontenay ne perdit pas un moment de tems, & commença par faire faire régulierement tous les jours l'exercice du Canon, de la Mousqueterie & des Grenades au peu d'Habitans, qui étoient restés dans l'Isle, & il arriva à cette occasion, qu'un jour Thibault ayant voulu lancer une Grenade, elle lui crêva dans la main droite, qu'il fallut lui couper. Il n'y eut personne, qui ne reconnût la Justice Divine dans un accident, lequel faisoit perdre à cet assassin la main, dont il s'étoit servi pour commettre un Parricide.

Imprudence du Chevalier de Fontenay.

La Flotte Espagnole parut enfin forte de cinq gros Navires & de plusieurs Barques 1654.
toutes remplies de Troupes & de Provisions, portant 180. Soldats choisis, & commandées par D. Gabriel Rozas de Valle Figueroa. Elle se présenta à l'entrée de la Rade le 10. de Jan-

Les Espagnols attaquent la Tortuë.

1654. Janvier, & le Canon l'en ayant aussi-tôt éloignée, elle alla faire sa descente à Cayonne, & y réüssit malgré les efforts de M. Hotman. En effet, la partie étoit trop inégale, & Hotman couroit risque d'être enveloppé, s'il n'eût fort à propos fait retraite, pour occuper une petite Colline, où il pouvoit combattre avec plus d'avantage. Les Espagnols étant tous débarqués, camperent dans une petite plaine, où ils resterent trois jours sans rien entreprendre. Le quatriéme jour ils firent un mouvement, pour aller placer une batterie de Canon sur la cime de la Montagne, contre laquelle étoient appuyés les deux Bastions, dont j'ai parlé, & qui dominoit le Fort. L'entreprise étoit hardie, la Montagne étoit escarpée de toutes parts, & les François avoient toûjours tellement supposé qu'elle étoit inaccessible, que, quand ils virent l'Ennemi marcher de ce côté-là, ils s'en mocquerent; mais ils furent bien surpris, lorsque du sommet de cette Montagne, une volée de Canon donna tout au travers du Fort, dont il leur fallut abandonner tout le haut. Ils ne perdirent pourtant pas courage, & ils travaillerent en diligence à un épaulement, qui les mit à couvert du feu de cette Batterie.

Les François sont trahis par un transfuge.

Ce ne fut pas pour long-tems, les Espagnols en ayant dressé un autre à mi-côte qui battoit le Fort d'un bout de l'épaulement à l'autre, Fontenay comprit qu'il étoit perdu, s'il ne venoit à bout d'encloüer le Canon des Ennemis. M. Hotman se chargea de l'entreprise, & il y eût peut-être réüssi, s'il n'eût point été trahi. Il étoit parti à trois heures de nuit avec trente fusiliers; mais il fut prévenu par

par un malheureux Esclave, qui alla donner avis de son dessein aux Espagnols, de sorte qu'il trouva des gens, qui étoient sur leurs gardes, & un secours, qui leur arrivoit. Il donna dessus tête baissée, renversa tout ce qui se présenta devant lui, & ayant pénétré jusqu'au Magasin des Poudres, il le fit sauter en l'air; mais le nombre des Ennemis grossissant toûjours, il fit sa retraite avec tant de bonheur, qu'il ne perdit qu'un homme, & n'en eut qu'un de blessé, laissant seize Espagnols étendus sur la place. Toutefois son retour acheva de faire perdre cœur à la Garnison, & les Espagnols ayant multiplié leurs Batteries, & tuant beaucoup de monde aux Assiegés, la mutinerie se mit dans le Fort. Le Gouverneur faisoit néanmoins toujours bonne contenance, & un des mutins ayant osé lui faire d'un air assés insolent la proposition de se rendre, il lui brûla sur le champ la cervelle avec son Pistolet, en lui disant: *Traître, si j'en suis réduit-là, tu n'en seras pas le témoin.* 1654.

Ce coup étourdit les séditieux, mais ne leur rendit pas le courage, & quoiqu'on sût que les Espagnols, qui avoient cru prendre le Fort d'emblée, commençoient à se rebuter, & songeoient à lever le Siege; un second transfuge les alla avertir de tenir bon, & que les Assiegés seroient bientôt forcés de se rendre. Sur cet avis ils redoublerent leur feu, & M. de Fontenay, après avoir fait une vigoureuse sortie, qui ne lui réüssit pourtant pas, & ayant presqu'autant à craindre du dedans, que du dehors, ne songea plus qu'à obtenir une Capitulation honorable. Il

Ils se rendent par composition.

 bat-

1654. battit la chamade, & fit ses demandes, qui lui furent toutes accordées. Il sortit ensuite du Fort avec toutes les marques d'honneur, & on lui fit même l'honnêteté de lui laisser emmener dix Negres, qui étoient à lui, & qui n'avoient pas été compris dans la Capitulation. Cette distinction, toute raisonnable qu'elle étoit, causa de la jalousie à quelques Avanturiers, qui eurent l'impudence de l'accuser d'avoir vendu la Place; mais sa réputation étoit trop bien établie, pour être entâmée par de pareils discours, & il les méprisa.

Ce que devinrent les François après la perte de l'Isle.

Un Article du Traité conclu avec les Espagnols portoit que les François remettroient à flot deux Navires, qui étoient échoüés dans la Rade, & s'embarqueroient dessus pour se retirer, où bon leur sembleroit. Ils y travaillerent de leur mieux, mais comme l'ouvrage n'avançoit pas assés vîte au gré des Victorieux, ceux-ci menacerent les Travailleurs de les passer au fil de l'Epée, si après trois jours tout le monde n'étoit pas embarqué. Ces menaces eurent leur effet, & avant la fin du troisiéme jour les deux Bâtimens furent en état de partir, mais les Espagnols avoient changé de sentiment. Leur Général avoit déjà renvoyé à San-Domingo ses plus gros Navires, & il ne lui restoit plus que des Barques; il fit réflexion que, s'il laissoit partir les François avant lui, ceux-ci pourroient rencontrer quelques Flibustiers, & avec ce renfort venir l'attaquer. Pour parer à cet inconvenient, il fit deux choses; il voulut avoir des ôtages, & demanda nommément le frere du Gouverneur, qui ne put le lui re-

refuser; & il obligea les François d'attendre dans la Rade le retour de ces Otages. Tout étant ainsi reglé, il mit à la voile, & dès qu'il fut arrivé à la Capitale, il renvoya les Otages à la Tortuë. 1654.

Ils se séparent en deux bandes. Sort des uns & des autres.

Alors les François se séparerent en deux bandes, qui se partagerent sur les deux Bâtimens, dont nous avons parlé. L'un fut abandonné à Thibault & à son Complice, & tout ce qu'il y avoit dans l'Isle de Femmes & d'Enfans, fut embarqué dessus. M. de Fontenay monta l'autre, & son frere s'embarqua avec lui. Après que les deux Assassins eurent long-têms battu la Mer, sans trop savoir, où ils alloient, ni où ils vouloient aller, ils se déterminerent enfin à tirer droit au Continent, pour y croiser sur les Côtes, mais deux choses les inquiettoient; leur Navire faisoit eau de toutes parts, & ils avoient des bouches inutiles, qui les affamoient & les embarassoient. Le remede à ce dernier mal n'étoit pas difficile à trouver à des gens du caractere des deux Chefs; aussi ne tarderent-ils pas à l'employer: ils exposerent leurs Mortes-payes sur deux petites Isles désertes, qu'on appelle les Caïmans, & qui sont à 30. ou 40. lieuës au Nord-Ouest de la Jamaïque, & ces malheureux s'attendoient à y périr bientôt de misere, lorsque la Providence conduisit de ce côté-là un Navire Hollandois, qui les recueillit, & les mena aux petites Antilles. Il ne restoit plus à nos Flibustiers qu'à radouber leur Navire, mais ils jugerent plus à propos de se remonter du premier Bâtiment, dont ils pourroient se saisir, ils firent voiles

1654. dans cette esperance, & l'on n'a jamais entendu parler d'eux depuis.

Le Chevalier de Fontenay retourne à la Tortuë.

Le Vaisseau, qui portoit M. de Fontenay, n'étoit gueres meilleur que l'autre; aussi ne jugea-t-il pas à propos de s'éloigner de la Côte de S. Domingue. Il entra dans le Port Margot, où il rencontra un Navire Hollandois, qui faisoit la traite avec les Boucaniers, & dont le Capitaine, s'imaginant que son dessein étoit de repasser en France, le fournit abondamment de vivres, & de tous les agrets, dont son Navire avoit besoin pour un si grand trajet. Alors Fontenay se voyant assés bien équipé, proposa à ses gens de retourner à la Tortuë: il n'y eut personne, qui n'y consentît; quantité de Boucaniers se joignirent à eux, & tous lui promirent avec serment de ne l'abandonner jamais. Il n'avoit garde de laisser rallentir cette ardeur, il fit voiles sur le champ, & alla droit à Cayonne faire sa descente; quelques Espagnols, qui s'y trouverent, voulurent envain s'y opposer, leur résistance fut même assés foible, & les François s'étant mis à les poursuivre, se flattoient d'entrer pêle mêle avec eux dans le Fort; mais ils furent arrêtés à moitié chemin par une embuscade, dans laquelle ils auroient infailliblement donné, si un Chien ne l'eût éventée. Le Chevalier de Fontenay y étoit même déjà un peu engagé, mais il s'en tira en brave homme; il fit faire une décharge si à propos sur les Ennemis, que tous prirent tumultuairement la fuite vers le Fort. Il les poursuivit chaudement jusqu'à une Fontaine, où il fit alte pour rafraîchir ses gens, qui n'en pouvoient plus de chaud & de lassitude. La garnison, qui du

du haut du Fort découvroit ce qui se passoit, crut cette occasion favorable pour rechasser 1654.
les François jusques dans leur Navire, & fit une sortie: le Chevalier l'avoit prévû, & se tenoit sur ses gardes; de sorte que les Espagnols, qui croyoient le trouver en désordre, furent eux-mêmes surpris, & obligés, après un rude combat, où ils perdirent 40. des leurs, de regagner au plus vîte leurs retranchemens.

Il est contraint d'abandonner son entreprise. Sa mort.

Un début si brillant sembloit répondre au Chevalier de Fontenay d'un heureux succès de son entreprise, mais il n'avoit point de Canon, & le moyen sans cela de forcer des gens retranchés sur le haut d'un Rocher, & pourvûs d'une bonne Artillerie? Son courage & sa résolution lui fit cependant encore surmonter cet obstacle; les Espagnols avoient laissé sur la Montagne voisine le Canon, dont ils s'étoient si heureusement servi pour se rendre Maîtres du Fort, & ils s'étoient contentés de l'enfermer dans une maniere de retranchement fait de Troncs d'Arbres entassés les uns sur les autres, & gardé par un détachement de 50. Hommes. Le Chevalier, qui en fut instruit, ne balança pas à y marcher, & y donna l'assaut en plein midi. Une attaque si brusque étourdit tellement les Espagnols, qu'ils ne rendirent presque point de combat, & furent tous passés au fil de l'épée. Fontenay fit aussi-tôt pointer le Canon contre le Fort, mais la poudre lui manquant absolument, & la Place ayant reçu un secours de 200. Hommes, il se vit dans la cruelle nécessité d'abandonner une entreprise trop heureusement commencée, & trop coura-

 rageu-

1654. rageusement poussée, ce semble, pour échoüer ainsi. Il s'en retourna au Port Margot, où plusieurs de ses gens prirent parti, les uns avec les Boucaniers, les autres avec les Flibustiers: pour lui ne se voyant plus en état de rien entreprendre, il passa en France, où il mourut peu de têms après son arrivée.

1655. Les Flibustiers aident aux Anglois à conquerir la Jamaïque. Alors les Avanturiers destitués de Chefs ne songerent plus à la Tortuë. Les Boucaniers étoient assés embarassés à se défendre contre la Cinquantaine Espagnole, ceux, à qui la profession d'Habitans convenoit davantage, se retirerent à la Côte de l'Ouest, où l'Etablissement commencé dans cette grande Anse, qu'on appelloit alors communément le Cul-de-Sac, se fortifioit peu à peu, malgré l'effort des Espagnols; & les Flibustiers, parmi lesquels il y avoit plus de mêlange de Nations, que dans les deux autres corps, se prêterent aux Anglois, qui étoient alors occupés à s'emparer de la Jamaïque, & qui leur eurent en partie l'obligation d'une si belle Conquête. C'étoit d'abord à l'Isle de S. Domingue, que les Anglois en vouloient. Leur Flotte composée de 17. Navires de guerre, & d'un très-grand nombre de Bâtimens de transport, étoit commandée par l'Amiral Pen; & les Troupes de débarquement, qu'on faisoit monter à 10000. Hommes, étoient sous les ordres de Venables; mais le débarquement s'étant fait assés loin de la Capitale, les Espagnols couperent le chemin aux Anglois, & 50. Fusiliers placés dans un Bois, les mirent dans un si grand désordre, qu'ils ne penserent plus qu'à regagner leurs Vaisseaux, après avoir eu 600. Hommes tués, 300. blessés,

&

& 200. pris. On célébre tous les ans dans cette Capitale une Fête en action de graces pour cette victoire. Mais l'Orage détourné de dessus cette Isle, alla fondre sur la Jamaïque, où il s'en falloit bien qu'on fût autant en état de s'en garantir. Aussi les Côtes & toutes les Habitations de la Campagne furent-elles abandonnées d'abord, & les Anglois, ausquels nos Flibustiers venoient de se joindre, s'y répandirent & s'y logerent sans opposition. 1655.

Les Boucaniers donnent la chasse aux Espagnols dans cette Isle.

Les Espagnols ne se perdirent pourtant pas encore, mais retirés dans les Montagnes & dans les Forêts, dont ils connoissoient tous les détours, ils tinrent quelque têms en échec leurs Ennemis. Les Anglois, pour se délivrer d'une si grande inquiétude, s'aviserent de mettre à prix les têtes des Espagnols, & le firent savoir aux Boucaniers François, qui accoûtumés à poursuivre les Bêtes dans les lieux les plus inaccessibles, leur parurent fort propres à dénicher les Espagnols de leurs retraites. Les Boucaniers accoururent en effet en grand nombre à la Jamaïque, & firent en peu de têms un si grand carnage des Espagnols, que le reste n'eut point d'autre parti à prendre que de composer avec les Anglois, & d'évacuer l'Isle, qui est depuis ce têms-là demeurée à la Couronne d'Angleterre.

Le Président de S. Domingue decapité à Seville.

Il s'en falloit bien que la Conquête de la Tortuë dédommageât les Espagnols d'une perte aussi considerable, que celle de la Jamaïque, & dont les suites ont été aussi funestes à leurs Colonies; il ne paroît pas même qu'on en ait sû beaucoup de gré au Président de San-Domingo, par les ordres de qui elle fut

1655. faite, & à qui je n'ai pû verifier, si l'Espagne ne fut pas encore redevable de sa derniere victoire sur les Anglois. Ce qui est certain, c'est que deux ans après l'évacuation de la Tortuë par les François, ce Président eut la tête tranchée à Seville, pour avoir souffert dans son Isle la traite de deux Negriers Hollandois. Il ne lui servit de rien d'avoir prouvé qu'il avoit eu les Negres à très-vil prix, qu'il n'en avoit permis la vente, que sous promesse qu'ils serviroient à l'expedition de la Tortuë, & qu'effectivement sans le secours de ces Esclaves l'Isle seroit demeurée entre les mains des François, puisque c'étoit par leur moyen qu'on avoit monté le Canon sur la Montagne, qui commandoit le Fort. Il est assés surprenant que l'experience de plus d'un siecle, n'eût point encore ouvert les yeux au Conseil des Indes, sur la véritable cause du déperissement de la premiere de leurs Colonies, qui n'étoit autre chose, que l'interdiction du Commerce avec les Etrangers; ou bien il faut dire que les Rois Catholiques ont, pour laisser une Isle autrefois si riche dans l'état d'indigence, où nous la voyons, des raisons, qu'on ne peut voir, que quand on a pénétré dans toute la profondeur de leur politique.

1659. Quant à ce qui regarde les affaires des François dans ces quartiers-là, elles demeurerent dans la situation, que j'ai dite jusques vers la fin de l'année 1659. qu'un Gentilhomme Perigordin, nommé *Jeremie Deschamps*, Sieur *de Moussac* & *du Rausset*, passa dans l'Amérique, pour reconquerir la Tortuë sur les Espagnols. Il avoit fait ses pré-

Les François pensent à reconquerir la Tortuë.

pa-

paratifs de longue main, puisque dès l'année 1657. il avoit obtenu du Roi, le Brevet de Gouverneur & de Lieutenant Général pour sa Majesté dans l'Isle de la Tortuë; aussi ses mesures furent-elles très-bien prises. Au reste il est difficile de voir un point d'Histoire plus défiguré, que l'est celui-ci, par la plûpart de ceux, qui l'ont traité. Le P. du Tertre prétend que les Espagnols ayant abandonné la Tortuë, un Gentilhomme Anglois nommé Eliazoüard, alla s'y établir avec sa famille, & 10. ou 12. Soldats; que plusieurs Anglois & quelques François s'étant joints à lui, il en forma une Colonie d'environ cent ou six-vingts Hommes, qui le reconnoissoient pour leur Chef, mais à la maniere de ces gens-là, c'est-à-dire, à condition qu'il leur laisseroit une liberté entiere de faire ce qu'ils voudroient; que dans le têms qu'il se flattoit davantage de voir prosperer de plus en plus son Isle, & qu'il croyoit son Etablissement inébranlable, étant autorisé d'une Commission en bonne forme du Gouverneur de la Jamaïque, le Sieur *du Rosset*, Gentilhomme de Perigord, qui avoit été habitant de la Tortuë sous M. le Vasseur, & le Chevalier de Fontenay, sollicita & obtint du Roi une Provision de Gouverneur des François dans cette Isle; que dans la crainte qu'Eliazoüard ne s'opposât à sa reception, il passa en Angleterre, où il avoit des amis, & obtint un ordre du Parlement, pour le Gouverneur de la Jamaïque, par lequel il étoit enjoint à cet Officier de le faire reconnoître dans la qualité, que j'ai dit, à condition que les Anglois demeureroient dans leurs quartiers, comme il se prati- 1659.

1659. tiquoit à S. Christophle; que du Rosset muni de cette piece, se rendit à la Jamaïque; & que sur la fausse nouvelle, qu'eut Eliazoüard, que le Général Anglois avoit expédié un ordre, en vertu duquel il faudroit qu'il sortît de la Tortuë, ou qu'il se résolût à y reconnoître un François pour son Gouverneur, il se trouva fort embarassé; qu'après avoir balancé quelque têms sur le parti, qu'il devoit prendre dans une si fâcheuse conjoncture, il enleva une Barque, qui appartenoit à un nommé la Ronde, & se réfugia avec tous ses effets dans la Nouvelle Angleterre: qu'à peine il étoit parti de la Tortuë, que du Rosset y arriva, & trouva que les François s'en étoient rendus les Maîtres, y avoient abattu le Pavillon d'Angleterre, & arboré celui de France. Que peu de têms après le nouveau Gouverneur fut attaqué d'une maladie, qui l'obligea de changer d'air; qu'il se transporta au Cul-de-Sac de S. Domingue, laissant le Sieur de la Place son Neveu, pour commander à la Tortuë; qu'un Gendre d'Eliazoüard voulut profiter de son absence, pour remettre cette Isle sous la domination Angloise, mais qu'il manqua son coup, fut fait Prisonnier par la Place, avec tous ceux, qui l'avoient suivi, & renvoyé à la Jamaïque, d'où il étoit parti. Que du Rosset ne pouvant recouvrer sa santé dans l'Amérique, passa en France; que la Place craignant d'être attaqué de nouveau par les Anglois, fit réparer l'ancienne Fortéresse de le Vasseur, qu'on nommoit communément la Roche, & y fit ajoûter une Tour, sur laquelle il mit quatre pieces de Canon; que quelque têms après des Habi-

bitans de la Tortuë étant allé à la Jamaïque, persuaderent au Gouverneur que l'on ne pouvoit plus souffrir dans leur Isle la domination Françoise, & que s'il vouloit y envoyer des Troupes, elles n'y trouveroient aucun obstacle à y faire reconnoître le Roi d'Angleterre pour Souverain; que le Gouverneur chargea de cette Commission le Colonel Bari, à qui il recommanda sur toutes choses de n'user d'aucune violence, & de déclarer aux Habitans de la Tortuë, qu'il ne vouloit recevoir que des hommages volontaires; que Bari leur ayant fait cette proposition, elle fut reçûë avec de grandes risées; que ce Capitaine retourna à la Jamaïque chargé de honte & de confusion. Enfin qu'en 1664, M. du Rosset étant à Paris, & se disposant à retourner à la Tortuë, fut arrêté & mis à la Bastille par ordre du Roi, qu'on n'en a jamais bien su la raison, qu'on en devina plusieurs, & que la plus vrai-semblable fut, que Sa Majesté ayant cedé à la Compagnie des Indes Occidentales, le Commerce & la proprieté du Continent, & des Isles de l'Amérique, on craignoit que du Rosset, s'il retournoit à la Tortuë, ne s'opposât à ce que cette Compagnie s'y établît, & qu'effectivement il avoit été élargi après le départ des Vaisseaux de la Compagnie, laquelle fut obligée de lui donner 16000. liv. de dédommagement. 1659.

Un Auteur moderne, connu par le talent, qu'il a de rendre interessant le récit des plus petites choses, & par une merveilleuse fécondité sur des sujets assés stériles, trouve bien peu de vrai-semblance, beaucoup de contradiction & d'anachronismes dans le récit, Le P. Labat, Voyage aux Isles de l'Amerique.

1660. cit, que je viens de rapporter, & dit qu'il n'y reconnoît point l'exactitude ordinaire de son Confrere. Selon lui, le Gentilhomme Perigordin se nommoit *du Rossey*, étoit fort connu & fort aimé des Boucaniers de la Côte de S. Domingue, & avoit été pendant plusieurs années leur Compagnon de Chasse & de Course. Ce brave, ajoûte-t-il, ne pouvant souffrir que la Tortuë demeurât plus long-têms entre les mains des Espagnols, partit de France pour les en chasser, & alla prendre Terre à l'Isle de S. Domingue, où il eut bientôt assemblé 600. Hommes bien armés, & aussi résolus que lui à ne pas laisser un Espagnol dans la Tortuë. Comme l'esperance du succès de son entreprise étoit principalement fondée dans la surprise; il fit ses préparatifs avec un grand secret, & tout étant disposé, il s'embarqua avec tout son monde dans des Canots. Il détacha ensuite cent Hommes, pour aller débarquer au Nord de la Tortuë, qu'on avoit crû jusqu'alors inabordable, & qui l'est en effet à tout autre Bâtiment, qu'à des Canots. Aussi nos Avanturiers firent leur descente sans aucune opposition; ils grimperent ensuite de Rocher en Rocher, & arriverent, sans avoir été apperçus, au sommet de la Montagne, qui dominoit la Roche, & où la batterie de Canons, qu'y avoient montée les Espagnols, étoit encore gardée par un détachement de Soldats. Il étoit nuit, nos gens trouverent les Soldats endormis, & il ne s'en sauva pas un seul. Du Rossey averti de ce succès par un signal, dont on étoit convenu, s'approcha de la Rade avec le gros de son armée; le Gouverneur de son

côté,

côté, réveillé au bruit, qui se faisoit sur la Montagne, envoya des Soldats pour s'infor- 1660.
mer de ce que c'étoit: ces Soldats donnerent dans une embuscade, qui leur avoit été dressée, par une autre Troupe de François, lesquels avoient fait leur débarquement à la pointe de l'Isle. La résistance des Espagnols fut des plus foibles, plusieurs furent tués d'abord, & le reste se mit aussi-tôt à fuir vers la Roche: nos gens les suivirent, & entrerent avec eux dans la Place, firent main basse sur la Garnison, & le Gouverneur eut bien de la peine à gagner le Donjon avec un très-petit nombre des siens. Il n'étoit pas en état de s'y défendre long-têms, il prit le parti de capituler, & il obtint d'être transporté à l'Isle de Cuba. M. du Rossey fut aussi-tôt reconnu pour Gouverneur; l'Isle se repeupla bientôt, les Boucaniers recommencerent à y venir vendre leurs Cuirs, & les Flibustiers à y amener leurs prises. Le nouveau Gouverneur n'abusa point de l'autorité, que les Avanturiers lui avoient déferée volontairement, & qui dans le fond ne s'étendoit pas fort loin, il vécut paisiblement avec eux jusqu'en 1663. qu'une maladie l'obligea de repasser en France, & de leur consentement il leur laissa pour Commandant, pendant son absence, le Sieur de la Place son neveu. La nouvelle Compagnie que le Roi établit au mois de Mai de l'année suivante, ne jugeant pas à propos de se servir du Sieur du Rossey, & appréhendant que, s'il retournoit à la Tortuë, il n'y ameutât les Avanturiers contre elle, obtint du Roi de le faire arrêter & mettre à la Bastille. Elle composa ensuite avec lui, & moyen-

1660. yennant la somme de 16000. livres, il ceda tous ses droits. La Compagnie envoya aussi-tôt à la Tortuë M. d'Ogeron, qu'elle avoit démandé au Roi pour Gouverneur, & lorsqu'on sut qu'il étoit en possession de la Roche, du Rossey fut élargi.

Quel fut le succès de cette entreprise.

Une troisiéme Version, laquelle est de l'Auteur des Memoires, qui m'ont été envoyés de Saint Domingue, & que j'ai pris la liberté de ne pas suivre scrupuleusement en tout, pour des raisons, que j'ai rapportées ailleurs, s'accorde assés avec la seconde, pour la maniere, dont la Tortuë fut reprise sur les Espagnols, & appelle aussi *du Rossey* le Heros de cet Episode. Elle va même plus loin, & elle ajoûte que c'est ce même du Rossey, qui s'étoit comporté si lâchement à l'attaque de l'Isle Saint Christophle. Cet Officier, si on en croit l'Auteur de cette Version, eut à la Bastille tout le têms de refléchir sur l'infâmie, dont il s'étoit couvert, & la honte, qu'il en conçut, lui inspira un desir ardent d'effacer la tache, qu'il avoit faite à son nom, fallût-il y employer jusqu'à la derniere goutte de son sang.

Il entreprend de reconquerir la Tortuë.

Après avoir enfanté bien des projets pour rétablir son honneur, il s'arrêta à celui de reconquerir la Tortuë sur les Espagnols, & il espera d'en venir à bout avec les seuls Boucaniers de Saint Domingue. Il partit pour cette Isle sur un Navire, qui alloit y négocier des Cuirs, & alla prendre terre au Port Margot. Là, il reconnut quelques-uns des plus anciens Avanturiers, qui se souvinrent aussi de l'avoir vû à Saint Christophle, & il les fit inviter à un grand repas, où ils se trouverent

en

en grand nombre. Lorſque le Vin & l'Eau-de-Vie leur eurent un peu échauffé la tête, il leur propoſa la Conquête de la Tortuë; & comme le Vin empêche les réflexions, & leve les plus grandes difficultés, la propoſition fut acceptée avec joye, il n'y eut aucun des Conviés, qui ne donnât à du Roſſey ſa parole de le ſuivre partout, & la promeſſe fut même confirmée par ſerment. L'affaire une fois engagée, les Boucaniers n'étoient pas gens à ſe dédire, ils perſuaderent même à quantité d'autres de leurs Compagnons d'être de la partie, & du Roſſey ſe vit en peu de jours à la tête de 400. Hommes, ſur leſquels il crut pouvoir compter. 1660.

Il jugea néanmoins qu'il devoit fonder toute l'eſpérance d'un heureux ſuccès de ſon expedition ſur la ſurpriſe, & par conſéquent que le ſecret & la diligence lui étoient également néceſſaires. Ainſi, ſans attendre de nouveaux ſecours, qui pouvoient lui venir des autres quartiers, il s'embarqua avec ſes 400. Boucaniers, & alla mouiller au Port de Paix, d'où il envoya cent Hommes débarquer au Nord de la Tortuë; il leur donna ordre de s'y tenir cachés juſqu'à l'entrée de la nuit, & d'aller enſuite à la faveur des ténébres s'emparer de la Montagne, où j'ai dit que les Eſpagnols avoient un retranchement & du Canon: & cela fut executé avec autant de bonheur, que de réſolution. Nos Avanturiers après avoir franchi des précipices, que jamais homme n'avoit encore oſé regarder de près, ſe trouverent au point du jour à l'entrée du retranchement, & preſque tous ceux, qui le gardoient, furent égorgés, avant que d'avoir

Il en vient à bout.

pû

1660. pû se reconnoître. Le bruit de cette attaque, & les cris des mourants s'étant fait entendre dans le Fort, on crut que les Soldats s'y battoient entre eux, & l'on y courut tumultuairement, pour tâcher d'appaiser ce prétendu désordre. Alors du Rossey, qui pendant la nuit avoit fait sa descente du côté du Sud, & s'étoit glissé, sans être apperçu, entre la Montagne & le Rocher, sur lequel étoit bâti le Fort, se mit entre cette Place, & ceux, qui venoient d'en sortir, les obligea de se rendre à discretion, & rabattant aussi-tôt sur le Fort, où il étoit resté peu de monde, il y entra sans presque aucune résistance. Tout ce que la Garnison put obtenir, ce fut de se retirer la vie sauve, où elle jugeroit à propos.

Il repasse en France & revient mourir miserable à la Tortuë.

Du Rossey, après une si belle Conquête, qu'il devoit uniquement à sa valeur & à sa bonne conduite, s'appliqua à mettre la Tortuë en état de ne rien craindre, & il y réüssit de telle sorte, que depuis ce têms-là les Espagnols n'ont fait pour y rentrer que d'inutiles efforts. Elle fut bientôt toute peuplée d'Habitans, qui se soûmirent sans peine à du Rossey, du moins par provision, & jusqu'à ce que la Cour l'eût nommé Gouverneur; car personne ne doutoit que Sa Majesté ne lui fit cette grace, qu'il avoit, ce semble, si bien méritée. Mais leur attente fut trompée, le Roi refusa constamment de confirmer leur choix. Du Rossey crut que ses amis le servoient mal, & passa en France, pour y solliciter lui-même, ce qu'il ne pouvoit pas comprendre, qu'on fit difficulté de lui accorder. Ses poursuites furent

furent inutiles, & tout ce qu'il gagna, en s'y opiniâtrant pendant sept ans entiers, fut de manger son bien jusqu'au dernier sol. N'ayant plus rien, il retourna à la Tortuë, où il se vit presque réduit à mandier son pain, & où il est mort miserablement. On n'a pû découvrir, ajoûte l'Auteur de mes Mémoires, les raisons, que la Cour avoit euës de traiter avec tant de dureté un homme, qui avoit si bien réparé sa faute, qu'on pourroit souhaitter de trouver souvent des lâches de ce caractere.

1660.

Le Sieur de la Place Commandant de la Tortuë. Sa bonne conduite.

En partant pour France, il avoit laissé le commandement de la Tortuë au Sieur de la Place son Neveu, & la Cour, avant que d'y envoyer un Gouverneur, donna à cet Officier tout le têms de faire voir que personne n'étoit plus propre que lui à remplir ce poste. Il gouverna avec une intégrité, une moderation, un désinteressement, qui lui gagnerent généralement tous les cœurs; & comme sa réputation lui attiroit tous les jours de nouveaux Habitans, il fallut songer à envoyer des Colonies à l'Isle de Saint-Domingue. Il fit lui-même défricher auprès du Port de Paix, un assés grand terrein, & la prise d'un vaisseau chargé de Negres, que firent peu de têms après quelques Flibustiers, ayant mis les Habitans en état d'avancer les travaux, il se commença en plusieurs endroits des Etablissemens, qui en peu de têms devinrent très-considerables.

1659. ni 1664.

Il est certain que nulle de ces Versions n'est exacte. En premier lieu, le dernier Conquerant de la Tortuë ne se nommoit ni *du Rosset*,

ni *du Roſſey*, mais *du Rauſſet*. En ſecond
1660. lieu, ce ne furent pas les Avanturiers, qui le
| choiſirent pour leur Gouverneur, puiſque
1664. plus de deux ans avant qu'il paſſât en Amérique, pour la Conquête de la Tortuë, il avoit reçû du Roi les Proviſions de ce Gouvernemenr. Ces deux faits ſont inconteſtablement prouvés, par le Contrat paſſé entre lui & la Compagnie des Indes Occidentales le 15. Novembre 1664. dont j'ai vû l'original, qui eſt au dépôt de la Marine. Il y eſt nommé *Jéremie Deſchamps Sieur du Rauſſet*, Gouverneur & Lieutenant Genéral pour le Roi de l'Iſle de la Tortuë, conquiſe par lui. Il y eſt expreſſément marqué que le Roi lui en avoit donné le Brevet en 1657. qu'il étoit détenu à la Baſtille, lorſqu'il fit ſon accommodement avec la Compagnie, & qu'il fut mis en liberté pour paſſer le préſent Acte; que la Compagnie s'obligea à lui donner 15000. livres, pour ſes droits, & cent piſtoles de gratification à Frederic Deſchamps ſon Neveu, (c'eſt le Sieur de la Place, qui commandoit actuellement à la Tortuë,) mais que l'entier payement ne ſe feroit point que Bertrand d'Ogeron, Ecuyer Sieur de la Bouëre, Porteur des Ordres de la Compagnie, n'eût pris poſſeſſion de la Tortuë. Dans le têms que j'écrivois ceci, j'ai découvert la Commiſſion de Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi dans l'Iſle de la Tortuë, & autres dépendances en l'Amérique, pour Jéremie Deſchamps, Sieur de Mouſſac & du Rauſſet; elle eſt du mois de Decembre 1656. le jour eſt en blanc.

Ces faits ſuppoſés certains, comme ils le ſont

ſont en effet, il paroît pluſque vrai-ſembla-
ble que la Verſion du P. du Tertre eſt fauſſe 1660.
en tous ſes points, que la Tortuë fut conqui- |
ſe par M. du Rauſſet, à peu près de la ma- 1664.
niere, dont il eſt raconté dans les deux dernieres Verſions, entre leſquelles il n'y a point ſur cela de difference eſſentielle : que ce Gentilhomme avoit eu beaucoup de part à la Conquête de la Tortuë ſur les Eſpagnols par le Vaſſeur, ſa Commiſſion, diſant en termes formels : *Vû votre experience & votre valeur, dont vous nous avez donné de ſi notables preuves en la repriſe des mêmes Iſles*; enfin, que le du Rauſſet de la Tortuë, n'eſt point le du Roſſey de S. Chriſtophle, lequel en 1660. n'auroit pû gueres avoir moins de 90. ans, puiſque dans la Commiſſion, qu'il obtint du Cardinal de Richelieu en 1626. conjointement avec M. d'Enambuc, pour établir une Colonie Françoiſe *dans les Antilles de l'Amérique*, il eſt dit, que depuis 15. ans, ces deux Capitaines travailloient à chercher un endroit commode, pour faire un pareil Etabliſſement. Il faut encore retrancher de la troiſiéme Verſion le refus, qu'on fit à la Cour de donner le Gouvernement de la Tortuë à celui, qui l'avoit ſi glorieuſement conquiſe, puiſqu'il avoit la Commiſſion plus de deux ans avant la Conquête, & il n'eſt nullement vraiſemblable qu'il ſoit venu mourir de faim à la Tortuë, où il eſt même à préſumer qu'on ne lui a pas permis de retourner.

Quoiqu'il en ſoit, la Tortuë, dont la Cô-
te de S. Domingue ſuivoit aſſés la fortune, 1660.
quoique ſans beaucoup de ſubordination ; la |
Tortuë, dis-je, étant revenuë de quelque ma- 1665.
niere

1660. | 1665. M. d'Ogeron Gouverneur de la Tortuë.

niere que cela soit arrivé, au pouvoir des François, qui ne l'ont plus perduë depuis, & la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roi l'avoit concedée, ayant remboursé du Rausset des droits, qu'il y avoit, fondés sur la Conquête, qu'il en avoit faite, proposa à sa Majesté pour Gouverneur Bertrand d'Ogeron Sieur de la Bouëre, Gentilhomme Angevin, ancien Capitaine dans le Regiment de la Marine; & la Commission lui en fut expediée au mois de Fevrier 1665. Il étoit actuellement à la Côte de S. Domingue, & ayant reçû ses Provisions, il se rendit à la Tortuë le 6. de Juin de la même année. Il étoit muni d'une Lettre de Cachet pour le Sieur de la Place, par laquelle il étoit ordonné à cet Officier de le faire recevoir pour Gouverneur. La Place obéït sur le champ, & fit même les choses de très-bonne grace. Il mit tous les Habitans sous les armes; leur déclara les ordres du Roi, & se démit du Commandement. Les Provisions de M. d'Ogeron furent ensuite luës publiquement, & les Habitans le reçurent pour le Gouverneur, promirent foi, fidelité & hommage au Roi & à la Compagnie des Indes, sous ses Ordres, & cette céremonie se termina par de grandes acclamations, & des cris redoublés, de VIVE LE ROI. Mais l'évenement que je viens de raconter, pouvant être regardé comme l'époque de l'Etablissement de la Colonie Françoise de S. Domingue, & le nouveau Gouverneur pouvant passer pour en être le Pere, & le veritable fondateur; je crois qu'avant que de m'engager plus avant dans le récit des choses, qui se passérent sous son Gouver-

vernement, je dois donner une idée généra-
le de l'Etat, où se trouvoit alors l'Isle de S. 1660.
Domingue, tant par rapport aux Espagnols, |
que par rapport aux François. 1665.

Etat de l'Isle de S. Domingue en 1665.

On comptoit en 1665. dans l'Isle de S. Domingue, environ 14000. Espagnols, Metifs, & Mulates libres, & l'on prétendoit que le nombre des Esclaves étoit plus grand. Outre cela à 7. lieuës de la Capitale, il y avoit environ 1200. Negres fugitifs, qui s'étoient cantonnés & retranchés sur une Montagne presque inaccessible, & qui faisoient contribuer tout le Pays, & la Ville même. Il y avoit dans cette Ville 500. Maisons; on l'avoit fermée de murailles depuis la derniere tentative des Anglois, & elle étoit défenduë par trois Forteresses. La principale étoit l'ancienne, dont j'ai parlé ailleurs, laquelle est [illegible], sur la pointe de terre, que forme l'embouchure du Fleuve Ozama dans la Mer, & qui subsiste seule aujourd'hui. Elle étoit, selon un Memoire de ce têms-là, composée de Tours, & bâtie sur un Roc escarpé, garnie de 24. pieces de Canon par le bas, avec une platte-forme bien munie d'Artillerie. Après San-Domingo ce qu'il y avoit de meilleur dans la partie Espagnole de l'Isle, c'étoit Sant-Yago. Cette Ville étoit habitée par des Marchands & des Orfevres; il y avoit peu d'années que des François l'avoient pillée ayant débarqué sous pavillon Anglois, à Puerto-di Plata, dont elle est éloignée de 14. lieuës, & il y a bien de l'apparence que c'est de cette action, dont parle le P. du Tertre, & qu'il place sous le prétendu Gouvernement de son

1660. - 1665. Capitaine Eliazoüard Anglois. Voici le fait en peu de mots.

Action cruelle d'un Espagnol.

Dix à douze François s'étant embarqués à la Tortuë sur le Navire d'un Flamand pour aller à S. Christophlé, ou aux Isles voisines, furent rencontrés par un Navire de Guerre Espagnol, dont le Capitaine lui demanda ce qu'il portoit: celui-ci répondit qu'il portoit quelques François aux Isles du Vent. Aussitôt ce Commandant lui ordonna de les lui livrer, ce qu'il ne fit, qu'après s'en être longtêms défendu, & à condition qu'on les traiteroit bien. Le Castillan le promit avec serment, mais les deux Navires ne furent pas plûtôt séparés, que le Castillan prit la route de Monte-Christo, mit tous les François à terre, & les fit arquebuser, à la réserve d'une femme & d'un petit garçon, qui se sauva sous la robe d'un Religieux. Les gens de la Côte, (on appelloit ainsi ceux des Avanturiers, qui frequentoient l'Isle de la Tortuë & les Côtes de S. Domingue,) n'eurent pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'ils résolurent de s'en venger d'une maniere éclatante, & quelque têms après se trouvant réünis au nombre de 4. à 500. & fortifiés par l'arrivée d'une Frégatte de Nantes; ils formerent le dessein de piller Sant-Yago.

Vengeance qu'en tirent les Avanturiers.

Ils commencerent par se munir d'une Commission Angloise. Le P. du Tertre dit que ce fut Eliazoüard, qui la donna. Ils s'embarquerent ensuite au nombre de 400. partie dans la Frégatte de Nantes, que le Capitaine fut contraint de leur prêter, & partie sur quelques autres Bâtimens, qu'ils rencontrerent à la Côte, ayant choisi un nommé de l'Isle pour Com-

1660. | 1665.

Commandant, & lui ayant donné trois Lieutenans, qui furent Adam, Lormel & Anne le Roux. Ils débarquerent à Puerto-di-Plata, le Dimanche des Rameaux de l'année 1659. & se mirent aussi-tôt en marche vers Sant-Yago. Ils se trouverent la nuit du Vendredi Saint auprès de la Ville, firent leur attaque avant le jour, & ayant passé sur le ventre à ceux, qui se présenterent les premiers devant eux, ils coururent droit au logis du Gouverneur, qu'ils surprirent dans son lit. Il eut néanmoins le loisir de se jetter en bas, & entendant parler François, il dit à nos braves, qu'il s'étonnoit que des Sujets du Roi très-Chrétien le vinssent attaquer vû qu'il avoit des nouvelles d'une cessation d'armes, & que la paix étoit sur le point de se conclure entre les deux Couronnes. Ils répondirent qu'ils avoient Commission Angloise, lui reprocherent toutes les cruautés, que lui & d'autres Gouverneurs de sa Nation ne discontinuoient point d'exercer sur les François, & lui dirent de se préparer à la mort, à moins qu'il ne leur donnât soixante mille écus pour sa rançon. Il les promit, & en paya sur le champ une partie en Cuirs. Le pillage de la Ville dura 24. heures, & rien ne fut épargné; nos Corsaires enleverent jusqu'aux Cloches, aux ornemens des Eglises & aux Vases Sacrés; mais ils épargnerent l'honneur des Femmes, & ils étoient convenus entre eux que, quiconque seroit convaincu d'avoir fait la moindre violence au Sexe, perdroit le profit de son voyage.

Ils sont attaqués au re-

Après qu'ils se furent bien rafraîchis, ils reprirent le chemin de la Mer, chargés d'un butin

1660. | 1665.

tour, & se défendent bien.

butin considerable, & emmenerent avec eux le Gouverneur & quelques-uns des principaux Habitans de Sant-Yago, de qui ils prétendoient bien tirer de grosses rançons. Mais comme l'allarme avoit été donnée à 10. ou 12. lieuës à la ronde, il s'assembla en peu de jours un corps de mille Hommes, qui leur dressa une embuscade sur le chemin. Ils y donnerent, & les Espagnols ne doutoient point que la surprise jointe à l'avantage du lieu & du nombre, ne leur donnât une victoire aisée. Ils se tromperent; les François qui tiroient tous excellemment, & qui ne se perdirent point, ne manquerent pas un coup, tuerent plus de cent Espagnols, & des Principaux; en blesserent un plus grand nombre encore, & après deux heures de combat, obligerent le reste à s'éloigner. Ce n'étoit pourtant que pour respirer, que ceux-ci se retirerent du combat, & ils y retournerent peu de têms après, bien résolus de vaincre ou de périr; mais les François leur ayant fait voir le Gouverneur de Sant-Yago & leurs autres Prisonniers, leur firent dire que, s'ils tiroient un seul coup, ils les verroient égorger à leurs yeux, & trouveroient ensuite des gens, qui vendroient bien cherement leur vie. Cette menace eut son effet; les Espagnols prirent le parti de se retirer; nos Avanturiers continuerent tranquillement leur marche jusqu'à la Mer, où ayant inutilement attendu quelques jours la rançon de leurs Prisonniers, ils les renvoyerent sans leur faire de mal, & regagnerent heureusement la Tortuë.

Etablissemens

Il paroît assés par le récit de cette expedition,

tion, que ce ſecond poſte des Eſpagnols dans l'Iſle de S. Domingue étoit dès-lors très-peu de choſe, & ſans preſqu'aucune défenſe. Les autres n'étoient que de très-petites Bourgades toutes ouvertes, & extrêmement pauvres. Nous donnerons à la fin de cet Ouvrage une deſcription détaillée de l'état préſent de cette Colonie, tirée d'un Mémoire, dont il ne m'eſt pas poſſible de révoquer en doute l'exactitude & la juſteſſe: ce que je n'oſerois dire auſſi affirmativement de celui, que j'ai ſuivi dans la deſcription, que je viens de faire de San-Domingo. Les Etabliſſemens François ne faiſoient que commencer, & à les prendre en eux-mêmes, le meilleur ne valoit pas le moindre de ceux des Eſpagnols. Dans la Tortuë, qui étoit le quartier général, & la Métropole de cette Colonie naiſſante; on ne comptoit que 250. Perſonnes, & ils n'y faiſoient que du Tabac. Au Port Margot, qui eſt à 7. lieuës, il y a un petit Iſlot, lequel a une demie lieuë de tour, où il y avoit 60. Hommes, & il pouvoit bien y en avoir 80. ou 100. dans la grande terre. M. d'Ogeron avoit une habitation en ce lieu-là. J'ai dit que le Sieur de la Place avoit commencé à défricher le Port de Paix vis-à-vis la Tortuë, mais c'étoit encore bien peu de choſe, que ce commencement d'habitation, & il y a même bien de l'apparence que ce Gentilhomme ne reſta pas dans la Colonie, après en avoir perdu le commandement. Il n'y avoit à la bande de l'Oueſt, qu'un ſeul Etabliſſement, & c'étoit celui de Leogane. Les Hollandois en avoient chaſſé les Eſpagnols; mais ils ne s'y étoient point établis, & c'étoit un des endroits

1660. | 1665. François.

droits de l'Isle, où nos Boucaniers se refugioient plus ordinairement alors, quand ils étoient poursuivis par la Cinquantaine: nous y avions au moins 120. Hommes, dont la moitié étoit aux gages de M. d'Ogeron.

1660. | 1665.

Mais la Colonie Françoise pouvoit être regardée comme un Arbrisseau planté dans une bonne terre, où il a pris racine, & où il croît & se fortifie de jour en jour, d'une maniere sensible; au lieu que la Colonie Espagnole étoit comme un arbre, qui est sur le retour, & ne prend plus de nourriture, l'accroissement de l'une & la décadence de l'autre eurent des progrès d'autant plus rapides, que celle-ci n'avoit gueres pour se soutenir que ses propres forces, presqu'entierement épuisées, au lieu que celle-là étoit soutenuë de deux Corps, qui avec ses Habitans composoient cette République formidable d'Avanturiers, laquelle donnoit déjà bien de la jalousie aux Espagnols des Indes, & fit bientôt trembler les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. Les deux Corps, dont je parle, étoient celui des Boucaniers & celui des Flibustiers. Le premier étoit alors sans contredit le plus considerable; il étoit d'environ 3000. Hommes, & les Espagnols, qui le regardoient comme le principal appui d'une Puissance, laquelle prétendoit s'élever sur leurs ruines, s'attacherent surtout à le détruire. Pour comprendre tout ce qui se passa d'interessant dans cette guerre, il sera bon de bien connoître quels Hommes c'étoient que ces Boucaniers, quelle étoit leur maniere de se loger, de se vêtir, de chasser, & de s'armer; les mesures qu'ils prenoient pour se défendre de

de leurs Ennemis, car rarement attaquoient-ils, quand ils n'y étoient pas forcés, & dans quels endroits ils avoient placé leurs principaux Boucans. 1660. | 1665.

Ces Boucans, ainsi que je l'ai déjà remarqué, consistoient en de petits champs défrichés, où il y avoit des clayes pour faire boucaner la Viande, un espace pour étendre les cuirs, & des barraques, qu'ils nommoient *Ajoupas*, nom emprunté des Espagnols, & qui originairement venoit des naturels du Pays. Ils étoient là précisément à couvert de la pluye, & des ardeurs du Soleil; & le vent, qui y entroit de toutes parts, les rafraîchissoit agréablement. Comme ils n'avoient ni femmes ni enfans, ils s'associoient toûjours deux ensemble, se rendoient mutuellement tous les secours, qu'un Pere de famille peut trouver dans son domestique, vivoient dans une parfaite communauté de biens, & tout demeuroit, à celui qui survivoit à l'autre; ils appelloient cela *s'emmatelotter*, & ils se donnoient réciproquement le nom de *Matelot*, d'où est venu la coûtume de nommer *Matelotage* toute sorte de societé, que des particuliers font ensemble, pour faire valoir en commun leurs interêts. Au reste ils en usoient entre eux avec beaucoup de droiture & de franchise; c'eût été un crime, que de rien tenir sous la clef & l'on auroit été irrémissiblement chassé du Corps pour le moindre larcin: mais la tentation n'en venoit point, & tout étoit commun, non seulement entre Matelots, mais encore entre tous les Boucaniers; ce qu'on ne trouvoit pas dans son cofre, on l'alloit chercher dans celui de son voisin, il

Description des Boucaniers. Leurs Boucans, leur maniere de vivre.

1660. | 1665.

falloit ſeulement lui en demander la permiſſion, & il eût été deshonoré, s'il l'eût refuſée; ainſi il n'y avoit point dans cette République de mien & de tien, par conſequent il y ſurvenoit peu de démêlés; que s'il arrivoit quelques differents entre des Particuliers, les amis communs travailloient ſur le champ à les raccommoder, & la paix étoit bientôt faite.

Leurs Loix & leur Religion.

De Loix, les Boucaniers n'en reconnoiſſoient point d'autres, qu'un aſſés bizarre aſſemblage de conventions, qu'ils avoient faites entr'eux, & dont ils avoient formé une Coûtume, qu'ils regardoient comme la regle Souveraine. A tout ce qu'on y pouvoit oppoſer ils répondoient froidement, ce n'eſt pas l'uſage de la Côte; & ils fondoient leur droit d'en uſer ainſi, ſur ce qu'en paſſant le Tropique ils avoient reçû un Baptême, qui les affranchiſſoit, diſoient-ils, de toute obligation contractée antécédemment à cette cérémonie marine. Ils dépendoient aſſés peu du Gouverneur de la Tortuë, & ils ſe contentoient de lui rendre de têms en têms quelque leger hommage. La Religion même conſervoit ſur eux fort peu de ſes droits, & ils croyoient faire beaucoup, que de n'avoir pas entierement oublié le Dieu de leurs Peres. On s'étonne de trouver des Peuples, chés qui l'on a peine à découvrir quelques traces d'un Culte Religieux, & il eſt hors de doute que, ſi les Boucaniers ſe fuſſent perpetués dans l'Iſle de S. Domingue ſur le pied, où ils étoient au têms, dont je parle, dès la troiſiéme ou quatriéme génération, ils n'euſſent pas eu plus de Religion que ni les Cafres, ou les Hottentots d'Afrique, ni

les

les Topinambous, ou les Caraïbes de l'Amerique. 1660.

Ils avoient quitté jusqu'au nom de leurs Familles, & y avoient substitué des sobriquets, ou des noms de guerre, dont la plûpart ont passé à leurs descendans; plusieurs néanmoins, lorsqu'ils se marioient, (ce qu'ils ne faisoient ordinairement, qu'en changeant d'état, & devenant Habitans,) mettoient leurs véritables surnoms dans leur Contrat de Mariage, ce qui a donné lieu à un provetbe, qui a encore aujourd'hui cours dans les Antilles, qu'on ne connoît les gens, que quand ils se marient. Leur habillement consistoit dans une Chemise, toute imbuë du sang des animaux, qu'ils tuoient, un Caleçon encore plus crasseux, & fait comme un Tablier de Brasseur, c'est-à-dire, ouvert par en bas, en maniere de Candale; une Courroye, qui leur servoit de Ceinture, & d'où pendoit une large gaine, dans laquelle étoient quelques Coûteaux Flamands, avec une espece de Sabre fort court, appellé Manchette, un Chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissoient un bout pour le prendre, comme aux Carapoux, point de bas, & des Souliers faits de peaux de Cochons.

1665. Leurs vêtemens.

Leurs Fusils avoient un canon de quatre pieds & demi de long, & tiroient des balles de 16. à la livre. Et c'est de leur nom, comme je l'ai déja observé, qu'on a depuis appellé Boucaniers les Fusils de ce calibre. Chacun avoit à sa suite plus ou moins d'Engagés, suivant ses facultés, & une meute de vingt ou trente Chiens, parmi lesquels il y avoit toûjours un Brac, ou Venteur. La

Leurs armes, leurs Chiens, leurs Chasses.

1660. | 1665.

Chaſſe du Bœuf étoit leur principale occupation, & ils donnoient quelques momens à celle du Cochon Maron, ce n'étoit gueres, que pour ſe divertir, ou pour avoir de quoi ſe régaler. Dans la ſuite il y en eut quelques-uns, qui ne s'attachoient qu'à la Chaſſe du Cochon, & en faiſoient Boucaner les chairs à la fumée de la peau même de la Bête; ce qui leur donnoit un goût merveilleux. Les Chaſſeurs partoient le matin à l'aube du jour, ſeuls pour l'ordinaire, leurs Engagés & leurs Chiens venoient après, le ſeul Chien Venteur alloit devant, & conduiſoit le Chaſſeur ſouvent par des chemins affreux, qu'il falloit franchir. Dès que l'Animal étoit éventé, tous les Chiens accouroient, & l'arrêtoient en aboyant tout autour de lui, juſqu'à ce que le Boucanier ſurvenant, le tiroit. Il lui donnoit pour l'ordinaire, le coup au défaut de la poitrine, & après l'avoir jetté bas, il lui coupoit le jarret, pour l'empêcher de ſe relever. On a même vû des Boucaniers gagner les Bœufs à la courſe, & leur couper d'abord le jarret. Quelquefois l'animal, quand il n'étoit que legerement bleſſé, & qu'on avoit manqué de le terraſſer, ſe jettoit de furie ſur les Chaſſeurs, & en éventroit quelqu'un; mais cela étoit rare: les Boucaniers étoient preſque toûjours ſûrs de leurs coups, & quand même ils n'addreſſoient pas juſte, ils étoient aſſés alertes, pour monter au haut d'un arbre, derriere lequel ils avoient pris la précaution de ſe placer.

Leur maniere de ſe nourrir.

Quand la Bête étoit à demi écorchée, le Maître en tiroit un des plus gros os, le caſſoit,

soit, & en suçoit la moëlle. C'étoit son déjeuner ; il abandonnoit les autres à ses Engagés, dont il laissoit toûjours quelqu'un, pour achever de dépouiller l'animal, & pour en lever un morceau choisi, qu'il avoit ordre de porter au Boucan, & de faire cuire pour le dîner des Chasseurs. Tous les autres continuoient leur Chasse, jusqu'à ce que le Boucanier eût tué autant de Bêtes, qu'il avoit de personnes avec lui. Il retournoit le dernier, chargé comme les autres d'une peau, & d'un morceau de viande, & il trouvoit les tables garnies. Je dis les tables, car chacun avoit la sienne, & c'étoit tout ce qui se trouvoit d'abord, une pierre, un tronc d'arbre, une racine, point de nappe, point de serviette, point de pain, point de vin. Du Piment, & un peu de jus d'Orange faisoit tout l'assaisonnement : l'esprit content, nulle inquiétude, un grand appetit, & beaucoup de joye faisoient trouver tout bon. Un jour ressembloit parfaitement à l'autre, jusqu'à ce que l'on eût amassé le nombre de Cuirs, qu'on s'étoit engagé à fournir aux Marchands ; car alors le Boucanier portoit sa Marchandise, ou à la Tortuë, ou à quelque Port de la grande Isle.

1660. | 1665.

Comme ces gens-là faisoient beaucoup d'exercice, & se nourrissoient toûjours de viandes fraîches, ils jouïssoient communément d'une assés bonne santé ; ils étoient à la vérité sujets à des fiévres, mais c'étoit des fiévres éphemeres, dont ils ne se ressentoient point le lendemain ; ou de petites fiévres lentes, qui ne les empêchoient pas d'agir, & dont ils faisoient fort peu de cas ; de sorte, que

Maladies, ausquels ils étoient sujets.

1660. | 1665.

que quand on leur demandoit, comment ils se portoient; fort bien, répondoient-ils, je n'ai que la fiévre. Avec le têms néanmoins ils ne pouvoient manquer de s'affoiblir sous un Ciel, aux intemperies duquel ils n'étoient pas assés faits, pour soutenir pendant de longues années une vie si laborieuse, & si dure; aussi les plus raisonnables ne la continuoient, qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour être en état de se faire Habitans. Les autres dépensant d'abord au Cabaret le fruit de leur Chasse, c'étoit toûjours à recommencer, & plusieurs s'accoutumoient tellement à cette vie, qu'ils devenoient incapables d'en mener une autre. On a vû des jeunes gens de bonne famille ne pouvoir se résoudre à quitter une profession si penible, exposée à tant de risques, & dans laquelle le seul libertinage les avoit engagés, pour aller recueillir en France des successions considerables.

Leurs principaux Boucans.

Leurs principaux Boucans étoient la Presqu'Isle de Samana, la petite Isle, qui est au milieu du Port de Bayaha; le Port Margot; la Savane brûlée, vers les Gonaives; l'Embarcadaire de Mirbalet, & le fonds de l'Isle Avache; mais de-là ils couroient toute l'Isle jusqu'aux habitations Espagnoles. Tels étoient les Boucaniers de S. Domingue, & telle étoit leur situation, lorsque les Espagnols entreprirent de les chasser de to te l'Isle. Les commencemens de cette guerre leur furent assés favorables; les Boucaniers alloient seuls à la Chasse, avec un petit nombre d'Engagés, ainsi que je viens de le dire, il fut aisé à leurs Ennemis d'en surprendre un bon nombre, dont plusieurs furent tués, & les

les autres pris & condamnés à un cruel esclavage. 1660.

C'étoit fait de tout ce Corps d'Avanturiers, & la seule Cinquantaine les eût exterminés, si nos braves n'eussent usé d'un peu plus de précaution. Ce n'est pas que, quand ils avoient le têms de se mettre en défense, ils n'échappassent à l'Ennemi; car la crainte de tomber vifs entre les mains d'une Nation, dont ils connoissoient la jalousie & la cruauté, les faisoit combattre avec tant de valeur, qu'on voyoit un seul homme tenir tête à toute une Compagnie, & s'en débarasser. Mais ce qui engagea davantage les Boucaniers à se réunir, & à se mettre en état d'attaquer les Espagnols, c'est que ceux-ci ayant découvert leurs Boucans, s'y transporterent la nuit & surprirent un assés grand nombre de Maîtres & d'Engagés, qui furent plûtôt massacrés qu'éveillés. Il n'auroit pas fallu que cette manœuvre eût duré long-têms, pour voir la fin de cette guerre; mais quand les Boucaniers se furent attroupés; alors on les vit aussi furieux que les Taureaux, qu'ils chassoient, se jetter sur tout ce qu'ils rencontroient, & ils firent périr en fort peu de têms un très-grand nombre d'Espagnols. Ils s'étoient flattés de gagner au moins par-là qu'on les laissât en repos, mais il en arriva tout le contraire. Il vint du secours à leurs Ennemis; ils en reçurent aussi de leur côté, & toute l'Isle se trouva remplie de partis, qui l'inonderent de sang. Plusieurs endroits en ont reçû le nom de Massacre, qu'on donne encore aujourd'hui à quelques-uns.

1665. Succès de la guerre entre les Boucaniers & les Espagnols.

Pendant plusieurs années la France n'avoit pas

Mesures que

1660. | 1665. pas paru prendre beaucoup de part à ce qui se passoit dans l'Isle de S. Domingue. On laissoit faire des Avanturiers, qu'on pouvoit toûjours désavoüer, mais dont les succès pouvoient être utiles; d'ailleurs ils n'avoient point de Chefs. La Tortuë n'avoit point eu proprement de Gouverneur nommé par le Roi avant du Rausset. Le Vasseur & le Chevalier de Fontenay n'avoient eu des Provisions, que du Commandeur de Poinci, Gouverneur Général des Isles, & le Roi n'avoit encore fait aucun acte, qui fît voir que les Avanturiers fussent autorisés de lui, si on en excepte la Commission donnée au Sieur du Rausset qui ne fut même accompagnée d'aucun secours pour aider ce Gentilhomme à se mettre en possession de son Gouvernement; mais la Cour de Madrid ne regardoit pas cette affaire avec des yeux aussi tranquilles: il s'agissoit de la perte, ou de la conservation de la plus ancienne de ses Colonies, & de la sûreté de son Commerce dans tout le Nouveau Monde. Elle donna donc des ordres précis au Président de l'Audience Royale de ne rien négliger pour exterminer jusqu'au dernier François de Saint Domingue & de la Tortuë; promit des recompenses à tous ceux qui se distingueroient dans cette Guerre; permit de faire venir des Troupes des Isles voisines, & du Continent, & envoya pour les commander, un vieil Officier Flamand, nommé Vandelmof, qui avoit servi avec réputation dans les Guerres des Pays-Bas.

prend la Cour d'Espagne pour extermi-ner les Avantu-riers.

Vandelmof arriva à San-Domingo en 1663. & s'étant donné à peine quelques jours pour se reposer, il passa au Bourg de Goava, pour être

Les Espagnols veulent surpren-

être plus à portée d'avoir des nouvelles de l'Ennemi. Il y apprit, que le plus considérable Boucan des François étoit dans la Savane brûlée, assés près des Gonaives : il choisit 500. Hommes des plus propres à cette sorte de guerre, & marcha en diligence vers ce quartier-là, dans l'esperance d'y surprendre les Boucaniers, mais sa marche ne put être si secrette, que ceux-ci n'en fussent avertis : un des leurs, qui étoit à la chasse, du côté de l'Artibonite, apperçut cette petite Armée, qui avançoit en bon ordre, & courut aussi-tôt en donner avis à ses Camarades. Il ne se trouva environ que cent Boucaniers à ce Boucan, les autres étant dispersés de côté & d'autre, ils ne purent néanmoins se résoudre à fuir ; & pour montrer aux Espagnols, qu'ils ne les craignoient point, ils allerent sur l'heure au devant d'eux. Ils les rencontrerent au détroit des Montagnes, qui séparent ce qu'on appelle le petit Fonds d'avec le grand Fonds. Cette rencontre déconcerta un peu les Espagnols, qui perdoient, outre l'avantage de la surprise, celui du grand nombre ; le lieu, où on les attaquoit, rendant inutile la superiorité, qu'ils avoient de ce côté-là sur les François. Mais il n'y avoit pas à reculer, on se battit avec un grand acharnement, & la victoire balança assés long-têms, quoique Vandelmof eût été tué à la premiere décharge. A la fin cependant les Espagnols ne purent soûtenir les efforts redoublés des Boucaniers, & s'enfuirent confusément dans les Montagnes, où les victorieux ne crurent pas les devoir poursuivre.

1660. | 1665. ...dre les Boucaniers & sont battus.

Cet échec rebuta fort les Espagnols, qui n'a-

Origine de plu-

1660. | 1665. n'avoient pourtant perdu que vingt-cinq Hommes ; ils en revinrent à leur premiere maniere de faire la guerre, & elle ne leur réüssit gueres moins qu'auparavant, parce que les Boucaniers négligerent souvent de se tenir sur leurs gardes. Leurs pertes les réveillerent pourtant encore une fois, & après bien des déliberations sur ce qu'il leur convenoit de faire, dans la situation, où ils se trouvoient, ils prirent le parti de transporter leurs Boucans dans les petites Isles, qui sont autour de celle de Saint Domingue, de s'y retirer tous les soirs, & de n'aller à la Chasse, que bien accompagnés. Cet expedient eut tout le succès, qu'ils en avoient esperé, & les forces étant ainsi à peu près égales des deux côtés, la guerre continua sans grand avantage, ni grande perte de part & d'autre. Il arriva même que ces Boucans n'étant pas sujets aux changemens, comme les autres l'avoient été, ils devinrent peu à peu des habitations, & l'Etablissement de *Bayaha* se fit de la sorte. C'est d'ailleurs le plus beau & le plus spacieux Port de toute l'Isle, & peut-être n'y en a-t-il pas un seul dans toute l'Amérique, qui lui soit préférable : il a dans son milieu, ainsi que je l'ai déjà dit, une petite Isle ; elle en défend l'entrée, qui est fort étroite, & les plus gros Navires y peuvent mouiller assés près de terre, pour la toucher de leur beaupré. Ce qui avoit sur-tout attiré les Boucaniers dans ce Port, c'est que la Chasse n'étoit nulle part plus abondante, que dans son voisinage, & que de là ils pouvoient aller en peu d'heures à la Tortuë, pour y vendre leurs cuirs. On leur épargna même

sieurs Etablissemens.

même bientôt la peine de ce court trajet, 1660.
parce que les Vaisseaux François & Hollan-
dois trouverent qu'il étoit plus commode pour





PLAN DU PORT DE B
A LA CÔTE SEPTENTRIONALE DE SA
Ance à Falaise
Bec de Marsouin
Ance à la Mue
Terre aride
Les Sondes ont été marquées par pieds
Ance du Carenage
Pointe du
Ance des
la Grosse Pointe
Islet aux Oiseaux
Fort de la Pointe de Roche
Salines
Embarcadere à Girard
Embarcadere à Caron
Riviere Marion dessechée
Riviere de Roche
Embarcadere de la Grochau
Les Gros Mornes de Bayaha
HELLE
1000
3000
4000
Toises dont 2282 font Lieue à 25 au Degré


RT DE BAYAHA
IONALE DE SAINT-DOMINGUE.
Pointe du Fort Espagnol
Terre aride
et Salineuse
Ance des Hilloux
la Grosse Pointe
Saline aux Boeufs
Levée Naturelle
la Pointe de Roche
Riviere de Roche
Embarcadere de la Croche
Bourg de Bayaha
Riviere à Caiman
Degré
4000

n'avoient pourtant perdu que vingt-cinq
1660. Hommes ; ils en revinrent à leur premiere

même bientôt la peine de ce court trajet, parce que les Vaisseaux François & Hollandois trouverent qu'il étoit plus commode pour eux d'aller charger à Bayaha, où il se forma peu à peu une jolie Bourgade. 1660. | 1665.

Précautions des Boucaniers contre les Espagnols; & comment ceux-ci viennent à bout de les dissiper.

Dès que les Boucaniers se furent ainsi fixés, ceux d'un même Boucan, se rendoient tous les matins à l'endroit le plus élevé de l'Isle pour voir, s'ils ne découvriroient point quelque parti Espagnol: ensuite, avant que de passer dans l'Isle de Saint Domingue, ils convenoient du lieu, où ils se rassembleroient le soir, & ils se trouvoient exactement au rendés-vous à l'heure marquée. Si quelqu'un y manquoit, on ne doutoit point qu'il n'eût été ou pris, ou tué; & il n'étoit permis à personne de chasser, qu'on ne l'eût retrouvé, ou que sa mort n'eût été vengée. Un soir les Boucaniers de Bayaha trouverent qu'il leur manquoit quatre Hommes; ils prirent sur le champ la résolution de se réunir tous le lendemain, & ne point se séparer qu'ils n'eussent appris des nouvelles de leurs Camarades. Ils marcherent du côté de Sant-Yago, & ils n'allerent pas bien loin, sans apprendre par des Prisonniers, qu'ils firent, que ceux, qu'ils cherchoient, avoient été massacrés par des Espagnols, dont ils n'avoient jamais pû obtenir quartier. A ce récit, les Boucaniers entrerent en fureur, & ceux, qui le leur faisoient, en furent les premieres Victimes. Ils se répandirent ensuite comme des Bêtes féroces dans les premieres habitations, où tout ce qu'ils y rencontrerent d'Espagnols, ils les sacrifierent aux Manes de leurs Fre-

Les

1660.
|
1665.

Quelques échecs que les Boucaniers reçurent.

Les Espagnols avoient aussi quelquefois leur revanche. La Riviere du Massacre, qui se décharge dans la Mer à quelques lieuës à l'Est de Bayaha, doit son nom à la défaite de trente Boucaniers, qui la passant à gué chacun avec une peau de Boeuf sur le dos, y furent surpris par un gros parti Espagnol; ils se défendirent bien, mais ils furent tous tués. Une autre bande de Chasseurs, ayant à leur tête un certain Charles Toré, s'étoit arrêtée avec plusieurs autres, dans un endroit nommé l'Acul des Pins, & y étoit demeurée jusqu'à ce qu'elle eût assemblé un nombre de cuirs, dont elle étoit convenuë avec des Marchands. Cela fait, Toré se mit en marche avec sa Troupe, pour retourner à Bayaha, d'où il étoit parti. Les Espagnols, qui l'avoient découvert s'étoient assemblés en grand nombre, pour le charger au premier mouvement, qu'ils lui verroient faire, & l'ayant vû reprendre la route de Bayaha, ils le suivirent dans l'espérance de trouver une occasion de le combattre avec avantage. En effet, comme les Boucaniers traversoient les Savanes de Bayaha, & se croyoient hors de tout péril, les Espagnols tomberent sur eux; ils ne laisserent pas, tout surpris qu'ils étoient, de se battre avec toute la bravoure, dont ils étoient capables, & ils vendirent fort cher la Victoire aux Ennemis; mais cette Victoire fut complette, il ne resta pas un seul Boucanier, pour aller porter à Bayaha une si triste nouvelle.

Après tout, ces petits avantages étoient rares, & ne décidoient de rien; enfin les Boucaniers aigris par leurs pertes, ne songerent

rent presque plus qu'à les venger, & la terreur de leur nom croissoit tous les jours. Les 1660.
Espagnols de leur côté s'aviserent de faire
eux-mêmes une chasse générale dans l'Isle, 1665.
& la dépeuplerent presque entierement de Bœufs : alors les Boucaniers ne trouvant plus de quoi subsister, ni continuer leur Commerce, se virent contraints, pour la plûpart, à embrasser un autre genre de vie ; plusieurs se firent Habitans, & défricherent les quartiers du grand & du petit Goave, & celui de Leogane. L'établissement du Port de Paix s'accrut aussi beaucoup à cette occasion. Ceux, pour qui la vie d'Habitant, comme trop sédentaire, & trop réguliere, n'eut point d'attraits, se rangerent parmi les Flibustiers, dont le Corps devint très-célébre par cette jonction, & mérite bien autant que celui des Boucaniers, que je le fasse ici connoître.

On peut bien croire que parmi les Avanturiers, les plus honnêtes gens ne furent pas ceux, qui se firent Corsaires sous le nom de Flibustiers. (Description des Flibustiers.) Rien ne fut plus foible & plus petit que les commencemens de cette redoutable Milice. Les premiers, qui embrasserent ce genre de vie, n'avoient ni Bâtimens, ni Munitions, ni Pilotes, ni aucune sorte de Provisions : la hardiesse & le génie y suppléerent en peu de têms. Ils commencerent par se joindre plusieurs ensemble, & par former de ces petites societés, ausquelles ils donnerent, comme les Boucaniers, le nom de *Matelotage*. Mais entre eux ils ne s'en donnoient point d'autre, que celui de *Freres de la Côte*, lequel avec le têms s'étendit à tous

1660. | 1625.

tous les Avanturiers, sur-tout aux Boucaniers; au moins on entendoit ordinairement par *les gens de la Côte*, toutes les Milices de Saint Domingue. Quoiqu'il en soit, chaque Societé de Flibustiers achetta un Canot, & chaque Canot portoit vingt-cinq ou trente Hommes. Ainsi équipés ils ne songeoient d'abord qu'à surprendre quelque Barque de Pêcheurs, ou d'autres semblables Bâtimens. Quand ils y avoient réüssi, ils retournoient à la Tortuë, pour y augmenter leurs Equipages, & pour l'ordinaire une Barque étoit montée de 150 Hommes. Ils alloient ensuite à Bayaha, ou au Port Margot, pour y prendre du Bœuf, ou du Cochon; ceux qui aimoient mieux se pourvoir de chair de Tortuë, alloient à la Côte Meridionnale de Cuba, où il se trouve une très-grande quantité de ces animaux.

Leur maniere de partager le butin, & surquoi ils fondoient leur droit de faire la guerre aux Espagnols.

Avant que de se mettre tout de bon en Mer, ils se choisissoient un Capitaine, qui étoit amovible à leur volonté, & dont toute l'autorité consistoit à commander dans l'action. Il avoit aussi le privilege de lever un double lot dans le partage du butin. Le Coffre du Chirurgien se payoit à frais communs, & on récompensoit aussi les Blessés, avant que de faire les lots. Ces récompenses étoient reglées, & proportionnées au dommage, que causoit la blessure. Par exemple, on donnoit six cens écus, ou six Esclaves à ceux, qui avoient perdu les deux yeux, ou les deux pieds, & il falloit continuer la course, jusqu'à ce qu'il y eût de quoi satisfaire à tout. Cette convention s'appelloit *Chasse-partie*, & partager de la maniere, que je viens d'ex-

d'expliquer, s'appelloit partager *à Compagnon bon lot*. Au reste, quoique les Flibustiers 1660.
coururent d'abord assés indifféremment sur
tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, les Es- 1665.
pagnols furent toûjours leur principal objet, & ils établissoient la justice de la guerre implacable qu'ils leur faisoient, sur ce que ceux-ci les empêchoient de faire la Pêche & la Chasse sur leurs Côtes, quoique l'une & l'autre fussent, disoient-ils, de droit naturel. Ils avoient si bien formé leur conscience sur ce principe, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir fait des prieres publiques, pour recommander à Dieu le succès de leur expedition, & qu'ils ne manquoient point aussi à lui rendre de solemnelles actions de graces après la Victoire.

Au reste, il n'est pas possible de jetter les yeux sur tout ce qui s'est passé dans les Indes Occidentales, depuis le commencement de cette guerre, & l'établissement du Corps des Avanturiers, sans reconnoître que Dieu a voulu se servir de ces Brigands, pour venger sur les Espagnols les cruautés inouïes, qu'ils avoient exercées contre les Habitans du Nouveau Monde. Les Relations, qu'on en avoit publiées, avoient rendu extrêmement odieuse cette Nation, à qui sa puissance & sa hauteur, faisoient d'ailleurs des Ennemis de presque toutes les autres, & il s'est vû des Avanturiers, qui n'étant portés, ni par l'interêt, ni par le libertinage, ne faisoient la guerre aux Espagnols, que par animosité. C'est ce qu'on a sur-tout publié d'un Gentilhomme de Languedoc, nommé Montbars : le hazard lui ayant mis entre les mains dès sa

plus

1660. | 1665. plus tendre jeuneſſe, les Relations dont je viens de parler, il conçut contre les Eſpagnols une haine ſi implacable, qu'elle paroiſſoit dégénérer quelquefois en véritable fureur. On raconte à ce ſujet, qu'étant au College, & joüant dans une piece de Théatre le Rôle d'un François, qui avoit quelque démêlé avec un Eſpagnol, il s'enflamma tellement un jour en faiſant ſon perſonnage, qu'il ſe jetta de rage contre ſon Camarade, qui repréſentoit l'Eſpagnol, & que ſi on ne fût venu au ſecours, il l'auroit tué. Il n'étoit pas aiſé de réprimer une paſſion, qui ſe manifeſtoit de ſi bonne heure, & par de ſemblables saillies; Montbars ne ſoupiroit qu'après les occaſions de l'aſſouvir dans le ſang des Eſpagnols, & la guerre ne fut pas plûtôt déclarée, qu'il monta ſur Mer pour les aller chercher ſur ces Côtes fatales, qu'ils ont ſi ſouvent fait rougir du ſang des malheureux Indiens. Rien ne le flattoit tant, que la penſée, qu'il vengeroit ceux-ci, & l'on ne peut dire les maux, qu'il a faits à ce qu'il appelloit leurs Tyrans, tantôt ſur Terre, à la tête des Boucaniers; & tantôt ſur Mer, commandant les Flibuſtiers. Il en a remporté le ſurnom d'Exterminateur; mais on lui rend cette juſtice, qu'il n'a jamais tué un homme déſarmé; & on ne lui a point reproché, que je ſache, ces brigandages, ni ces diſſolutions, qui ont rendu un ſi grand nombre d'Avanturiers abominables devant Dieu, & devant les Hommes.

Leur maniere de faire la guerre. Pour revenir aux Flibuſtiers, ils étoient, ſur-tout dans les commencemens, ſi ſerrés dans leurs Barques, qu'à peine y avoient-ils

aſſés

assés de place, pour s'y coucher; d'ailleurs, ils ne ménageoient pas beaucoup leurs vivres, & ils s'en trouvoient bientôt au bout; de plus, ils étoient nuit & jour exposés à toutes les injures de l'air, & en vertu de l'indépendance, où ils vivoient les uns des autres, personne ne se gênoit en rien. Les uns chantoient, quand les autres vouloient dormir, & il falloit supporter toutes ces incommodités, sans se plaindre. Mais on peut juger que des gens, qui étoient si mal à leur aise, ne trouvoient rien difficile pour se mettre plus au large; que la vûë d'un Navire plus grand & plus commode leur donnoit du courage, pour s'en rendre les Maîtres, & que la faim leur ôtoit jusqu'à la vûë du péril, lorsqu'il étoit question de se procurer des vivres. Aussi attaquoient-ils sans déliberer, tout ce qu'ils rencontroient, & ils alloient toûjours droit à l'abordage. Une seule bordée auroit souvent suffi pour les couler bas; mais leurs petits Bâtimens se manioient comme on vouloit; leurs Matelots étoient fort alertes, & ils ne présentoient jamais que la Prouë chargée de Fusiliers, qui tirant dans les Sabords, déconcertoient tous les Canoniers. Quand ils étoient une fois à bord, il y avoit bien du malheur, s'ils ne se rendoient pas les Maîtres du Bâtiment, quelque nombreux que fût l'Equipage. Les Espagnols surtout, qui les regardoient comme autant de démons, & qui ne les appelloient pas autrement, sentoient leur courage se glacer, dès qu'ils les voyoient de près, & prenoient la plûpart du têms le parti de se rendre d'abord, & de demander quartier; ils l'obtenoient, lors-

1660.
|
1665.

1660. lorſque la priſe étoit conſiderable, mais s'il ne ſe trouvoit rien, ou peu de choſes, le dépit des vainqueurs faiſoit jetter les vaincus à la Mer.
| 1665.

Leur Indépendance.

Ils conduiſoient leurs priſes ou bon leur ſembloit, ordinairement c'étoit à la Tortuë, ou à la Jamaïque; & avant que d'en venir au partage, chacun levoit la main, & proteſtoit qu'il avoit fidelement porté à la Maſſe tout ce qu'il avoit pillé. Si quelqu'un étoit ſurpris à faire un faux ſerment, on ne manquoit point de le dégrader à la premiere occaſion ſur quelqu'Iſle déſerte, où on l'abandonnoit à ſon triſte ſort. Quand on avoit eu Commiſſion du Gouverneur de la Tortuë, on lui donnoit exactement le dixiéme de tout ce qu'on avoit gagné; mais ſi la France étoit en paix avec l'Eſpagne, les Flibuſtiers alloient partager leur proye dans un quartier éloigné, & moyennant un préſent, qu'ils faiſoient au Gouverneur, celui-ci fermoit les yeux; d'autant plus qu'envain auroit-il entrepris des gens, qui ne reconnoiſſoient gueres ſon autorité, que pour la forme, & contre qui il n'étoit nullement en état de la faire valoir. Les Lots diſtribués, nos Braves ne ſongeoient plus qu'à ſe donner du bon têms, & cela duroit tant qu'ils avoient dequoi. Leur patience dans la faim & dans tous les accidens fâcheux, qui pouvoient ſurvenir dans une vie pleine de ſi grands riſques, alloit juſqu'au prodige; mais la victoire leur avoit-elle ramené l'abondance, il portoient la débauche & la molleſſe aux plus grands excès.

Leur irréligion.

De Religion, il ne leur en reſtoit au fond aucune trace dans le cœur, néanmoins ils pa-

paroiſſoient de têms en têms rentrer ſincerement en eux-mêmes, ils ne s'engageoient jamais au combat, ſans s'être embraſſés les uns les autres, en ſigne de réconciliation. On les voyoit enſuite ſe donner de grands coups ſur la poitrine, comme s'ils euſſent voulu exciter dans leur cœur une componction, dont ils n'étoient plus gueres ſuſceptibles: échapés du danger, ils retournoient d'abord à leur crapule, à leurs blaſphêmes, & à leurs brigandages; les Boucaniers au prix d'eux ſe croyoient gens de bien, & les regardoient comme des Scelerats; mais dans la vérité ils ne ſe devoient rien les uns aux autres. Les Boucaniers étoient peut-être moins vicieux, mais les Flibuſtiers conſervoient un peu plus les dehors de la Religion; enfin à la reſerve d'une certaine bonne foi, qui regnoit entre les uns & les autres, & de la chair humaine, qu'ils ne s'aviſoient pas de manger, peu de Barbares dans le Nouveau Monde étoient plus méchans qu'eux, & un grand nombre des plus Sauvages, l'étoient beaucoup moins.

1660. | 1665.

Des Engagés.

Les Habitans avoient auſſi leurs aſſociations, & on leur donnoit du terrein à proportion des perſonnes, qui compoſoient leur ſocieté; mais quoiqu'ils euſſent beaucoup moins d'occaſions, que les autres Avanturiers, de ſe meſurer avec les Eſpagnols, on ne laiſſoit pas de trouver parmi eux de très-braves gens, & c'étoit de leur Corps, qu'on tiroit les Milices, qui ſe ſont ſi fort diſtinguées dans pluſieurs rencontres. Si l'on en croit certains faits racontés dans l'Hiſtoire des Flibuſtiers, ils ne valoient pas mieux que, ni

1660. | 1665.

ni ceux-ci, ni les Boucaniers ; il paroît-même qu'ils étoient plus intereſſés, & par une ſuite néceſſaire, plus durs. Je ne parle point du quatriéme Corps des Avanturiers, qui étoit celui des Engagés, parce qu'ils n'entreprenoient jamais rien de leur chef. On ne laiſſoit pas dans l'occaſion de s'en ſervir même à la guerre, & il s'eſt trouvé parmi eux de fort braves gens, il y en a eu auſſi d'aſſés habiles, pour ſe tirer bientôt de la ſervitude, & pour faire des fortunes immenſes.

Expeditions ordinaires des Flibuſtiers.

Les Côtes, que les Flibuſtiers fréquentoient le plus, étoient celles de Cumana, de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama, toutes celles de Cuba, & de la Nouvelle Eſpagne, l'embouchure du Chagre, & les environs des Lacs Maracaïbo & Nicaragua ; mais ils couroient rarement ſur les Navires, qui alloient d'Europe en Amérique, parce que ces Navires n'étant chargés que de Vins, de Farines, & de Toiles, ils auroient été fort embaraſſés de toutes ces choſes, dont ils n'auroient pû trouver aiſément le débit. C'étoit au retour, qu'ils les attendoient, & lorſqu'ils étoient ſûrs d'y trouver de l'Or, de l'Argent, des Pierres précieuſes, & toutes les plus riches Marchandiſes du Nouveau Monde. Ils ſuivoient ordinairement les Gallions en queuë juſqu'au débouquement du Canal de Bahama, & ſi un gros têms, ou quelque autre accident laiſſoit en arriere quelques Bâtimens de la Flotte, c'étoit autant de pris. Un de leurs Capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, enleva ainſi un Vice-Amiral des Gallions, & le con-

conduiſit en France; ſon Bâtiment n'étoit monté que de quatre petits Canons, & il n'avoit avec lui que 28. Hommes: il aborda le Navire Eſpagnol, après avoir donné ſes ordres, pour faire couler le ſien à fond, & il étonna ſi fort l'Equipage, qu'il demeura comme tout interdit; il alla lui-même trouver le Capitaine, qui jouoit dans la Chambre, & lui mettant le Piſtolet ſous la gorge, il l'obligea de ſe rendre. Il le débarqua enſuite avec tout ſon monde au Cap Tiburon, dont il étoit proche, & ne garda que ce qu'il lui falloit de Matelots pour manœuvrer. Un autre Flibuſtier, nommé Michel le Baſque, fit encore un coup plus hardi; il oſa attaquer ſous le Canon de Portobelo un Navire de la même Flotte, nommé la Marguerite, chargé d'un million de Piaſtres, & s'en rendit le Maître.

1660. | 1665.

Caracte-re de M. d'Oge-ron.

Cependant de tout ce que j'ai dit juſqu'ici des differens Corps, qui compoſoient la République des Avanturiers, il eſt aiſé de conclure que tout le monde n'étoit pas capable de gouverner ces gens-là, & que pour en venir à bout il falloit un aſſemblage de qualités, qui ſe trouve rarement. C'eſt ce qui a fait tant d'honneur à M. d'Ogeron, lequel a ſû s'en faire eſtimer, & s'en faire craindre, les attacher à ſa perſonne, & les affectionner à l'Etat; les accoûtumer à reſpecter l'autorité des Loix, qu'ils avoient long-têms crû n'être point faites pour eux; ôter à leurs expeditions un peu de cet air de Brigandage, qui les décrioit ſi fort, même parmi ceux, qui n'avoient rien à craindre de leurs courſes; rendre leur bravoure utile au Prince, adoucir

1665. leurs mœurs, augmenter le nombre des Habitans, tolerer sagement ce qui ne se pouvoit empêcher sans s'exposer à de plus grands maux; en un mot former une Colonie reglée d'une troupe de Scelerats, qui n'étoient presque plus, ni Chrétiens, ni Sujets, & paroissoient incapables de la moindre subordination. Aussi ne vit-on jamais un plus honnête homme, une ame plus noble & plus désinteressée, un meilleur Citoyen, plus de probité & de Religion, des manieres plus simples & plus aimables, une plus grande attention à faire plaisir, quoiqu'il en dût couter; plus de constance & de fermeté, plus de sagesse & de véritable valeur, un esprit plus fécond en ressources, ni des vûës plus reglées. Il fut en un mot le Pere plûtôt que le Gouverneur des Peuples confiés à ses soins; aussi propre à gouverner dans la paix, que dans la guerre; & il ne lui auroit rien manqué, s'il eût été aussi heureux dans ses entreprises, qu'il méritoit de l'être, & s'il eût eu moins de confiance dans la probité de ceux, avec qui il eut à traiter.

Ses avantures. Il y avoit quinze ans, qu'il étoit Capitaine dans le Regiment de la Marine, lorsqu'il se laissa entraîner par ceux, qui formerent en 1656. une Compagnie pour la Riviere d'Oüatinigo, dans le Continent d'Amérique: il s'embarqua l'année suivante sur un Navire, nommé la Pelagie, ayant employé 17000. livres à s'équiper de tout ce qui est nécessaire, pour un grand Etablissement. Il apprit, en arrivant à la Martinique, qu'on l'avoit trompé, & résolu de s'établir dans cette Isle, il demanda à M. du Parquet, qui en étoit Gou-

Gouverneur & Proprietaire, tout le Quartier du Cul-de-Sac; M. du Parquet le lui promit, mais peu de têms après, par complaisance pour sa femme, à qui cette concession ne plaisoit pas, il retira sa parole; il offrit tout autre emplacement à choisir, mais d'Ogeron se picqua, & quelques Boucaniers de S. Domingue, qui avoient passé de France avec lui dans la Pelagie, profiterent de cette disposition, pour l'engager à les suivre dans leur Isle. Il s'embarqua donc avec eux, ses Engagés & tout son train, dans une assés méchante Barque, & ayant pris par le Sud, je ne sai pourquoi, il alla droit à Leogane, où il fit naufrage en abordant. Tout le monde se sauva, mais la meilleure partie des Marchandises & des Provisions fut perduë. Se trouvant par ce malheur hors d'état de rien faire, il donna la liberté à ses Engagés, & se vit réduit à vivre pendant quelque têms avec les Boucaniers, qui eurent pour lui tous les égards dûs à son mérite & à sa vertu.

1665.

Il avoit encore une ressource, parce qu'en partant de France il avoit laissé un ordre à ses Correspondans de lui envoyer des Marchandises à la Martinique, & lorsqu'il vit approcher le têms, auquel ce secours lui devoit arriver; il partit pour l'aller recevoir. Il apprit en débarquant que le Convoy étoit déjà venu & dissipé; celui, à qui on l'avoit adressé, ayant peut-être cru que ces effets appartenoient à la Compagnie d'Oüatinigo, ou les ayant vendus à perte. Ce qui est certain, c'est que M. d'Ogeron fut contraint de repasser en France, avec la valeur de 5. ou 600. liv. de Marchandises. On crut dans sa famille

1665. que ce mauvais ſuccès l'auroit dégoûté de pareilles entrepriſes, on ſe trompa. Il ne fut pas plûtôt chés lui, qu'il ramaſſa tout ce qu'il put d'Argent, leva des Engagés, équippa un Navire, le remplit de Vins & d'Eau-de-Vie, & prit la route de S. Domingue, ne doutant point qu'il n'y fît un profit conſiderable ſur ſa Carguaiſon: d'autant plus que ces Boiſſons étoient ce qui y manquoit le plus; mais depuis qu'il en étoit parti, on y en avoit porté une ſi grande quantité, qu'elles y étoient à vil prix. Cela le fit réſoudre à porter ſa Marchandiſe à la Jamaïque, où l'ayant confiée à un Commiſſionnaire, qu'il n'avoit pas bien connu; ce fripon ne lui en a jamais tenu compte d'un ſol; de ſorte que ce ſecond Voyage lui couta encore 10. à 12000. livres.

Il avoit chargé en partant de France un de ſes amis, de lui faire conſtruire un Navire, plus propre à porter des Hommes, que des Marchandiſes; mais ſa famille ne le vit pas plûtôt de retour de cette ſeconde expedition, qu'elle mit tout en uſage, pour l'empêcher d'en tenter une troiſiéme, & lui refuſa tous les ſecours, dont il avoit beſoin pour ſe remettre en équipage. Il ſe trouva alors dans un grand embarras, car ſes pertes n'avoient fait qu'irriter ſon courage. Enfin Madame du Tertre ſa ſœur, qui l'aimoit tendrement, lui donna 10000. liv. en Argent, & des Lettres de crédit ſur des Marchands de Nantes, pour une plus groſſe ſomme. Il leva auſſi-tôt des Engagés, dont il chargea ſon Navire, & paſſa à S. Domingue. Il commença au Port Margot une habitation, dont

il

1665.

il confia la conduite à un nommé Giraut son Domestique, il se transporta ensuite au petit Goave & à Leogane, où quelques Habitans s'étoient établis depuis peu, après en avoir chassé des Espagnols, qu'ils y avoient trouvés, ou qui étoient venus les y inquieter: ces deux Postes ne tarderent pas à se peupler, dès qu'on sut que M. d'Ogeron y étoit. Il avoit déjà la réputation d'être le Pere des miserables, & il n'a effectivement jamais vû un homme dans la nécessité, qu'il ne lui ait donné tout le soulagement, dont il étoit capable.

Il fit encore une entreprise, qui ne lui réüssit point; il avoit conçu une véritable estime, & beaucoup d'inclination pour la Nation Angloise, & le P. du Tertre Dominiquain, Auteur de l'Histoire des Antilles, que nous avons déjà plus d'une fois citée, lui avoit conseillé d'avoir une habitation dans la Jamaïque. C'est ce Religieux même, qui nous en assûre, & il auroit bien pû nous dire la raison d'un Conseil si peu convenable, ce semble. M. d'Ogeron l'avoit suivi, mais il eut bientôt tout lieu de s'en repentir, & il y perdit encore pour 8. ou 10000. livres de Marchandises. Il étoit à peu près en ces termes, lorsque la Compagnie des Indes Occidentales jetta les yeux sur lui, pour le mettre à la tête de toute la Colonie, & le proposa au Roi, qui l'agréa, & lui envoya ses Provisions à S. Domingue. Elles sont du mois de Fevrier 1665. & au mois de Mai M. d'Ogeron, qui les avoit déjà reçûës, alla s'aboucher au Port François avec le Marquis de Tracy, que le Roi avoit envoyé l'année pré-

1665. cédente, pour retirer toutes les Antilles Françoises des mains des Particuliers, & en mettre la Compagnie des Indes Occidentales en possession. Il avoit eu ordre d'en faire autant de la Tortuë, & de la Côte de S. Domingue, & quelques Mémoires disent, qu'il y fit effectivement prêter serment de fidelité à tous ceux, qu'il y rencontra; mais ce fait n'est pas bien certain, & je crois plus vraisemblable qu'il prit avec M. d'Ogeron les mesures convenables, pour faire agréer au Sieur de la Place, qui commandoit encore à la Tortuë, & aux Avanturiers, les changemens ordonnés par sa Majesté.

A quelles conditions, il est reçu dans la Tortuë.

Il y avoit en effet bien des ménagemens à prendre, pour faire goûter de pareils ordres à des gens, qui n'en avoient point encore reçû de la Cour, & l'on avoit d'autant plus lieu de craindre que le seul nom de Compagnie ne les effarouchât, que l'on étoit fort prévenu dans toute l'Amérique contre la précédente. Aussi M. d'Ogeron s'étant rendu au Port Margot, & ayant envoyé de là donner avis au Sieur de la Place de sa Commission; ce Gentilhomme l'assûra qu'il seroit le très-bien venu; mais les Avanturiers lui firent dire qu'ils ne se soumettroient jamais à aucune Compagnie; que pour lui, s'il venoit les gouverner au nom du Roi, il trouveroit des Sujets soûmis: qu'il y avoit pourtant un point, sur lequel ils ne lui répondoient pas d'une grande docilité: qu'ils ne souffriroient jamais qu'on leur interdît le Commerce avec les Hollandois, qui ne les avoient jamais laissé manquer de rien dans un têms, où l'on ne savoit pas même en France qu'il y eût des Fran-

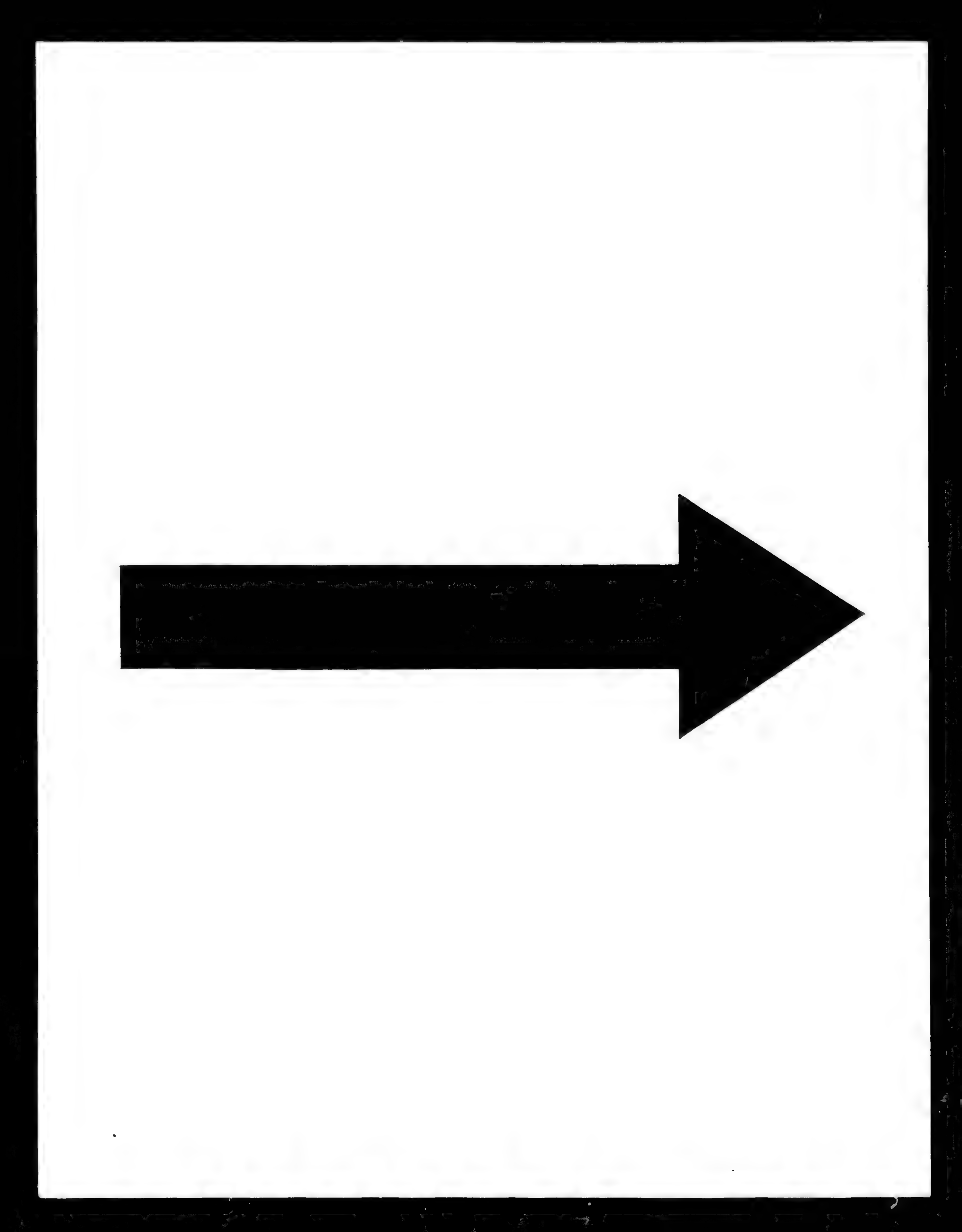
François à la Tortuë, ni à la Côte S. Domingue. D'Ogeron fit semblant de se soûmettre à ces conditions; il eût été hors de saison de faire la moindre difficulté, il se rendit à la Tortuë, & la Place, ainsi que je l'ai déjà dit, le fit reconnoître en qualité de Gouverneur, après quoi il se retira, & fut extrêmement regretté de tout le monde. Mais son Successeur consola peu à peu les Avanturiers de la perte, qu'ils faisoient. 1665.

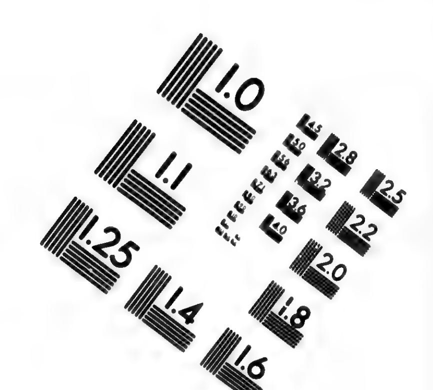
Son application à faire fleurir sa Colonie.

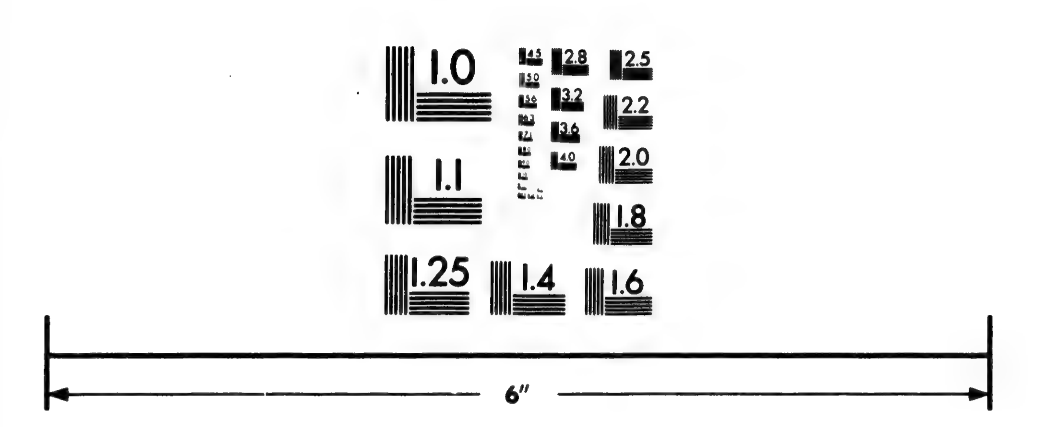
La premiere chose à quoi il pensa, dès qu'il eut pris possession de son Gouvernement, & qu'il vit les esprits tranquillisés; ce fut aux moyens d'établir solidement son autorité, & rien ne lui parut plus propre à ce dessein, que de se fortifier, d'occuper tous ses gens, de faciliter le Commerce, non seulement celui, qu'il falloit nécessairement avoir au dehors; mais encore celui, que les differens quartiers ne pouvoient gueres se dispenser d'avoir entre eux; enfin de mettre sa Colonie en réputation. Il est vrai que la plûpart des projets, qu'il fit pour cela, ne réüssirent point, parce qu'il ne fut point secouru à propos; mais la Tortuë & la Côte de Saint Domingue ne laisserent pourtant pas de prendre bientôt une nouvelle face; & les Espagnols ne douterent plus dès-lors, que leurs craintes & leurs pressentimens, sur cet Etablissement des François dans leur voisinage, & jusques dans la premiere de leurs Conquêtes, ne se justifiassent.

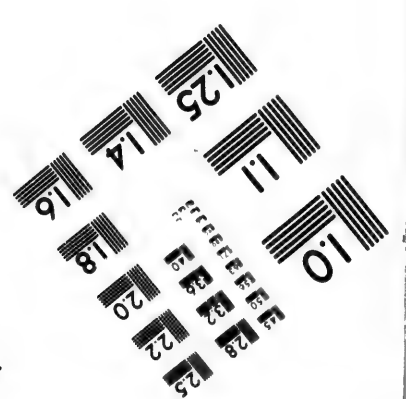
En effet, dès l'année suivante, M. d'Ogeron proposa à la Cour d'aller attaquer San-Domingo, &, selon toutes les apparences,

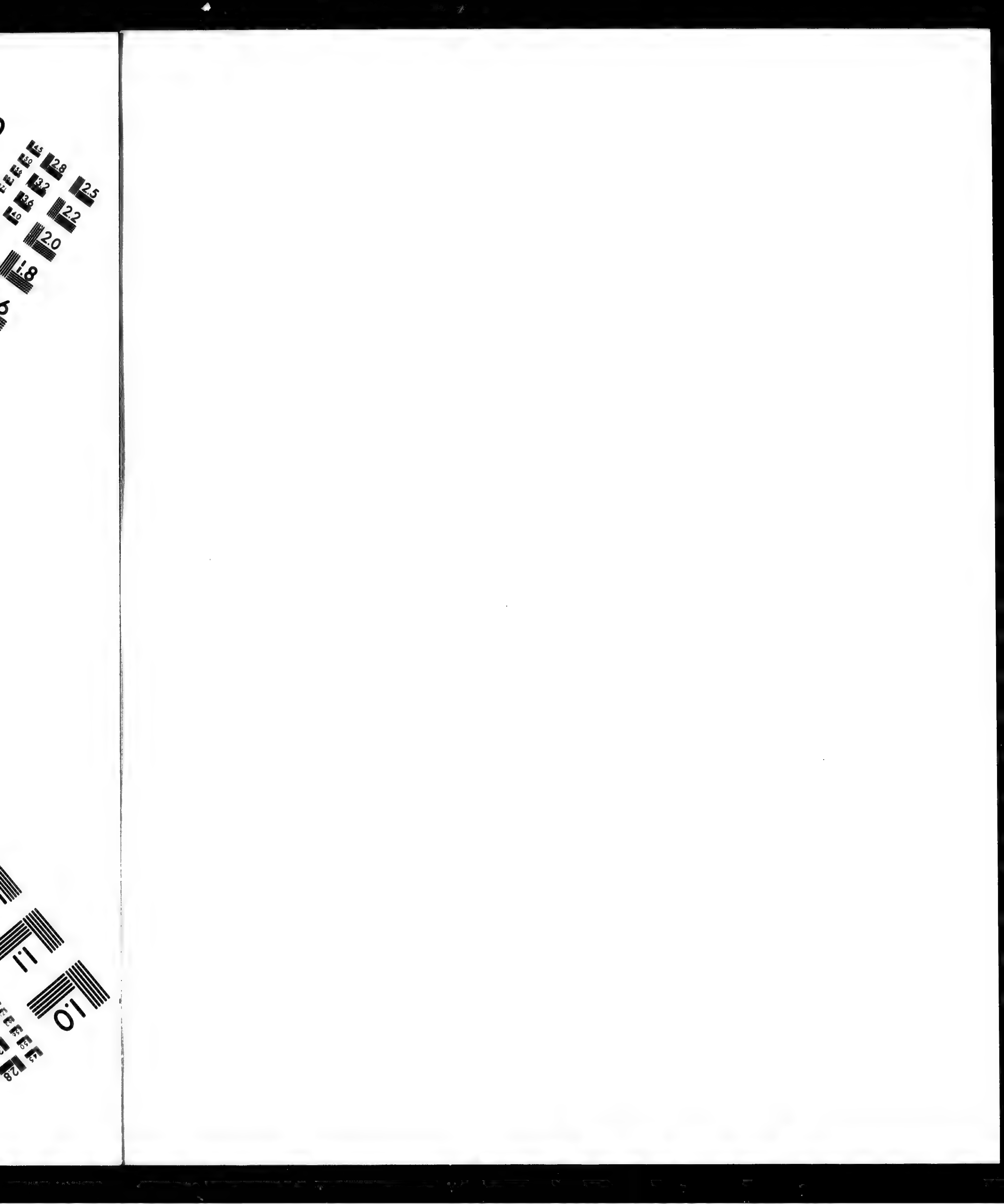
 rien




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
6"


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0



1665. | 1667. rien n'empêcha M. Colbert d'y donner les mains, que de ne pas encore assés connoître celui, qui lui faisoit une pareille proposition. Il goûta davantage ce que le Gouverneur de la Tortuë lui représenta de la nécessité de faire un Fort dans cette Isle, pour assûrer la Rade, & de le revêtir de murailles; de fermer cette même Rade du côté de l'Ouest, de tirer un chemin de douze ou quinze lieuës de long dans l'Isle de Saint Domingue, pour faciliter la communication entre les differens quartiers : d'avoir un Etablissement à la Bande du Sud, vers *l'Isle Avache*, laquelle est le passage ordinaire des Vaisseaux, qui vont à la Jamaïque : de diminuer au moins d'un tiers le prix des Denrées & des Marchandises, qui venoient de France, sans quoi il ne falloit point se flatter d'engager les Boucaniers, ni les Flibustiers à se rendre Habitans : d'envoyer tous les ans dans la Colonie mille à douze cens personnes, dont un tiers seroit des Enfans; de remettre aux Habitans la moitié des droits sur le Tabac & les autres Marchandises, qu'on tireroit du Pays; de tenir la main à ce qu'il ne fût pas permis aux Hollandois d'y trafiquer; enfin de mettre un Gouverneur particulier à la Tortuë, afin de lui laisser à lui la liberté de se transporter partout, où il jugeroit sa présence nécessaire. Il offroit même de payer les appointemens de ce Gouverneur subalterne, & il proposoit M. de la Logerie, pour remplir cette place. Tout cela fut fort approuvé; je ne sache pourtant pas que la plûpart de ces articles ayent eu aucun lieu.

Il

Il fut un peu plus secondé dans le dessein, qu'il avoit de fixer le plus qu'il pourroit d'Avanturiers, en les mariant. On lui envoya des Filles de France, & quoique le nombre n'en fût pas d'abord considerable, on s'apperçut bientôt d'un grand changement dans l'esprit & dans les manieres des Habitans. Il est vrai que dans ces commencemens, si les Femmes communiquerent à leurs maris un peu de toutes les vertus, qui sont naturelles à leur Sexe, ce ne fut pas tout à fait comme la lumiere, qui ne perd rien en se communiquant. Mais le têms a achevé de perfectionner les uns, & a rendu aux autres ce qu'elles avoient perdu. D'un autre côté leurs Maris n'avoient pas laissé de leur inspirer aussi un peu de leurs vertus militaires, & quelques-unes ont porté fort loin l'agilité & la bravoure. On a vû long-têms à S. Domingue, & dans un besoin l'on verroit peut-être encore, des Atalantes atteindre à la course les Taureaux & les Sangliers, d'aussi bonne grace, que les plus agiles Meleagres; & plus d'une Amazone faire le coup de Pistolet avec d'autres Femmes, & même avec les plus hardis Guerriers.

1665. | 1667.

On envoye des Filles de France à la Tortuë.

La Compagnie n'avoit envoyé que cinquante Filles, qui furent d'abord venduës, & livrées à ceux, qui en offrirent davantage. M. d'Ogeron renvoya sur le champ en France le même Bâtiment, qui les avoit apportées, & il revint peu de têms après avec une pareille charge, dont il eut encore bientôt le débit. Mais on ne continua pas avec le même zèle à seconder celui du Gouverneur de la Tortuë, & cette négligence a long-têms laissé

Il n'est pas secondé & ce qui en arrive.

1665. | 1667. laissé cette Colonie dans une langueur, dont elle se sent encore aujourd'hui. En effet, quand la guerre eut cessé, quantité de jeunes gens, que rien ne retenoit sur les Côtes de Saint Domingue, & qu'on auroit facilement engagés à y faire des habitations, si on avoit eu des Femmes à leur donner, passerent ailleurs; & l'on peut dire que c'est là une des plus grandes & des plus ordinaires fautes, que les François ayent faites dans leurs Etablissemens du Nouveau Monde. On avoit pourtant pris le train d'envoyer à la Tortuë des Filles engagées pour trois ans, mais on fit d'abord cesser ce Commerce, qui étoit la source de bien des désordres.

Sa générosité, & le succès qu'elle eut.

M. d'Ogeron s'avisa encore pour faire fleurir sa Colonie d'un autre expedient, qui eut un grand succès, & qui lui fit bien de l'honneur. Il avoit remarqué que plusieurs Avanturiers ne continuoient leur vie errante & libertine, que faute de certains secours nécessaires, pour commencer une habitation. Il en instruisit la Compagnie, & l'engagea par la vûë de son propre avantage à faire des avances à ceux, qui voudroient s'attacher à la culture des Terres. Il avança lui-même plus d'une fois ses propres deniers, sans interêts: il fit plus, il achetta deux Navires, qu'il envoya en France pour son compte; mais ces deux Bâtimens étoient moins à lui, qu'aux Habitans. Chacun y embarquoit ses Denrées, en payant un fret fort modique, & lorsqu'ils retournoient chargés de Marchandises d'Europe, le charitable Gouverneur en faisoit étaler la Carguaison à la vûë de tout le monde, & les mettoit pour ainsi dire à la dis-

discretion d'un chacun: car non seulement il n'exigeoit pas qu'on payât argent comptant ce qu'on y prenoit, mais il ne vouloit pas même de Billet, & se contentoit d'une promesse verbale de le satisfaire, quand on le pourroit. On le vit même plus d'une fois user d'une douce violence à cet égard envers ceux, qui par timidité craignoient de s'engager, ou par modestie n'osoient rien demander. Enfin, il ne savoit personne dans le besoin, qu'il ne le prévînt par des liberalités, dont la maniere augmentoit beaucoup le prix. Il est vrai que cette conduite lui ayant gagné tous les cœurs, toutes les bourses lui étoient ouvertes. Fond inépuisable, plus sûr & plus précieux, que les Mines les plus abondantes, & les possessions les mieux établies. Il n'est point de personnes en place, qui ne puissent se l'assûrer, mais peu en savent prendre les véritables moyens. 1665. | 1667.

On accouroit de toutes parts à la Tortuë, & à la Côte Saint Domingue, pour s'y établir, & y vivre sous un si aimable Gouvernement. Il y vint surtout beaucoup d'Angevins, parce que M. d'Ogeron étoit d'Anjou, & ce Gouverneur eut l'attention de distribuer de telle sorte ces nouveaux venus, qu'insensiblement toute cette partie de la Côte Septentrionale de Saint Domingue, qui est entre le Port Margot & le Port de Paix, se trouva peuplée. La guerre, que la Révolution de Portugal avoit allumée entre cette Couronne & celle d'Espagne, & à laquelle la France prit tant de part, donna aussi lieu au Gouverneur de s'attacher un grand nombre de Flibustiers, qui étoient demeurés jus-

Nouvelles Habitations dans l'Isle de S. Domingue.

1665. ques-là dans une indépendance entiere, & à
| qui il distribua des Commissions, que le nou-
1667. veau Roi de Portugal lui avoit envoyées. Son dessein étoit, après qu'il se seroit servi de ces Brigands, pour affermir un peu davantage sa Colonie contre les efforts des Espagnols, d'en faire de bons Habitans.

Avantures de l'Olonnois fameux Flibustier.

Les Flibustiers de Saint Domingue n'étoient plus dès-lors renfermés dans les bornes de la Mer des Antilles, ils commençoient déjà à infester toutes les Côtes du Continent de l'Amérique, & la terreur de leur nom se répandoit comme un torrent dans toutes les Provinces de l'Empire des Indes Espagnoles. Ils avoient leurs Heros, dont les expeditions m'engageroient dans de trop longues & trop fréquentes digressions, si je voulois leur donner place dans cet ouvrage; mais comme elles ne sont pas toutes absolument étrangeres au sujet, que je traite puisqu'il s'agit des Fondateurs de la Colonie, dont j'écris l'Histoire; je crois devoir prendre un milieu entre deux extrêmités, qui me paroissent également blâmables, de les rapporter toutes, & de n'en rapporter aucune. Je tâcherai donc de faire un choix de celles, qui m'écarteront moins de mon objet principal, & qui en même têms seront plus capables de faire connoître des hommes, dont les vices & la bravoure seront l'étonnement des siecles futurs, s'ils y peuvent trouver créance.

Les differens états par où il passa.

Celui de tous, dont les grandes actions illustrerent davantage les premieres années du Gouvernement de M. d'Ogeron, fut l'Olonnois. On l'appelloit ainsi, parce qu'il étoit des Sables d'Olonne en Poitou, & ie n'ai pû

pû trouver nulle part ſon véritable nom. Il paſſa aux petites Antilles comme Engagé, & il ſervit les trois ans de ſon engagement. Il étoit alors fort jeune, il entendit beaucoup parler des Avanturiers, & ſouhaitta fort de ſe trouver parmi eux; c'eſt pourquoi, ayant fini ſon terme, il ſe fit conduire à la Côte Saint Domingue, où il prit un ſecond engagement avec un Boucanier. Au bout de ſes trois ans, de Valet il devint Maître, & ſe fit de la réputation dans un Corps, où on ne ſe la faiſoit qu'à juſte titre. Il ſe laſſa pourtant bientôt de ce genre de vie, il lui falloit un plus vaſte champ, & il ſe fit Flibuſtier. Il ne fut pas long-têms ſimple Particulier dans une Profeſſion, où rarement le mérite étoit négligé. Celui de l'Olonnois éclatta ſi fort dès ſes premieres Campagnes, qu'il ne tarda pas à ſe voir Commandant d'un Navire.

1665. | 1667.

Ses premiers Exploits.

Alors tous ſes talens ſe développerent, il juſtifia bientôt le choix de ceux, qui l'avoient mis à leur tête, & avec un très-petit Bâtiment, il fit des priſes ſi conſiderables, & en ſi grand nombre, qu'on lui donna le ſurnom de Fleau des Eſpagnols. Ces premiers ſuccès furent ſuivis de quelques malheurs, qui ne ſervirent qu'à donner un nouveau luſtre à ſa gloire, par la maniere, dont il s'en releva. Il fit un jour naufrage, & perdit tout ce qu'il avoit. M. de la Place, qui ne vouloit pas laiſſer dans l'inaction un ſi brave homme, le remonta; mais après pluſieurs belles actions, qui porterent fort loin ſa renommée, ayant inconſidérément tenté avec peu de monde une deſcente près de Campêche, toute une

armée

1665. | 1667. armée lui tomba sur le corps. Il se battit bien, mais la partie étoit trop inégale, tous ses gens furent tués ou pris, & il échappa seul par un stratagême assés nouveau; il se couvrit tout le corps de sang, & se jetta parmi les morts. On l'y laissa, & la nuit étant venuë, tandis qu'il se faisoit des feux de joye à Campêche pour sa mort, il se revêtit de l'habit d'un Espagnol, qui avoit été tué. Il s'approcha doucement de la Ville, promit la liberté à quelques Esclaves, qu'il y rencontra, s'ils vouloient se joindre à lui, pour enlever le Canot de leur Maître, qui étoit à la Côte; ils y consentirent, & il se rendit avec eux à la Tortuë, où il leur tint parole.

Ce qui lui arriva à la Côte de Cuba.

On ne tarda pas à le revoir à la Côte de Cuba, vers les Cayes du Nord, dans un Canot monté de vingt-deux hommes, selon quelques-uns, ou de vingt-cinq selon d'autres. Un Canot de Pêcheurs, qu'il prit, le mit un peu au large, il y fit passer la moitié de son monde: les deux Canots s'écarterent un peu, & attendirent les Barques, qui dans cette Saison vont charger au Port de *Boca de Las Caravelas* des Cuirs, du Sucre, de la Viande & du Tabac, pour les porter à la Havane; ils attendirent envain, rien ne parut, mais un Canot de Pêcheur, dont ils se saisirent, leur aprit des nouvelles, qui les réjouirent fort. Ces Pêcheurs dirent qu'on étoit averti que l'Olonnois épioit les Barques, & qu'aucune n'osoit sortir; qu'on avoit fait de grandes plaintes au Gouverneur de la Havane, de ce qu'il souffroit que le commerce fût ainsi interrompu, & que cet Officier venoit

noit de faire sortir de son Port une Frégate legere, montée de dix pieces de Canons & de quatre vingts Hommes d'Equipage, pour leur donner la chasse, après avoir fait jurer au Commandant de ne faire quartier à personne; que de pareils ordres avoient été envoyés à quatre Barques, qui étoient au Port du Prince, & que ces cinq Bâtimens devoient agir de concert.

1665. | 1667.

Il se rend maître d'une Frégate.

L'Historien des Flibustiers prétend que la Fregate étant entrée dans une petite Riviere nommée *Efferra*, apparemment pour y attendre les quatre Barques, l'Olonnois, qui l'apperçut, vint avec ses deux Canots au commencement de la nuit se glisser des deux côtés de la Riviere, débarqua son monde vis-à-vis de la Frégate, se fit un parapet de son Canot, qu'il avoit placé derriere des Arbres, que l'autre fit la même manœuvre, & qu'à la pointe du jour, tous se mirent à tirer sur la Fregate; que les Espagnols, qui ne voyoient point d'Ennemis, répondirent de leurs Canons, mais que ne tirant qu'au hazard, ils ne blesserent personne. Que les Flibustiers voyant couler le sang en abondance par les soutes, jugerent que l'Equipage étoit en mauvais état, se rembarquerent dans le moment, vinrent brusquement aborder la Frégate des deux côtés, & y entrerent sans résistance. D'autres ne parlent que d'un Canot, & disent que l'Olonnois ayant rencontré la Frégate, l'aborda, & après un très-sanglant combat s'en rendit Maître. Ce qui est certain, c'est qu'il usa cruellement de sa victoire, qu'il commença par achever tous les Blessés, & que tous les autres s'attendoient à un sort pareil,

1665. | 1667.

Il coupe la tête à tout l'Equipage, & fait jetter à la Mer ceux des quatre Barques.

reil, lorsqu'un Esclave vint se jetter à ses pieds, & lui dit, que s'il vouloit lui donner la vie, il lui diroit la verité.

Cette proposition surprit l'Olonnois; il s'arrêta, & ayant promis la vie & la liberté à l'Esclave, il lui ordonna de parler: „ Seigneur Capitaine, lui dit alors ce malheureux, le Gouverneur de la Havane, ne doutant point que nous ne vous fissions tous Prisonniers, avoit donné ordre qu'on vous fît tous pendre, & j'avois été embarqué pour servir de Bourreau." A ces mots le féroce Olonnois fut saisi de rage, & ayant ordonné qu'on levât l'écoutille, & qu'on lui amenât tous les Prisonniers les uns après les autres, il leur coupa à tous la tête, suçant à chaque fois le sang, dont son sabre étoit teint. Il se rendit ensuite au Port du Prince, où l'Esclave l'avoit informé qu'étoient les quatre Barques destinées à lui donner la chasse; il les y trouva, les prit sans résistance, fit jetter les Equipages à la Mer, & ne fit grace qu'à un seul homme, qu'il envoya au Gouverneur de la Havane avec une Lettre, dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, l'avertissoit qu'il traiteroit de la même maniere tout ce qu'il lui tomberoit entre les mains d'Espagnols, lui-même s'il avoit ce malheur, & ajoûtoit que pour lui, il ne devoit jamais compter de l'avoir vif en son pouvoir. Il échoua ensuite ses deux Canots, & les Barques, & se rendit sur la Frégate à la Tortuë.

L'Olonnois & le Basque se

Il y trouva Michel le Basque, dont nous avons déjà parlé, lequel y avoit aussi amené une belle prise; ces deux Avanturiers, qui étoient

étoient amis, se voyant ainsi réünis, résolurent de faire ensemble quelque entreprise importante, & ayant dressé leur plan, convinrent de le tenir secret; ils publierent seulement qu'ils alloient faire un armement considerable, & que ceux, qui voudroient être de la partie, ne tardassent point à les venir joindre à la Tortuë, ou à les aller attendre à Bayaha. La réputation de ces deux Chefs, dont l'un devoit commander sur Mer, & l'autre sur terre, attira aux rendés-vous un fort grand nombre d'Avanturiers de toute espece; l'armement se trouva de six Vaisseaux & de 400. Hommes, & l'Olonnois, qui étoit l'Amiral de cette petite Flotte, prit sa route vers l'Est, sans avoir encore découvert son dessein à personne. A peine avoit-il doublé la pointe de l'Espade, la plus Orientale de S. Domingue, qu'il fit rencontre de deux Navires Espagnols, qu'il enleva sans beaucoup de résistance. L'un étoit chargé de Cacao, & sa Charge étoit estimée près de 200000. liv. il l'envoya à la Tortuë, avec ordre à celui, à qui il en avoit confié le commandement, de le lui ramener à Curaçao, après qu'il l'auroit déchargé. L'autre étoit rempli de munitions de Guerre, destinées pour San-Domingo, il le retint avec lui. Il fit voiles ensuite pour Curaçao, où son autre prise l'ayant rejoint avec un très grand nombre de Braves, dont plusieurs ne faisoient que d'arriver de France, il déclara que son dessein étoit d'aller piller la Ville de Maracaïbo. Ce qui l'avoit déterminé à cette entreprise, c'est que le Basque, dans le dernier Vaisseau, dont il s'étoit emparé, avoit trouvé deux François, qui

1665. | 1667.

joignent pour un grand dessein.

—— qui ayant été faits Prisonniers dans leur jeunesse par les Espagnols, s'étoient établis parmi eux, & l'un des deux étoit Pilote de la Barre, qui est à l'entrée du Lac Maracaïbo; ils avoient tous deux donné au Basque de grandes connoissances sur toute la Province de Venezuela, & l'Amiral Flibustier, en publiant son projet, avertit ses gens que ses deux guides lui répondoient sur leur tête du succès de l'Entreprise.

1665. | 1667.

Prise de Maracaibo.

Maracaïbo est situé environ par les onze dégrés de latitude Nord sur la Rive Occidentale d'un Lac, qui lui doit, ou qui lui a donné son nom, & qui porte aussi celui de Baye de Venezuela. Cette Ville étoit dès-lors, comme elle est encore aujourd'hui, une des plus florissantes Villes, que les Espagnols eussent dans toute cette partie du Continent, qui s'étend depuis l'Orénoque jusqu'à la Vera Crux, elle avoit environ 5000. Habitans, elle en a aujourd'hui 7. à 8000. & l'on y fait un grand commerce de Cuirs, de Tabac & de Cacao; à quoi ne contribuë pas peu la commodité de son Lac, lequel d'un côté se décharge dans la Mer, & de l'autre entre 50. lieuës dans les terres. Un banc de sable, que les Espagnols nomment la Barre, rend l'embouchure du Lac dangereuse & difficile, & sans la précaution d'entretenir un Pilote, pour entrer ou sortir les Navires, la plûpart y périroient, à cause du courant, qui y est très-fort. Cette difficulté n'embarassoit pas l'Amiral Flibustier, parce que, comme nous avons dit, il avoit un Pilote pratique de cette Barre, mais il y avoit une Forteresse, qui en défendoit le passage, avec 14. pieces de Ca-

Canon, & 250. Hommes de Garnison, & les Espagnols ne croyoient pas que l'on osât seulement entreprendre de la forcer. Ils changerent bientôt de pensée ; le Basque, sous les ordres duquel l'Olonnois voulut servir comme volontaire, emporta la Forteresse l'Epée à la main, après un combat très-opiniâtre, la démolit en peu d'heures, parce qu'elle n'étoit que de Gabions faits avec des pieux & de la terre, & encloüa le Canon. 1665. | 1667.

Et de Gibraltar.

Nos Braves, après cette expedition, se rembarquerent, entrerent dans le Lac, & allerent se présenter devant la Ville, qui est éloignée de six lieuës du Fort, dont ils venoient de faire la conquête. Les Espagnols n'avoient pas jugé à propos de les attendre dans une Place, qui n'avoit point d'autre défense, que la difficulté d'en approcher; ainsi ils n'y trouverent personne ; les Habitans ayant eu le têms de s'embarquer dans des Canots avec leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux, & de se retirer à Gibraltar. C'est une petite Bourgade située de l'autre côté du Lac, sur un terrein fertile: mais l'air n'y est pas sain, comme à Maracaïbo, & dans la saison des pluyes, il n'y reste gueres que des Ouvriers, & ceux, qui n'ont pas le moyen de se transporter ou à Maracaïbo, ou à Merida, qui est 40. lieuës plus avant dans les terres. C'est aux environs de Gibraltar, que se recueille le meilleur Cacao de l'Amerique, & ce Tabac si fort estimé en Espagne, sous le nom de Tabac de Maracaïbo. Si les Avanturiers eussent d'abord suivi les Espagnols à Gibraltar, ils auroient eu bon marché de gens, que la frayeur avoit saisis; mais

1665. | 1667. mais ils s'arrêterent quinze jours à Maracaïbo, à faire bonne chere, & à piller le peu, qui restoit dans cette Ville. Ils passerent enfin à Gibraltar, & furent trois jours à faire ce trajet, qui n'est que de quelques lieuës; aussi trouverent-ils les Espagnols assés bien retranchés, & fort rassûrés.

Ils firent néanmoins leur débarquement sans résistance : ayant ensuite voulu couper dans le Bois, pour prendre les Ennemis par derriere, ils trouverent qu'on s'étoit douté de leur dessein, qu'on avoit fait de grands abbatis d'arbres, pour les arrêter, & que pour arriver jusqu'à un premier retranchement, où on les attendoit; il n'y avoit qu'un chemin, où six hommes pouvoient marcher de front, mais qui étoit extrêmement bas & marécageux. Ils ne balancerent pourtant pas à s'engager dans cette avenuë, & ils y avancerent aisément, jusqu'à la portée du Pistolet: mais alors ils commencerent à enfoncer dans la vase jusqu'aux genoux. On tira en même têms sur eux d'une Batterie de vingt pieces de Canon chargées à Cartouche; mais les deux Chefs remedierent d'abord à ce premier inconvenient, en faisant couper à tout le monde des branches d'arbres, dont ils se servirent en guise de Fascines, pour marcher plus aisément: quant au second, il coûta la vie à bien des Braves, qui en mourant animoient leurs Compagnons, par l'espérance d'une prompte Victoire. Cette espérance ne fut pas vaine, les Flibustiers passerent au travers des canonnades, avec une résolution, qui effraya les Espagnols. Le premier retranchement fut forcé, & la Garnison s'étant refugiée

giée dans un second, y fut suivie de si près, qu'elle n'eut point d'autre parti à prendre, que de demander quartier. 1665.

Cette Victoire, qui rendoit les Flibustiers Maîtres de Gibraltar, leur coûta cent Hommes tués ou blessés: de six cens Espagnols, qui défendoient les retranchemens, il y en eut deux ceus de tués, & cent de blessés. Presque tous les Officiers furent du nombre des premiers, & l'on regretta beaucoup le Gouverneur de Merida, qui s'étoit fort distingué dans les Armées de Flandres. Ce Gouverneur étoit accouru au secours de Gibraltar, parce que cette Bourgade dépendoit de son Gouvernement, comme Maracaïbo dépend de celui de Caraque. Cependant le pillage de Gibraltar ne répondit pas à l'attente des Avanturiers; les Espagnols avoient fort bien caché leur or, & il ne fut pas possible de les contraindre, même par la force des tourmens, à dire, où ils l'avoient porté. On s'en vengea en brûlant la Bourgade, après quoi on retourna à Maracaïbo, qu'on menaça de traiter de la même maniere, si les Bourgeois ne la rachettoient. Il fallut en passer par où ils voulurent, & pour les engager à partir au plûtôt, on leur fit encore un présent de 500. Bêtes à corne, qu'ils embarquerent sur leurs Navires.

1667. Ils ranconnent Maracaibo.

L'Olonnois proposa ensuite le Pillage de Merida, pour se dédommager de ce qu'on avoit manqué à Gibraltar. Cette Ville passoit pour être très-riche; mais le plus grand nombre ne fut pas de son avis, & il n'insista pas davantage. Il mit à la voile, emmenant avec lui un Navire chargé de Tabac, qu'il avoit pris

Butin qu'ils remportent de cette expedition.

1665. pris dans le Port de Maracaïbo, & alla faire le partage de son Butin au Port *des Gonaives*, où il arriva vers la Fête de la Toussaint de
1667. l'année 1666. Ce Butin consistoit en Joyaux, Pierreries, Or, Argent, Tabac, Cacao, & Esclaves, & le tout fut estimé quatre cens mille écus, sans y comprendre apparemment quantité d'Ornemens d'Eglise, que les Avanturiers avoient démolies, & dont ils avoient tout emporté jusqu'aux Cloches, aux Tableaux, & aux Croix qui étoient sur les Clochers; leur dessein étant, disoient-ils, d'en bâtir une à la Tortuë, & d'y consacrer toute cette partie de leur Butin. Quoiqu'il en soit, chacun ayant levé son lot, l'Olonnois se rendit à la Tortuë, où il eut bientôt dissipé tout ce qu'il avoit; aussi ne tarda-t-il pas à former un nouveau projet.

Nouveau dessein de l'Olonnois.

Soixante Flibustiers avoient depuis peu surpris la Ville de Grenade située au fond du Lac Nicaragua, dont la tête n'est qu'à quatre lieuës de la Mer du Sud, & quoiqu'ils n'eussent pillé que quelques Maisons, n'étant pas assés de monde, pour rester plus longtêms dans un lieu si peuplé, ils y avoient fait un très-grand butin. L'Olonnois, qui avoit un Indien né dans ces quartiers-là, lequel consentoit à lui servir de guide, comprit que, s'il avoit des forces suffisantes, pour prendre la Ville, il en emporteroit des richesses immenses, il le persuada à un grand nombre d'Avanturiers: ceux, qui l'avoient accompagné à Maracaïbo, n'ayant plus rien, non plus que leur Amiral, & plusieurs Habitans, à la vûë du Butin rapporté de Maracaïbo, se flattant de s'enrichir dans une Campagne;

pagne; de ſorte qu'il ſe trouva bientôt à la tête d'un Armement plus conſiderable que le premier. Son rendés-vous fut à Matamana, au Sud de l'Iſle de Cuba, où il ſe fait une grande pêche de Tortuë. Il avoit beſoin de Canots pour ſon expedition, il comptoit d'en trouver dans cet endroit-là, & il en enleva effectivement aux Pêcheurs autant qu'il lui en falloit.

1665. — 1667.

De-là, il voulut gagner le Cap *Gracias à Dios*; mais les Courans l'ayant fait dériver vers le Golphe de *Honduras*, il ne lui fut pas poſſible de ſe relever, ce qui le déconcerta entierement. Il chercha à ſe dédommager ſur quelques Bourgades de ce Golphe, & il pilla entre autres celles de San-Pedro, & de Puerto de Cavallos, mais il n'y fit pas grand Butin, quoiqu'il eût exercé de grandes cruautés ſur les Habitans, pour les obliger à dire, où ils avoient caché leurs effets, & qu'il eût trouvé à Puerto de Cavallos un Navire de 24. pieces de Canon, & pluſieurs petits Bâtimens, dont il s'empara. La priſe de San-Pedro lui coûta même fort cher; il tomba, en y allant, dans deux embuſcades, où il perdit bien du monde: il lui fallut enſuite forcer un retranchement, dont la ſeule vûë auroit rebuté tout autre que lui: il fit partout-là des prodiges de valeur, qui ne furent égalés que par les cruautés, qu'il exerça ſur tous ceux, dont il vouloit tirer ou de l'or & de l'argent, ou des connoiſſances, par rapport aux routes, qu'il lui falloit prendre. Il auroit pu faire un très-grand profit ſur l'Indigo, dont il trouva une très-grande quantité à San-Pedro, mais il ne vouloit que de l'Or,

Il veut aller au Lac Nicaragua, & ne peut y arriver.

1665. de l'Argent, ou des Pierreries. Il brûla cette petite Ville, qui ne put, ou ne voulut pas
| se racheter, & s'étant ensuite rapproché de
1667. la Mer, il proposa d'aller par terre attaquer la Ville de *Guatimala*, mais comme il n'avoit que 500. Hommes, & que Guatimala pouvoit lui en opposer 4000. personne ne fut de son sentiment. Il eut ensuite avis qu'une Hourque de sept à huit cens Tonneaux, qui alloit tous les ans d'Espagne aux Honduras, pour y porter les choses, dont les Habitans de la Province de Guatimala ont besoin, étoit attenduë incessamment dans la Riviere de ce nom, il y alla, & fut trois mois, sans en entendre parler. On appelle Riviere de Guatimala, une grande Riviere, qui tire sa source de cette Province, passe au travers de la Province de Honduras, & se décharge dans le Golphe de même nom. L'Olonnois ayant enfin sû que la Hourque approchoit, il proposa à ses Gens de la laisser passer, & de l'attaquer au retour, parce qu'alors elle seroit plus richement chargée. Ils y consentirent, & ils eurent tout lieu de s'en repentir: la charge de la Hourque valoit au moins un million, & celui, qui la commandoit, ayant été informé du dessein des Flibustiers, déchargea son Bâtiment, dès qu'il fut arrivé au Port, & y attendit ensuite que nos Avanturiers vinssent à lui. Ils vinrent en effet, & trouverent des gens tout prêts à les bien recevoir. Cependant la partie étoit trop inégale, la Hourque n'avoit que 70. Hommes, qui combattirent tout un jour avec beaucoup de valeur; mais il fallut ceder au nombre; la Hourque fut prise, mais il n'y avoit presque

plus

plus rien dedans. Cela dégoûta fort les Compagnons de l'Olonnois, qui la plûpart le quitterent; chacun alla de son côté, & quelques-uns firent des prises considérables. 1665. — 1667.

L'Olonnois resté seul avec un fort grand Navire, sur lequel il avoit 300. Hommes, appareilla pour le Lac Nicaragua; mais après avoir gagné avec bien de la peine le Cap Gracias à Dios, il y perdit son Navire, qui demeura échoué sur des Recifs. Ce nouvel accident ne fut pas encore capable de l'abbatre. Des débris de son Vaisseau, il fit construire quelques Barques longues, avec lesquelles il continua sa route, & entra dans la *Desaguadera*, ou Riviere Saint Jean, qui sort du Lac de Nicaragua. Mais les Espagnols ayant envoyé contre lui une armée d'Indiens, il fut obligé de se retirer avec perte. Ce malheur fut suivi d'un autre; une partie de ceux, qui étoient restés avec lui, l'abandonnerent encore. Il entra avec les autres dans une Baye, qu'on appelle *Boca del Toro*, d'où ayant voulu croiser avec sa Barque du côté de Carthagene, il mit à terre, aux Isles *de Baron*, qui sont entre cette Ville, & le Golphe d'*Uraba*. Son dessein étoit d'y traiter des vivres; mais Dieu, vengeur de ses crimes, le conduisoit-là, comme par la main, pour lui faire trouver une fin digne d'un des plus cruels hommes, qui fut jamais. A peine avoit-il mis le pied hors de son Canot, qu'une Troupe d'Indiens l'environna, & le saisit; avant qu'il eût eu seulement le tems de se mettre en défense; ces Barbares le porterent dans le Bois, le rôtirent & le mangerent. Plusieurs

Sa Mort.

Ou Isles *de Varu.*

 de

1665. | 1667. de ses Gens eurent un sort pareil; ceux, qui étoient restés dans les Barques, n'ayant plus de Chef, s'en retournerent à la Tortuë fort mal en ordre, & M. d'Ogeron ne manqua point de profiter du mauvais succès de leur Entreprise, pour en engager plusieurs à se faire, ou à redevenir Habitans.

Fin du Septiéme Livre.



HIS-

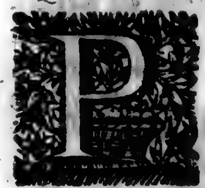




HISTOIRE DE L'ISLE ESPAGNOLE OU DE S. DOMINGUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.



Eu de têms avant que ceux des Flibustiers, qui avoient eu part à l'expedition de Maracaïbo, dont je viens de parler, fussent de retour à Saint Domingue, on nous avoit déclaré la guerre à la Jamaïque: plusieurs François, qui s'étoient rencontrés dans cette Isle, avoient été arrêtés, & on les avoit même voulu forcer à porter les armes contre leur pro-

1665. | 1667.

Hostilités entre les Anglois de la Jamaïque & les Fran-

1665. | 1667. propre Souverain, & contre leur Patrie. Après quelques hostilités, qui n'aboutirent à rien d'essentiel; les Anglois, pour tromper les François, firent une paix simulée; mais la fraude fut découverte, & l'on se tint sur ses gardes. M. d'Ogeron fit ensuite un plan d'expedition sur le Port Royal, Capitale de la Jamaique; mais son projet n'eut point d'execution, parce qu'il ne reçut point les secours de France, qu'il avoit demandés.

...çois de S. Domingue.

La Guerre devient plus vive que jamais entre les François & les Espagnols de S. Domingue.

D'un autre côté, la paix des Pyrenées concluë en 1659. avoit fait croire aux François de Saint Domingue, que les Espagnols les y laisseroient en repos, & M. d'Ogeron avoit reçû des ordres très-exprès du Roi, de se tenir précisément sur la défensive. Il obéït par rapport à l'Isle de Saint Domingue, mais les Espagnols, ou ne reçûrent point de pareils ordres, ou n'y déférerent pas: en effet leurs hostilités continuelles obligerent nos Habitans à être toûjours armés, même en travaillant à la terre, & à faire la sentinelle toutes les nuits, sans quoi il n'en seroit pas échapé un seul. Plusieurs même, malgré toutes ces précautions, furent égorgés dans leurs lits, & d'autres massacrés pendant le jour au milieu de leurs habitations. De cette sorte il n'étoit pas au pouvoir du Gouverneur de la Tortuë, de retenir les Boucaniers, ni encore moins les Flibustiers, & il ne fut pas même apparemment fâché que les Espagnols eussent par leur conduite autorisé ces derniers, à continuer une guerre, que l'état de sa Colonie rendoit nécessaire, à l'égard du plus grand nombre de ceux, qui la composoient; & dans la vérité, la plûpart des Flibustiers n'eussent

pû

pû discontinuer la course; la seule chose, à quoi ils étoient désormais propres, sans causer de grands troubles à la Tortuë, & dans les autres parties de ce Gouvernement. Enfin la guerre s'étant rallumée en 1667. entre les deux Couronnes, le Gouverneur se trouva en pleine liberté d'agir, & songea d'abord à quelque expedition, capable de lui faire prendre sur l'Ennemi une superiorité, dont il se promettoit bien de profiter. 1667.

Il envoye des Troupes pour piller Sant-Yago.

J'ai dit qu'il avoit eu la pensée d'aller attaquer San-Domingo; mais n'y ayant nulle apparence de réüssir dans cette entreprise avec les seules forces, & ne pouvant compter d'en recevoir de France, il changea de dessein, & tourna toutes ses vûës sur Sant-Yago de Los Cavalleros, dont les Habitans étoient ceux de toute l'Isle, qui incommodoient davantage nos habitations, quoique tout le district de cette Ville pût à peine mettre sur pied six à sept cens Combattans. Sant-Yago est à quatorze lieuës de la Mer, dans une plaine agréable & fertile, sur le bord de la Riviere Yaqué, ou de Monte-Cristo. Elle est directement au Sud de Puerto di Plata, qui est son Embarquadaire; les maisons y sont mal bâties, mais les Eglises y sont belles, & les Habitans y sont fort pauvres, comme la plûpart de ceux des Villes Espagnoles de l'Amérique, situées à une certaine distance de la Mer. Tout le Commerce est de suifs & de cuirs, & toutes leurs richesses consistent en Bétail, dont on voit de grands Troupeaux dans les Savanes voisines.

Quel fut le succès de

La résolution prise de tomber sur cette Ville, M. d'Ogeron mit à la tête du parti,

1667. qu'il y envoya, un Capitaine Flibustier, nommé de Lisle, homme de cœur & d'experience, & lui donna 400. Hommes, qui s'étoient offerts d'eux-mêmes pour cette expedition, laquelle pourroit bien être la même, que j'ai déjà rapportée sur la foi du P. du Tertre, & que ce Religieux auroit déplacée & défigurée dans la plûpart de ses circonstances: ce qui est certain, c'est que dans les deux Relations que j'ai euës entre les mains, le Chef du parti est nommé de Lisle. Quoiqu'il en soit, ce Capitaine alla débarquer à Puerto di Plata, & marcha en bon ordre vers Sant-Yago. Il avoit à passer certains défilés, où trois hommes au plus pouvoient marcher de front, & pour peu que les Espagnols eussent voulu disputer ces passages, il auroit été impossible d'en franchir aucun; mais la peur les avoient tellement saisis, qu'ils abandonnerent même Sant-Yago, & se retirerent vers la Conception, emportant avec eux ce qu'ils avoient de meilleur. Néanmoins les nôtres, à force de fouiller, trouverent quelques trésors cachés, car la Ville n'avoit pas toûjours été aussi pauvre, qu'elle l'étoit alors: elle est même trop proche de Cibao, pour n'avoir pas profité dans le têms d'un si beau voisinage, & son éloignement de la Mer l'exposant moins que beaucoup d'autres aux courses des Flibustiers, bien des gens y portoient leurs meilleurs effets, comme en un lieu de sûreté. De-là, le Capitaine de Lisle envoya des partis en plusieurs endroits; ils firent quelques Prisonniers, qu'on rançonna, enleverent & tuerent beaucoup de Bestiaux, causerent partout de grands dégats, enfin,

cette entreprise.

enfin, n'y ayant plus rien à prendre, ni à détruire dans tous ces quartiers-là, le Parti reprit le chemin de Puerto di Plata, après avoir contraint les Habitans de Sant-Yago à donner 25000. Piastres pour sauver leur Ville de l'Incendie. Cette expedition valut à chaque Avanturier trois cens écus. 1667.

Seconde prise de Maracaibo.

La Course n'avoit jamais été plus florissante, qu'elle l'étoit alors; on ne parloit que de prises faites sur les Espagnols par les Flibustiers Anglois & François, alors réünis d'interêts; & de descentes sur les Côtes des Isles & du Continent, où ils pilloient non seulement des Villes, mais même des Provinces entieres. Les plus fameux de leurs Chefs en ce têms-là, etoient parmi les François, outre ceux, dont j'ai déja parlé dans le Livre précedent, les nommés *Vauclin*, *Grammont*, *Ovinet*, *le Picard* & *Tributor*; & parmi les Anglois, *Roc*, *David*, *Morgan*, & *Mansfeld*. Les Villes *de Cumana*, *de Coro*, *de Sainte Marthe*, *de Caraque*, & plusieurs autres moins considerables, furent prises, pillées & rançonnées. Le Basque suivi de 40. Hommes seulement, entra la nuit à Maracaïbo, se saisit des principaux Habitans, & après les avoir enfermés dans la grande Eglise, il fit avertir leurs Parens & leurs Amis, qu'il alloit leur couper à tous la tête, si on faisoit le moindre mouvement, & si on ne lui comptoit sur le champ la rançon, qu'il demandoit, il fallut en passer par-là, quoique le jour eût découvert la foiblesse d'un Ennemi si insolent. Ensuite les Flibustiers passerent au travers de la Ville, chacun tenant le Pistolet bandé d'une main, & de l'autre

1667. le Sabre levé sur la tête d'un Prisonnier, qu'il faisoit marcher devant lui : & ces malheureux, après avoir fait de fort mauvais sang pendant plus de vingt-quatre heures, ne furent délivrés qu'au moment que l'Ennemi fut embarqué, & hors de risque.

1668. La Paix ne fait point cesser la Guerre, & pourquoi.

La Paix qui fut signée cette année 1668. à Aix-la-Chapelle, donna moyen aux Espagnols de respirer un peu, en diminuant le nombre de leurs Ennemis ; je dis en diminuant, car plusieurs Flibustiers prétendirent que, n'ayant point signé au Traité, ni par eux, ni par leurs Plenipotentiaires ; n'ayant pas même été appellés aux Conferences, ils n'étoient point obligés d'y avoir égard. Il en coûta encore aux Espagnols la ruine entiere de *Panama*, que Morgan prit & pilla en 1670. ayant avec lui environ mille hommes des deux Nations. Il en emporta un Butin inestimable, & s'étant rendu à un Fort, qui étoit à l'embouchure du *Chagre*, dont il avoit eu la précaution de se rendre Maître, & où le partage se devoit faire, une nuit, que tout le monde dormoit profondément, le Général, de concert avec un certain nombre de Flibustiers de sa Nation, s'embarqua sur un Navire, où il avoit fait mettre tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi le Butin, & fit voiles pour la Jamaïque. Quelques-uns de ceux, qu'il avoit ainsi joué, le suivirent dans l'esperance de se faire rendre justice ; tous les autres se retirerent à la Tortuë, où de désespoir, ils se firent Habitans, & ce fut à cette occasion, que l'on commença de cultiver la plaine du Cap François ; la premiere habitation fut faite par un Calviniste nom-

1670. Pillage de Panama.

nommé *Gobin*, à l'endroit même, où est aujourd'hui la Ville. 1668.

Deux ans avant l'expedition de Panama, Morgan, à la tête d'une pareille Troupe d'Avanturiers des deux Nations, avoit pris & pillé Porto-Belo, après avoir enlevé par Escalade les Forts de *Saint Jacques* & de *Saint Philippe*, qui défendoient cette Ville, alors une des plus riches du Nouveau Monde. Il est vrai qu'il y perdit beaucoup de monde; les Officiers qui commandoient dans ces deux Postes, ayant tous péri plûtôt que de se rendre, & ayant fait la plus grande résistance, qu'on eût vûë de long-têms parmi les Espagnols de l'Amérique. Le Président de Panama, Dom Juan Perez de Gusman, s'avança envain à la tête de 1500. Hommes, pour l'obliger du moins à sortir de la Ville, où il vivoit à discretion; il n'osa entreprendre de l'y forcer. Il témoigna sa surprise, de ce que 422. Hommes, sans Artillerie, se fussent emparés de deux Forteresses, où il y avoit du Canon, & de bonnes Garnisons, & il envoya demander à Morgan de quelles armes il se servoit pour de pareilles expeditions. Morgan lui envoya un Boucanier François, dont il lui fit présent. Le Président lui fit dire, qu'il étoit dommage, que de si braves gens, ne fussent pas employés en une plus juste guerre, & lui envoya une Bague d'Or, enrichie d'une belle Emeraude. Morgan reçut cette marque d'estime, comme il le devoit, & ajouta, que pour satisfaire la curiosité de son Excellence, il lui avoit envoyé une arme Françoise; & que dans peu il iroit, pour le réjouir, lui apprendre

1670. Et de Porto-Belo.

l'usa-

1668. | 1670. l'usage, que les Avanturiers sçavoient en faire. Nous venons de voir qu'il tint parole. Porto-Belo fut enfin obligé de se racheter, & nos Braves, dont les attaques des Forts, & les maladies avoient extrêmement diminué le nombre, s'étant rendus à l'Isle de Cuba, pour y partager leur butin, trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé, que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimés au quart de ce qu'ils valoient, 260000 écus, sans compter les toiles de soye, & autres marchandises, qu'ils avoient enlevées de la Ville, & dont ils faisoient peu de cas. En effet, ils n'estimoient que l'or & l'argent; & la prise la plus riche, si elle ne l'étoit qu'en marchandises, ils la comptoient pour rien.

1669. M. d'Ogeron continué Gouverneur de la Tortuë.

L'année suivante, M. d'Ogeron, qui étoit passé en France pour des raisons, que je n'ai trouvées nulle part, reçut de nouvelles Provisions de Gouverneur de la Tortuë, & Côte S. Domingue. L'abus, que les Gouverneurs Proprietaires des Isles du Vent avoient fait de leur autorité par le passé, avoit depuis peu obligé le Roi de ne plus donner de Commissions, que pour trois ans; se réservant le pouvoir de continuer dans ces places ceux, dont les services lui seroient agréables, comme il a toûjours fait les premiers Gouverneurs de la Tortuë, que difficilement on auroit pu remplacer. M. d'Ogeron, avant que de partir de Paris, fit présenter à M. Colbert un Mémoire, dont je crois qu'on sera bien aise de voir ici les principaux Articles; rien n'étant plus propre à nous apprendre en quel état se trouvoit alors la Colonie, & les progrès qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit sous la conduite de cet Officier.

» Il

1669.

Etat & avantage de cette Colonie.

„ Il y avoit, dit-il, à la Tortuë & Côte
„ de S. Domingue environ 400. hommes,
„ lorsque j'en fus fait Gouverneur, il y a qua-
„ tre ans : il y en a présentement plus de
„ 1500. & cet accroissement s'est fait pen-
„ dant la guerre contre les Anglois, & mal-
„ gré les difficultés d'avoir des Engagés. J'y
„ ai fait passer chaque année à mes dépens
„ 300. personnes. L'avantage de cette Co-
„ lonie, ajoûte-t-il, consiste premierement
„ en ce qu'elle fournit au Roi des hommes
„ aguerris & capables de tout entreprendre.
„ Secondement, en ce qu'elle tient en échec
„ les Anglois de la Jamaïque & les empêche
„ d'envoyer leurs Vaisseaux, pour nous at-
„ taquer dans les Isles du Vent; ou pour
„ secourir celles, que nous attaquerons. Dans
„ la derniere guerre le Gouverneur de la
„ Jamaïque s'excusa d'envoyer du secours
„ à Niéves, sur le danger, où il étoit d'a-
„ voir sur les bras toutes les forces de
„ la Tortuë. Il redoubloit même ses gar-
„ des, faisoit travailler par tout à fortifier
„ ses Places & ses Ports; & depuis peu il
„ m'a proposé d'établir une neutralité perpé-
„ tuelle entre nous, quelque guerre qu'il y
„ ait en Europe, ce qu'il m'avoit refusé au-
„ paravant, lorsque je le lui avois demandé
„ de la part de la Compagnie. Effective-
„ ment, les Anglois n'ont rien à gagner avec
„ nous qui sommes ordinairement dans les
„ bois; & ils en ont beaucoup à craindre. Le
„ Gouverneur a su que j'avois eu pendant un
„ mois entier 500. hommes à la Tortuë, tous
„ prêts à fondre sur le Port Royal, que j'au-
„ rois pris assurément, si la poudre, que j'at-
„ tendois, étoit venuë."

1669. M. Colbert avoit témoigné souhaitter qu'on bâtît une Forteresse dans l'Isle de S. Domingue ; la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Ministre en fit faire la proposition, demanda à M. d'Ogeron ce qu'il en pensoit ; & il répondit ce qu'il repete ici à ce Ministre. En premier lieu, que cela engageroit à une dépense de 80. & 100000. liv. sans compter ce qu'il en coûteroit pour l'entretien d'une Garnison. Secondement, que cette dépense étoit fort inutile ; que les François de S. Domingue ne pouvoient avoir de plus sûre retraite, que les bois, où ils étoient invincibles, & où les Espagnols, embarrassés par leurs lances, ne tenoient pas contr'eux. En troisiéme lieu, que la Colonie étoit en état de résister à toutes leurs forces, pourvû qu'on eût soin de rendre les chemins libres, pour la communication des Postes, & d'avoir toûjours 400. hommes bien armés à Leogane. Enfin, que quand une Flotte viendroit débarquer sur nos Côtes, elle n'y pourroit faire autre chose, que d'y brûler de mechantes Cases, qu'on rebâtiroit en trois jours ; qu'il seroit même dangereux de tenter une pareille entreprise, soit parce que les Avanturiers, s'imaginant qu'une Forteresse attireroit toutes les forces des Espagnols, se retireroient ailleurs ; soit parce qu'il ne falloit pas attendre de grande résistance de ces gens-là, lorsqu'ils se verroient enfermés dans une place ; qu'il seroit même à craindre qu'ils ne se soulevassent contre le Commandant, & ne l'obligeassent à se rendre, comme il étoit arrivé au Chevalier de Fontenay.

Pourquoi il ne juge pas qu'on doive bâtir une Forteresse à S. Domingue.

Mais ce qui paroissoit à M. d'Ogeron convenir

Il pre-

venir

venir davantage pour le bien de la Colonie, à la tête de laquelle il se trouvoit, c'étoit un Etablissement à la Floride. „ Il n'y a, „ dit-il, que 200. lieuës de la Tortuë à ce „ Continent. Les vents sont toûjours bons „ pour y aller, & pour en revenir; & rien „ n'est plus facile, que de se rendre le maî- „ tre de tout le Commerce des Espagnols, „ en établissant un poste, qui domine le „ Canal de Bahama. D'ailleurs la cherté des „ denrées, qui est toûjours fort grande à S. „ Domingue, occasionne la désertion d'un „ grand nombre de Flibustiers, qui se reti- „ rent à la Jamaïque, où elles sont à bon „ marché; & la Floride peut fournir toutes „ celles, qu'on peut trouver en quelque lieu „ des Indes que ce soit. De plus, en cas de „ disgrace, on auroit un refuge assûré & pro- „ chain; & l'on ne séroit plus en danger de „ voir, comme il est déja arrivé, les An- „ glois profiter du débris de nos Colonies. Il „ n'y auroit même rien de plus capable de „ rassûrer les François de toutes les Antilles, „ qu'un pareil Etablissement, qu'ils souhait- „ tent tous avec ardeur, ne fut-ce que pour „ mettre une digue à la puissance Angloise, „ qui devient excessive dans ces quartiers- „ là". Et parce que la Cour, ni la Compagnie des Indes Occidentales ne paroissoient pas en disposition de faire de grandes dépenses dans l'Amérique, M. d'Ogeron ne demandoit pour l'entreprise, qu'il proposoit, que ce qui proviendroit de la Tortuë, après qu'on auroit mis cette Isle en état de ne pas craindre d'être insultée: „ ce qui, ajoûtoit-il, „ est d'une nécessité indispensable, & ne souf- „ fre point de retardement."

1669. [...]pose un établissement à la Floride.

Ce

1669. Ce projet étoit sensé, & l'on verra dans la suite en plus d'une occasion, de quel avantage il eût été à la Colonie de S. Domingue : mais la Cour regardoit alors cette Colonie, comme un objet fort peu capable de l'interesser, & qui devoit beaucoup plus occuper la Compagnie des Indes Occidentales, que le Roi. On laissa donc les Anglois s'établir paisiblement dans cette partie de la Floride, que M. d'Ogeron proposoit d'occuper, & sur laquelle nous avions des prétentions d'autant mieux fondées, qu'elle avoit long-têms porté le nom de Floride Françoise, & que nous y avions eu deux Etablissemens considérables. Les Anglois lui ont donné le nom de Caroline, qu'elle doit à Charles II. Roi de la Grande-Bretagne, & non à Charles IX. Roi de France, comme quelques-uns de nos Auteurs l'ont avancé, faute d'être instruits. Ce qui les a trompé, c'est sans doute que sous Charles IX. on y avoit bâti un Fort, qui fut nommé la Caroline, en l'honneur de ce Prince. Pour revenir au Mémoire de M. d'Ogeron, on ne fut pas long-têms sans reconnoître la verité de ce qu'il y marquoit, de la nécessité de fortifier incessamment la Tortuë ; mais il y a bien de l'apparence que ce Gouverneur étoit alors très-éloigné de penser, que ce fût contre ses propres Colons, qu'il dût prendre cette précaution.

Les Anglois s'établissent dans la Floride Françoise, & la nomment *Caroline.*

1670. J'ai dit que les Avanturiers, en le recevant pour Gouverneur, lui avoient nettement declaré, qu'ils ne souffriroient pas qu'on leur interdît le Commerce avec les Etrangers. Il n'avoit eu garde de rejetter ouvertement une pareille condition, à laquelle il étoit pour-

La Colonie se révolte contre la Compa-

1670.

gnie, & contre le Gouverneur.

pourtant bien résolu de ne se pas soumettre, & par son adresse, il étoit venu à bout d'établir peu à peu le Commerce exclusif de la Compagnie. Mais, soit qu'elle en eût abusé, soit que toute gêne fût insupportable à des gens, qui dans le fond ne reconnoissoient point au monde de Superieur, les Avanturiers ne jugerent pas à propos de souffrir plus longtêms qu'on les contraignît sur un article aussi essentiel. Vers le commencement de Mai de l'année 1670. M. d'Ogeron revenant du Cul-de-Sac (on appelloit ainsi cette partie de la Côte Occidentale, où nous avions alors des établissemens) il rencontra deux Navires, qui de leur côté l'ayant apperçû, feignirent d'aller à Coridon, où les Anglois avoient accoutumé de charger du sel : ce qui lui fit croire qu'ils étoient de la Jamaïque; mais en arrivant à la Tortuë, il apprit que c'étoit des Flessinguois; qu'ils avoient été à Bayaha, où étoit encore le Rendés-vous le plus ordinaire des Boucaniers : qu'ils y avoient traité des Cuirs; qu'ensuite ils étoient allé mouiller au Port de Paix, où pendant huit jours ils avoient fait la traite avec tous ceux, qui s'étoient présentés : qu'ils avoient même envoyé un batteau à une Habitation de la Tortuë, appellée Mil-Plantage, où ils avoient été bien reçûs; & que le Commis de la Compagnie ayant voulu s'opposer à leur commerce, un des deux Capitaines, nommé *Pieter Constant*, avoit répondu qu'il falloit être plus fort que lui, pour l'empêcher de commercer.

Quel en fut le sujet.

Deux jours après, M d'Ogeron apprit que tout le Cul-de-Sac étoit révolté; il s'embarqua aussi-tôt assés peu accompagné, pour s'in-

s'instruire par lui-même de la nature & des
1670. progrès du mal, & des remedes, qu'on y pourroit apporter. Il arrive en quatre jours au Port de Nippes, ayant touché en passant au petit Goave, où il pensa être arrêté, & où on lui dit que non seulement la révolte étoit générale dans tous ces quartiers de l'Ouest ; mais que les Révoltez avoient envoyé dans tous ceux du Nord, pour en engager les Habitans & les Boucaniers à se joindre à eux. On voulut encore l'arrêter à Nippes, où il se trouva tout à coup investi par cent Fusiliers, & le danger étoit d'autant plus grand, que les deux Navires Flessinguois étoient dans ce Port ; que le Sieur Renou, qui commandoit dans le Cul-de-Sac, & un autre Officier, étoient déja prisonniers sur l'un des deux ; & que c'étoit les deux Capitaines, qui avoient excité la révolte : voici comment.

Il fâchoit fort aux Hollandois d'être privés d'un Commerce, qu'ils avoient fait si longtêms avec les Avanturiers, ils cherchoient toutes les occasions de s'y rétablir. Pieter Constant, & son Collegue Pieter Marc, persuaderent aux Habitans de la Côte de S. Domingue qu'ils ne devoient pas souffrir qu'on les laissât manquer des choses les plus nécessaires à la vie, ni s'assujettir à une Compagnie, laquelle exerçoit sur eux la plus criante monopole. Effectivement, on assûre que la Compagnie leur vendoit soixante livres de Tabac une aulne de Toile, que les Hollandois leur donnoient pour vingt sols ; 750 livres de Tabac un Baril de Lard, qu'ils avoient des mêmes Hollandois pour deux pisto-

tolles, ou deux cens livres de Tabac, & le reste à proportion. On peut juger, par la disposition, où l'on avoit toûjours été à la Côte S. Domingue à l'égard de la Compagnie, de quelle maniere la proposition des deux Capitaines fut reçûë. Il y eut un très-grand concours à leurs bords; ils firent bien boire tous ceux, qui les visiterent, & les santez furent saluées au bruit du Canon. 1670.

Le Commandans du Cul-de-Sac arrêté par les Mutins.

C'étoit dans la Rade de Leogane, que cela se passoit; & le Sieur Renou, lequel faisoit sa résidence au petit Goave, qui n'en est qu'à cinq lieuës, entendant le bruit du Canon, accourut pour voir de quoi il s'agissoit. Il fut joint à Leogane par les Sieurs Gaultier & Villeneuve, Officiers de ce quartier, & ayant reconnu que les deux Navires étoient étrangers, il envoya défendre aux François de traiter d'aucunes marchandises avec eux. Les Capitaines Flessinguois trouverent ce procedé fort étrange, d'autant plus, disent-ils, que la Terre, où ils étoient, appartenoit au Roi d'Espagne: puis ayant sû que le Sieur Renou avoit fait saisir deux de leurs batteaux, qu'on avoit trouvés trafiquant le long de la Côte, ils allerent avec main forte au petit Goave, où cet Officier s'étoit retiré, lui enleverent les deux batteaux, qu'il avoit confisqués; le firent prisonnier avec le Sieur Villeneuve, & les emmenerent à bord de leurs Navires; après quoi les Mutins se répandirent de tous côtez, pour engager les Habitans à se joindre à eux.

Il est delivré par M. d'Ogeron, qui

Tout autre que M. d'Ogeron auroit apprehendé de se commettre dans une occasion comme celle-là: cependant il ne balança pas

à al-

1670.

est insulté au petit Goave.

à aller redemander ses Officiers aux Capitaines Flessinguois; & ceux-ci, quoique pussent faire les Mutins, les lui rendirent. Il retourna ensuite au petit Goave, où on lui avoit fait esperer qu'il seroit mieux reçû, & ayant mouillé l'ancre dans le Port, il envoya à terre le Capitaine de son Navire, nommé Sanson, porter des Lettres à quelques Habitans, dont il se tenoit apparemment plus assûré; mais Sanson fut arrêté. L'on tira ensuite sur le Navire plus de deux mille coups de fusils, & le Sieur Renou fut legerement blessé; ce qui fit prendre à M. d'Ogeron le parti de retourner à la Tortuë. Il apprit, en y arrivant, que les révoltés du Cul de-Sac étoient sur le point de partir, pour venir se joindre aux Boucaniers, & aux Habitans des quartiers du Nord; que leur dessein étoit de s'emparer de tous les Vaisseaux, qui paroîtroient dans les Ports, & qu'ils avoient même quelque dessein sur la Tortuë. Ces avis ne parurent pas l'inquietter autant, qu'on auroit crû: il ne laissa pourtant pas, ne fût-ce que pour se mettre en regle, d'envoyer Renou à M. de Baas, Gouverneur Général des Isles, pour lui faire part de ce qui se passoit, & le prier de lui envoyer un Vaisseau du Roi, qui pût l'aider à mettre les Seditieux à la raison; mais il ajoûtoit que, s'il eût été aussi riche, qu'il auroit dû l'être, il se seroit bien fait fort de terminer cette guerre à ses frais. Le Major partit le 9. de Juin; mais étant tombé malade en chemin, il n'arriva à S. Christophle, où se tenoit alors le Gouverneur Général, que le 25. de Septembre, M. de Baas l'envoya sur le champ à la Grenade,

Il demande du secours au Gouverneur Général des Isles.

nade, où étoit une Escadre du Roi, commandée par M. de Gabaret, auquel il manda de faire voiles incessamment pour la Tortuë, & d'y agir de concert avec M. d'Ogeron, pour le rétablissement de l'autorité de Sa Majesté dans toute la Côte S. Domingue. Il écrivit en même têms à M. d'Ogeron, pour lui donner avis de ce qu'il venoit de faire, & l'avertir que M. de Gabaret étant Chef d'Escadre, il devoit lui obéïr en tout.

1670.

M. de Gabaret refuse d'aller à son secours.

Ces diligences ne produisirent pourtant rien ; car M. de Gabaret ne jugea pas à propos de se rendre à l'ordre de M. de Baas, & lui fit réponse qu'il en avoit de précis du Roi, d'empêcher le Commerce des Isles du Vent avec les Etrangers ; que, si pendant le têms marqué pour son sejour dans ces Mers, il s'y faisoit quelque chose contre les intentions de Sa Majesté, ce seroit à lui à en répondre ; ainsi qu'il ne lui convenoit pas de s'éloigner. M. de Baas eut beau lui représenter qu'en vertu de la Commission, dont le Roi l'avoit honoré, non seulement les Chefs d'Escadre, mais encore les Lieutenans Généraux commandant l'armée navale, devoient lui obéïr, il persista dans son sentiment, & ne partit point. Quelque têms après M. de Baas reçut une Lettre de M. d'Ogeron, du 9. Octobre, par laquelle il paroissoit que ce Gouverneur n'étoit plus si rassûré sur la révolte de son Gouvernement ; il mandoit que les Mutins étoient plus insolens que jamais ; que depuis quatre jours ils étoient venus au nombre de 300. par Mer & par Terre, à dessein de piller la Tortuë, ca-

Progrès de la révolte.

chant

1670. chant leur projet sous le prétexte de lui demander quelques effets, qui leur étoient venus de France, & qu'il avoit jugé à propos de leur rendre, pour éviter un plus grand mal. Il ajoutoit, que tout le monde l'abandonnoit, & qu'il ne sçavoit bien-tôt plus, à qui se fier. J'ai même vû une Lettre, qu'il écrivit alors à M. Colbert, dans laquelle il proposoit de transporter tout ce qui lui restoit d'Habitans fideles, ou dans la Floride, ou dans quelqu'autre endroit du Continent de l'Amérique, ou même dans les Isles, qui bordent la Province de Honduras.

Moyens proposés de réduire les Révoltés.

Une autre Lettre adressée au Ministre par M. du Lion Gouverneur de la Guadeloupe, & datée du 25. Novembre, nous apprend qu'on comptoit alors dans la Colonie de S. Domingue mille hommes bien armés, & très-aguerris; que le quart de ces gens-là étoient établis, & avoient des habitations en bon état; qu'un autre quart avoient leurs familles en France, auxquelles ils faisoient de grandes remises; que l'autre moitié étoit de gens errans & vagabonds, n'ayant ni feu, ni lieu; sur quoi M. du Lion faisoit observer, qu'on ne pouvoit chasser de l'Isle les premiers, sans causer un préjudice considérable à la Colonie; qu'il n'étoit pas moins dangereux de pousser sans ménagement les derniers, qui étoient capables de se jetter entre les bras des Espagnols ou des Anglois, mais que pour les seconds, on pouvoit saisir les biens de leurs familles; que ce châtiment seroit plus capable, que toute autre chose, de réduire à la raison les Mutins, ou du moins de les affoiblir, en les divisant; après quoi il seroit aisé de

de venir à bout du reste. Il ajoutoit qu'il ne falloit pas compter de tirer aucun secours des Isles du Vent, pour assoupir cette révolte ; que les Habitans n'y étoient gueres mieux intentionnés, qu'à la Côte S. Domingue, & qu'ils soupiroient tous après la vie licencieuse qu'on y menoit. 1670.

Huit jours après cette Lettre écrite, le même Gouverneur en écrivit une seconde, où il manda qu'il couroit un bruit dans les Isles, qu'on préparoit à la Côte S. Domingue un armement considérable contre les Espagnols ; que les Anglois de la Jamaïque, & les Hollandois de Curaçao devoient être de cette expédition ; que M. d'Ogeron avoit délivré des Commissions pour cela, & qu'il s'y étoit même interessé. Il est bien vrai-semblable que ce bruit étoit faux, & qu'il étoit uniquement fondé sur la pensée, qu'avoit euë M. d'Ogeron, de se retirer dans les Isles de la Baye de Honduras, où l'on disoit effectivement que le dessein étoit d'aller faire descente. Mais il y avoit beaucoup plus d'apparence, à ce qu'ajoutoit M. du Lion, à sçavoir que les Anglois de Niéves attendoient une partie des Boucaniers François, pour les joindre à eux, quand ils rentreroient à S. Christophle, où il se traitoit de les rétablir dans leurs anciens quartiers, & où ils esperoient attirer beaucoup de monde par les Privileges, qu'ils leur donneroient. Il disoit encore que la révolte alloit toûjours croissant à la Côte S. Domingue ; que les hommes mariés, les Femmes, & tous ceux, qui avoient été soupçonnés de n'entrer pas dans la cause commune, avoient été mis dehors ; que les

Suite de la révolte.

Bou-

1670. Boucaniers avoient massacré un de leurs Syndics, pour avoir parlé en particulier à M. d'Ogeron; & qu'on croyoit que tous ceux, qui avoient été chassés par les Mutins, s'étoient retirés à la Tortuë, où la présence du Gouverneur avoit rétabli & maintenoit la tranquillité & la subordination.

Le Roi ordonne à M. de Gabaret d'aller au secours de M. d'Ogeron, & fait faire des plaintes aux Etats Généraux contre les auteurs de la révolte.

Cependant le Roi ayant été informé de ce qui se passoit à la Côte S. Domingue, & du refus, que M. de Gabaret avoit fait de s'y transporter, Sa Majesté, par une Lettre qu'elle écrivit à cet Officier le 6. de Novembre lui manda, que quand au commencement de l'année prochaine, il partiroit des Isles avec son Escadre, pour revenir en France, il ne manquât pas de passer aux environs de l'Isle de la Tortuë, & le long de la Côte S. Domingue, d'y demeurer quelque tems, d'y prendre ou couler à fond tous les Vaisseaux Hollandois, qu'il y trouveroit; de s'entendre avec le Sieur d'Ogeron, & de faire généralement tout ce que ce Gouverneur lui diroit pour le rétablissement du bon ordre, & la punition des coupables. Ce Prince ordonna en même têms à son Ambassadeur en Hollande, non seulement de demander aux Etats Généraux la réparation de l'attentat commis par les deux Capitaines Flessinguois, qu'on savoit être les auteurs de la révolte de S. Domingue; mais de leur déclarer encore, que tout ce qui seroit rencontré de leurs Navires dans le voisinage de la Tortuë; & de la partie de S. Domingue occupée par les François, seroient coulés à fond, sans aucun quartier. Enfin l'Escadre, qui devoit relever celle de M. Gabaret aux

Isles

Isles du Vent, eut aussi ordre de passer à la Tortuë, & d'y faire le même devoir. 1671.

M. de Gabaret n'eût pas plutôt reçu les dépêches, dont je viens de parler, qu'il se mit en devoir de s'y conformer. Il partit de S. Christophle le premier de Fevrier 1671. avec M. de Sourdis, la Fregate l'Aurore, & deux Barques. Il arriva le 7. à la Tortuë, & sur le champ il envoya le Sieur Courbon Enseigne à M. d'Ogeron, pour lui faire part des intentions du Roi, & l'assûrer de la disposition, où il étoit de faire tout ce qu'il souhaitteroit de lui. Dès le lendemain M. d'Ogeron l'alla trouver à son bord, & lui amena un des Officiers des Révoltez, & un Maître de Barque, qu'il avoit fait prisonniers, & qui furent mis aux fers. Le jour même M. de Gabaret voyant tout soumis à la Tortuë, fit prêter un nouveau serment de fidélité aux Habitans. Le 9. il fit voiles avec M. d'Ogeron, pour le Cul-de-Sac, & arriva le 14. dans la Rade de Leogane. Dès qu'il eut jetté les ancres, M. d'Ogeron le requit par écrit d'envoyer M. de Sourdis à terre, pour sommer les Révoltez de mettre bas les armes, & de venir à bord des Navires du Roi rendre leurs respects à leur Gouverneur. M. de Sourdis y alla, fit la sommation, & l'accompagna de tout ce qu'il crut plus capable de faire rentrer les Habitans dans leur devoir : ils répondirent qu'ils étoient bons serviteurs du Roi ; mais qu'ils ne vouloient point être dépendants de la Compagnie, ni avoir M. d'Ogeron pour Gouverneur.

Voyage de M. de Gabaret à S. Domingue.

Sur cette réponse M. d'Ogeron pria M. de Gabaret d'aller lui-même leur parler ; il y con-

Ce qui se passa à Leogane.

1671. y consentit, & en arrivant à terre, il trouva 3 ou 400. hommes sous les armes, sur le bord de la Mer, & un autre Corps de 200. hommes à cent pas plus loin. Il parla aux premiers, comme avoit fait M. de Sourdis, & il en reçut la même réponse. Tous crioient tumultuairement, & il n'en put tirer aucune raison. Il voulut essayer, si les menaces auroient plus d'effet; mais les cris recommencerent. En même têms une partie du premier Corps s'alla joindre au second, & M. de Gabaret, après avoir quelque têms cherché des yeux quelqu'un, avec qui il pût entrer en négociation, apperçut un nommé Fougerais, natif du Mans, qui lui parut, & qui étoit en effet le Chef de ces Révoltez. Il l'aborda; mais à peine avoit-il commencé à lui parler, que tous les autres se mirent à crier, que Fougerais n'étoit pas plus qu'un autre; & il y en eut, qui voyant M. de Pouancey, neveu de M. d'Ogeron, lui dirent que son Oncle avoit fait sagement de ne s'être pas montré. M. de Gabaret de retour à son bord, tint conseil, pour déliberer, si l'on entreprendroit de forcer ces gens-là; mais les marécages rendant le débarquement trop difficile, on ne crut pas devoir y penser.

Au petit Goave. Le 16. l'Escadre appareilla pour le petit Goave, qui n'est qu'à 5. lieuës de Leogane; elle y arriva le 17. & trouva tous les Habitans rangés en bataille dans une espece de Place d'armes, & dans une tranchée, qu'ils avoient tirée jusqu'à la Mer. Il y avoit assés près de terre un Navire mouillé, dont ils n'avoient aparemment pas pensé à se rendre les

les maîtres. MM. de Gabaret & d'Ogeron y allerent, pour observer de plus près les Mutins, & voir en quel endroit ils pourroient faire la descente. M. d'Ogeron écrivit aussi une Lettre aux Révoltez; mais ils ne la voulurent point lire; & se mirent à crier : VIVE LE ROI, *point d'Ogeron : nous ferons ce que Messieurs de Leogane ont fait*. Le porteur de la Lettre leur dit que M. Gabaret alloit leur faire la guerre; ils répondirent qu'ils l'attendoient, & se défendroient bien. Ils avoient à leur tête un Armurier nommé Dauphiné. Cet homme ajouta qu'il étoit en état de ne rien craindre; qu'il avoit 600. hommes, sur lesquels il pouvoit compter, & qu'il ne tarderoit pas à recevoir du secours de Leogane. Sur cette réponse on prépara tout pour faire la descente le 18. Elle se fit en bon ordre, & l'attaque fut si brusque & si vive, que les Mutins s'enfuirent tous dans les Bois. Alors on brûla quelques Cases, & M. d'Ogeron voulut qu'on commençât par la sienne.

1671.

Il s'avança ensuite avec M. de Sourdis, & entra dans le Bois, pour voir, si quelqu'un ne viendroit pas le joindre; mais les Habitans de Leogane, qui arrivoient au nombre de trois cens, tirerent sur lui, & s'enfuirent ensuite dans le Bois. On brûla encore quelques Cases dans cet endroit-là, & le soir on se rembarqua. Peu de têms après un Engagé vint se rendre, & on sut de lui que le secours de Leogane s'étoit retiré, parce que les Habitans du petit Goave n'avoient pas voulu combatre. Le 20. l'Escadre appareilla pour aller aux quartiers de Nip-

Et à Nippes.

1671. Nippes & de Rochelois, où M. de Gabaret avoit envoyé une barque. Il la rencontra, qui revenoit avec une Lettre du Syndic & des Habitans, laquelle ne disoit autre chose, sinon, qu'on suivroit dans ce quartier l'exemple de Leogane & du petit Goave. Il continua sa route, & quand il eut mouillé devant Nippes, M. d'Ogeron le pria de faire une sommation aux Habitans. Elle fut faite, & la réponse fut conforme à la Lettre, qu'ils avoient écrite. On se disposoit à faire descente, lorsqu'environ cent Habitans, qui étoient rangés sur le bord de la Mer, se mirent à crier, VIVE LE ROI; firent une décharge de leurs fusils, & rentrerent dans le Bois. On vit bien qu'on n'avanceroit pas plus avec eux, qu'avec les autres, & tous les Officiers furent d'avis de retourner à la Tortuë: ce que sur l'heure on se mit en devoir d'executer.

Les quartiers du Nord prêtent un nouveau serment de fidelité.

L'Escadre mouilla le 25. dans la rade, & le 27. MM. de Gabaret & d'Ogeron se rendirent au Port de Paix, appellerent les Habitans, & les sommerent de prêter un nouveau serment de fidelité au Roi. Ils eurent quelque peine à s'y résoudre, par la crainte de ceux du Cul-de-Sac, qui étoient plus forts qu'eux, & les avoient menacés de les venir piller, s'ils traitoient avec le Gouverneur: ils obéirent neanmoins. Le 4. de Mars ces Messieurs allerent dans le même dessein au Port François, où ils furent reçus sous les armes, & le serment de fidelité y fut renouvellé sans aucune difficulté: cela fait, M. de Gabaret se disposa à partir. Dans un Memoire, qu'il envoya à la Cour sur son expédition,

dition, il dit, que les Prêtres, qui étoient parmi les Révoltez, étoient des vagabonds sans mission de leurs Superieurs; qu'au cas que l'Escadre, qui devoit arriver incessamment aux Isles, & qui étoit commandée par M. de Villepars, ne soumît pas entierement les Mutins, il falloit envoyer un Navire de 30 à 36. pieces de Canon, & de 150. Hommes d'équipage, qui arrivât à Leogane, ou au petit Goave, vers la mi-Fevrier, qui est le têms de la coupe du Tabac, & y demeurât jusqu'à la mi-Juillet, auquel têms le Tabac se gâte s'il n'est emporté; que certainement aucun Vaisseau Etranger n'approcheroit de la Côte, tandis que celui-ci y seroit, & qu'on n'auroit pas fait cela pendant trois ans, que tous se soûmettroient. En effet, ce qui rendoit ces peuples si insolens, c'étoit l'assûrance, que leur avoit donnée un certain Suzanne, autrefois Commis de la Compagnie, & qui s'étoit depuis établi à la Jamaïque, de prendre toutes leurs denrées à un bon prix, & de ne les laisser manquer de rien. 1671.

Départ de M de Gabaret.

M. d'Ogeron conduisit M. de Gabaret jusqu'au débouquement; & comme celui-ci l'assûroit qu'on lui envoyeroit de France des forces capables de se faire obéir & respecter, il répondit qu'il seroit au desespoir, s'il n'en venoit pas à bout avec ses seules troupes; qu'il s'en flattoit, & que c'étoit pour cela qu'il avoit conservé deux maisons à l'endroit où l'on avoit fait descente au petit Goave. Cependant, ayant touché au Cap François, il y reçut avis que Pieter Marc, un des deux Capitaines Flessinguois, étoit sur le point de retourner aû Cul-de-Sac. Il montra sa Lettre à M. de Ga-

1671. Gabaret, qui lui dit, qu'il n'y avoit nulle apparence à cela: toutefois, à peine s'étoient-ils séparés, que l'avis fut confirmé. M. d'Ogeron envoya après M. de Gabaret; mais on ne put le joindre: & le Capitaine Hollandois, dont on auroit pû aisément se rendre le maître, échappa; mais comme le bruit étoit grand, que M. de Villepars devoit bien-tôt arriver, ce Capitaine ne s'arrêta point au Cul-de-Sac.

La révolte s'assoupit tout à coup.

Le Gouverneur de son côté, resta peu, ou point du tout à la Tortuë, après le départ de M. de Gabaret, & retourna avec M. Renou au Cul-de-Sac. Il y trouva les esprits beaucoup moins échauffés, qu'il ne les avoit laissés. Ils avoient fait réflexion, que tant qu'on envoyeroit des Navires de Roi sur leurs Côtes, les Marchands Etrangers n'en approcheroient point, & après quelques legeres hostilités, qui ne leur réussirent point, ils s'accommoderent, à condition qu'il y auroit amnistie pour tout le passé; que tout Navire François auroit la liberté de trafiquer à la Tortuë, & à la Côte S. Domingue, en payant à la Compagnie cinq pour cent d'entrée & de sortie; mais que tout Commerce seroit interdit aux Etrangers. A la fin d'Avril tout étoit tranquille dans ces quartiers-là, & il n'en couta à M. d'Ogeron qu'un coup d'autorité, qu'il sut placer fort à propos. Dans le têms, qu'on commençoit à traitter d'accommodement à Leogane, un nommé Limousin, à la tête d'une troupe des plus factieux, entreprit de s'y opposer, & porta même l'insolence jusqu'à outrager le Gouverneur. M. d'Ogeron dissimula sagement, bien résolu nean-

neanmoins de ne point laisser impunie la hardiesse de cet homme ; il fit ensuite plusieurs petits voyages dans les quartiers voisins, puis il rabatit tout à coup à Leogane. 1671.

M. d'Ogeron fait un coup d'autorité, qui lui réussit.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il commença par examiner les dispositions des Habitans, à l'égard de cet Avanturier, & s'étant apperçu que personne ne s'interessoit beaucoup à ce qui le regardoit, il alla, lui troisiéme, pendant la nuit pour le saisir. Les Habitans de la Côte, ceux-même, qui étoient le plus à leur aise, logeoient alors dans des especes de huttes toutes ouvertes par les côtez ; mais Limousin, qui se sentoit coupable, ne s'endormoit jamais, qu'il n'eût un chien attaché au pied de son lit, afin d'en être éveillé au premier bruit, & d'avoir le têms de se sauver. M. d'Ogeron n'étoit apparemment pas informé de cette précaution, & entra dans la hutte ; mais le chien, comme s'il eût respecté le Gouverneur, n'aboya point, son maître dormoit, & il le laissa prendre, sans faire le moindre bruit. Le prisonnier fut conduit à la Barque de M. d'Ogeron, lequel, avant que de passer outre, voulut encore voir de quel œil on regardoit cet emprisonnement. Comme il eut remarqué que personne ne souffloit, il ne craignit plus d'agir en maître. Il envoya ordre à tous les Habitans des quartiers circonvoisins de se mettre sous les armes ; ils obéïrent & se trouverent au nombre de 800. au lieu, qui leur avoir été marqué. Le Gouverneur vint aussitôt se mettre à leur tête, puis il fit débarquer le Prisonnier avec un Prêtre & un Bourreau, qu'il avoit amenés exprès. Il avertit ce Mal-

1671. heureux de mettre ordre à sa conscience, & après lui avoir donné tout le têms de se confesser, il le fit pendre à un arbre, sans que pas un de ses camarades fit le moindre mouvement. Il congedia ensuite tout le monde, & s'en retourna à la Tortuë, en disant qu'il n'auroit jamais cru que les Avanturiers fussent de si bonnes gens.

Les Habitans reçoivent l'Amnistie.

Il fit partir ensuite M. Renou pour la Cour, & le chargea d'une Lettre pour M. Colbert, par laquelle il supplioit ce Ministre d'obtenir du Roi une amnistie générale pour tout ce qui s'étoit passé devant & après le soulevement. Le 12 de Juillet M. de Villepars arriva avec son Escadre au petit Goave, où étoit M. d'Ogeron, qui lui dit que tout étoit soumis; que la vûë des Vaisseaux du Roi commandés par M. de Gabaret, & les nouvelles, qu'on avoit de son approche y avoient contribué plus que toute autre chose; qu'il croyoit pouvoir compter que cette paix seroit durable, & qu'il n'étoit plus besoin, que de la clemence du Roi. L'amnistie

1672. vint l'année suivante, dans la forme la plus étenduë qu'on le pouvoit souhaitter, & les Habitans furent rétablis dans leurs privileges, dont on les avoit d'abord déclarés déchus. M. d'Ogeron, en remerciant M. Colbert de cette grace, qui assûroit la tranquillité de son gouvernement, ne laissa pas de lui demander des Soldats, tant pour ôter aux Habitans jusqu'à la tentation de se révolter, que pour garder la Tour de la Tortuë, & une espece de retranchement, qu'il avoit fait au petit Goave, contre les Hollandois, ausquels il venoit d'aprendre, que le Roi avoit déclaré la guerre.

re. Il ajoutoit, que n'ayant, ni Vaisseaux, ni Soldats armés, ni munitions, il étoit impossible qu'il se défendît, s'il étoit attaqué, ni qu'il empêchât le Commerce avec les Etrangers. Enfin, que tous les Navires, qui sortoient de la Tortuë ou de S. Domingue, étoient obligés de passer par un débouquement fort étroit, où il étoit aisé à un Vaisseau de force de les prendre tous, s'ils n'étoient soutenus d'une Garde-Côte. Il marquoit en finissant sa Lettre, que sa Colonie pouvoit mettre sur pied 2000. Hommes, qui étant armés & disciplinés seroient capables de rendre de grands services au Roi.

1672.

M. de Baas forme le dessein de s'emparer de Curaçao. Description de cette Isle.

La déclaration de la guerre avec les Hollandois donnoit beau jeu aux Flibustiers François, les Sujets de cette République ayant toujours un grand nombre de Navires dans les Mers du Nouveau Monde; mais une expédition malheureuse, où on les engagea, délivra l'ennemi de cette crainte, & eut de bien fâcheuses suites pour la Colonie. Ce fut l'entreprise de Curaçao, que M. de Baas forma sur ce qu'on lui avoit rapporté, qu'il n'y avoit que 80. Hommes dans la Forteresse, qui faisoit la principale défense de cette Isle. Curaçao est situé par les onze degrez de latitude-Nord; & j'ai déja observé qu'on lui donne assés communément en France le nom de Coraçol. Ce n'est qu'un Rocher de peu de lieuës de circuit: ce qui le rend considerable, c'est son Port, qui est excellent, & le voisinage du Continent, qui n'est qu'à trois lieuës, & où les Hollandois font un très-grand Commerce avec les Espagnols. La situation de cette Isle, & les ouvrages, que l'on

1672. l'on y a faits, l'ont renduë un des meilleurs postes de l'Amérique; & M. de Baas, après l'avoir manquée de la maniere, que nous allons voir, manda à M. Colbert, que, si le Roi vouloit la conquerir, il pourroit à peu de frais la mettre en tel état, qu'aucune Puissance au monde ne pourroit la lui enlever.

1673. Ce Gouverneur ayant donc résolu d'attaquer Curaçao, arrêta quelques vaisseaux du Roi nouvellement arrivés de France, y joignit tout ce qu'il put trouver de Barques sur les Côtes, & envoya deux Navires à la Côte S. Domingue, avec un ordre à M. d'Ogeron de s'y embarquer, & de lui amener tout ce qu'il pourroit rassembler d'Avanturiers. Son rendés-vous fut à l'Isle de Sainte-Croix, où étant arrivé vers les derniers jours de Fevrier de l'année 1673., il fut fort surpris de n'y voir qu'un des deux vaisseaux, qu'il avoit envoyés à S. Domingue. Ce Vaisseau étoit la Petite Infante commandée par M. du Bonneau, duquel il apprit, que M. d'Ogeron ayant assemblé 400. Hommes choisis, il lui en avoit donné cent sur son bord, & s'étoit embarqué avec le reste sur l'Ecueil, que montoit M. Bodard; que les deux Navires étoient partis ensemble, & avoient navigué de conserve jusques par le travers de l'ancienne Isabelle, où ils s'étoient séparés pendant la nuit. Il y avoit trois jours, que la Petite Infante étoit à Sainte-Croix, lorsque M. de Baas y parut. Il y attendit encore cinq jours M. d'Ogeron, & n'en apprenant aucune nouvelle, il fit voiles le 8. de Mars pour Curaçao, où il mouilla le 14. plein d'esperance que

M. de Baas part pour cette Isle.

que la conquête de cette Isle ne lui couteteroit gueres, que le voyage ; d'autant plus 1673.
qu'un Habitant de Sainte-Croix, qui y avoit été prisonnier pendant trois mois, & n'en étoit de retour que dep 's six semaines, lui avoit confirmé, que la Garnison en étoit réduite presque à rien.

L'entreprise est manquée.

Dans cette supposition il fit descendre en plein jour une partie de ses troupes à trois lieuës du Fort ; dans une Baye, qu'on appelle, la Baye de Sainte Barbe, à la vûë de 25. ou 30. Cavaliers, qui après avoir consideré la Flotte Françoise, se retirerent, & laisserent le pays libre aux François. M. de Baas, qui montoit le Belliqueux, ne put mettre à terre avec les troupes, qui y étoient embarquées, que le lendemain 15. & ce jour-là ayant joint celles, que commandoit le Chevalier de S. Laurent, Gouverneur particulier de S. Christophle, ils allerent camper tous ensemble à la vûë du Fort. Le 16. toutes les Troupes furent rangées dans leurs quartiers, après avoir essuyé le canon des Assiegés au passage d'une montagne, qui étoit à portée : ensuite M. de Baas étant monté avec le Chevalier de S. Laurent sur cette même montagne, ils apperçurent six ou sept gros Vaisseaux dans le Port, & la Forteresse en beaucoup meilleur état, qu'on ne la leur avoit représentée. Les Mémoires du P. le Pers disent que M. de Baas ne laissa point d'envoyer sommer le Gouverneur de se rendre; mais qu'après avoir conferé avec les Députés de ce Gouverneur, il donna ses ordres pour la retraite. M. de Baas n'en parle point dans sa Lettre au Ministre, non plus que le Chevalier de S. Lau-

 rent,

rent, & ils se contentent de dire, qu'ayant
1673. reconnu qu'on les avoit trompé dans le rapport, qu'on leur avoit fait de l'état de la Place, ils n'avoient pas crû, qu'il fût de la prudence de s'opiniâtrer dans une entreprise, pour laquelle il s'en falloit bien qu'ils eussent des forces suffisantes. On prétend que M. de Baas fut accusé de s'être laissé corrompre par l'argent du Gouverneur de Curaçao; mais il faut autre chose qu'une accusation vague, surtout de la part de gens, que le dépit & bien d'autres passions pouvoient faire parler, pour soupçonner la fidelité d'un homme de ce rang.

Quoiqu'il en soit, de Curaçao la Flotte se rendit au petit Goave, & de là à la Tortuë, où le Général ne doutant plus que M. d'Ogeron n'eût péri, établit pour Commandant le Sieur de la Perriere, en attendant que le Roi eût pourvû à ce Gouvernement; mais il ne paroit pas que cette disposition ait été agréée à la Cour, puisque dès le 22. Novembre suivant, Sa Majesté, sur la présentation des Directeurs généraux de la Compagnie des Indes Occidentales, donna des Provisions de Commandant à la Tortuë, & Côte S. Domingue, en l'absence du Sieur d'Ogeron, au Sieur de la Motte. Il est vrai que cet Officier n'eut pas le têms d'user de sa Commission, le Gouverneur étant retourné à la Tortuë, avant même qu'elles fussent délivrées. Or voici le détail de la triste avanture, qui l'empêcha de joindre M. de Baas, telle que je l'ai tirée d'un Memoire, qu'il envoya à M. Colbert, & que j'ai euë entre les mains. L'Ecueil, que montoit M. Bodard, & qui portoit M. d'O-

geron,

geron, M. de Pouancey son neveu, & 300. Avanturiers l'élite de la Colonie, s'étant séparé de la Petite Infante, ainsi que je l'ai dit, par le travers d'Isabelle: la nuit du 25. au 26. Fevrier, trois heures avant le jour, les Pilotes l'échouerent sur des Cayes, qui sont au Nord de Portoric. Le jour venu, on travailla à sauver l'Equipage & les Passagers, & comme on n'avoit qu'une Chaloupe, on n'en put ce jour-là sauver que la moitié. Il survint ensuite un mauvais têms, & il fallut attendre trois autres jours pour débarquer le reste. Personne ne savoit, où l'on étoit, & quand tous furent réünis, on prit le premier chemin, que l'on rencontra. Enfin l'on arriva à un lieu nommé *S. Hilaire de la Ressive*, à 12. lieuës à l'Est de la Ville de S. Jean de Portoric, où l'on se reconnut. Il y avoit là cinq ou six Habitans, qui reçurent assés bien les François. Le lendemain M. Bodard, qui se portoit mal, envoya son Lieutenant avec M. de Pouancey, au Gouverneur de l'Isle, pour lui demander le secours, dont il avoit besoin, & le prier de lui permettre d'envoyer avertir M. de Baas, qui devoit être à Sainte Croix, de la situation, où il se trouvoit. 1673.

Le Gouverneur savoit déjà le naufrage de l'Ecueil, & on lui avoit même rapporté que tout l'Equipage s'étoit sauvé en chemise. Il crut cette occasion favorable, pour affoiblir la Colonie Françoise de S. Domingue, que l'Espagne regardoit toujours, & qu'elle a encore regardée long têms depuis, comme un assemblage de Corsaires & de gens sans aveu; il retint prisonniers les deux Officiers,

Conduite indigne du Gouverneur de Portoric.

1673. & envoya son Sergent Major à S. Hilaire, avec ordre de faire camper les François, & de les garder soigneusement : ensuite il dépêcha une Barque à San-Domingo, pour donner avis de tout au Président, & lui demander ses ordres. Ce Président fit partir sur le champ deux Officiers pour Portoric, où ils ne resterent que trois jours: ils voulurent voir les François en s'en retournant, & dirent à M. d'Ogeron qu'ils alloient visiter Leogane & le petit Goave. Il arriva dans le même têms une Barque, pour emporter toutes les armes, & quelques menus cordages de l'Ecueil. La pensée vint alors à M. d'Ogeron de s'en emparer; il le proposa à M. Bodard, qui d'abord n'y trouva nulle difficulté: neanmoins après y avoir réflechi, il crut l'entreprise trop hazardeuse. M. d'Ogeron lui dit, qu'il répondoit du succès; qu'il leur étoit fort aisé de se rendre maître du peu d'Espagnols, qui les gardoient; de faire embarquer le Contador, & les principaux Officiers dans la Barque, pour servir d'ôtages, & de pourvoir ainsi à la sûreté de ceux, qui ne pouvoient pas tenir dans ce Bâtiment. „ Mais „ personne ne voudra rester, reprit M. Bodard. „ Je resterai, répartit M. d'Ogeron, tous „ les gens de la Côte resteront avec moi, & „ je me declarerai l'auteur de l'entreprise." Il eut beau dire, il ne put surmonter la crainte de M. Bodard, qui d'ailleurs ne doutoit pas que M. de Baas ne l'envoyât chercher, & ne vouloit pas donner aux Espagnols le moindre sujet de le traiter en Ennemi.

M. Bodard manque

Il est vrai que tout ce qu'il croïoit avoir à craindre de pis, la France & l'Espagne étant alors

1637.

une belle occasion de se sauver.

alors en paix, c'étoit de languir quelque têms dans l'espece de captivité où il se trouvoit, & il ne lui venoit pas dans l'esprit que le Gouverneur de Portoric, ni le Président de San-Domingo voulussent attenter à la vie, ou à la liberté d'un Equipage d'un Navire de Roi, qu'un accident imprévû avoit fait échoüer sur leurs Côtes. Mais M. d'Ogeron, qui connoissoit mieux que lui cette Nation, & de qui tous ces préludes avoient fort confirmé les soupçons, ne perdit point de vûë son dessein, & résolut de l'éxécuter. M. Bodard s'en défia, & prit de bonnes mesures pour l'empêcher; ainsi la Barque s'en retourna. Il restoit encore deux canots, que les Espagnols ne faisoient point garder, parce qu'ils ne les croyoient point en état d'aller une lieuë en Mer. M. d'Ogeron n'en jugea pas de même; d'ailleurs rien ne lui paroissoit impossible, pour se tirer des mains des Espagnols; & la mort même, qu'il alloit affronter sur Mer, lui sembloit un moindre mal, que le triste sort, auquel il se voyoit exposé. Ayant donc trouvé trois hommes de résolution, il convint avec eux de s'embarquer la nuit suivante dans un des deux canots.

M. d'Ogeron se sauve, & arrive à la Tortuë.

Ils y étoient déjà, tout prêts à pousser au large, lorsque le courage manqua tout à coup à l'un d'eux, nommé la Forêt, qui devoit servir de Pilote. Le prétexte, qu'il prit, pour rompre une entreprise, qui l'effrayoit, fut de dire que la Jarre, où l'on avoit mis l'eau, étoit gâtée; on lui dit qu'on en iroit chercher une autre, il répondit que le têms ne le permettoit pas, & que le jour seroit ve-

1673. venu, avant qu'on fût de retour. On le pria de remettre au moins le Canot, où on l'avoit pris, afin que les Espagnols ne s'apperçussent de rien, & que la nuit suivante on pût s'y rembarquer; il fit semblant d'y consentir, mais il alla l'échouer auprès du Corps-de-Garde, & rompit la Jarre. Les Espagnols virent bien le lendemain que quelqu'un avoit voulu s'évader, & deux jours après, tous les François furent envoyés dans un lieu nommé *la Gonade*: M. d'Ogeron, je ne sai pourquoi, fut laissé seul à la Ressive. Je ne sai non plus ce qui arriva ensuite; mais après que nos gens eurent passé quelques jours à la Gonade, on les mena dans une Savane, qu'on appelloit la Savane malheureuse, où on les laissa presque mourir de faim; mais plusieurs quitterent ce Poste, où on ne les gardoit pas bien, & retournerent à la Ressive, où le Peuple étoit très-humain, & s'étonnoit fort que M. de Baas ne vînt point, ou n'envoyât personne pour retirer tant de braves gens de la misere, où ils étoient.

M. d'Ogeron profita de ce retour, gagna encore trois hommes, se saisit du même Canot, où il s'étoit embarqué pour le même dessein trois mois auparavant, & y entra lui quatriéme, sans aucunes Provisions, sans Rames & sans Voiles. Des bouts de Planches suppléerent aux Rames, les Chapeaux, & les Chemises servirent de Voiles, la Mer étoit belle, & l'on fit assés aisément le trajet de l'Isle de Portoric, à celle de Saint Domingue. Il est vrai que les quatre Voyageurs étoient plus morts que vifs, quand ils arriverent à Samana, & que, s'ils n'y eussent pas ren-

rencontré fort à propos des Boucaniers, pour leur donner les secours, dont ils avoient un extrême besoin ; ils y auroient péri d'épuisement. M. d'Ogeron éprouva en cette occasion, jusqu'où alloit l'affection des Peuples pour lui. Après qu'il se fût un peu reposé, on le conduisit à la Tortuë, où la joye de le revoir, fut d'autant plus grande, qu'elle étoit inesperée. Mais la sienne n'étoit pas bien pure, tant qu'il ne pouvoit point la partager avec les Compagnons de son naufrage. 1673.

Conduite de M. de Baas en cette occasion.

Il apprit en même têms, que M. de Baas, ne voulant pas même révoquer en doute qu'ils ne fussent tous morts, ne songeoit point du tout à rien faire pour les retirer des mains des Espagnols. „ Cependant, ajoûtoit-il dans „ son Memoire, sur ce que M. du Bonneau, „ Commandant de la petite Infante, avoit „ dû lui dire, il devoit soupçonner que nous „ avions échoüé sur l'Isle de Portoric, dont „ les Castillans ont de tout têms passé pour „ les plus cruels & les plus méchans hommes „ du monde. On se souvenoit encore, que „ 23. ans auparavant, le Frere du Prince „ Robert, y ayant fait un semblable naufra- „ ge, y fut empoisonné, & tous ses gens, „ qui étoient en grand nombre, y furent „ massacrés au pied d'une Montagne, qu'on „ appelle encore la Montagne des Anglois." Il disoit ensuite, que cette négligence de M. de Baas, dont véritablement on murmuroit partout, avoit déjà produit de fort mauvais effets, que dès le têms, qu'il étoit encore à Portoric, on y avoit mis en délibération de les massacrer tous, qu'on ne leur donnoit que deux rations de Viande en huit jours, que le

1673. le Major, qui commandoit à la Reſſive, avoit eu défenſe de leur rien vendre, & que quand on les tranſporta à la Gonade, on avoit poſté 250. hommes ſur le Bord d'une Riviere, qu'ils devoient paſſer, apparemment pour faire main-baſſe ſur eux. „ Après-„ tout, remarquoit-il en finiſſant, que coû-„ toit-il au Gouverneur Général d'envoyer „ une Barque à Portoric, pour s'informer, „ ſi on n'y avoit point eu de nouvelles de „ l'Ecueil? "

Le Chevalier de Saint-Laurent envoye redemander les François au Gouverneur de Portoric, qui refuſe de les rendre.

M. de Baas en apprit enfin; mais il paroît que ce fut le Chevalier de Saint-Laurent, qui eut les premiers avis; ce qui eſt certain, c'eſt qu'il dépêcha une Barque au Gouverneur de Portoric, pour lui redemander les François, qu'il retenoit contre la foi publique, pour l'aſſûrer qu'il ſeroit exactement rembourſé de tous les frais, qu'il auroit faits, & pour lui offrir de garder un nombre d'Officiers, juſqu'à l'entier payement de ce qui ſeroit dû. Le Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire ce qu'on ſouhaitoit de lui, & que cela dépendoit uniquement du Préſident de San-Domingo. Il accompagna ſon refus de beaucoup de politeſſe par écrit; mais ſes manieres n'y répondirent pas, il ne voulut pas même permettre au Patron de la Barque de voir aucun François, & il le fit repartir ſur le champ. On apprit en même têms, apparemment par ce même Patron, que nos gens avoient ſix ſols à dépenſer par jour, & que néanmoins ils manquoient preſque de tout. Sur ces entrefaites, M. d'Ogeron écrivit à M. de Baas, que ſon deſſein étoit d'aller à main armée à Portoric ſe faire ren-

rendre les François, qu'on y retenoit, & qu'il le prioit de lui envoyer un ou deux Vaisseaux de force. C'est ce dont tout le monde convient; mais M. d'Ogeron ajoûte, que M. de Baas ne l'a pas fait, qu'apparemment il ne l'a pu, & qu'il ne se plaint que de son malheur, qui le prive de 300. Hommes les meilleurs de sa Colonie. D'un autre côté, M. du Ruau Pallu, qui étoit pour lors aux Isles Agent Général de la Compagnie, manda à M. Colbert que M. d'Ogeron n'avoit pas voulu attendre le convoi, qu'il avoit demandé. 1637.

A quoi il tient qu'il ne les relâche.

On apprend encore par la même Lettre de M. Pallu, que M. de Baas s'étoit enfin déterminé à envoyer redemander les François Prisonniers au Gouverneur de Portoric, lequel avoit consenti, moyennant la somme de trois mille Pieces de huit, que cette somme ayant paru exorbitante à M. de Baas, il avoit fait partir pour Portoric la Fregatte du Roi la Friponne, commandée par M. de Gros-Bois, avec ordre de tâcher d'obtenir quelque diminution, que le Gouverneur s'étoit obstiné à vouloir toute la somme, & M. de Baas à ne la point donner. „ Je crois, „ ajoûte M. Pallu, qu'encore que M. de „ Baas ait bien des raisons pour ne pas faire „ ce payement, il auroit mieux vallu donner „ l'argent, que de voir périr misérablement „ des Officiers, un grand Equipage, & 300. „ Boucaniers, qui s'étoient sacrifiés volon„ tairement pour le service du Roi." Il n'y avoit plus d'espérance que dans l'expedition de M. d'Ogeron, & elle paroissoit d'autant mieux fondée, que ce Gouverneur avoit un guide,

1673. guide, qui avoit demeuré 20. ans à Saint Jean de Portoric, & lui avoit promis de lui faire prendre cette Ville.

M. d'Ogeron part pour Portoric. Il avoit assemblé pour cette expedition jusqu'à 500. Hommes, qui se trouverent prêts à partir le 15. de Septembre, sur plusieurs petits Bâtimens. Mais comme c'est alors la saison des Ouragans, il différa son départ jusqu'au 7. d'Octobre. Il étoit à peine en Mer, qu'il eut à essuyer une rude Tempête, qui l'obligea de relâcher. Deux jours après il appareilla de nouveau; mais depuis Monte-Cristo jusqu'à Samana, il eut les Vents & les Marées si contraires, qu'il mit un mois entier à faire les cinquante lieuës, que l'on compte de l'un de ces deux endroits à l'autre. Il se rendit ensuite à la Gonade, qui est à l'Ouest de Portoric: on lui dit là que le Gouverneur étoit dans le dessein de rendre la liberté aux François, & qu'il avoit donné ordre de lui envoyer à Saint Jean les Vaisseaux, qui viendroient les redemander. Cet ordre fit juger à M. d'Ogeron, que ce Gouverneur vouloit chicaner, par la raison qu'encore qu'il n'y ait que 24. lieuës de la Gonade à Saint Jean, il n'est presque pas possible de les faire par Mer à cause des Brises, qui sont extraordinairement fortes, & soufflent toûjours du côté, où il falloit aller. Il ne laissa pas de l'entreprendre, mais il y avoit à peine quatre heures qu'il étoit à la voile, qu'un Vent du Nord-Est furieux, dont il fut tout à coup assailli, le mit en grand danger. Il voulut pourtant tenir bon; mais le lendemain le Vent tourna au Nord, & devint encore plus violent, la plûpart des

des Voiles furent emportées, & son Vaisseau s'ouvrit. Il fallut enfin gagner la Terre, d'où il ne fut pas possible de partir de trois semaines. 1673.

Ce qui inquietoit le plus M. d'Ogeron, c'est que ses vivres étoient presque tous consumés, & qu'il n'avoit pu faire de provisions de viandes à Samana, comme il s'y étoit attendu. Malgré tout cela, dès que la Mer fut pratiquable, il se rembarqua; mais les Brises se trouverent si violentes, que la moitié de sa Flotte fut contrainte de relâcher, & qu'il fut huit jours à gagner les premieres Terres de Portoric, ce qui se fait communément en deux fois 24. heures. Il n'avoit plus que deux Bâtimens, sur lesquels il y avoit 300. Hommes, il fit sa descente sans opposition, forma un Bataillon de tout ce qu'il avoit de monde, & s'avança un peu dans le Pays: il fit quelques Prisonniers, qui s'offrirent à lui faire trouver de la viande pour de l'Argent, & à donner avis au Gouverneur de son arrivée, & du dessein qui l'amenoit. Ils lui dirent qu'en attendant sa réponse, il pouvoit envoyer ses gens à la Chasse pour vivre. Il les crut, & les mit en liberté; mais au bout de huit jours n'entendant point parler d'eux, il prit le parti de faire un détachement, & de l'envoyer à deux lieuës de l'endroit, où il étoit, pour tâcher d'avoir des vivres; il s'y en trouva en effet, mais le détachement tomba en revenant dans une Embuscade, où dix-sept François & plus de 30. Espagnols demeurerent sur la place. M. d'Ogeron vit bien alors, qu'avec le peu de monde, qui lui restoit, il lui étoit

Succès de son expedition.

im-

1673. impossible de rien entreprendre, & craignant que pendant son absence le President de San-Domingo, qui avoit fait tirer depuis peu un grand chemin, depuis cette Capitale jusqu'à cinq lieuës de Leogane, ne tentât quelque entreprise sur le Cul-de-sac, il jugea à propos de s'en retourner à la Tortuë, où il arriva les derniers jours de l'année. Il conçut un véritable chagrin d'avoir manqué son coup. Mais ce fut bien pis encore, quand au bout de six mois, un des Prisonniers de Portoric, s'étant sauvé de cette Isle, lui apprit que son expedition n'avoit point eu d'autre effet, que de faire massacrer tous les François, qu'il vouloit secourir, à la reserve de quelques Officiers, & de quelques Particuliers, que des Espagnols avoient sauvés par pitié.

Le Gouverneur de Portoric fait embarquer les Officiers François pour le Perou, ils sont délivrés par un Anglois.

Le sort des Officiers, qu'on avoit reservés dans ce massacre, & qui avoient d'abord été menés à Saint Jean, n'eût pas été plus heureux, si la Providence n'eût renversé les desseins du perfide Gouverneur de Portoric. Ils étoient dix-sept en tout, & de ce nombre étoit M. de Poüancey. Sa bonne mine l'avoit, dit-on, fait prendre d'abord pour le Gouverneur de la Tortuë, & il s'étoit porté pour tel de concert avec son Oncle, lequel n'ayant pas un fort grand air, s'étoit laissé confondre avec le commun, pour être plus en état de se sauver, n'étant pas observé de si près. Quelque têms après le massacre, dont j'ai parlé, tous ces Officiers furent embarqués dans un Navire, dont le Capitaine eut ordre de les passer en Terre Ferme, pour être conduits au Perou. Mais par bonheur pour eux, le Navire qui les portoit, fut attaqué

taqué en allant à la Havane par un Corsaire Anglois, nommé *Pitrians*, lequel s'en rendit le Maître, après un très-rude combat. Les Espagnols s'attendoient bien qu'on ne leur feroit aucun quartier; mais ils trouverent dans ceux même, dont ils croyoient avoir plus à craindre, des Protecteurs, qui leur sauverent la vie. M. de Poüancey eut surtout un fort grand soin du Capitaine, qui avoit reçu cinq coups de Fusils dans le combat, & après avoir beaucoup contribué à sa guérison, il lui procura la liberté. Pour le Corsaire, outre la gloire, qu'il s'étoit acquise par sa valeur, & le plaisir d'avoir brisé les fers de tant d'honnêtes gens, il trouva dans sa prise cent mille Ecus en Réales, ou Escalins d'Espagne, dont une partie étoit destinée à payer la Garnison de la Havane. 1673.

Il projette de chasser les Espagnols de toute l'Isle.

Sur ces entrefaites, le Roi d'Espagne déclara la guerre à la France, en faveur de la Hollande, & M. d'Ogeron, qui apprit cette nouvelle à son retour à la Tortuë, songea sérieusement à executer un dessein, qu'il avoit formé depuis quelque têms : c'étoit d'enlever aux Espagnols tout ce qui leur restoit de l'Isle de Saint Domingue. Il dressa son Plan sur celui, que les Anglois avoient suivi, en se rendant Maîtres de la Jamaïque, c'est-à-dire, qu'il projetta de se saisir de tous les Ports occupés par les Espagnols; ou du moins de les bloquer. Dans cette vûë il commença par envoyer une Colonie vers le Cap Tiburon, sur la Côte du Sud; il en fit ensuite partir une seconde pour la presqu'Isle de Samana, & ces deux Etablissemens, ne laissant point aux Ennemis d'autre sortie à la Mer que San-

Do-

1673. Domingo, il songea aux moyens de réduire cette Capitale. Il fut quelque têms après que la premiere des deux Colonies, dont nous venons de parler, n'avoit point réüssi. Ses gens s'étoient placés dans une plaine, qu'on appelle aujourd'hui *le fond de l'Isle Avache*, & songeoient à s'y fortifier, mais les Espagnols ne leur en donnerent pas le têms; ils vinrent en grand nombre tomber sur eux, lorsqu'ils y pensoient le moins, détruisirent tout ce qu'ils trouverent d'Edifices sur pied, & les nouveaux Colons furent trop heureux de pouvoir se réfugier ailleurs. Cet échec ne déconcerta point M. d'Ogeron, mais il ne crut pas devoir s'opiniâtrer à un Etablissement, dont il pouvoit absolument se passer pour son dessein principal; & il s'appliqua tout entier à augmenter & à fortifier celui de Samana, qui lui étoit beaucoup plus nécessaire.

Description de Samana. J'ai dit au commencement de cette Histoire, que Samana est une Péninsule dans la partie Orientale de Saint Domingue: l'Isthme qui la joint à la grande Terre, n'a pas plus d'un quart de lieuë de large, & il est fort aisé à défendre, parce que le terrein en est marécageux. La Péninsule a environ cinq lieuës de largeur moyenne, sur quinze à seize de longueur, ce qui lui en donne au moins quarante de circuit. Elle court dans sa longueur à l'Est-Sud-Est, & laisse ouverte au même air de Vent une Baye profonde de 14. lieuës, où le mouillage est à 14. brasses & plus, & si commode, que les Navires y peuvent être amarrés à terre. L'entrée & le dedans sont remplis de petits Islets & de Cayes, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la terre

terre du côté de l'Oueſt. Le terrein de la Preſqu'Iſle, quoique peu uni, eſt très-fertile, & ſa ſituation très-avantageuſe pour le Commerce, & pour l'atterrage des Navires, qui viennent d'Europe. Nos Avanturiers avoient eu dès le commencement la penſée de s'établir dans un poſte ſi important; mais la trop grande proximité de San-Domingo, qui n'en eſt qu'à 20. lieuës, & d'où ils pouvoient s'attendre qu'on ne ceſſeroit point de les harceler, leur avoit fait préférer la Tortuë, beaucoup plus éloignée & plus difficile à attaquer. 1673.

Il ne laiſſa pourtant pas d'y avoir toûjours un grand nombre de Boucaniers à Samana, tant que ce Corps fut floriſſant: les Flibuſtiers y fréquenterent auſſi plus qu'en aucun autre endroit de la Côte, & toutes ces raiſons acheverent de déterminer M. d'Ogeron à y envoyer une Colonie, dont il donna le Commandement à un nommé Jamet. Ce Chef n'avoit que des hommes dans ſa Troupe, & le Gouverneur avoit jugé, ſans doute fort ſagement, qu'il ne falloit point ſi-tôt envoyer des Femmes dans un lieu, où il faudroit d'abord être plus Soldat qu'Habitant. Mais le hazard ayant fait mouiller dans la Baye de Samana un Navire Maloin, qui portoit des Filles à la Tortuë, les nouveaux Colons prirent chacun la leur, que le Marchand n'eut aucune peine à leur laiſſer, parce qu'ils en payerent le prix, & M. d'Ogeron, qui dans le fond ne demandoit pas mieux, diſoit-il, que d'enchaîner tous ſes Avanturiers, ne fut pas trop fâché, que ceux-ci ſe fuſſent d'eux-mêmes engagés dans ſes

Etabliſſement dans cette Preſqu'Iſle.

1675. fers, quoiqu'un peu plûtôt qu'il n'eût souhaitté.

M. d'Ogeron passe en France, & y meurt.

L'année suivante, la Compagnie des Indes Occidentales fut supprimée, & le Roi ayant repris tous ses droits sur les Isles de l'Amérique, les afferma cent mille Ecus à une autre Compagnie, qu'on appella la Compagnie des Fermiers du Domaine d'Occident. Sur cette nouvelle M. d'Ogeron passa en France pour proposer à la Cour son projet de la Conquête de toute l'Isle de Saint Domingue. Il croyoit avec raison qu'il ne s'agissoit que de se rendre Maître de San-Domingo, & il répondoit de prendre cette Capitale avec ses seules forces, pourvû que le Roi voulût bien envoyer une Escadre assés forte pour en boucler le Port. Il avoit aussi dressé un plan pour rendre sa Colonie florissante : il prétendoit y entretenir trois Garnisons, payer les appointemens du Gouverneur, & donner encore au Roi 40000. livres tous les ans de pur benefice, sans que Sa Majesté fût obligée de faire aucune avance ; mais étant arrivé à Paris malade d'une Lienterie inveterée, que ses dernieres fatigues avoient apparemment renduë incurable, il y mourut sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, sans avoir pu voir, ni le Roi, ni le Ministre. La Compagnie des Indes lui étoit restée redevable de sommes assés considerables, dont on assûre que ses Heritiers n'ont jamais touché un sol. Il est au moins certain qu'il est mort pauvre, après avoir eu bien des moyens legitimes d'amasser de grandes richesses ; mais il est mort avec une réputation, qui rendra sa mémoire immortelle dans les fastes de la Colo-

Colonie de Saint Domingue. On a pû remarquer en lisant cette Histoire, qu'il avoit 1675. été malheureux dans presque toutes ses Entreprises ; mais on doit convenir qu'il fut l'homme du monde, qui mérita moins de l'être, que son courage ne l'abandonna jamais, & que sa vertu le mit toûjours audessus de ses malheurs.

Caractere de son Successeur.

En partant pour France, il avoit partagé le commandement entre M. de Poüancey son Neveu, qu'il avoit envoyé au Cul-de-Sac de l'Ouest, & le Sieur Tarin de Cussy, qu'il avoit laissé à la Tortuë. A sa mort, ces deux Officiers, de Collegues devinrent Rivaux, & tous deux paroissoient également dignes de la place, à laquelle ils aspiroient ; mais le premier, outre son propre mérite, avoit encore celui de son Oncle, qui parloit pour lui, & il n'eut pas de peine à l'emporter sur son Competiteur. La nouvelle en fut reçuë des Avanturiers avec une joye, qu'ils firent éclater d'une maniere bien flatteuse pour le nouveau Gouverneur. Aussi n'y avoit-il rien de plus semblable à M. d'Ogeron que son Neveu : il avoit même l'air plus grand & plus noble, ainsi que je l'ai déja remarqué. Au premier abord, on le croyoit fier & hautain, peut-être même l'étoit-il un peu naturellement ; mais il sût toûjours corriger ces dehors par tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira, & se conserva jusqu'au bout la confiance & l'affection d'un chacun. Il ne voulut jamais souffrir, non plus que son Oncle, qu'aucun Avocat ni Procureur s'établît dans son Gouvernement, de peur que les Procès ne s'y introduisissent avec eux, &

 jamais

1675. jamais il n'y eut plus de bonne-foi dans le Commerce, & moins de démêlés entre les Particuliers, que pendant le Gouvernement de ces deux Gentilshommes, qui éclairés du seul bon sens, & guidés par une droiture inflexible, & un désinteressement entier, prononçoient des Arrêts, ausquels personne ne refusoit de souscrire.

Une Escadre Hollandoise brûle plusieurs Vaisseaux Marchands, dans le Port du petit Goave.

Cependant à peine M. d'Ogeron étoit parti de la Tortuë, qu'il parut sur la Côte du Nord de Saint Domingue une Escadre Hollandoise, composée d'un Brigantin, & de quatre Vaisseaux de 52, de 44, de 30, & de 26. Canons, sur laquelle il y avoit 900. Hommes, & qui étoit commandée par l'Amiral Jacob Binsker. M. de Cussy eût même avis que cet Amiral avoit des intelligences avec des Habitans du Cap, qui lui avoient promis de se déclarer pour lui. Il y accourut aussi-tôt, & après s'être assûré de ce quartier, il retourna à la Tortuë, où peu de jours après il fut informé que Binsker étoit entré le 15. de Juillet au petit Goave, dans le dessein d'y enlever, ou d'y brûler tous les Vaisseaux François, qui s'y étoient retirés. Ce n'étoit que de très-petits Bâtimens assés mal armés, & encore plus mal équipés, qui faisoient le cabotage le long des Côtes du Cul-de-Sac; ils ne laisserent pas, en voyant venir l'Escadre Hollandoise, de se préparer à une vigoureuse défense. Le Combat commença vers les cinq heures du soir, & dura jusqu'à la nuit. La premiere heure, on étoit à la portée du Mousquet, & les François se battirent avec beaucoup d'ordre & de valeur. Les Ennemis s'éloignerent ensuite, & alors la

la disproportion des forces devint plus sensible; les François n'ayant que de petits Canons, & le feu ayant pris à un de leurs Vaisseaux, qui sauta en l'air, la Victoire ne laissa pourtant point encore de balancer quelque têms. Enfin les Equipages n'en pouvant plus, il fallut faire échouer les Navires, & se sauver. La perte des Hommes fut assés égale de part & d'autre, & fut d'environ 400 de chaque côté. Le lendemain à la pointe du jour, les Ennemis armerent leurs Chaloupes, & à la faveur de leur Canon allerent à bord des Navires François, qu'ils trouverent abandonnés, il y en avoit même trois de coulés à fond. Ils les releverent, & quoiqu'ils ne fussent qu'à une portée de fusil de terre, & qu'ils travaillassent à découvert, on ne tira pas un coup sur eux; la peur ayant sans doute saisi les Habitans. Nous verrons dans la suite plus d'un exemple d'une pareille lâcheté; ils surprennent toûjours dans des hommes, ausquels on a vû faire des choses, qui paroissent au-dessus de l'humanité; mais cette surprise vient, de ce qu'on ne connoît pas assés la nature de cette Bravoure brutale, qui n'ayant point la vertu pour principe, & tenant plus de la férocité, que de la véritable valeur, inspirée par l'honneur & le zèle de la Patrie, prend par accès, comme la rage, n'agit que par le mouvement de quelque violente passion, & manque souvent au besoin. Il est d'une grande sagesse de savoir la mettre en œuvre à propos, & de n'y jamais trop compter; sur-tout dans la défense, qui demande une valeur reflechie & de sang-froid, que rien ne peut contrefaire.

1675.

1676. Autre Escadre, dont un Capitaine Suédois rompt toutes les mesures.

L'année suivante, au commencement de Juin, M. de Cussy étant encore allé visiter le Cap, fut averti tout en débarquant, qu'on voyoit paroître quatre gros Navires, lesquels à leur manœuvre paroissoient Ennemis. Peu de têms après on en vit neuf, qui prenoient la route de la Tortuë. M. de Cussy donna aussi-tôt les ordres nécessaires pour la garde des Côtes, & s'étant jetté dans une Barque longue, qui se rencontra fort à propos sous sa main, il arriva à la Tortuë 30. heures avant les Ennemis, ce qui lui donna le têms de recevoir du secours de la grande Terre, & de disposer toutes choses, pour être en état de se défendre, s'il étoit attaqué. Il y avoit dans la Rade de la Tortuë un Navire Suédois, commandé par un nommé Smith ou Esmith. M. de Cussy l'engagea à aller reconnoître les Ennemis, & à lui donner avis de tout par des signaux, dont il convint avec lui; ce que Smith executa ponctuellement. Il fit encore plus; car comme il n'étoit point suspect aux Hollandois, les voyant dans la résolution de mettre leurs Chaloupes à l'eau pour enlever un petit Navire, qui étoit mouillé dans le Cap, il les en dissuada, en leur disant qu'ils étoient découverts. Il retourna ensuite à la Tortuë, où il ramena 70. Prisonniers François & Anglois, parmi lesquels étoit le Superieur des Capucins. La Flotte ennemie continuant sa route à l'Ouest, prit deux petits Navires, dont l'un avoit été dépêché, pour avertir le Cul-de-Sac d'être sur ses gardes, le débordement des Rivieres ne permettant pas d'y envoyer par terre; ainsi dix ou douze Bâtimens François, qui étoient

en traite dans les Rades Foraines, couroient grand risque ; mais Smith, qui avoit rejoint 1676. les Hollandois, se déroba la nuit de la Flotte pour les avertir, & ils se mirent en sûreté.

M. de Poüancey est nommé Gouverneur de la Tortuë le 16. Mars 1676.

Ce fut sur ces entrefaites, que M. de Poüancey reçut la nouvelle du choix, que le Roi avoit fait de lui pour succeder à son Oncle : j'ai dit qu'il avoit été nommé Commandant du Cul-de-Sac. Il se rendit aussi-tôt à la Tortuë, qui étant le seul endroit fortifié de la Colonie, convenoit plus qu'aucun autre, pour être le séjour ordinaire du Gouverneur. Néanmoins il la trouva presque entierement déserte en y arrivant, & ce qui y restoit d'Habitans prêts à l'abandonner. Il n'en rapporte point la raison dans la Lettre, qu'il écrivit sur cela à M. Colbert, le quatriéme de Mai de l'année suivante; mais il représente à ce Ministre, qu'il ne voit rien de plus préjudiciable au bien de la Colonie, que cet abandonnement ; que l'Isle de la Tortuë est plus fertile qu'aucun quartier de S. Domingue, que si elle venoit à tomber entre les mains des Ennemis, elle empêcheroit la communication des quartiers du Nord avec le Cul-de-Sac ; que le Port en est très-bon pour les Navires, qui ne tirent pas plus de dix-huit pieds d'eau, que pour les y mettre en sûreté, il suffit de faire la dépense de 12. Canons de 24. & d'une Garnison de 20. Soldats dans la Tour ; ce qui serviroit encore à retenir les libertins dans le devoir, & que ces raisons l'ont engagé à mettre tout en usage pour la rétablir. Il ajoûte, qu'il voit aussi beaucoup de disposition dans les Habitans à re-

1676. renoncer à la culture du Tabac, ce qui feroit la ruine du pays; & il donne assés à entendre, que le peu de liberté, qu'on laissoit pour la vente de cette marchandise, étoit ce qui la feroit manquer; au lieu que, si on la laissoit entierement libre, il s'en chargeroit bien-tôt 30. Navires tous les ans à la Côte S. Domingue.

La Colonie de Samana transportée au Cap François.

Au reste, quoique le nouveau Gouverneur n'eût pas moins à cœur l'avancement de la Colonie, à la tête de laquelle il se voyoit, que ne l'avoit eû son Prédécesseur, il ne porta pas si loin ses vûës; soit qu'il fût naturellement plus borné, & moins entreprenant; soit que les circonstances ne fussent plus les mêmes. Il ne songea donc qu'à maintenir les Etablissemens déjà formés, & il envoya même ordre aux Habitans de Samana de quitter cette Presqu'Isle, & de se transporter dans la plaine du Cap François. Ces Habitans témoignerent beaucoup de répugnance à obéir; ils répondirent néanmoins qu'ils le feroient, quand ils auroient consommé les vivres, qu'ils ne pouvoient emporter avec eux; mais les Espagnols ne leur en donnerent pas le loisir, & ils eurent tout lieu de reconnoître qu'on avoit eu raison de leur faire quitter un poste, qui ne pouvoit plus se défendre lui-même, & qui n'étoit pas à portée d'être secouru.

Prise du Cotuy.

Il est pourtant vrai qu'ils furent les aggresseurs; car, comme pour marquer aux Espagnols que, s'ils se retiroient de Samana, ce n'étoit pas qu'ils les apprehendassent, ils s'aviserent d'aller piller le Cotuy, Bourgade éloignée de leur habitation d'environ 15. lieuës à l'Ouest, & où ils ne trouverent aucune résistan-

fistance ; mais ils étoient à peine de retour à Samana, que les Espagnols eurent leur revanche. Un malheureux transfuge alla les avertir qu'il n'y avoit gueres dans les Habitations Françoises que des Femmes ; les Hommes étant répartis presque sur le champ pour la chasse : il ajouta même qu'il étoit aisé de surprendre tout à la fois l'Habitation & les Chasseurs, dont le Boucan étoit dans un endroit appellé la Montagne Ronde, & il s'offrit à les y conduire. Son offre fut acceptée, & il tint parole. Tout ce qui se trouva de François aux deux endroits marqués, furent passés au fil de l'épée. Un petit nombre de personnes des deux sexes se sauverent à la premiere allarme, & se rendirent en canot au Cap François. Peu de têms après il y eut des Avanturiers assés hardis pour retourner à Samana, où ils releverent quelques Habitations, & M. de Pouancey ne fut aparemment pas trop fâché de cette entreprise, qui pouvoit servir à établir de plus en plus le droit de la France sur cette Peninsule ; mais il ne jugea pas à propos de laisser long-têms une poignée d'Habitans dans un lieu si exposé, & il les obligea de le quitter une seconde fois. 1676.

Ce Gouverneur regardoit dès lors le Cap François, comme le poste, qui devoit donner plus de jalousie aux Espagnols, & qu'il importoit davantage de fortifier. Effectivement les Espagnols ont toujours depuis tourné leurs plus grands efforts de ce côté-là. Au commencement de l'année 1678. on eut des avis certains qu'ils s'assembloient pour le venir attaquer ; M. de Pouancey ne jugea pas à 1678.

M. de Pouancey fait une course dans le pays Espagnol.

 propos

1678. propos de les attendre ; il alla au devant d'eux, & les ayant rencontrés, il mit tout en usage pour les engager au combat : ils le refuserent, & il fallut se contenter de quelques escarmouches, où ils eurent sept ou huit hommes tués. Ils craignirent même aparemment de ne pouvoir pas éviter de combattre, s'ils differoient de faire retraite ; & pour la faire avec plus de diligence, les Cavaliers prirent les Fantassins en croupe derriere eux. Le Gouverneur, après cette fuite, qui éloigna pour quelque têms l'ennemi des Habitations Françoises, s'attacha avec une application infatigable, à fortifier les Etablissemens les plus exposés, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer ; & il les mit tous en si bon état, que ce fut en bonne partie, ce qui sauva la Colonie dans un des plus grands dangers, où elle se soit jamais trouvée. Ce fut à l'occasion d'une seconde tentative sur Curaçao, qui fut encore plus malheureuse pour la France, que la premiere ; mais qui n'eut pas des suites aussi funestes pour les François de S. Domingue.

Prise de Tabago par le Comte d'Etrées, qui manda à M. de Pouancey, de le venir joindre avec une partie de sa milice pour une se-

Il y avoit quelque têms qu'on travailloit dans nos Ports à un armement considerable, que quelques-uns crurent d'abord destiné pour la ville de San-Domingo. La Flotte étoit composée de 20 Vaisseaux de guerre, & d'un très-grand nombre de Brûlots ; & le Comte d'Etrées en eut le commandement. Sa premiere expédition fut la prise de l'Isle de Tabago, où les Hollandois avoient un très-petit Etablissement, & l'on fut assés surpris qu'une si belle armée navale, qui pouvoit se promettre d'exécuter les plus grands projets,

projets, s'attachât à un miserable Rocher, qui n'est bon à rien. De Tabago le Comte d'Etrées tourna vers Curaçao; mais ne croyant pas avoir encore assés de forces pour assûrer le succès de cette entreprise, il avoit pris de bonne heure ses mesures pour tirer un renfort considerable de S. Domingue. A peine M. de Pouancey étoit de retour de son excursion dans le pays Espagnol, que M. de Montortier & le Chevalier de Flaccourt Commandant, l'un l'Hercule, & l'autre l'Etoile, & suivis de deux Brûlots, le Brutal & le Serpent, arriverent au Cap François, & lui présenterent un ordre du Roi, pour mener au Comte d'Etrées 1200. Hommes des meilleurs, qu'il eût dans sa Colonie. Il obéït, quoiqu'avec la répugnance, qu'on peut imaginer, vû la situation, où il se trouvoit; mais il voulut auparavant se montrer à la tête de 800. Hommes du côté de Gohava, pour écarter de l'esprit des Espagnols jusqu'à la pensée qu'il songeât à sortir de son Isle. Il assembla ensuite au Cap les 1200. Hommes, qu'on lui demandoit; & les Vaisseaux du Roi ne s'étant pas trouvés en état de les porter tous, il en fit embarquer une partie sur quelques Bâtimens Flibustiers, qu'il trouva à sa main, & sur un Navire de la Rochelle, qui étoit dans le même Port.

1678. Seconde entreprise sur Curaçao.

Je ne sai ce qui l'obligea à relâcher à Puerto di Plata, mais cette relâche pensa avoir des suites bien fâcheuses pour sa Colonie. Un jeune garçon s'échappa sans être apperçu, & alla donner avis à Sant-Yago, que le Gouverneur François; & une bonne partie de ses meilleures Troupes, étoient en Mer. Il est

M. de Pouancey arrive à S. Christophle: proposition qu'il fait à M. d'Etrées

1678. assés vraisemblable que, si M. de Pouancey avoit été instruit de cette trahison, il eût été obligé de rompre son voyage, ou du moins de le differer; mais il ne connut le danger, que quand il en fut heureusement délivré par l'indolence, ou la lâcheté des Espagnols. Il ne resta que peu de jours à Puerto di Plata, & il se rendit à S. Christophle, où il fut bien reçû de M. le Comte d'Etrées; mais quand il sut qu'on n'en vouloit qu'à Curaçao, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise, & de dire qu'une pareille Bicoque ne meritoit pas l'honneur qu'on lui faisoit; qu'il répondoit bien de s'en rendre le maître avec 500. Flibustiers, & qu'il demandoit seulement qu'on fermât le port avec trois Navires. M. d'Etrées convint assés qu'on pouvoit réduire cette Isle avec des Forces bien inférieures à celles qu'il avoit; mais il ne jugea pas à propos de rien changer à la destination de sa Flotte. Il appareilla après les Fêtes de Pâques, & fit route vers Curaçao, marchant en ordonnance de bataille, avec le même appareil & les mêmes précautions, que s'il se fût agi de conquerir la nouvelle Espagne, ou le Perou.

La Flotte échoüe sur les Isles d'Avés.

On n'étoit plus qu'à quelques lieuës des Isles d'Avés, qui sont toutes environnées de Brisans cachés sous l'eau, lorsque M. d'Etrées trompé par le plus grand nombre de ses Pilotes, envoya sur le soir un ordre à tous les Vaisseaux de courir toute la nuit un air de vent, qu'il marqua, & qui portoit directement sur les Isles, dont il ne se croyoit pas si proche. Du Breuil son premier Pilote l'avertit du danger, où il mettoit sa Flotte;

M.

M. d'Amblimont Capitaine de Vaisseau lui envoya donner le même avis; mais il ne crut pas devoir changer l'ordre, qu'il avoit donné. Sur la mi-nuit 18. Navires, qui marchoient sur la même ligne, toucherent presqu'en même tems, & s'ouvrirent d'abord. Le Bourbon commandé par M. de Sourdis, le Dromadaire grosse Flutte de charge, deux Brûlots, & l'Hopital de l'armée étoient un peu derriere; ils eurent le têms de revirer de bord, & servirent, quand le jour fut venu, à sauver les Equipages, dont on perdit 300. Hommes au plus. Quelques Bâtimens Flibustiers, se briserent aussi, & entr'autres celui, qui portoit M. de Pouancey, lequel étant d'abord passé dans un autre, reprit sur le champ la route de S. Domingue. Il y trouva toutes choses fort tranquilles, les Espagnols, quoiqu'ils eussent envoyé des Espions, pour vérifier le rapport du Transfuge François, n'ayant rien osé entreprendre, dans la crainte d'une représaille, qu'ils ne se trouvoient pas en état de soutenir, ou s'étant flatté que le retour du Gouverneur ne seroit pas si prompt. 1678.

Les Hollandois ne furent pas si timides; ils voulurent avoir leur revanche du mal, qu'on leur avoit fait à Tabago, & de celui, qu'on avoit voulu leur faire à Curaçao. Ils parurent avec une Escadre à la hauteur du petit Goave, & enleverent le long de cette Côte jusqu'à 12. Vaisseaux chargés de Tabac. Un de ces Bâtimens appartenoit à M. du Casse, qui le racheta sur le champ. Ces hostilités ne les empêcherent pas de faire la traite, & ils acheterent encore plus de Tabac

Les Hollandois font plusieurs prises à la Côte de l'Ouest.

 des

1678. des Habitans, qu'ils n'en avoient pris. Ils firent même assés entendre qu'ils regarderoient volontiers S. Domingue, comme un pays neutre, pourvû qu'on les y laissât faire le Commerce. L'on ne pouvoit pas leur refuser la justice de reconnoître qu'ils en avoient toujours usé avec beaucoup de droiture : ainsi malgré l'animosité réciproque des deux Nations, & les ordres réïterés de la Cour, ils furent bien reçûs toutes les fois qu'ils parurent pour trafiquer.

Entreprise malheureuse des Flibustiers sur Sant-Yago de Cuba.

Les Flibustiers de leur côté étoient au désespoir d'avoir entierement perdu le fruit de leur dernier voyage, & M. de Pouancey, pour les consoler, leur proposa d'aller insulter Sant-Yago Capitale de Cuba. 800. Hommes s'engagerent pour cette expédition, & on leur donna pour Chef le Sieur de Franquesnay, qui l'année suivante fut fait le premier Lieutenant de Roi au Gouvernement de la Tortuë, & Côte S. Domingue. Le débarquement se fit au Sud-Est de la Ville, pendant la nuit, & nos Braves se mirent aussi-tôt en marche par un très-beau clair de Lune. Ils étoient déja proche de la Ville, lorsqu'ils s'égarerent au pied d'une montagne, qui étoit sur leur chemin, & autour de laquelle ils tournerent long-têms, sans savoir où ils étoient. Il arriva même que ceux, qui avoient la tête de l'armée, se trouvant vis-à-vis de l'arriere garde, ils la prirent pour une troupe ennemie, & la chargerent; il est vrai qu'on ne fut pas long-têms sans se reconnoître, parce qu'on se mit à crier des deux côtés en François, *tuë, tuë*; mais cet accident fit manquer l'expédition. Les Espagnols avertis

tis par les coups de fusils, qu'ils avoient entendu tirer, se tinrent sur leurs gardes, & le jour ayant bientôt paru, il y eût eu de la témerité à aller avec si peu de forces affronter une Ville, qui pouvoit en peu d'heures mettre 4000. Hommes sous les armes. Il fallut donc songer à regagner les Navires, & l'on reprit le chemin de la Tortuë. 1678.

Autres expeditions plus heureuses.

Troisiéme prise de Maracaïbo.

Une autre troupe de Flibustiers fut plus heureuse dans la même Isle de Cuba, où elle prit & pilla le Port du Prince; S. Thomas sur l'Orenoque & Truxillo dans le Continent eurent le même sort; & le Capitaine Granmont Parisien, si célébre dans l'Histoire des Flibustiers, surprit Maracaïbo. M. Pouancey l'avoit laissé sur les Isles d'Avés, pour recueillir ce qu'il pourroit des débris du naufrage, & carener les Navires Flibustiers, qui n'étoient pas en état de tenir la mer. Quand cela fut fait, Granmont se trouva court de vivres, & le têms étant favorable pour aller dans le Golphe de Venezuela, il forma sur le champ le dessein de faire une descente à Maracaïbo. Le Fort de la Barre l'arrêta d'abord; sa Garnison étoit de 70. Hommes, qui y entroient par une échelle de corde: ils avoient douze Canons avec plusieurs Pierriers en batterie, & le Commandant parut très-disposé à ne se pas rendre, qu'il n'y fût forcé; il changea néanmoins de sentiment au bout de deux jours. Les François avoient ouvert une tranchée, & l'avoient déjà poussée jusqu'à la portée du Canon: ils se préparoient à dresser une batterie, & les échelles étoient prêtes pour l'assaut. Ces préparatifs intimiderent cet Officier, qui se rendit pri-

sonnier

1678. ſonnier de guerre, à condition d'être mis en liberté avec toute ſa Garniſon, lorſque les François feroient leur retraite: Il ſortit avec ſon épée, tous ſes Soldats & Officiers furent deſarmés, & un pareil nombre de Flibuſtiers furent mis en garniſon dans la Place.

Granmont tira enſuite droit à la Ville, qu'il trouva abandonnée ; il paſſa à Gibraltar, qui fit très-peu de réſiſtance ; il viſita le Lac, où il enleva ſans peine un grand Navire, qui ne pouvoit plus tenir la mer, & deux Barques de 30. à 40. tonneaux. Une Fregate de 12. Canons lui couta davantage ; il fit avancer un nombre de Fuſiliers ſur des mangles, qui bordoient le rivage du côté où la Fregate étoit mouillée ; ils firent leur décharge au ſignal, qu'il leur donna, & dans le même moment il s'approcha ſur des Canots, ſauta à l'abordage, & malgré le feu continuel des Canons & des Pierriers, dont il eut un homme tué, & quelques autres bleſſés, il reſta maître du Bâtiment. Tout le Lac étant ſoûmis, il fit la viſite de tous les lieux, où ſes priſonniers lui avoient dit qu'il pourroit trouver de l'or. Quelques-uns de ſes partis en rencontrerent des Ennemis : on eſcarmoucha en pluſieurs endroits, & les Eſpagnols furent toujours battus. Enfin Granmont raſſembla tout ſon monde, & réſolut de marcher vers Torilha ; mais comme il ne pouvoit eſperer de ſe rendre maître de cette Ville, que par ſurpriſe, il prit un détour de 45. lieuës, pour cacher ſon deſſe[illegible]

Etant arrivé aſſés près de Torilha, il lui fallut paſſer une riviere fort rapide ; par bonheur il trouva, ou on lui indiqua le ſeul gué qu'elle

qu'elle eût; mais les Ennemis étoient à l'autre bord, dans une tranchée: il passa cependant à la faveur d'un feu très-vif, qu'une partie de ses gens fit du rivage sur la tranchée; & dès qu'une Compagnie eût passé, elle donna tête baissée sur les Espagnols, qui s'enfuirent dans le Bois. Après ce coup de vigueur, il ne parut plus un Espagnol en campagne: Torilha se trouva tout ouvert, mais abandonné; & les Habitans en avoient emporté tout ce qu'ils avoient de bon. Granmont ne voyant plus aucune apparence de rien faire, se rembarqua vers le milieu de Decembre, après six mois de séjour dans ce païs, & avec très-peu de butin pour 700. Hommes, qu'il avoit avec lui. Il n'en perdit que 20. dans son expédition, & presque tous par les maladies. 1678.

Cette même année le Marquis de Maintenon, de la Maison d'Angennes, venu depuis peu de France aux Isles sur une Fregatte du Roi, nommée la Sorciere, se mit à la tête de plusieurs Flibustiers, avec lesquels il ravagea les Isles de la Trinité & de la Marguerite; mais la paix concluë à Nimegue au mois d'Août de cette même année, avec l'Espagne & la Hollande, obligea quantité d'Avanturiers à quitter la course, & à se faire Habitans; & c'est là proprement l'époque de l'affermissement de la Colonie Françoise de S. Domingue. Alors les Espagnols, à qui l'experience de plusieurs années avoit appris qu'inutilement ils entreprendroient de chasser les François de cette Isle, ne firent plus aucune difficulté de traiter avec eux. On les vit donc paroître pour la premiere fois dans

1678. dans nos Habitations ; les François alloient chés eux : on se fit amitié de part & d'autre, & les deux Nations trouverent leur avantage dans cette bonne intelligence ; mais tout cela se faisoit de la part des Espagnols sans la participation de leurs Commandants, & dura peu.

1679. Révolte de Negres au Port de Paix.

Une révolte de Negres, qui arriva quelque têms après au Port de Paix, donna plus d'occupation à M. de Pouancey, qu'il ne s'y étoit d'abord attendu. Un de ces Esclaves Noirs, nommé *Padrejan*, après avoir été plusieurs années au service d'un Espagnol, le tua, & pour éviter le châtiment dû à son Parricide, se refugia à la Tortuë, où on lui donna la liberté. Il passa ensuite à la Côte de Saint Domingue, & y défricha un terrein dans le quartier, qu'on appelle aujourd'hui S. Louïs, & qui portoit auparavant le nom de Massacre, vis-à-vis la pointe Occidentale de la Tortuë. Comme un naturel pervers ne se corrige pas aisément, & qu'une méchante action lui sert pour l'ordinaire d'acheminement à une autre, Padrejan débaucha quelques-uns de nos Esclaves, avec lesquels il se proposa d'égorger tous les François de ces quartiers-là. Son dessein étoit de se retirer ensuite chés les Espagnols, de qui il esperoit que cette seconde perfidie lui obtiendroit le pardon de la premiere. Il y avoit en ce têms-là assés peu de Negres dans la Colonie, & ceux, qui y étoient, avoient été presque tous enlevés aux Espagnols. Il restoit à plusieurs quelque envie de retourner chés leurs anciens Maîtres ; c'est pourquoi Padrejan n'eut pas beaucoup de peine à les engager dans sa cons-

pira-

piration. Il en attroupa dès le premier jour jusqu'à 25. & les ayant armés de tout ce qu'il trouva sous sa main, il courut à leur tête tout le pays, jusqu'au Port Margot, pillant & massacrant tout ce qu'il rencontroit. Il alla ensuite se poster sur une montagne fort haute, qu'on a nommé la montagne de Tarare, & qui est entre les quartiers de Sainte Anne & de S. Louïs. Il s'y fit une espece de retranchement avec des arbres, & de-là il ravageoit toutes les Habitations voisines, y débauchoit, ou enlevoit de force les Negres, & assommoit les François, qu'il pouvoit surprendre, ou rencontrer à l'écart. 1679.

Ils sont défaits.

M. de Pouancey, qui étoit au Port de Paix, ne fut pas peu embarrassé, pour réduire cette canaille. Elle occupoit un lieu presqu'inaccessible, elle s'étoit renfermée dans un assés bon retranchement, & il ne pouvoit douter qu'elle ne s'y défendît jusqu'à l'extremité. Il lui fâchoit d'exposer de braves gens à périr par les mains de vils Esclaves, dont tout le sang ne vangeroit pas assés la mort d'un seul François; & il étoit même douteux, si toutes les troupes, qu'il étoit alors en état d'envoyer contr'eux, suffiroient pour les forcer: aussi s'apperçut-il, lorsqu'il parla de les aller attaquer, que personne ne vouloit courir les risques d'une expédition, où il n'y avoit, ni honneur, ni profit à esperer. Cependant le mal croissoit, & chaque jour étoit marqué, ou par la désertion de quelques Esclaves, ou par le meurtre de quelque Habitant. Enfin une bande de 20. Boucaniers vint à passer par le Port de Paix; le Gouverneur les fit appeller; leur proposa l'embarras,

où

1679. où il se trouvoit, & leur dit qu'ils lui rendroient un veritable service, s'ils vouloient bien le délivrer de cette poignée d'Esclaves, qui désoloient toute cette Côte. Les Boucaniers accepterent la commission avec plaisir, & l'exécuterent sur le champ. Ils s'approcherent de la montagne de Tarare; y grimperent avec une résolution, qui effraya les Negres, forcerent le retranchement, & tuerent sept de ces malheureux, du nombre desquels fut Padrejan. Tous les autres prirent la fuite, dès qu'ils se virent sans Chef; les Boucaniers se mirent à leurs trousses, sans les pouvoir joindre, & ils gagnerent les terres Espagnoles, où ils furent bien reçûs.

1680. Etat de la Colonie. L'année suivante 1680. le Roi fit défendre aux Flibustiers de continuer la course contre les Espagnols; mais cette défense, dont la liberté & la tranquillité du Commerce étoit le principal, ou même l'unique motif, ne pouvoit gueres venir dans des circonstances moins propres à la faire recevoir avec la soûmission dûë aux volontés du Souverain. Depuis quelque têms le Tabac étoit en parti; c'étoit la seule marchandise, qui se tirât alors de S. Domingue, & il n'y avoit point de rigueur & de dureté, qu'on n'exerçât sur les Habitans, pour les contraindre à le donner à un prix très-modique, qu'on y avoit mis. Cette vexation les avoit réduits à la plus extrême misere, & M. de Pouancey fut instruit que la plûpart songeoient à se retirer à la Jamaïque, ou à Curaçao. Il ne trouva rien de mieux pour prévenir ce malheur, que de faire courir une Lettre, qu'il avoit reçûë de M.

M. Belinzani, Intendant des Isles, où il étoit expressément marqué, que la résolution étoit prise de supprimer la Ferme du Tabac à la fin du Bail, & de la convertir en un droit d'Entrée. Cette lueur d'esperance parut dissiper un peu le desespoir, où toute la Colonie sembloit être plongée; mais le Gouverneur avertit serieusement M. Colbert, qu'il ne répondoit de rien, si l'on ne tenoit point parole. 1680.

A peu près dans le même têms des Marchands de France ayant persuadé aux Habitans du Cap François que la Compagnie du Senegal, qui depuis quelque têms faisoit à S. Domingue la traite des Negres, vouloit s'emparer de tout le Commerce; il n'en fallut pas davantage pour mettre en rumeur tout ce quartier; & M. de Franquesnay, qui y commandoit, fut fort surpris d'apprendre qu'une troupe de gens armés approchoit de son Habitation. Il alla aussi-tôt au devant d'eux, & leur demanda ce qui les autorisoit à prendre ainsi les armes: ils ne répondirent, qu'en criant confusément: „ Nous ne voulons point de Compagnie ". Il leur ordonna de détacher quelques-uns d'entr'eux, pour lui faire connoître ce qu'ils desiroient; ils le firent, & il n'oublia rien pour persuader à ces Députés, que la Compagnie du Senegal n'avoit aucune prétention, qui dût les allarmer, & qu'elle ne venoit négocier, que comme un Particulier; mais il ne les desabusa point: ils lui parlerent même fort insolemment, & il fut obligé, pour ne point aigrir le mal, de les renvoyer jusqu'au retour de M. de Pouancey, qui ne devoit pas tarder beaucoup.

Mutinerie des Habitans du Cap François.

Ce Gouverneur apprit au Cul-de-Sac ce qui

Conduite ferme

1680. qui se passoit, & crut qu'il devoit, avant que de se montrer aux Mutins, établir au lieu, où il se trouvoit, le Commerce de la Compagnie du Senegal, dont il y avoit quelques Navires à cette Côte : il leur fit faire leur traite devant lui; & quand elle fut finie, il prit la route du Cap. Trois jours après qu'il y fut arrivé, les Habitans lui firent présenter une Requête, qu'il ne jugea pas à propos de répondre ; il alla les trouver, & il leur parla avec toute l'autorité, que lui donnoient son caractere, & le grand crédit, qu'il s'étoit si justement acquis dans toute la Colonie. Ils l'écouterent avec un silence, auquel la crainte, le respect, & le desespoir sembloient avoir une égale part ; & comme ils y persisterent, après qu'il eût cessé de parler; il leur dit de lui faire savoir par quelques-uns d'eux, pour quelle raison ils avoient pris les armes. Ils ne répondirent encore rien, & il parut qu'aucun n'osoit se détacher, dans la crainte d'être remarqué, ou même arrêté. „ Mais, reprit „ le Gouverneur, comment saurai-je ce que „ vous voulez, si personne ne me parle ? „ Aussi-tôt ils se mirent tous à crier; point „ de Compagnie. Vous êtes dans l'erreur au „ sujet de la Compagnie, repliqua le Gou„ verneur, elle ne prétend rien; elle n'a ob„ tenu aucun privilege, qui doive vous don„ ner la moindre jalousie ; & depuis quand „ êtes-vous en droit de vous opposer aux in„ tentions du Roi ? Or Sa Majesté veut que „ la Compagnie du Senegal fasse ici son „ Commerce en toute sûreté, de la même „ maniere que ses autres Sujets". A ces mots ils lui demanderent leur Congé: il leur répondit,

De M. de Pouancey en cette rencontre.

dit, qu'il ne retenoit personne de force, & qu'ils pouvoient s'en aller : ce qu'ils firent. 1680.

Il appaise la sédition.

On vint lui dire un moment après, que leur dessein étoit de brûler leurs Cases, & de se refugier dans le Bois. Il jugea que s'ils en venoient là, ils pourroient bien avec le têms se porter à de plus grandes extremitez, & il crut devoir y remedier promtement. Dès le lendemain matin, qui étoit le jour de Pâques, il prit avec lui 800. Hommes bien armés, & alla après les Mutins. Etant arrivé au quartier le plus proche, il sut qu'ils étoient assemblés au nombre de trois cens 7 ou 800. pas plus loin. Il leur envoya dire de lui députer quelqu'un de leur part, & ils le refuserent. Il fut les trouver lui-même, accompagné seulement de quelques Officiers; & ils lui dirent qu'ils étoient bien informés que la Compagnie du Senegal vouloit faire seule tout le Commerce de l'Isle : il leur répondit qu'on les avoit trompés, & il leur parla sur cela d'une maniere si assûrée, qu'ils parurent ébranlés. Il s'en apperçut, & il leur représenta si vivement la grandeur de leur faute, que jettant dans ce moment leurs armes, ils lui demanderent pardon. Il leur répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le leur accorder; qu'il manqueroit à un de ses plus essentiels devoirs, & se rendroit lui-même coupable, s'il n'instruisoit pas la Cour de tout ce qui s'étoit passé. „ Si cela est, s'écrie-„ rent-ils, il n'y a donc ici de sûreté pour „ personne ? " Le Gouverneur comprit où alloit cette proposition, & il dit qu'il n'entreprendroit rien contre qui que ce fût, qu'il n'eût reçû les ordres du Roi, & qu'il écriroit

même

1680. même d'une maniere à pouvoir répondre que ces ordres seroient dictés par la clémence. Effectivement, après avoir exposé au Ministre le fait, tel que je viens de le rapporter sur son Mémoire même, il ajouta que ces gens-là étoient fort à plaindre, ayant souffert par la Ferme du Tabac des pertes considerables : qu'au reste il n'étoit point en état de les pousser à bout, ni de s'en passer.

Prétentions des Espagnols sur l'Isle de S. Domingue.

Au mois d'Août de la même année, le Comte d'Etrées vint mouiller au petit Goave, & écrivit de là au Ministre, que passant vis-à-vis de San-Domingo, il avoit envoyé le Chevalier d'Hervaux au Président, pour lui redemander des Prisonniers; mais qu'ils ne s'étoient plus trouvés; que le Chevalier ayant dit, qu'on ne pouvoit ne pas regarder en France les hostilitez des Espagnols contre les François de l'Isle S. Domingue, comme une infraction au Traité de Nimegue; le Président lui répartit qu'on ne croyoit pas en Espagne que les François eussent aucun droit sur un seul quartier de cette Isle. Il écrivit sur le même ton à M. de Pouancey, en lui envoyant le Traité, dont nous venons de parler, & qu'un Prêtre lui rendit de sa part au mois de Septembre : car le reconnoissant pour Gouverneur de la Tortuë, il l'assûroit qu'autant qu'il dépendroit de lui il n'arriveroit rien de la part des Espagnols, qui pût troubler l'union entre les deux Nations : à condition toutefois qu'il tiendroit la main à ce qu'aucun François ne passât à l'Isle de S. Domingue, pour y traiter, ou pour y faire aucune Habitation. M. de Pouancey jugea sagement qu'il ne devoit pas incidenter sur cet arti-

article, qu'il regarda comme une formalité, & qu'il falloit profiter de la bonne intelligence, que promettoit le Président de garder de sa part, pour multiplier & fortifier les Habitations. Mais pour revenir à la Lettre du Comte d'Etrées, ce Seigneur y disoit beaucoup de bien du Gouverneur de la Tortuë, au zele, à l'activité & au desinteressement duquel il ne se pouvoit effectivement rien ajouter: aussi malgré les mouvemens, dont nous avons parlé, & les miseres, qui y avoient donné lieu, la Colonie croissoit à vûë d'œil. Par le récensement de l'année précedente il s'y étoit trouvé 7000. personnes, dont il y en avoit au moins 3000. sur lesquels on pouvoit compter pour les Expeditions les plus difficiles; & deux ans après le nombre des Colons étoit monté à 7848. dont plus de la moitié étoient capables de porter les armes.

1680.

Quelque têms avant que M. de Pouancey eût reçu les nouvelles de la Paix signée à Nimegue, il avoit donné une Commission au Capitaine Granmont, qui eut une partie de son effet, quoique ce Capitaine eût eu avant son départ tout le tems d'être informé de la conclusion du Traité; mais les Flibustiers n'étoient pas fort scrupuleux sur cet article, & il n'étoit pas aisé de retirer de leurs mains les Commissions, qu'on leur avoit une fois données. Granmont mouilla le 14. de Mars 1680. à l'Isle *Blanca*, qui est au Nord-Ouest de la Marguerite; & le 18. il envoya chercher des Pirogues en terre ferme. On lui en amena sept le 25. Il les fit équiper en guerre, & tandis qu'on y travailloit, il envoya faire des Prisonniers, de qui il pût prendre langue.

Expédition de Granmont à la Côte de Cumana.

1680. Il en eut le 3. de Juin, & il apprit par eux, qu'il y avoit ſous les Forts de la Gouaire trois Bâtimens mouillés de 22. de 18. & de 12. Canons; & qu'à Puerto-Cavallo il y en avoit un de 40. pieces, qui y avoit traité 800. Negres. Tous les préparatifs étant achevés, il fit la revûe de ſon monde, & il trouva qu'il avoit 180. Hommes de débarquement. Le lendemain il s'embarqua avec toute ſa troupe ſur un ſeul Navire, laiſſa ordre aux autres de le venir trouver à la Gouaire, en obſervant ſes ſignaux, & faiſant ſuivre les Pirogues à la Toue, il s'avança juſqu'à 4. lieuës de terre. Dès que la nuit fut venuë, il ſe mit avec tous ſes gens dans les Pirogues, pour faire le reſte du chemin à la rame. En arrivant dans une petite Anſe, qui eſt à une demie lieuë à l'Eſt de la Ville, il perdit ſes Pirogues, & eut un homme noyé: ce fut la ſeule perte qu'il regretta; car ſon deſſein étoit de briſer ſes Pirogues, n'ayant pas aſſez de monde pour les garder. Il y avoit encore une heure de nuit, lorſqu'il gagna la Terre; il ſe mit en marche ſans perdre un moment de tems, & à 300. pas de ſon débarquement, il ſurprit quatre hommes, qui avoient paſſé la nuit en vigie; mais qui le firent découvrir à la Ville par un coup de fuſil, qu'ils eurent le têms de tirer avant que d'être deſarmés.

L'allarme fut auſſi-tôt donnée par un coup de Canon, & par le ſon des cloches; ce qui obligea Granmont à doubler le pas. Il arriva à la porte de l'Eſt, tambour battant, & ſon Drapeau déployé; & quoiqu'elle fût défenduë par 12. Canons, il y entra ſans réſiſtance. Il ne s'y arrêta point, & pouſſa juſ-

qu'à

qu'à un Fort éloigné de cent pas de la Ville, auquel il fit faire sur le champ deux attaques 1680. très-vives : lui-même à la tête des Grenadiers, entra par les embrasures. Il eut un homme tué & les ennemis 26. de 38. dont la Garnison étoit composée : le reste demanda quartier & l'obtint. Granmont fit aussi-tôt arborer son Drapeau sur le Fort, & crier Vive le Roi : ce qui intimida tellement la Garnison d'un autre Fort, laquelle étoit de 42. Hommes, que le Gouverneur vint le recevoir à la porte, & se rendit Prisonnier avec tous ses gens. Tout cela fut executé avec 47 Hommes, les autres n'ayant pû suivre, lorsque Granmont doubla le pas, au moment qu'il se vit découvert. Dès que toute la Troupe fut réünie, le Général posa des Corps-de-Garde partout, où il en étoit besoin ; rasa les travaux avancés ; encloua le Canon, & se retrancha dans les deux Forts. Le 27. il passa dans la Ville, d'où il fit plusieurs sorties sur les ennemis, qui commençoient à paroître de tous côtez, & le lendemain, sur l'avis qu'il eut de l'approche de 2000. Hommes envoyés de Caraque, dont la Gouaire est l'échelle ou l'embarcadaire, comme on parle en Amérique ; il donna l'ordre pour faire embarquer tout son monde.

Il est attaqué & blessé dans sa retraite.

Il s'étoit bien attendu que cette retraite ne se feroit pas sans qu'il fût attaqué, & il resta sur le rivage avec les plus braves, pour la couvrir : effectivement il eut bien-tôt sur les bras 300. Hommes, qu'il soûtint pendant deux heures avec beaucoup de valeur ; mais il fut assez dangereusement blessé à la gorge. Un de ses Officiers eut une épaule cassée, &

1680. six Soldats resterent sur la place. Il y en avoit eu un de tué à l'attaque du premier Fort, & un de noyé en débarquant, ainsi que nous l'avons vû : c'est tout ce que couta à Granmont cette expédition, qui lui acquit beaucoup de gloire par la conduite & la bravoure, qu'il y fit paroître; mais dont il ne remporta pas un grand butin. Il embarqua avec lui le Gouverneur de la Gouaire, & 150. autres Prisonniers, dont il comptoit bien que la rançon le dédommageroit au moins de ses frais, & le 28. il appareilla pour aller faire de l'eau aux Isles d'Avés. Sa blessure allant fort mal, & jusqu'à faire craindre pour sa vie, il renvoya tout son monde sous la conduite du Capitaine Pin son Lieutenant, & ne garda avec lui qu'une prise, qu'il avoit faite sous les Forts de la Gouaire. Il guérit enfin, & le 13. d'Août il mouilla dans la Rade du petit Goave; mais le lendemain un Ouragan le jetta à la Côte, & brisa son Navire, avec sa prise, & un autre Bâtiment armé en guerre qui se trouva au même mouillage.

1681. | 1683. L'année suivante 1681. M. de Pouancey passa en France, d'où il revint à S. Domingue, au mois d'Avril ou de Mai de 1682. il y mourut vers la fin de cette même année, ou au commencement de l'autre, regretté de tous ceux qui l'avoient connu. Il est pourtant vrai que malgré les soins, qu'il s'étoit donnés, pour établir l'ordre dans son Gouvernement, malgré son zele pour la discipline, sa fermeté, sa sagesse, & son expérience, il le laissoit dans l'état le plus déplorable qui se puisse imaginer. Des trois Corps, qui composoient principalement la République Avanturiere,

Mort de M. de Pouancey: en quel état il laisse la Colonie.

turiere, le plus ancien, à savoir celui des Boucaniers, étoit presque réduit à rien: les deux autres s'étoient unis d'interêt; mais ce qui faisoit leur force, les entretenoit dans un esprit d'indocilité, qui donnoit bien de l'occupation, & causoit de grands embarras aux Gouverneurs; lesquels n'ayant pas la force en main, croyoient beaucoup faire, quand ils pouvoient les empêcher de se révolter. Ce qui portoit surtout les Habitans à la mutinerie, c'étoit la misere, où ils se trouvoient réduits par la dureté, dont usoient envers eux les Commis de la Ferme du Tabac, & à quoi, malgré les promesses, qu'on leur en avoit si souvent faites, on ne remédioit point. Pour ce qui est des Flibustiers; dans le tems même, qu'ils faisoient trembler toutes les Indes, ils étoient d'un très-petit secours à la Colonie, dont ils étoient membres, contre les ennemis du dehors; ils empêchoient qu'elle ne pût s'enrichir par le commerce; ils la mettoient dans un continuel danger d'être ruinée par représailles, & n'étoient presque jamais à portée de la défendre. D'ailleurs, comme ils ne reconnoissoient le Gouverneur de la Tortuë pour leur Superieur, qu'entant qu'ils étoient bien aises d'en être autorisés, ils se reservoient toujours le droit de faire fort peu de cas de ses ordres: & après qu'on les eut long-tems regardés comme un mal, qui se toleroit par nécessité, on en étoit venu jusqu'à ne les plus juger, ni nécessaires, ni tolerables, ou du moins l'on s'étoit persuadé, que les services, qu'on en pouvoit tirer, n'entroient point en comparaison avec les maux, qu'on en devoit craindre. C'étoit là l'idée qu'on s'étoit alors

1681. | 1683.

1682. formée des Flibustiers, & le principe sur quoi on se fonda dans la suite, pour la maniere de les gouverner.

1683. Ce qu'elle avoit à craindre du dehors.

D'un autre côté les Espagnols suivant toujours leur plan, de ne regarder les François établis dans l'Isle de S. Domingue, que comme des Brigands & des gens sans aveu, & leurs habitations, comme les receptables de tous les Corsaires, qui infestoient leurs Côtes, & toutes les Mers des Indes Occidentales, continuoient, même dans les tems de paix, à leur faire uue guerre implacable. Les Anglois de la Jamaïque, qui connoissoient encore mieux qu'eux ce que pouvoit devenir cette Colonie, si on lui donnoit le tems de se policer, de se fortifier, d'y établir l'autorité du Souverain & la subordination, & d'augmenter son commerce par la culture de l'Indigo, des Cannes de Sucre, du Cotton, & de toutes les autres denrées, dont le terrein de l'Ile est capable; les Anglois, dis-je, prenoient aussi déjà des mesures pour se délivrer d'un aussi fâcheux voisinage: c'est de quoi on eut des preuves bien convainquantes peu de tems après la mort de M. de Pouancey, par une Lettre, qui fut trouvée dans une Barque Espagnole. Le Gouverneur de la Jamaïque l'avoit écrite à celui de la Havane, & elle contenoit le projet d'une union des deux Nations, pour chasser les François de S. Domingue, & les moyens, dont il falloit s'y prendre pour en venir à bout.

Un Navire Anglois, pris par Gran-

Peu de tems après cette découverte, c'est-à-dire, sur la fin de 1683. un Navire Anglois de 30. Canons fut apperçu croisant dans le Canal, qui est entre le Port de Paix & la Tortuë,

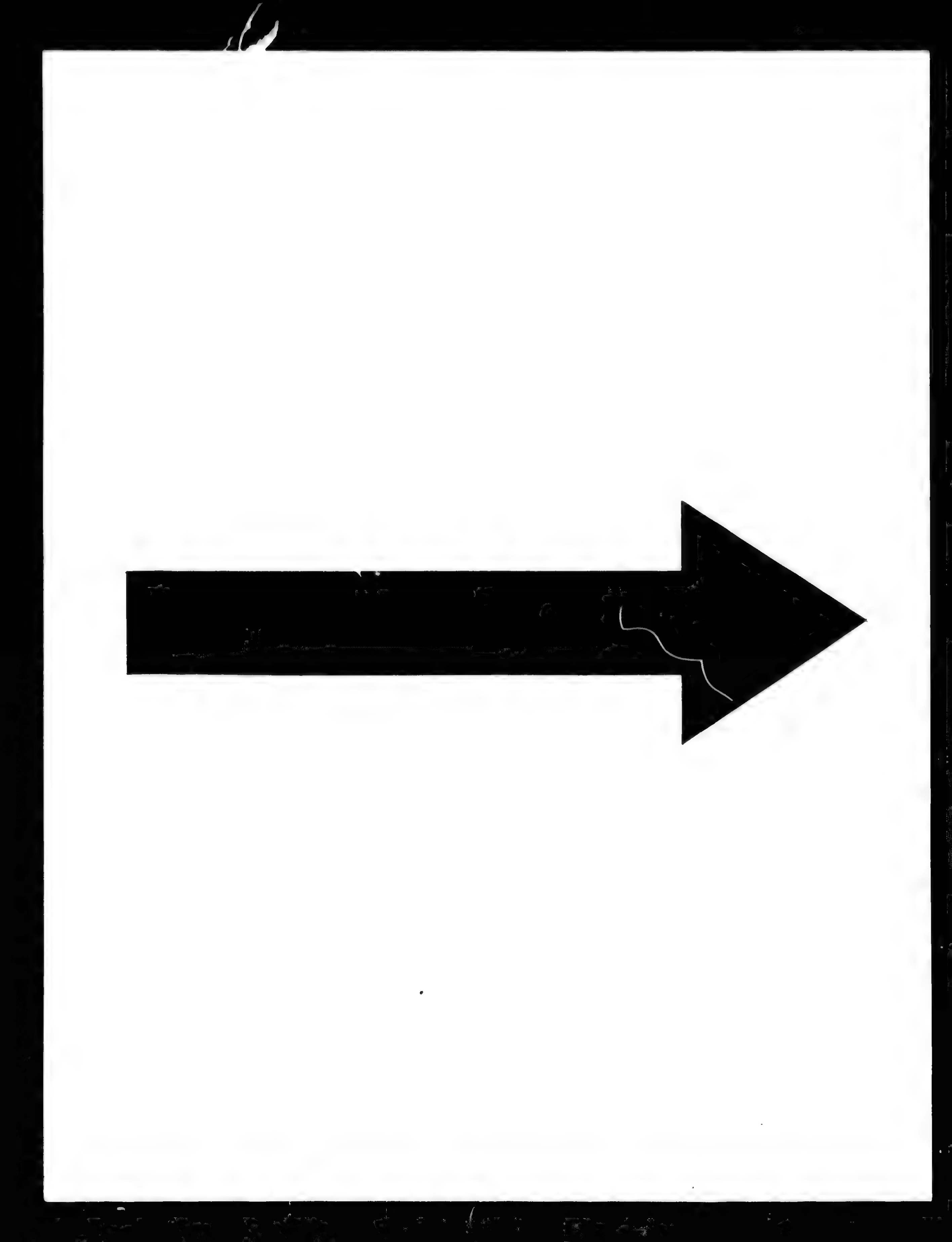
1683.

mont, & l'Equipage passé au fil de l'épée.

tuë, & il y resta trois jours. On en avertit M. de Franquesnay, qui étoit au Cap; & cet Officier, qui comme seul Lieutenant de Roi au Gouvernement de la Tortuë, & Côte de S. Domingue, avoit toute l'autorité, jusqu'à ce que le Roi eût nommé un Successeur à M. de Pouancey, envoya une Chaloupe, pour savoir du Capitaine ce qu'il demandoit. Le Capitaine répondit qu'il se pro[illegible]noit, que la Mer étoit libre, & qu'il n'avoit [illegible] la aucun compte à lui rendre. Sur cett[illegible]onse Franquesnay fit armer une Barque, [illegible] 30. Flibustiers, & les envoya pour pre[illegible] le Navire. Ils trouverent des gens, qui les attendoient, qui les reçurent avec beaucoup de résolution, & les obligerent à se retirer fort mal en ordre. Cet échec irrita les François, & le Lieutenant de Roi engagea le Capitaine Granmont, qui étoit mouillé au Cap avec un Navire de 50. Canons, à venger l'affront, que la Nation venoit de recevoir. Granmont accepta la commission avec joye. 300. Flibustiers s'embarquerent aussi-tôt sur son bord. Il trouva l'Anglois tout fier de sa victoire; il l'acrocha d'abord; passa tout l'Equipage au fil de l'épée, & ne sauva la vie qu'au Capitaine, qu'il amena prisonnier au Cap avec sa prise, d'autant plus content de s'être ainsi signalé pour la Patrie, que ce service pouvoit lui faire obtenir sa grace pour une affaire, qui interessoit avec lui les plus célebres d'entre les Flibustiers: voici de quoi il s'agissoit.

Prise & pillage de la Vera-Crux par les

Au commencement de cette année, ou sur la fin de la précédente, un certain Vand-Horn natif d'Ostende, qui toute sa vie avoit servi avec les François; mais qui, selon l'ordinaire des



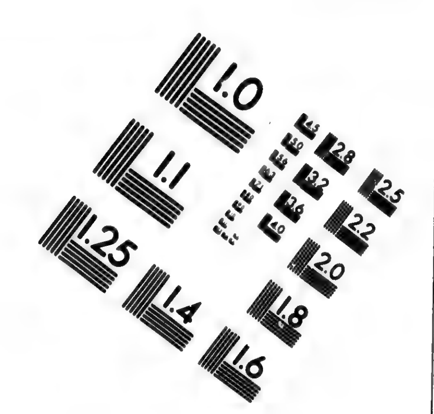
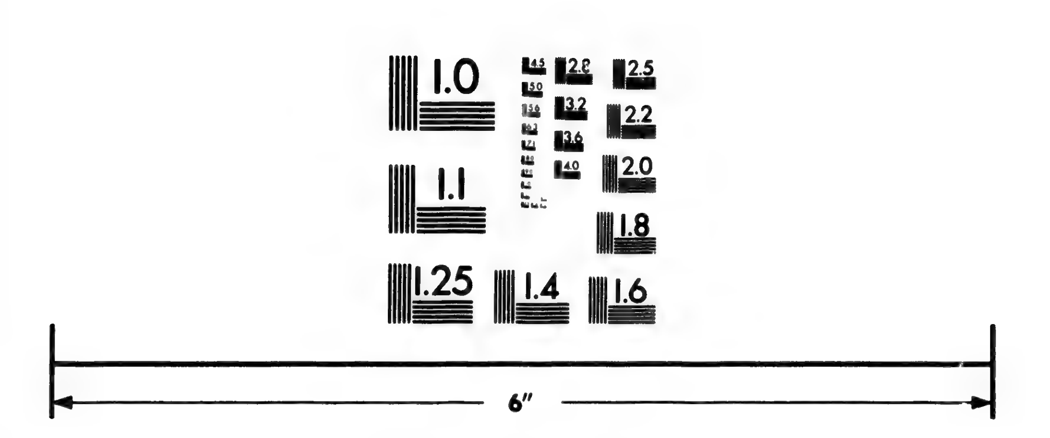
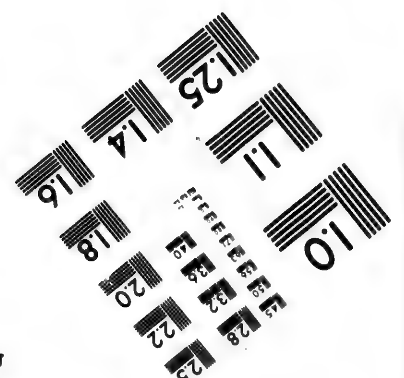
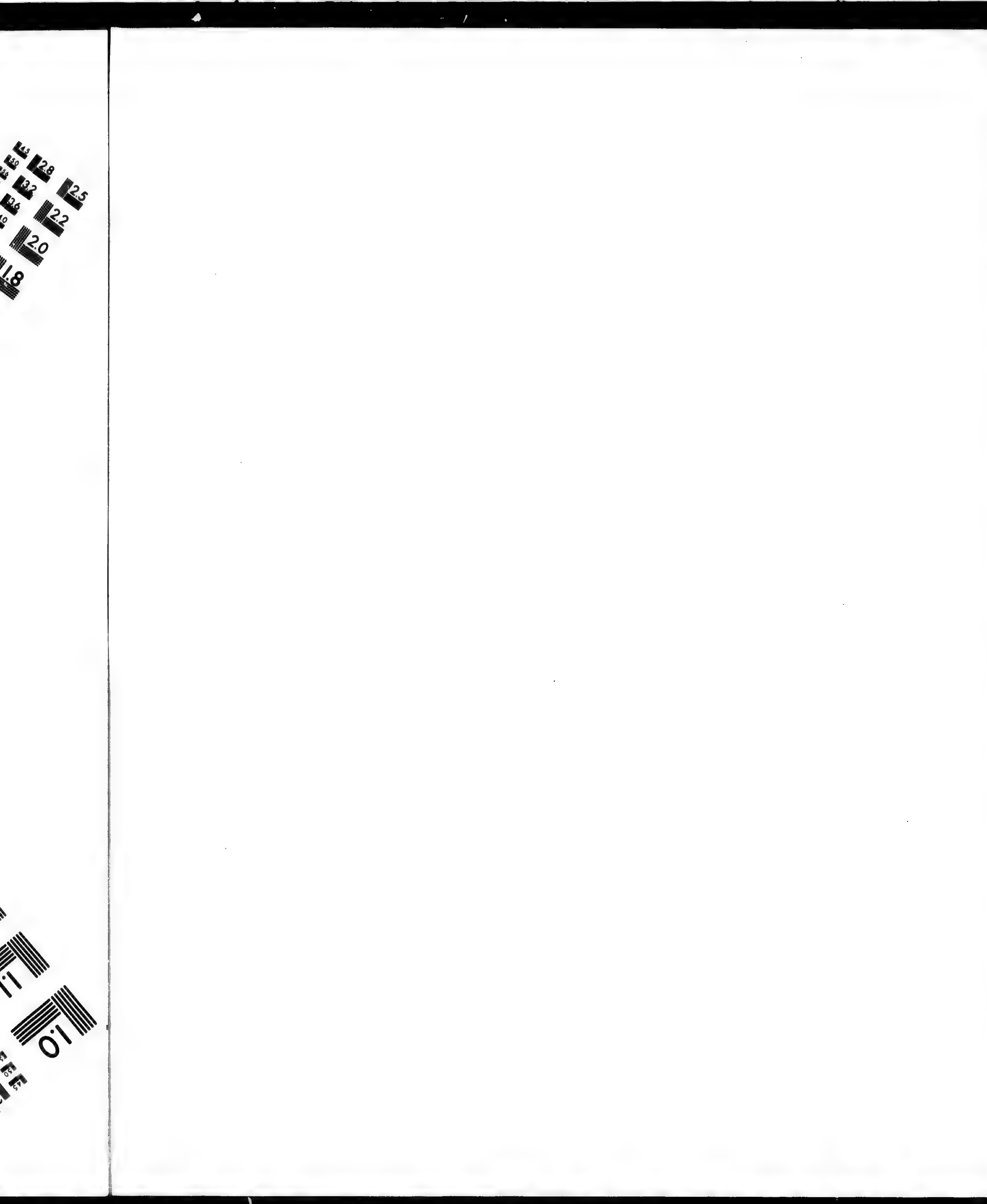


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

1683. Flibustiers.

des Corsaires, avoit plus d'une fois couru sur les Navires de cette Nation, quand il en avoit trouvé l'occasion favorable; Vand-Horn, dis-je, étant allé traiter des Negres à San-Domingo, le Président lui retint toute sa Cargaison en répresailles de ce qu'il avoit fait piller des Sujets du Roi Catholique. Outré de ce procedé, il jura de s'en venger, & s'étant rendu au petit Goave, il y prit, dit l'Historien des Flibustiers, une Commission de M. de Pouancey, pour faire la Course sur les Espagnols: mais il y a bien de l'apparence que cet Auteur s'est trompé en cela, ou bien cette Commission fut beaucoup plus ancienne, qu'il ne le donne à entendre; puisque depuis quelques années la Course étoit défenduë, ainsi que nous l'avons dit; & qu'on fit un crime aux Flibustiers de l'expédition, dont nous allons parler. Quoiqu'il en soit, Vand-Horn assembla environ trois cens Flibustiers des plus braves, parmi lesquels Granmont, qui venoit de perdre par un coup de vent un navire de 52. pieces de Canon, & tout ce qu'il possedoit au monde, voulut bien servir en qualité de Volontaire; mais comme Vand-Horn ne prétendoit pas s'en tenir à la simple Course, qui ne l'auroit pas suffisamment vengé, il chercha des Compagnons, avec lesquels il pût faire quelque entreprise considerable, & il en eut bientôt trouvé. Les plus considerables furent Laurent de Graff natif de Dort, dans le Comté de Hollande, Godefroi & Jonqué.

Description de cette Ville.

Comme c'étoit tous gens de la plus grande réputation, ils eurent bien-tôt assemblé 1200. Hommes d'élite, qui furent embarqués sur dix Bâ-

Bâtimens. Laurent de Graff & Vand-Horn, qui furent reconnus pour Chefs de l'Entrepri- 1683.



PLAN DE LA
PORT DU
ECHELLE
Toises
Renvois
1. la Grande Eglise.
2. l'Inquisition.
3. les Jesuites.
4. la Mercé.
5. les Cordeliers.
6. les Augustins.
7. l'Hôpital des Hommes.
8. l'Hôpital des Femmes.

[PL]AN DE LA VERA-CRUZ
PORT DU MEXIQUE.

ISLE DE St. JEAN D'ULUA

Fort de St. Jean d'Ulua

Mole

9. La Maison du Gouverneur.
10. La Doüane.
11. Maison de la Compagnie de l'Assiente.
12. la Boucherie.
13. Porte du Mexique.
14. Porte de la Merci.
15. Chapelle de Christ.
16. Chap. de St. Sebastien.

des Corsaires, avoit plus d'une fois couru su[r]
1683. les Navires de cette Nation, quand il en a-

4. La Merci.
5. Les Cordeliers.
6. Les Augustins.
7. L'Hôpital des H
8. L'Hôpital des

Bâtimens. Laurent de Graff & Vand-Horn, qui furent reconnus pour Chefs de l'Entreprise, montoient chacun une Fregate de 50. Canons, Godefroi & Jonqué avoient aussi chacun un Navire; les autres n'étoient que des Barques. On avoit eu quelque peine à se déterminer de quel côté on tourneroit de si grandes forces; mais après quelques contestations Vand Horn & Granmont firent résoudre l'attaque de la Vera-Crux. C'est, comme tout le monde sait, un Port situé au fond du Golphe Mexique, par les 18. dégrez ou environ de latitude Nord. La Ville n'a jamais été, ni belle, ni bien bâtie, & l'on n'y voit point de Noblesse, ni personne, qui fasse une certaine figure; mais il n'en est gueres dans le monde, par où il passe plus de richesses. C'est l'embarquadaire de Mexico, & on la peut même considerer comme le Magazin de tout ce qui sort de la nouvelle Espagne, & de tout ce qui s'y porte d'Europe. Les Vaisseaux y mouillent entre la Ville, qui est en terre ferme, & la petite Isle de S. Jean d'Ulua, où ils sont amarrés à terre sous le Canon d'un Fort, qu'on a long-tems regardé comme imprenable; & ce Port est à l'abri des Vents de la bande du Nord, les seuls, qui soient à craindre sur cette Côte. Il n'y avoit en 1683. aucune fortification à la Ville du côté de terre; mais une espece de Fort, qui la commandoit, & où il y avoit 12 pieces de Canon, servoit également, & à la garantir contre les ennemis du dehors, & à la tenir en respect; outre cela elle avoit toujours une très-nombreuse garnison, & pouvoit en très-

1683.

peu de têms être secouruë de toutes les for-
1683. ces de la nouvelle Espagne.

Heureusement pour les Flibustiers, tandis qu'ils consultoient sur les moyens de réüssir dans une entreprise, pour laquelle il leur eût fallu, ce semble, dix fois plus de troupes, qu'ils n'en avoient; ils apprirent de quelques Prisonniers Espagnols, qu'ils avoient faits depuis peu, qu'on attendoit à la Vera Crux deux Navires de la Côte de Caraque chargés sur-tout de Cacao, dont on manquoit absolument. Sur cet avis il fut résolu d'embarquer le plus qu'on pourroit de monde dans les deux plus grands Vaisseaux: ce qui fut executé; & la Flote approchant de la Ville, ces deux Navires arborerent pavillon Espagnol, prirent les devants, & parurent à la vûë du port la veille de l'Assomption de la Vierge. Les Espagnols ne douterent pas en les voyant, que ce ne fussent les deux Navires de Caraque; la joye fut grande, & tout le Rivage se trouva en un moment bordé de peuple. Au bout de quelque tems on remarqua que les deux Navires n'avançoient point, & paroissoient même s'éloigner, quoiqu'ils eussent le vent bon, & tout le têms nécessaire pour entrer avant la nuit. Cela fit naître quelques soupçons: on en avertit D. Loüis de Cordouë Gouverneur de la Ville, qui répondit qu'on s'allarmoit mal à propos; que les deux Navires, qui paroissoient, étoient ceux, qu'on attendoit; qu'il en avoit des Lettres d'avis, où on les lui dépeignoit de maniere à ne s'y pas méprendre. Il fit faire la même réponse au Commandant de S. Jean d'Ulua; qui lui avoit envoyé un exprès pour l'avertir d'être sur ses gar-

gardes. La nuit étant venuë, chacun se retira chez soi, & il n'y eût personne, qui ne crût pouvoir se reposer sur l'air de securité, que montroit celui, qui étoit le plus interessé à ne se pas laisser surprendre. 1683.

Les François entrent dans la Ville pendant la nuit, & s'emparent de tous les postes.

Environ la minuit les Flibustiers, qui à la faveur des tenebres avoient fait leur débarquement à l'ancienne Vera-Cruz, éloignée de trois lieuës de la nouvelle, & à son Ouest; arriverent à la nouvelle sans avoir été découverts; y entrerent sans résistance, allerent droit à la maison du Gouverneur, forcerent la sentinelle, qui étoit devant sa porte; se rendirent maîtres de la petite Forteresse, & de tous les postes les plus avantageux; & l'on fut étrangement surpris, lorsque, le Tocsin ayant sonné au point du jour à la grande Eglise, sur quelques coups de fusils, qu'on avoit entendu tirer; & les Soldats de la garnison étant sortis pour se ranger à leurs drapeaux, on apperçut les François en armes dans toutes les Places, & aux avenuës des principales ruës. Le jour venu, & personne n'osant paroître, parce que les premiers, qui s'étoient montrés, avoient été d'abord jettés sur le pavé; les Victorieux firent sortir tout le monde des maisons, & enfermerent dans les Eglises la Garnison & les Bourgeois, Hommes, Femmes & Enfans; les y laisserent trois jours & trois nuits sans leur donner ni à boire, ni à manger, & employerent tout ce tems-là à butiner. Ils porterent ensuite de l'eau à leurs Prisonniers, & plusieurs en ayant bu sans moderation, moururent sur l'heure. Ils leur firent aussi donner des vivres, mais en très-petite quantité.

1683. Par bonheur pour ce peuple affligé, l'Evêque de la Ville des Anges, dont la Vera-Cruz dépend pour le spirituel, faisoit sa visite assez près de là; dès qu'il eût appris l'extremité, où se trouvoit cette partie de son troupeau, il accourut à son secours, & ayant obtenu un sauf-conduit de l'Amiral Flibustier, qui étoit Laurent de Graff, il commença à traiter de la rançon des Bourgeois & de la Ville. Elle fut reglée à deux millions de piastres, dont la moitié fut payée le même jour, & les Vainqueurs ne donnerent que le jour suivant pour le terme du payement de l'autre million, parce qu'il n'y avoit pas de sûreté pour eux à rester plus long-tems dans la Ville, dont le Vice-Roi approchoit avec de grandes forces. Vers les onze heures du matin la rançon, qu'il avoit fallu faire venir de fort loin, n'étant plus qu'à cinq lieuës, & le Vice-Roi à dix, des François, qu'on avoit mis en Vigie dans le clocher de la grande Eglise, avertirent leurs Officiers qu'il paroissoit une Flotte de 14 Voiles; & ceux-ci ne douterent nullement que ce ne fût la Flotte de la nouvelle Espagne, qu'on attendoit d'Europe.

Embarras des Flibustiers & des Espagnols: les premiers s'embarquent.

Cet incident, qui fut bien-tôt divulgué, mit également l'allarme parmi les François, & parmi les Espagnols: ceux-là craignant de se trouver entre deux feux, & ceux-ci apprehendant d'être massacrés par leurs Vainqueurs, ne fût-ce que pour diminuer le nombre de leurs Ennemis. Les Flibustiers furent pourtant ceux, qui firent la meilleure contenance; mais comme tous les momens leur étoient précieux, ils embarquerent en diligence tout ce qu'ils purent de leur butin, dont le meilleur

leur consistoit en argenterie & en Cochenille; & ils attendirent l'autre moitié de la rançon, qui n'étoit pas loin. Elle ne vint pourtant pas à tems, parce que ceux, qui l'apportoient, s'arrêterent sur le bruit, que faisoit le Canon de S. Jean d'Ulua, lequel ne discontinuoit point de tirer depuis que la Flotte Espagnole paroissoit: ainsi cette Flotte s'approchant, les Flibustiers se virent dans la nécessité de partir. Ils s'embarquerent dans leurs Chaloupes à l'entrée de la nuit; & pour suppléer à ce qu'on ne leur avoit pas encore payé, ils emmenerent tous les Esclaves, qui se trouverent dans la Ville, avec toutes les Femmes & Filles noires, ou mulates, quoique libres: ce qui montoit à 1500. personnes. Ils gagnerent ensuite sans opposition leurs Navires, qui étoient mouillés à quelques lieuës au large, sur ce qu'on appelle l'Isle, ou la Caye du Sacrifice, ainsi nommée par Grijalva, pour la raison que j'ai dite ailleurs. 1683.

Ils y passerent la nuit en grande confusion, & dans l'apprehension continuelle de s'y voir attaquer par la Flotte Espagnole: mais cette Flotte avoit encore eu plus de peur qu'eux, & s'étoit estimée fort heureuse d'avoir pû se couler dans le Port de la Vera-Cruz sans être aperçuë. Il ne fut pas aussi aisé à nos Avanturiers de se tirer d'un autre embarras, qu'ils n'avoient pas assez prévû. Il ne leur restoit presque plus d'eau, & ils n'avoient pas songé à s'en fournir depuis leur arrivée sur cette Côte. Dans cette extremité on délibera sur ce qu'on feroit des 1500 Prisonniers, qu'on venoit d'embarquer; les avis se trouverent par-

Different survenu entre les Flibustiers.

1683. partagés : on s'échauffa ; les deux chefs se prirent de paroles, & s'allerent battre. Un coup d'épée que Vand-Horn reçut, termina le combat ; mais la querelle des Chefs devint celle des Équipages ; & l'on alloit en venir aux mains, si de Graff ne se fût pressé de faire le partage du butin, & des Prisonniers, & n'eût aussi-tôt mis à la Voile, avec la plûpart des Vaisseaux. Il eut une navigation fort heureuse, & il alla prendre terre au petit Goave, d'où il étoit parti.

Mort de Vand-Horn.

Vand-Horn resta 24 heures sur la Caye du Sacrifice après le départ du Sieur de Graff, après quoi il mit aussi à la voile avec une Patache & une Barque longue. Sa blessure, qui étoit au bras, n'avoit point d'abord paru dangereuse ; mais lorsqu'on y pensoit le moins la gangrene s'y mit, & il mourut fort regretté de son équipage, dont l'estime & l'affection pour lui ne pouvoit aller plus loin. C'étoit peut-être l'homme du monde le plus hardi & le plus brave, & il ne pouvoit voir la moindre lâcheté dans aucuns des siens, sans lui casser la tête sur le champ. Il laissa en mourant sa Frégate au Capitaine Granmont, qui ne put la conduire à Saint Domingue, qu'après avoir essuyé toutes les traverses, ausquelles on peut être exposé sur mer. Il eut sur-tout à souffrir une affreuse famine, qui lui fit perdre les trois quarts de ses prisonniers. D'ailleurs, sa Patache s'étant écartée, fut prise par les Espagnols, & sa Barque longue disparut tout d'un coup, sans qu'on en ait jamais pu apprendre de nouvelles, mais un Navire Espagnol, qu'il avoit pris avant ces pertes, l'en avoit dédommagé par avance.

D'un

D'un autre côté, ceux qui avoient suivi de Graff s'étoient bien-tôt dispersés, & ils étoient arrivés les uns après les autres en divers Ports de Saint Domingue, où malgré les défenses du Sieur de Franquesnay, qui commandoit dans l'Isle, ils furent très-bien reçûs partout; les Habitans n'ayant garde de manquer une si belle occasion de partager les trésors de la Vera-Cruz avec des gens, qui ne cherchoient qu'à les dépenser. D'ailleurs ce Commandant n'étoit gueres en état de les en empêcher, n'ayant ni Forteresse, ni Garnison, & se voyant tous les jours exposé aux descentes des Espagnols, qui désoloient toutes nos Côtes. Il ajoûte dans une Lettre, qu'il écrivit au Ministre, pour l'informer de tout ce que je viens de dire, & qui est dattée du 12. Octobre 1683. que le bruit s'étant répandu qu'il vouloit faire un exemple sur quelques-uns des plus coupables du pillage de la Vera-Cruz, il en étoit venu chés lui jusqu'à 120. à dessein de le tuer. 1638.

La bonne intelligence rompuë entre les Flibustiers de S. Domingue, & ceux de la Jamaïque.

Sur ces entrefaites, Granmont entra dans le Port du Cap François, venant de la Vera-Cruz, & ce fut alors qu'il prit le Navire Anglois, dont j'ai parlé plus haut. J'ai aussi déja remarqué qu'on avoit peu de tems auparavant découvert les intrigues du Gouverneur de la Jamaïque avec les Espagnols, pour chasser les François de Saint Domingue. Les Anglois en avoient été punis sur le champ, nos Flibustiers n'ayant pas voulu les recevoir dans un Armement, qu'ils faisoient pour aller en course, & ayant même confisqué ce qui leur devoit revenir de la derniére expedition, qu'ils avoient faite en commun. Mais cette derniere

re action de Granmont acheva de rompre la
1683. bonne intelligence, qui avoit été jusques-là entre les deux Colonies, & qui avoit infiniment contribué à les rendre toutes deux très-florissantes. Telle étoit la situation des choses, lorsque M. de Cussy, qui de Collegue de M. de Pouancey, étoit devenu son Competiteur, & ensuite son Subalterne; & auquel on avoit même refusé l'Emploi de Lieutenant de Roi, qu'on avoit donné au Sieur de Franquesnay, fut enfin déclaré son successeur; ses Provisions sont du 30. Septembre, & il les reçut à la Cour, où il étoit allé solliciter son avancement. Il y passa encore une partie de l'hyver, & ne s'embarqua qu'au mois de Mars 1684. pour le petit Goave, où il arriva le dernier jour d'Avril.

1684. M. de Cussy arrive à Saint Domingue avec les provisions de Gouverneur.

Il y trouva tout en désordre, & quoiqu'on y eût des avis que les Espagnols se préparoient à attaquer ce poste, on n'y faisoit point de garde. Cependant le Sieur de Franquesnay y étoit; mais assés embarrassé à contenir les Flibustiers, qu'il avoit voulu déclarer Forbans, & qui étoient sur le point d'en venir à une révolte ouverte. La présence du nouveau Gouverneur rétablit un peu le bon ordre: M. de Cussy passa ensuite à Leogane, & il y trouva aussi beaucoup de séditieux, qui ne vouloient point reconnoître leurs Officiers. Comme les principaux Habitans étoient du nombre des Mutins, il crut devoir dissimuler & les prendre par douceur, ce qui lui réussit: deux jours après, chacun étoit dans le devoir. Le 28. il partit pour visiter la Tortuë, & les quartiers de la bande du Nord, où tout étoit fort tranquille. Il y demeura jusqu'au premier

de

de Juillet, qu'il retourna au petit Goave. Il y étoit à peine arrivé, que Granmont l'y vint trouver avec plusieurs autres Flibustiers, & lui demanda des Commissions pour courir sur les Espagnols. Il eut de la peine à les lui accorder, d'autant plus qu'il avoit ordre de M. de Seignelay d'assembler tous les Flibustiers pour une expedition, dont nous parlerons bientôt. A la fin songeant qu'il ne pouvoit réünir tous ces gens-là, qu'en leur envoyant un homme, qui eut du crédit sur eux, il crût devoir accorder à Granmont ce qu'il lui demandoit, mais ce fut à condition de rassembler tous ceux, que le Sieur de Franquesnay avoit obligés de s'éloigner, en les déclarant Forbans, & de les amener tous à Saint Domingue au têms qu'il leur marqua.

1684.

Combat auprès de Carthagene entre les Flibustiers & les Espagnols.

Laurent de Graff n'avoit pas encore osé se montrer publiquement depuis son expedition de la Vera-Cruz, & il s'étoit bientôt remis en Mer pour faire la course. Le 23. de Decembre, le Gouverneur de Carthagene ayant appris que lui, deux autres Flibustiers de réputation, dont l'un étoit ce fameux Michel le Basque, dont nous avons déjà parlé, & l'autre, Jonqué, qui s'étoit distingué dans plusieurs expeditions, croisoient autour de son Port, envoya contr'eux deux Fregates; l'une de 48. Canons & de 300. Hommes d'Equipage; l'autre de 40. Pieces & de 250. Hommes, avec un Batteau de douze Pierriers, & de six Canons, & donna ordre à ceux, qui les commandoient, de lui amener ces trois Corsaires morts ou vifs. Ils montoient chacun un Navire, dont le plus fort étoit de 30. Pieces & de 200. Hommes, & les deux autres

1684. tres un peu plus petits. Dès qu'ils apperçurent les Espagnols, ils allerent au-devant d'eux, les aborderent, & après un combat d'une heure & demie, ils les enleverent. Tout ce qui ne fut pas tué fut renvoyé à terre, & on les chargea d'une Lettre pour le Gouverneur de Carthagene, par laquelle de Graff & ses deux Collegues le remercioient de leur avoir envoyé de si bons Navires; ils ajoutoient que jamais secours ne leur étoit venu plus à propos, leurs Vaisseaux ne valant plus rien; que s'il en avoit encore quelques-uns, dont il voulût se défaire, ils les attendroient 15. jours, mais qu'il ne les envoyât point sans argent, dont ils avoient uu très-grand besoin, sinon, qu'ils ne feroient quartier à personne.

M. de Cussy apprit ces nouvelles à son arrivée de France. On lui dit en même têms que le Capitaine Bernanos étoit parti, il y avoit trois mois, avec quatre Bâtimens, pour aller faire descente au Golphe de Paria, & que le Capitaine le Sage, qui montoit un Navire de 30. Canons, étoit à croiser à la Côte de Caraque. Enfin à son arrivée au Cul-de-Sac, & dans le têms qu'il dépêchoit Grammont pour rassembler les Flibustiers, & les assûrer qu'ils seroient les bien venus à S. Domingue, il sut que de Graff venoit de prendre terre à la grande Anse, avec une nouvelle prise, qu'il avoit faite sur les Espagnols. Le dessein de ce Capitaine étoit de prendre langue; mais ayant su que M. de Cussy avoit été nommé Gouverneur de Saint Domingue, & qu'il étoit au petit Goave, il l'y alla trouver, & il en fut reçû avec toute la distinction, que pouvoit esperer celui de tous les Ca-

Capitaines Flibustiers, qui avoit une plus brillante réputation ; quoique Granmont fût plus propre que lui à conduire une grande affaire. 1684.

M. de Cussy ne resta pas long-têms au petit Goave, ayant été obligé de se rendre à la Bande du Nord pour les raisons, que je vais dire. L'indocilité des Flibustiers, & le dérangement qu'avoient causé leurs dernieres courses dans les affaires de Saint Domingue, n'étoient pas l'unique chose, qui attiroit l'attention du Ministere de ce côté-là ; on n'avoit encore pû établir dans cette Isle aucune forme de Religion, ni de Police, ni prendre aucune mesure, pour que la Justice y fût bien administrée ; & ce désordre commençoit à n'être plus tolérable, à cause de l'accroissement sensible de la Colonie. Mais comme l'autorité naissante d'un nouveau Gouverneur, peu versé d'ailleurs dans l'étude des Loix, ne paroissoit pas suffisante pour remedier à tant de maux ; le Chevalier de Saint Laurent, qui venoit d'être nommé Lieutenant de Roi au Gouvernement des Isles Françoises de l'Amérique, & qui commandoit en l'absence du Gouverneur General, & M. Begon, qui y étoit Intendant, eurent ordre de se transporter à Saint Domingue, d'en visiter tous les quartiers habités par les François, & d'y travailler de concert avec M. de Cussy à réformer tous les abus, qui s'y étoient introduits. Ils obéirent, & prirent terre au Cap François les premiers jours du mois d'Août 1684.

MM. de S. Laurent & Begon passent à S. Domingue, & pourquoi.

Ce fut la nouvelle de leur arrivée, qui obligea M. de Cussy à partir du petit Goave, parce que ces Messieurs lui avoient donné rendés-vous au Port de Paix, & il y étoit à peine

Hostilités des Espagnols pendant la Trêve.

1684. ne débarqué, qu'il apprit par un exprès, que lui avoit dépêché M. de S. Laurent, une chose, dont il ne fut apparemment pas trop fâché que lui & M. Begon eussent été les témoins. La Trêve subsistoit toûjours entre la France & l'Espagne; mais j'ai déjà observé que les Espagnols de l'Amérique ne vouloient, ni Paix, ni Trêve avec les François de S. Domingue. Une demie Galere de cette Nation, montée de 80. Hommes, entra la nuit du 28. Août dans le Port du Cap, à la faveur d'un beau clair de Lune. Ceux qui savent combien l'entrée de ce Port est difficile, n'auront point de peine à croire qu'on ait pu être ainsi surpris, tandis qu'un Commandant General, & un Intendant étoient dans la Place. Quoiqu'il en soit, la demie Galere aborda un Vaisseau Marchand, qui y étoit mouillé à côté de deux autres, y tua trois Hommes, en blessa quatre, & l'auroit apparemment enlevé, si elle n'eût apperçu un grand nombre de gens, qui s'embarquoient dans des Canots, pour le secourir. Cette vûë l'obligea à se retirer au plus vîte; mais une telle hostilité donna bien à penser à MM. de Saint Laurent & Begon. Toutefois M. de Cussy les rassura un peu, en leur mandant que ce n'étoit que de la canaille, qui n'osoit se montrer en plein jour, même aux endroits les plus foibles, & qu'encore qu'il y eût quinze Bâtimens pareils à celui-là, qui rodoient sans cesse autour des Côtes Françoises, il ne vouloit qu'un Vaisseau bien armé, pour les détruire, ou du moins les obliger à disparoître.

Application de M. de — Ce Gouverneur en attendant Messieurs les Commissaires au rendez-vous, qu'ils lui avoient

voient marqué, n'étoit pas demeuré oisif, & comme il connoissoit parfaitement les besoins de sa Colonie, la nature du mal, auquel on vouloit remedier, & ce qu'il convenoit de faire pour y réüssir, il avoit tellement avancé l'ouvrage, lorsqu'ils arriverent au Port de Paix, il leur rendit un compte si exact de l'état, où se trouvoient les affaires, il leur communiqua des vûës si justes & si sensées, pour regler toutes choses d'une maniere également douce & efficace, & il leur suggera des expediens d'une execution si facile, pour surmonter tous les obstacles, qu'on prévoyoit; qu'ils comprirent qu'une Colonie établie sur un fonds si riche, composée de gens capables de si grandes choses, & gouvernée par un homme si éclairé & si laborieux, ne pouvoit pas manquer d'être une des plus florissantes du Nouveau Monde, dès qu'on seroit venu à bout d'y introduire l'ordre & la discipline, & d'y faire gouter la douceur d'un Gouvernement établi sur la Religion & la Justice. Il est vrai que si on en croit M. de Cussy, ce travail lui avoit coûté la perte de sa santé, & qu'il ne lui fut jamais possible de la recouvrer; mais il étoit alors beaucoup plus nécessaire d'agir de la tête que du bras; & il eût été à souhaiter qu'on l'eût mis en état de n'être jamais contraint d'agir autrement.

1684. Cussy à bien regler sa Colonie.

Les plus grands désordres, & les plus difficiles à corriger, étoient parmi les Flibustiers. MM. de Saint Laurent & Begon trouverent fort étrange qu'on eût souffert jusques-là que ces Avanturiers armassent sur la seule permission du Gouverneur de la Tortuë; qu'ils fussent sur le pied de ne point donner de caution,

Abus qui s'étoient introduits parmi les Flibustiers.

1684. tion, ni de déclaration de leurs équipages au Greffe, soit avant leur départ, soit après leur retour; qu'ils ne rendissent aucun compte de ceux, qui étoient morts, ou qu'ils avoient dégradés, comme ils continuoient toujours de faire pour de certains cas de leur propre autorité, & sans aucune formalité de justice; qu'ils embarquassent toutes sortes de gens sans congé du Gouverneur; qu'ils allassent achetter tout ce dont ils avoient besoin, & radouber leurs Navires à la Jamaïque, à Baston, à l'Isle de Saint Thomas, & en d'autres lieux de la domination Angloise, où ils jettoient par-là un argent infini; qu'ils se fussent toûjours maintenus dans le droit de déposer leurs Capitaines; quand ils n'en étoient pas contens; qu'ils n'observassent aucune regle au sujet des prises, qu'ils n'en fissent point d'inventaire, & qu'ils les partageassent entre eux, sans les avoir fait juger; qu'ils les conduisissent souvent chés les Étrangers; qu'ils coulassent à fond les Navires, dont ils ne vouloient pas se servir, qu'ils n'amenassent à la Côte que les Prisonniers, dont ils esperoient tirer une grosse rançon; qu'ils ne payassent le Dixiéme que quand ils le vouloient bien, & prétendissent n'être pas dans l'obligation de le payer de tout ce qu'ils ne prenoient pas à la Mer; qu'ils vendissent les Negres pris sur les Espagnols au préjudice de la Compagnie d'Afrique; enfin qu'ils traitassent à la Mer avec les Anglois.

On travaille à les faire revenir dans la Colonie.

C'étoit bien peu connoitre les Flibustiers, que d'être surpris de tout cela; il y avoit même quelques-uns de ces articles, sur lesquels on auroit été assés peu fondé à les vouloir gêner. Le moyen, par exemple, de les empêcher

pêcher d'aller faire des vivres, & radouber leurs Bâtimens à la Jamaïque, ou dans les autres endroits, dont j'ai parlé; la Côte de S. Domingue ne leur pouvant presque jamais rien fournir de ce qui leur étoit nécessaire pour tout cela? On convint néanmoins qu'il falloit prendre des mesures pour les assujettir à se conformer aux Loix & aux Reglemens, ausquels les autres Sujets du Roi étoient soûmis. Mais il y avoit quelque chose de plus pressé à faire, & à quoi nous avons vû que M. de Cussy avoit sérieusement travaillé, dès qu'il s'étoit vû en place. Ce corps d'Avanturiers étoit alors composé de 3000. Hommes. Il avoit été plus nombreux; mais il en avoit péri beaucoup par les maladies, & par le fer des Espagnols, sur-tout dans deux malheureuses expeditions sur Campêche, où ils avoient été bien battus. Il s'agissoit d'en rassembler les débris, & lorsque les Commissaires voulurent entrer dans le détail des moyens, qu'il falloit prendre pour en venir à bout, ils demeurerent convaincus: Premierement, qu'il ne falloit rien négliger pour conserver le corps des Flibustiers. En second lieu, qu'on ne le conserveroit jamais, si l'on n'usoit de grands ménagemens avec eux, & si on leur interdisoit absolument la course.

1684.

Le Roi ne goute point les ménagemens qu'on a pour eux.

Ils dresserent sur cela un Memoire, qu'ils envoyerent au Roi, & que ce Prince ne gouta point d'abord. C'est ce qui se voit par une Lettre de M. de Seignelay à M. le Comte de Blenac, Gouverneur General des Isles, où il lui dit: „ Sa Majesté a examiné ce que „ les Sieurs Chevaliers de S. Laurent & Begon ont écrit conjointement sur le Voyage,

„ qu'ils

1684. „ qu'ils ont fait à la Côte Saint Domingue.
„ Elle ne voit pas qu'ils raisonnent juste sur
„ ce qui regarde les Flibustiers. Il est bien
„ vrai qu'il ne faut pas les laisser détruire, ni
„ les désespérer, ensorte qu'on les obligeât
„ à passer dans les Isles Angloises, & à forti-
„ fier le grand nombre d'Anglois, qui font
„ la course; mais il faut aussi empêcher par
„ tous moyens possibles, qu'ils ne se mettent
„ en état de troubler la liberté du Commer-
„ ce des Indes en Espagne. Et ils compren-
„ dront aisément combien cela est nécessaire,
„ quand ils feront réflexion que de toutes les
„ Nations de l'Europe les Espagnols sont
„ ceux, qui profitent le moins des Indes; que
„ les François, par l'abondance des Marchan-
„ dises, qu'ils portent à Cadix, tirent une
„ grande partie de l'argent, qu'on en appor-
„ te; & qu'ainsi, lorsque les Flibustiers font
„ des prises sur les Espagnols, c'est moins
„ ceux-ci, qui en souffrent la perte, que les
„ François interessés en ce Commerce. Lors
„ donc que les Commandans François ont
„ donné des Commissions à ces Flibustiers
„ pour armer en guerre, ils ont entierement
„ excedé leur pouvoir, & fait contre les in-
„ tentions de Sa Majesté, qui estime que
„ rien ne seroit si important, que de rendre
„ ces Vagabonds de bons Habitans de Saint
„ Domingue, ou de tel autre endroit, où
„ ils pourroient s'habituer, & d'où ils pour-
„ roient faire par terre aux Espagnols une
„ guerre, qui n'auroit rien de contraire au
„ Commerce de ses Sujets". Tout cela étoit
pensé fort juste; mais dans la situation, où
étoient les choses, la pratique en étoit im-
possi-

possible, & rien ne le fera mieux voir que ce qui arriva dans la suite à M. de Cussy, pour être un peu trop entré dans les vûës de la Cour à ce sujet.

Avant que cet Officier fût en place, il n'y avoit dans toute la Colonie qu'une voix sur ce qui le regardoit. On convenoit qu'il étoit doux, populaire, équitable, zelé pour le bien public, habile à ménager les esprits, sage & circonspect, plein d'honneur & de probité. Les Flibustiers avoient une entiere confiance en lui, & la nouvelle de sa nomination au Gouvernement de S. Domingue ne s'étoit pas plûtôt répanduë parmi eux, que la plûpart de ceux, qui s'étoient retirés par crainte & par dépit, vinrent le trouver, & lui jurerent une obeïssance entiere. Mais dès qu'il voulut les mettre à l'épreuve, & les obliger à quitter la course, il ne fut plus rien de tout ce que je viens de dire; & il n'est pas croyable à quel point la plûpart le dénigrerent. On commença par dire qu'avant que de passer en Amérique, il n'avoit jamais fait la guerre qu'aux lievres & aux perdrix; on porta même l'impudence jusqu'à assûrer que lui-même étoit le premier à l'apprendre à ceux, qui auroient pû juger le contraire: ce qui étoit d'autant plus faux, qu'on garde encore au dépôt de la Marine le Mémoire, qu'il présenta à M. de Seignelay, pour lui faire connoître ses services en France. Mais de quoi il fut particulierement accusé, ce fut d'avoir eu une passion extrême pour le Commerce, d'y avoir toûjours donné sa principale attention, d'avoir fait une bonne partie de celui du dedans, & d'en avoir toujours entretenu un au dehors a-

Caractere M. de Cussy, & calomnies publiées contre lui.

1684. vec les Espagnols, sans s'embarrasser si nous étions en paix ou en guerre avec cette Nation; & par cette conduite si peu digne d'un Homme, qui commandoit les plus braves gens de la terre, d'avoir avili l'autorité du Roi, dont il étoit dépositaire, & de s'être à la fin attiré le mépris & l'indignation de ceux, qui lui avoient témoigné d'abord plus d'estime & d'affection. On alla même jusqu'à le soupçonner d'intelligence avec les ennemis naturels de la Colonie, qu'il gouvernoit, & l'on ne craignit point de publier, comme une chose reconnuë de tout le monde, que si cette Colonie avoit eu un autre Chef que lui dans les circonstances, où il se trouva, toute l'Isle de S. Domingue eût été acquise à la France. Nous verrons en son lieu de quelle maniere la calomnie fut découverte, & on s'étonnera sans doute qu'après le point d'évidence, où la vertu, le desinteressement, & la bravoure de ce Gouverneur, furent mis par les soins de celui, qui lui succeda, il y ait encore à S. Domingue des gens, qui réveillent ses cendres, en renouvellant des accusations si évidemment fausses, & déclarées telles de la maniere la plus juridique & la plus incontestable.

Etablissement proposé dans la nouvelle Biscaye.

Cependant le dessein de la Cour, en envoyant MM. de S. Laurent & Begon à S. Domingue, n'étoit pas seulement qu'ils y aidassent le nouveau Gouverneur à regler la Colonie; ils avoient encore un ordre particulier d'examiner un projet, dont l'exécution dépendoit des Sujets de ce Gouvernement: voici de quoi il s'agissoit. Le Comte de Peñalosse Espagnol mécontent de la Cour de Madrid,

drid, s'étoit offert à servir la France, & avoit proposé de transporter tous ceux des Avanturiers, qui n'avoient point d'Habitation formée à San-Domingo, ni aucun attachement dans cette Isle, à l'embouchure de *Rio Bravo*, pour occuper ce qu'on appelle la nouvelle Biscaye, où sont les Mines de Sainte-Barbe, autrefois si abondantes. Cette proposition revêtue avec art de tout ce qui pouvoit la faire paroître avantageuse, & d'une exécution facile, avoit extrêmement flatté le Marquis de Seignelay, & ce Ministre en avoit parlé à M. de Cussy de maniere à lui faire comprendre qu'il avoit extrêmement à cœur la réussite de cette affaire; il lui en écrivit même encore au lieu de son embarquement en ces termes. 1684.

„ Je vous ai expliqué avant votre départ, que „ le Roi pourroit avoir besoin des Flibustiers „ pour une entreprise sur les Espagnols établis à la Côte de la nouvelle Biscaye, & „ comme Sa Majesté se confirme dans cette „ résolution, elle m'ordonne de vous mander, „ qu'aussi-tôt que vous serez arrivé à la Côte „ S. Domingue, elle veut que vous travailliez à remettre ensemble tous les Flibustiers, „ pour partir au mois d'Octobre ou de Novembre. Du 4. Mars 1684.

Le Ministre ne voulut pourtant pas prendre un dernier parti sur une entreprise de cette consequence, sans avoir reçû l'avis de MM. de S. Laurent & Begon, lesquels après en avoir conferé avec plusieurs Habitans, qui restoient encore des premiers fondateurs de la Colonie de S. Domingue, se convainquirent, & lui manderent que ce projet leur paroissoit absolument impratiquable. Leurs raisons étoient,

1684. toient, qu'il n'y avoit pas un ſeul Flibuſtier, qui n'eût une Habitation, du moins en ſocieté avec un Habitant, & que les Habitans ne pouvoient abſolument ſe paſſer du ſecours des Flibuſtiers pour ſe défendre contre les Eſpagnols; ainſi que leur ſentiment étoit que ſi le Roi vouloit entrer dans les vûës du Comte de Peñaloſſe ſur la nouvelle Biſcaye, elle pouvoit ſe ſervir des Flibuſtiers pour conquerir le pays; après quoi il faudroit y envoyer des Soldats de France, pour le garder, & des familles pour le peupler. Ils ajouterent que la Colonie de S. Domingue ne pouvoit pas même ſe ſoutenir dans l'état, où elle étoit, ſi les Flibuſtiers s'en éloignoient trop, ou ſe diſperſoient; & que pour la mettre une bonne fois à couvert de la fureur des Eſpagnols, qui ne lui donnoient point de trêve, & ne faiſoient quartier à perſonne, le plus court étoit de ſe rendre maître de San-Domingo; ce qui leur paroiſſoit aiſé.

Negotiations inutiles avec le Preſident de San Domingo.

On venoit de recevoir la nouvelle que la guerre avoit été declarée entre la France & l'Eſpagne; elle n'empêcha point MM. les Commiſſaires d'engager M. de Cuſſy à faire demander au Préſident de San-Domingo, s'il avoit les pouvoirs néceſſaires pour procéder à la reconnoiſſance des limites: c'étoit apparemment un des articles contenus dans leurs inſtructions, ou bien voyant les Eſpagnols s'opiniâtrer à traiter les François, même en têms de paix, comme on fait les Corſaires, ils vouloient faire expliquer ſur cela le Préſident; mais ce General ne prit point le change, & ſe contenta de répondre que la conjoncture de la guerre préſente n'étoit pas pro-

pre

pre pour une pareille négociation. Sur cette réponse on vit bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de se préparer à se bien défendre, & à attaquer; & ceux qui voyoient les choses de près, convenoient que le plus court & le plus sûr étoit d'aller d'abord à la source du mal, en portant la guerre jusqu'à la Capitale. Les Commissaires & le Gouverneur crurent pourtant qu'avant toutes choses il falloit achever de regler la Colonie, où l'on ne pouvoit compter sur rien, tandis que tout y étoit dans la confusion; que la subordination n'y étoit pas gardée, & que l'autorité du Souverain n'y étoit pas assés respectée dans la personne de ceux, qui y commandoient en son nom. 1684.

Etablissement d'un Conseil Souverain, & de plusieurs Sieges Royaux.

Mais rien n'étoit plus pressé, que de pourvoir à l'administration de la Justice; depuis qu'on avoit commencé à garder quelque regle sur cela, c'étoit les Officiers des Milices de chaque quartier, qui la rendoient dans une espece de Conseil établi sous l'autorité du Gouverneur; mais comme ces Officiers n'avoient aucune connoissance des Loix, on comprit qu'ils pouvoient faire de grandes fautes, & il fut proposé de donner un Conseil superieur à la Colonie, & des Sieges Royaux aux quatre principaux Quartiers, qui étoient Leogane & le petit Goave pour la Côte Occidentale, le Port de Paix & le Cap François pour la Septentrionale. La proposition fut agréée, & exécutée en cette maniere l'année suivante. Le Conseil Superieur fut établi au petit Goave, d'où il fut quelque têms après transferé à Leogane. Ces deux postes, & les deux autres proposés pour la bande du Nord, eurent

1684. aussi chacun un Siege Royal. Celui du petit Goave étendit sa Jurisdiction aux Quartiers de Nippes, de Rochelois, de la grande Anse & de l'Isle Avache. Celui de Leogane comprit tous les établissemens de l'Arcahay & des environs. Celui du Port de Paix commençoit au Mole S. Nicolas, embrassoit la Tortue, & finissoit au Port François. Le reste de la Côte du Nord étoit de la dépendance de celui du Cap. Les Lettres Patentes de ces créations sont du mois d'Aoust 1685.

La Ferme du Tabac ruine la Colonie.

Cette innovation fit d'abord quelque peine aux Habitans, qui prenoient ombrage de tout, & qui s'imaginerent que c'étoit encore quelque nouveau joug, qu'on vouloit leur imposer; mais les bonnes manieres & la dexterité de M. de Cussy les rassurerent bientôt. Le plus grand embarras de ce Gouverneur fut ensuite à les calmer au sujet de la Ferme du Tabac, qui continuoit à les ruïner, & avoit à la fin rendu si méprisable cette marchandise, laquelle avoit été longtêms la seule monnoye du pays, & avoit formé la Colonie, que quiconque n'avoit point d'autre bien étoit en danger de mourir de faim. J'ai dit ailleurs que feu M. de Pouancey les avoit engagés à prendre patience, en leur faisant esperer que cette Ferme ne seroit pas renouvellée à la fin de son bail, en ayant reçû lui-même les assûrances positives de la part de M. Belinzani prédecesseur de Mr. Begon; mais ou on ne leur avoit pas tenu parole, ou bien la fin du bail leur parut trop éloignée, pour attendre jusques-là. Ils se persuaderent même, que le Roi n'étoit pas informé de leur misere, ne pouvant croire que Sa Majesté, si elle en étoit instrui-

instruite, n'eût pas la bonté de les soulager, & ne voulût pas lever un si grand obstacle à l'accroissement de la Colonie. Surquoi les Principaux d'entr'eux s'étant assemblés, ils firent les propositions suivantes, que M. de Cussy se chargea d'envoyer au Ministre. 1684.

Propositions des Habitans au Roi pour augmenter le Commerce de leur Isle.

Ils offroient au Roi, si Sa Majesté vouloit leur faire la grace de supprimer la Ferme du Tabac, de lui donner un quart de tout ce qui en arriveroit en France, & de l'affranchir de tous les frais, même de celui du fret; mais sans choix, & à condition que les trois autres quarts, qui leur demeureroient, seroient pareillement francs & quittes généralement de tous droits; & que les Marchands, ou propriétaires de ces trois quarts les pourroient vendre en gros & en détail, dedans & dehors le Royaume, sans être non plus sujets à aucuns droits de quelque nature qu'ils fussent; & ils prétendoient que Sa Majesté tireroit plus de cette maniere, que par les 40. sols pour cent, que lui donnoit le Fermier du Tabac. Ils ajoûtoient que, si on leur accordoit une demande, qui leur paroissoit si raisonnable, cela les engageroit à augmenter la culture de l'Indigo, & la fabrique du Cotton, d'où le Roi pouvoit encore retirer un grand profit.

Je n'ai pû savoir quelle réponse le Marquis de Seignelay fit à M. de Cussy sur tous ces articles; mais il est certain que les choses demeurerent encore assés long-tems sur le pied, où ce Gouverneur les avoit trouvées à son retour de France, & que la Colonie se vit les années suivantes plus d'une fois sur le point de périr par le défaut du commerce, & par le dépit & le desespoir des Habitans. Enfin la

1684. Fabrique de l'Indigo devint considerable, jetta beaucoup d'argent dans le pays, & peu à peu mit plusieurs particuliers en état de faire des Sucreries avec le succès, que nous verrons à la fin de cet ouvrage. Pour ce qui est du Cotton, les Habitans y renoncerent bientôt, & arracherent les Cotonniers. La raison, qu'on en apporta dans le têms, fut qu'un Negre ne pouvoit pas filer en un an assés de Cotton pour dédommager son maître de ce qu'il avoit déboursé pour l'acheter, & de ce qu'il lui coûtoit pour l'entretenir; mais il est d'autant plus difficile de comprendre ceci, que ces Afriquains doivent être stilés à ce travail; & qu'une des principales richesses de la Colonie Espagnole, tant qu'elle a été florissante, étoit le Cotton; depuis même que les Indiens eurent tout à fait manqué: par conséquent c'étoit les Negres qui le fabriquoient.

Je ne trouve nulle part en quel têms on s'avisa de planter des Cacaoyers; il est certain qu'ils y réussirent au-delà même de ce qu'on avoit esperé, & c'est peut-être de toutes les marchandises, qu'on a encore tirées de S. Domingue, celle qui a le plus contribué à peupler cette Colonie. Nous verrons ailleurs par quel accident elle est aujourd'hui privée d'un si grand avantage. Enfin dans les tems dont je parle le Rocou faisoit encore un des plus considérables revenus de S. Domingue; mais tout cela étoit peu de chose, & il n'y a aucun lieu de douter que la plûpart des Habitans n'eussent alors pris le parti de se retirer ailleurs, s'ils n'eussent trouvé quelque profit à faire sur les prises des Flibustiers.

J'ai dit ailleurs que M. de Pouancey en prenant

nant possession de son Gouvernement, avoit été fort surpris de trouver l'Isle de la Tortuë presqu'abandonnée, & qu'il avoit pris extrêmement à cœur de la repeupler; il y a bien de l'apparence qu'il n'y avoit pas réussi. M. de Cussy ne témoigna pas d'abord moins de zele que son prédécesseur pour le rétablissement de ce poste; mais il y renonça enfin, ayant sû que le terrein ne produisoit pas à beaucoup près autant qu'il avoit fait dans les premiers tems; & quoiqu'il y restât encore un assés bon nombre d'Habitans, qui n'étoient apparemment pas en état de se transporter ailleurs pour y travailler sur nouveaux frais; il ne s'y forma presque plus de nouvelles Habitations, & aujourd'hui elle est absolument deserte. Ce fut le Port de Paix, qui profita le plus de ses debris: pendant tout le gouvernement de M. de Cussy ce poste fut toujours regardé comme le plus important de la Colonie, & un des premiers soins de ce Gouverneur fut d'y bâtir un Fort, que l'abandonnement de la Tortuë rendoit absolument nécessaire, pour la sureté du Canal, qui est entre ces deux Isles; mais ce dessein ne put être si-tôt executé. 1684.

Fin du Huitiéme Livre.





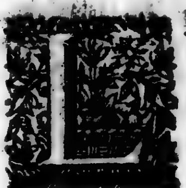
HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.

SECONDE PARTIE.



LIVRE NEUVIE'ME.

1684.
Depart de MM. de Saint Laurent & Begon.



LE Chevalier de St. Laurent & M. Begon n'ayant plus rien, qui les arrêtât à S. Domingue, partirent du Cap François le premier de Decembre, pour retourner aux Isles du Vent, emportant avec eux l'estime & l'affection d'une Colonie, à laquelle ils avoient fait entierement changer de face dans le peu de têms, qu'ils y avoient demeuré, & plus convaincus que jamais qu'elle ne pouvoit être en de meilleures mains, qu'entre celles de M. de Cussy.
Lau-

Laurent de Graff, que ce Gouverneur s'étoit fort attaché, eut ordre de les escorter, parce qu'encore qu'on eût publié depuis peu à Ratisbonne une trêve de 24. ans avec l'Espagne, l'experience du passé avoit appris qu'il ne falloit pas s'y fier. Je trouve même que Laurent de Graff étoit alors muni d'une Commission en bonne forme de l'Amiral de France; mais il y a bien de l'apparence que, s'il l'avoit reçûë de M. de Cussy, c'étoit avant que les nouvelles de la Trêve fussent arrivées, puisqu'il est certain que ce Gouverneur étoit instruit que la Trêve devoit être gardée tant en-deçà qu'audelà de la ligne: ou bien la Commission dont de Graff étoit porteur, n'étoit que pour garder les Côtes, & assurer le Commerce contre les entreprises des Espagnols. Mais une simple défensive n'étoit pas du goût des Flibustiers, & tout ce que la Trêve & les efforts de M. de Cussy, pour la faire garder, produisirent, ce fut la perte, que fit la Colonie de plus de la moitié d'un Corps, qui faisoit sa principale force, & dont on ne connut jamais bien l'utilité, que quand on se vit privé de son secours. 1684.

Je parle de cette fameuse excursion, que firent à la fin de cette année un très-grand nombre de Flibustiers Anglois & François dans la Mer du Sud; mais dont la publication de la Trêve, & les défenses faites en conséquence, ne furent pas les seuls motifs. En voici un autre, que j'ai tiré d'une Lettre écrite en 1692. par M. Ducasse à M. de Pontchartrain, & que ce Gouverneur regardoit même comme la principale cause d'un évenement, dont il déploroit les suites funestes. Quelques mesures qu'on eût prises pour établir la police & l'or-

Causes d'une excursion des Flibustiers dans la Mer du Sud.

1684. dre dans les Quartiers les plus frequentés de la Côte, on n'y avoit pas également réüssi par tout; & le petit Goave en particulier étant, à cause de la commodité de son Port, la retraite ordinaire de tout ce qu'il y avoit dans ces Mers de Flibustiers & de Pirates, ils s'y maintenoient dans une grande indépendance; n'y respectoient l'autorité, qu'autant qu'elle les menageoit, ou plûtôt, qu'elle les laissoit vivre à leur mode; & y menoient une vie afreuse. M. de Cussy, qui aimoit la vertu, dit M. Ducasse, ne put souffrir plus long-tems un si grand scandale; & comme la Trêve lui rendoit ces gens-là moins nécessaires, il entreprit de mettre en usage, pour faire cesser tant de desordre, toute la vigueur d'une autorité soutenuë de celle du Souverain.

La maniere, dont il s'y prit, convainquit les Flibustiers qu'il en viendroit à bout, s'ils ne lui opposoient la force ouverte, ou s'ils ne se retiroient; & ils prirent ce dernier parti; mais il falloit se retirer si loin, qu'ils ne fussent plus du tout en danger d'être inquiettés par un homme, dont ils redoutoient la vigilance, & dont ils respectoient peut-être assés la vertu, pour ne vouloir pas être obligés d'en venir contre lui à quelque extrêmité fâcheuse. Les résolutions parmi ces gens-là se prenoient fort brusquement, & ne se changeoient presque jamais: on étoit engagé sans retour, dès qu'on avoit donné parole, & souvent la parole se donnoit sur la simple proposition: on refléchissoit ensuite, mais ce n'étoit qu'aux moyens d'éxécuter ce qui avoit été résolu sans réflexion; & il falloit y réüssir, ou mourir à la peine. Jamais ceci ne parut d'une maniere plus sensible que dans l'occasion, dont il s'agit.

git. Une expédition dans la Mer du Sud fut proposée, & acceptée d'abord par plus de 2000. Hommes; mais ce qu'il y a de plus singulier, & ce qui me paroît une preuve convainquante que la Justice divine conduisoit ces Brigands comme par la main, pour châtier les Espagnols de ces contrées, dont le luxe & les crimes crioient vengeance au Ciel, c'est qu'une résolution de cette nature fut prise en même têms & sans aucun concert, non seulement par des Flibustiers Anglois & François, entre lesquels il y avoit alors peu de concert, mais même par plusieurs troupes particulieres de l'une & de l'autre Nation; & que ce fut le seul hazard, qui les réunit.

1684.

Differentes routes que prennent les Flibustiers.

Les premiers qui partirent pour ce grand voyage furent les Anglois, qui au nombre de sept à huit cens sortirent des Ports de la Jamaïque, & entrerent dans la Mer du Sud par le détroit de Magellan. Une autre troupe d'environ 120. alla débarquer dans le fond du Golphe d'Uraba, & gagna par terre la Riviere de Chica, d'où elle se rendit en Canots à Boca de Chica, Bourgade à l'embouchure de cette Riviere, dans la même Mer du Sud. 430. François prirent peu de têms après la même route sous la conduite des Capitaines Grognier, l'Ecuyer, & le Picard: plusieurs bandes des deux Nations les y suivirent; mais la plûpart furent assommés par les Indiens, à qui les Espagnols firent entendre qu'ils leur répondroient de tous ceux, qui passeroient desormais sur leurs Terres sans leur permission. Enfin 200. François s'embarquerent au Cap François, sur un Navire commandé par le Capitaine le Sage,

 pour

1684. pour passer aussi le détroit de Magellan ; & on fut très-long-têms sans apprendre de leurs nouvelles. Tous les autres agirent d'abord de concert : les Anglois, qui arriverent les premiers auprès de Panama, y avoient amené quelques prises Espagnoles, qu'ils avoient faites sur leur route : ils les cederent de bonne grace aux François, & à ceux de leur Nation, qui étant venus par terre, n'en avoient point ; ainsi ils se trouverent environ 1100. Hommes sur dix Bâtimens, la plûpart fort petits, tous assés mal armés, sans provisions & sans munitions ; mais résolus à tout tenter pour se monter & s'équiper aux dépens des Espagnols, & sur-tout à demeurer toûjours unis : il est vrai qu'ils garderent mal cette derniere résolution.

Ils manquent la Flotte du Perou, & en sont fort maltraités. Ces deux Nations se séparent.

Ils oserent bien pour leur coup d'essai tenter de se rendre maîtres de la Flotte du Perou, qu'on attendoit de jour en jour à Panama ; mais s'étant mis, en attendant qu'elle parût, à se divertir dans ce qu'on appelle *les Jardins de Panama*, qui sont de petites Isles fort jolies, où les plus riches Habitans de cette Ville ont leurs maisons de plaisance ; la Flotte passa sans qu'ils s'en apperçussent ; y déchargea ses trésors, y augmenta ses équipages ; y prit des troupes fraîches, & vint à son tour les chercher ; leur coula une Barque à fond ; incommoda fort plusieurs autres ; mais ne leur tua que deux Hommes. Elle rentra ensuite à Panama, & les Flibustiers allerent se radouber à l'Isle de *S. Jean de Cueblo* à 80. lieuës de l'Ouest de cette Ville. Les vivres commençoient à leur manquer ; ils envoyerent 300. Hommes dans deux Canots

en

1684. – 1687.

en chercher dans une Bourgade nommée *Pueblo-Nuevo*, éloignée de dix lieuës de S. Jean; mais ils n'y trouverent rien, ni pas une ame. Une Barque chargée de soye, qu'ils prirent chemin faisant, les consola un peu de ce malheur; mais la discorde s'étant mise entre les deux Nations, les Anglois, qui faisoient le plus grand nombre, qui en vouloient profiter, pour se rendre maîtres de tout, & commettoient partout des impiétés, qui faisoient horreur aux François, se retirerent, emmenant avec eux onze François, qui ne voulurent point les quitter; reprirent les Vaisseaux, qu'ils avoient donnés aux autres, & les laisserent avec deux Barques & un Canot. Ce fut le 9. de Juillet 1685. que se fit cette séparation.

Realejo & Leon pris par les Anglois, & Pueblo-Viejo pas les François.

Quelques jours après les François étant occupés à faire des Canots, la sentinelle qu'ils avoient au bord de la Mer, les avertit qu'on voyoit une voile au large. Ils y coururent en grand nombre: c'étoit un petit Bâtiment Anglois de 50. Hommes d'équipage, y compris quelques François. Ceux-ci resterent avec leurs Compatriotes, & les autres allerent chercher les Flibustiers Anglois, pour se joindre à eux. Après que nos Braves eurent perdu bien du têms à S. Jean de Cueblo, où la pêche & la chasse ne leur manquoient point, & d'où ils se contenterent d'abord d'envoyer de côté & d'autre de petits partis, qui ne firent pas grande fortune, ils partirent enfin tous ensemble le 8. d'Octobre, pour aller prendre & piller la Ville & le Port de *Realejo*, éloigné de 180. lieuës à l'Ouest-quart-Nord-Ouest de S. Jean, & de 260.

1684. | 1687. lieuës à l'Ouest de Panama. Ils y arriverent le 22. & ayant mis pied à terre le 25. ils apprirent que les Anglois avoient pillé la Ville, & s'étoient encore emparés de celle de *Leon*, qui en est à 4. lieuës, & sur les bords du Lac de Nicaragua. Les Anglois avoient fait ses conquêtes à la barbe d'une armée, qui n'avoit osé, ni les attaquer, ni accepter le combat, qu'ils lui avoient présenté, parce qu'elle attendoit de plus grandes forces, & qu'elle n'avoit encore que six Hommes contre un. La verité est que ces Espagnols n'ayant jamais vû d'ennemis, trembloient à la vûë d'un Homme armé; desorte que les Flibustiers, qui eussent pû être accablés par le seul nombre, trouvoient encore plus de ressource dans la poltronerie de ceux, à qui ils avoient à faire, que dans leur propre bravoure.

Differentes avantures de ces derniers.

Les François ne voyant plus rien à piller à Realejo, passerent à un gros Bourg appellé *Pueblo-Viejo*, qui en est à 3. lieuës, ils y trouverent les Espagnols retranchés dans l'Eglise, & 150. Cavaliers en bataille dans la place. Ils donnerent d'abord sur ceux-ci, qui ne les attendirent pas. Les autres se sauverent par une porte de la Sacristie, & abandonnerent aux Vainqueurs une assés bonne quantité de vivres, dont ceux-ci avoient grand besoin. Ces vivres étant épuisés, & les Espagnols ayant pris de bonnes mesures, pour les empêcher d'en pouvoir trouver nulle part ailleurs, ils se virent bien-tôt réduits à de grandes extrêmités; ce qui les obligea à retourner à S. Jean de Cueblo, où ils avoient marqué le rendés-vous, en cas de séparation.

Les

Les derniers s'y rendirent le premier de Janvier 1686. & le 5. 230. Hommets en partirent sur huit Canots, pour aller piller la Ville *Chiriquita*, qui en est éloignée de 20. lieuës. Ils débarquerent la nuit du 6. à trois lieuës de la Ville, où ils n'entrerent que le 9. Ils la pillerent, & y trouverent quantité de vivres. Ils furent ensuite attirés hors de la Ville dans une embuscade, où ils perdirent deux Hommes, & en tuerent trente aux Ennemis; ils firent plusieurs Prisonniers, dont ils tirerent de bonnes rançons, & s'en retournerent à S. Jean, où tandis que tout le monde travailloit fortement à faire des Pirogues, une Escadre de 15. Voiles parut tout à coup à leurs yeux. Ils ne douterent point que ce ne fût des Espagnols, qui les cherchoient; ils transporterent en diligence dans les deux Barques tout ce qu'ils avoient dans leur Navire, qu'ils échouerent; & se disposerent ensuite à empêcher la descente, si l'Ennemi la vouloit tenter; mais il n'osa. Il se contenta de faire aborder le Navire échoué, par six Pirogues armées, qui commencerent à faire un très-grand feu dessus; elles en approcherent ensuite, & n'y trouverent qu'un Chat, qui avoit été assés heureux pour échaper à une si rude Canonade. Enfin les Espagnols y mirent le feu, pour en avoir les ferremens, après quoi l'Escadre appareilla pour s'en retourner, ou suivre sa route.

1684. | 1687.

Le 14. de Mars les François partirent de l'Isle avec deux Barques, une demie Galere de 40. avirons, dix grandes Pirogues; & quatre Canots legers; gagnerent la pointe du Vent de leur Isle; y firent la revûë de leur mon-

1684. | 1687. monde ; & trouverent que depuis leur séparation d'avec les Anglois, ils avoient perdu 30. Hommes, presque tous de maladie. Ils formerent ensuite de nouveau le dessein d'aller piller la Ville de *Grenade*, sur le Lac Nicaragua, qu'ils avoient été obligé d'abandonner quatre mois auparavant, parce qu'un de leurs Quartiers Maîtres, Catalan de Nation, s'étoit allé rendre aux Espagnols, & qu'ils aprehendoient avec raison qu'il ne l'eût découvert ; mais comme ils manquoient de vivres, ils détacherent la demie Galere & quatre Canots, pour en aller chercher dans la Riviere de *Pueblo-Nuevo*, & allerent les attendre à l'Isle de *San-Pedro*, qui est à deux lieuës au Vent de la Riviere de Chiriquita. Le détachement trouva à l'embouchure de celle qu'il cherchoit une Fregate Espagnole, avec une Barque longue & une Pirogue, qui le mal-traiterent fort avec leur Canon, & lui mirent 20. Hommes hors de combat. Il eut bien sa revanche, dès qu'il eut approché les trois Bâtimens à la portée du fusil ; car pendant un assés long combat tout ce qui parut d'Espagnol ou pour manœuvrer, ou pour servir le Canon, fut tué ; mais la nuit étant survenuë, il fallut songer à la retraite, & nos gens comptoient bien de recommencer le combat dès que le jour paroîtroit. Les Espagnols s'en douterent, & s'allerent mettre à couvert derriere des retranchemens, sous lesquels il eût été trop imprudent de les attaquer : ainsi le détachement fut obligé d'aller joindre le gros de la Troupe à San-Pedro, où ils furent huit jours sans presque rien manger ; ce qui les obligea à se répandre de côté

& d'autre, pour tâcher de vivre de la chasse ou du pillage. 1684. | 1687.

Une troupe d'Anglois se joignent aux François.

Le 22. d'Avril tous eurent ordre de se rassembler sur une des Isles de la Baye de *Caldaira*, tant pour déliberer de la maniere dont on attaqueroit Grenade, que pour voir ce que l'on avoit de munitions pour cette entreprise. On fit ensuite une ordonnance, par laquelle on condamnoit à perdre sa part du Butin quiconque seroit convaincu de lâcheté, de viol, d'yvrognerie, de desobéïssance, de larcin, & d'être sorti de son poste sans ordre. Cela fait, la petite armée sortit de la Baye sur le soir, & un coup de vent d'Est qui survint la nuit, sépara tous les Bâtimens les uns des autres. A la pointe du jour ils se réünirent, & furent fort étonnés de compter treize Voiles au lieu de douze. Après s'être reconnu on chassa sur celle, qui étoit d'augmentation, & quand on eut couru dessus environ une heure, on en apperçut encore cinq autres; ce n'étoit que des Canots, dans le premier desquels on trouva le Capitaine Toussé, un des Anglois, qui s'étoit séparé des Flibustiers François. Il venoit d'Acapulco, & avoit laissé son Navire à la Cape vis-à-vis la Baye, dont nos gens étoient sortis la veille, & c'étoit ce Navire, qu'on avoit apperçu d'abord. Toussé ne s'attendoit pas à une rencontre, qui ne devoit pas lui faire plaisir, d'autant plus qu'il étoit un de ceux, dont les François avoient eu plus de sujet de se plaindre; aussi le firent-ils Prisonnier avec tous ses gens, qui étoient au nombre de 125. Après quoi ils allerent se rendre maîtres de son Navire, qu'ils déclarerent de bonne

1684. bonne prise. Ils ne voulurent pourtant que lui faire peur, & après la lui avoir donné fort chaude pendant cinq heures, ils lui dirent que les François étoient plus honnêtes gens que lui & ses Anglois, & qu'ils lui en donnoient une preuve bien sensible, en lui restituant tout ce qu'ils venoient de lui enlever par une répresaille très-legitime, pour toutes ses insolences passées : ils le remirent donc en liberté, avec tous ses gens, & lui rendirent son Navire & ses Canots. Une conduite si génereuse leur gagna le cœur de ce Capitaine, qui apprenant leur dessein sur Grenade, les pria de trouver bon qu'il les y accompagnât, & leur promit de ne les plus abandonner. Cette proposition n'avoit garde d'être rejettée de gens, à qui un renfort de 125. Hommes venoit fort à propos pour leur Expédition.

| 1687.

Le reste des Flibustiers Anglois s'étoit déjà dispersé, quelques-uns étoient encore à la Côte du Perou, où ils firent d'étranges ravages, d'autres passerent aux grandes Indes, & il y en eut, qui se trouvant assés riches, pour n'avoir plus besoin d'un métier aussi périlleux, retournerent en Europe, & ne penserent plus qu'à joüir tranquillement des Thrésors, qu'ils avoient amassés au prix de tant de fatigues & de tant de crimes. Pour revenir à nos Flibustiers, ils s'embarquerent tous ensemble dans leurs Pirogues, & dans leurs Canots, laissant le Navire & les Barques à l'abri du Cap Blanc, qui est 25. lieuës au Vent de l'endroit, où ils devoient mettre à terre, avec ordre à ceux, qui les gardoient de partir six jours après, & de venir mouiller

ler au lieu, où ils trouveroient les Pirogues & les Canots. Le 17. d'Avril cette petite armée composée de 345. Hommes, débarqua en pleine côte, & à l'aide d'un très-bon guide, marcha au travers des Bois pendant deux fois 24. heures. Elle ne laissa pourtant pas d'être découverte; d'ailleurs, il y avoit trois semaines qu'on étoit instruit à Grenade de son approche. Le 9. tout le monde étant sur les dents, l'Armée passa la nuit dans une sucrerie à quatre lieuës de Grenade. Le 10. en approchant de la Ville, elle apperçut deux Navires sur le Lac, & elle apprit depuis qu'on y avoit chargé tout ce que les Habitans avoient de plus précieux, pour le mettre en sûreté dans une Isle, qui est à deux lieuës de Grenade. Quelques Coureurs firent aussi un Prisonnier, de qui on sut que les Habitans s'étoient retranchés sur la place d'Armes, qu'ils avoient environnée d'une forte muraille, avec quatorze Pieces de Canon & six Pierriers, & qu'il y avoit six Compagnies de Cavalerie détachées, pour attaquer l'arriere-Garde Françoise, dès que la tête de l'Armée auroit commencé de donner. Ces préparatifs étoient une suite des avis du Quartier-Maître Catalan, dont nous avons parlé.

1684. | 1687.

Attaque de Grenade & sa prise.

Ces nouvelles ne firent qu'irriter le courage des Flibustiers : sur les deux heures après midi ils marcherent vers la Ville, & en entrant dans le Fauxbourg, ils donnerent dans une embuscade, où ils perdirent un homme; mais ils passerent sur le ventre à tous ceux, qui se rencontrerent sur leur passage. Ils allerent

1684. lerent ensuite droit à cette place d'Armes, dont on leur avoit parlé, & qui étoit effectivement comme un Fort quarré, capable
1687. d'arrêter une grande Armée ; ils l'insulterent néanmoins avec tant de résolution, que sans autre perte que de quatre Hommes tués & huit blessés, qui moururent presque tous; ils s'en rendirent en peu d'heures les Maîtres, & par conséquent de toute la Ville, une des plus belles & des plus riches de l'Amérique, située, comme je l'ai dit, sur le bord du Lac Nicaragua, & à 20. lieuës de la Mer du Sud : mais ils n'y trouverent plus que quelques Marchandises, qu'on n'avoit pû, ou qu'on n'avoit pas daigné emporter. Le lendemain ils envoyerent un Prisonnier aux Habitans leur déclarer que, s'ils ne rachettoient leur Ville, ils l'alloient brûler. Cette menace commençoit à operer, & déja un Religieux étoit venu assûrer qu'on étoit disposé à s'accommoder, lorsqu'un Flibustier, qui avoit été pris, parce que la fatigue l'avoit fait rester en chemin, assûra les Espagnols que ses Compagnons n'avoient garde de brûler Grenade ; leur dessein étant de repasser quelques mois après à la Mer du Nord par le Lac, & de se fournir dans cette Ville de tout ce dont ils auroient besoin pour ce Voyage. Sur cette assûrance les Espagnols se tinrent tranquilles, & ne firent aucune réponse à la sommation des Vainqueurs. Mais ils ne tarderent pas à s'en repentir ; la mauvaise humeur & le dépit ayant fait executer une partie de la menace. L'occasion étoit belle de retourner à la Mer du Nord par le Lac, qui s'y décharge ; mais le moyen de quitter

quitter la Mer du Sud aussi gueux, qu'on y étoit venu ! Le parti fut donc pris d'y aller rejoindre les Bâtimens, qu'on avoit laissés à la Côte. 1684. | 1687.

Le 15. l'Armée partit de Grenade, & emmena un Canon & quatre Pierriers, qui ne lui furent pas inutiles. A un quart de lieuë de la Ville, elle fut attaquée par 2500. Hommes, qui après leur premiere décharge, voyant qu'on leur répondoit par du Canon, laisserent le passage libre. Cette embuscade ne fut pas la seule, où nos braves donnerent; mais ils s'en tirerent toûjours avec le même courage & le même bonheur. Le 17. ils défirent un parti de 500. Hommes, que la Ville de Leon envoyoit au secours de Grenade, & qui étoit commandé par le Quartier-Maître Catalan, qui les avoit trahis. Ils continuerent ensuite leur marche avec des fatigues inconcevables, & arriverent le 28. à Realejo. Le 9. Mai tous les Bâtimens étant carenés & en bon état, on tint Conseil sur le parti, qu'on devoit prendre. Les sentimens furent partagés, & comme chacun s'opiniâtra à soûtenir le sien, cela produisit un Schisme, qui partagea en deux cette petite Armée, déja bien foible pour résister à tant d'Ennemis, dont le nombre croissoit chaque jour. Les uns furent donc d'avis d'aller croiser autour de Panama, où ils esperoient que les Espagnols, les croyant bien loin, auroient ouvert la Navigation; mais les autres représenterent qu'il y avoit des années, où il falloit essuyer du côté de Panama huit mois d'un têms très-fâcheux, & que s'ils avoient le malheur de s'y trouver, ils ne pourroient man-

1684.
|
1687.

Les Flibustiers se separent en deux Bandes. Prise de la Villia.

manquer de périr tous, ou de faim, ou par le fer des Espagnols; qu'ainsi il leur sembloit plus à propos de descendre à l'Ouest.

Comme on vit que chacun tenoit ferme dans son avis, il fut résolu de se séparer, & après qu'on eut employé à récompenser les Blessés tout ce que l'on avoit d'argent, on partagea les Barques & les Canots avec beaucoup d'équité: les autres partages se firent avec le même concert. Les François se trouverent divisés justement par la moitié en deux Bandes de 148. mais celle, qui avoit opiné pour Panama, fut renforcée par tous les Anglois, & reconnut le Capitaine Toussé pour son Chef. Les autres mirent à leur tête le Capitaine Grognier. Le 19. la premiere Troupe s'étant embarquée avec ses Canots sur le Navire Anglois, & sur une Barque, appareilla pour Panama, & le 23. de Juin elle se rendit Maîtresse de Villia, petite Ville à 30. lieuës, sous le Vent de Panama, où elle fit 300. Prisonniers, trouva environ quinze mille Pieces de huit en Or & en Argent, & pour un million & demi de Marchandises, dont elle ne prit que les plus précieuses. Elle s'attendoit bien que la rançon de la Ville & des Prisonniers la dédommageroit d'un butin si modique; mais l'Alcaïde Major, à qui Toussé en envoya faire la proposition, lui fit réponse, qu'il n'avoit à son service que de la poudre & du plomb, qu'il arriveroit des Prisonniers ce qu'il plairoit au Seigneur, & qu'il comptoit de l'aller bientôt voir en bonne compagnie. A cette réponse, la fureur saisit les Flibustiers, qui après avoir mis le

feu

feu à la Ville, embarquerent tout leur butin dans deux Canots Espagnols, & se retirerent, marchant le long de la Riviere, sur laquelle est bâtie la Villia, & qui porte le même nom. 1684. | 1687.

L'Alcaïde Major leur tint exactement la parole, qu'il leur avoit donnée, & leur dressa tant d'Embuscades, que tout le Butin fut repris, les Flibustiers y perdirent même cinq ou six Hommes. Ils gagnerent enfin leurs Bâtimens, & l'Alcaïde Major leur ayant envoyé redemander les Prisonniers, qu'ils avoient eu le bonheur de conserver; il les obtint après bien des difficultés de sa part, pour le prix de dix mille Pieces de huit. Le 22. de Juillet, les Flibustiers ayant pris une Barque Espagnole, ils apprirent de ceux, qui étoient dedans, qu'à Panama on avoit su la prise de la Villia, & qu'on les croyoit dans leur ancienne Isle de Saint Jean de Cueblo, où l'on étoit toûjours persuadé qu'ils avoient un Fort; que trente-six Flibustiers des deux Nations étoient descendus du Perou, pour repasser par la Riviere *Chica* dans la Mer du Nord; mais que les Espagnols en ayant été avertis par les Indiens, étoient allés en grand nombre au-devant d'eux, en avoient tué la plûpart, & en avoient emmené un Prisonnier à Panama: que deux Partis Anglois, chacun de 40. Hommes, avoient tenté le même passage, & eu le même sort, qu'il y en avoit aussi quatre Prisonniers à Panama; & qu'il y avoit à *Boca del Chica* une Barque, où l'on devoit charger 800. livres d'or tirées des mines voisines, pour les porter à la même Ville, où l'on attendoit deux Navires char-

1684. chargés de vivres & de farines, qui apportoient aussi de Lima la paye de la Garnison.

1687. Sur cet avis ils envoyerent leur prise, croiser au large après en avoir fait une demie Galere, & le 30. ils se saisirent d'un Canot, où étoit un Capitaine Grec, qui venoit se faire prendre exprès pour leur donner de faux avis. On appelle Grecs dans ce païs-là une sorte de Milice composée des gens de toutes Nations, que les Espagnols se sont attachés en leur donnant une paye fort haute. C'étoit ce qu'ils pouvoient opposer de meilleur aux Flibustiers, lesquels ne les méprisoient point, & les regardoient comme les seuls ennemis, qui fussent dignes d'eux dans les Indes Occidentales. Un de leurs partis osa bien un jour tenter de se rendre maître du petit Goave, & y réüssit, ayant surpris la Forteresse; mais les Habitans s'étant d'abord rassemblés, l'y assiégerent, l'obligerent à se rendre à discretion; & comme leur Chef ne put montrer sa commission, qu'il avoit laissée dans son bord, ils furent tous pendus; ce qui ôta pour toûjours aux Grecs l'envie de faire aucune entreprise pareille sur la Côte de Saint Domingue. Les Espagnols les avoient toûjours tenus dans les Places, qu'ils avoient sur la Mer du Nord, & ils ne les envoyerent à la Côte du Sud, qu'à l'occasion des entreprises, dont je parle présentement.

Sa trahison est decouverte, & il lui en coute la vie.

Le Capitaine Grec, qui s'étoit fait prendre, joua d'abord assés bien son rôle. Il visoit à attirer les Flibustiers sous les Forts de Panama; & il leur parla d'une maniere en apparence si bonne & si franche, qu'ils n'eurent

rent pas le moindre ſoupçon contre ſa ſincerité. Après leur avoir donné pluſieurs avis de choſes, dont ils ſavoient déjà une bonne partie; il leur dit qu'il y avoit dans le Port une Fregatte, qui entroit en charge, & une Barque longue armée en guerre, qui en ſortoit tous les ſoirs pour faire la ronde, & y rentroit le matin : puis il leur offrit ſes ſervices pour les rendre maîtres de ces Bâtimens, & ils les accepterent. Le premier jour d'Août ils s'embarquerent avec lui dans quatre Canots pour éxécuter cette entrepriſe, que leur perfide conducteur leur avoit repréſentée comme très-facile; & après avoir vogué toute la nuit, ils arriverent le lendemain deux heures avant le jour à l'entrée du Port; où à la faveur de la Lune ils crurent appercevoir les deux Bâtimens, qu'ils cherchoient. Comme ils attendoient que la Lune ſe cachât ſous quelque nuage, pour entrer ſans être vûs, ils virent une voile, qui ſortoit du même Port; ils la prirent pour la Barque longue, & lui donnerent la chaſſe; ils l'eurent bien-tôt gagnée, & ils s'en emparerent ſans coup ferir. Cette priſe fut leur ſalut; le Capitaine leur découvrit que le Gouverneur de Panama leur avoit envoyé un Officier, auquel il avoit promis une grande récompenſe, s'il pouvoit les amener dans ſon Port. Il leur expliqua enſuite les meſures, qu'on avoit priſes pour les y faire perir; & comme on l'eût confronté avec le Capitaine Grec, qu'il n'avoit point encore apperçû, il lui ſoûtint ce qu'il venoit de dire; ſur quoi le Procès fut fait à ce malheureux, qui eut ſur le champ la tête coupée.

1684.
|
1687.

K 2 Après

1684. | 1687.

Combat auprès de Panama. Victoire des Flibustiers.

Après quelques excursions de côté & d'autre pour avoir des vivres, dont la difficulté alloit toûjours croissant, le 21. de ce même mois toute la troupe se réunit à la petite Isle Tavoga, qui est tout proche de Panama. Le lendemain 22. à la pointe du jour ils apperçurent trois voiles, une Fregatte & deux Barques, qui portoient sur eux. Ils se mirent aussi-tôt en devoir d'appareiller, mais ils commençoient à peine à défresler leurs voiles, qu'ils reçurent une volée de canon, dont il n'y eut personne de blessé. Ils étoient pourtant en grand danger, si l'Ennemi avoit pû conserver l'avantage du vent, mais il le perdit bien-tôt par son peu de résolution, & par le courage & l'adresse de nos gens, qui approcherent ensuite la Fregatte, & y jetterent quantité de Grenades, dont une étant tombée sur de la poudre répanduë, y fit un effet terrible : ils l'aborderent ensuite, & s'en saisirent après une assés vigoureuse resistance. Une des deux Barques fut en même-têms abordée par une de celles des Flibustiers, & enlevée d'abord ; l'autre, qui étoit une Barque longue, s'alla échouer en pleine Côte, & fut brisée avec perte de la plus grande partie des Hommes. Il y en eut dans la Fregate quatre-vingts, tant morts que blessez, de six-vingts, dont étoit composé son Equipage ; & dans la premiere Barque, de 70. Hommes il n'en resta que 19. qui ne fussent point blessés. Le Capitaine de la Fregate reçut cinq coups de fusil, dont il mourut peu de têms après ; il en avoit reçû l'année précédente autant à Pueblo-Nuevo, où il s'étoit bien battu contre les Flibustiers, & c'étoit encore

encore lui, qui tout récemment leur avoit dressé tant d'embuscades au sortir de la Villia. 1685. | 1688.

Tandis que les Victorieux s'occupoient à raccommoder les manœuvres de leurs prises, & à jetter les morts à la Mer, ils découvrirent deux autres voiles, qui sortoient de Panama; ils demanderent à leurs prisonniers ce que ce pouvoit être, & ceux-ci leur répondirent que c'étoit sans doute du secours, qu'on leur envoyoit. Cela leur fit croire qu'on ignoroit encore leur victoire dans cette Ville; & pour profiter de cette erreur, ils mirent pavillon Espagnol. Les ennemis y furent pris; ils s'approcherent avec une confiance extrême jusqu'à la portée du fusil, & après qu'on les eût salués d'une décharge de mousqueterie, on leur cria d'amener; comme ils n'en voulurent rien faire, on coula bas une de leurs Barques à force de grenades, l'autre fut en même-têms abordée & enlevée par un Canot, & on y trouva des cordes toutes coupées pour lier les Flibustiers, qu'on croyoit déjà prisonniers; ce qui fut cause qu'il n'y eut de quartier pour personne. Ces deux combats ne couterent qu'un Homme aux vainqueurs, mais il y en eut 22. de blessés, parmi lesquels fut le Capitaine Toussé, qui mourut peu de têms après de sa blessure. La même chose arriva à tous les autres, & cela fit juger que les bales des Espagnols étoient empoisonées. Cruauté indigne de Chrétiens, & dont on eut plus d'une preuve dans le cours de ces expéditions. Le 24. les Flibustiers envoyerent redemander au Président de Panama les prisonniers, qu'il avoit, & en

Second combat & seconde victoire.

 ayant

1685. | 1688. ayant reçû une réponse fort brusque & fort haute, ils menacerent de couper la tête à tous les Espagnols, qu'ils avoient entre leurs mains. Peu de jours après l'Evêque leur écrivit que les Anglois, qui étoient à Panama s'étoient faits Catholiques, & n'en vouloient point sortir. Ils virent bien que c'étoit un prétexte pour ne les point rendre; & comme chaque jour il leur mouroit des blessés, quoique leurs blessures fussent legeres, ils crurent ne devoir plus garder de mesures avec des gens, qui en usoient à leur égard avec tant d'inhumanité: ils envoyerent 20. têtes d'Espagnols au Président, avec une Lettre, où ils marquoient que, si le lendemain il ne leur rendoit le François & les quatre Anglois, qu'il retenoit, on lui envoyeroit les têtes de tout ce qui restoit de prisonniers.

Ce qui se passe entre le Président de Panama & les Flibustiers.

Cette conduite eut son effet; dès le lendemain 28. à la pointe du jour on leur ramena les cinq Flibustiers, & on leur apporta quantité de rafraîchissemens pour les blessés, avec un billet du Président conçû en ces termes. „ Je vous envoye tous les prisonniers, que „ j'avois dans ma Place, si j'en avois davan„ tage je vous les renverrois de même; à „ l'égard de ceux, que vous avez entre les „ mains, je remets cela à vôtre honnêteté, „ & suivant l'usage de la guerre". Les Flibustiers en userent bien: ils remirent entre les mains du député du Président douze Espagnols des plus blessés avec ce Billet. „ Si „ vous en aviez usé de la sorte, lorsqu'on „ vous redemanda les prisonniers, que vous „ nous renvoyez, vous auriez sauvé la vie à „ ces miserables, dont on vous a envoyé les „ têtes,

„ têtes, & que vous avez bien voulu laisser. 1685.
„ Nous vous renvoyons en échange douze de
„ vos Hommes, & vous demandons vingt | 1688.
„ mille piéces de huit pour la rançon de
„ ceux, qui nous restent, faute dequoi nous
„ les mettrons hors d'état de nous envoyer
„ des bâles empoisonnées, qui est une con-
„ travention aux loix & aux maximes de la
„ bonne guerre si criante, que si nous en
„ voulions faire le châtiment suivant la ri-
„ gueur des Regles, qu'elle nous prescrit,
„ nous ne donnerions quartier à pas un des
„ vôtres". Le 29. on leur vint dire qu'après avoir quêté dans toute la Ville, on n'avoit pû amasser que six mille pieces de huit; ils répondirent qu'ils vouloient bien se contenter de dix mille, mais que si on ne les leur envoyoit pas, ils iroient les chercher. Le premier de Septembre on les assûra qu'ils seroient contens; mais comme le trois rien n'étoit venu, ils entrerent dans le port, où on leur dépêcha un Chevalier de Malthe, avec l'argent, qu'ils demandoient; ils rendirent alors tous leurs prisonniers, & allerent mouiller à l'Isle d'Ottoque pour y prendre des vivres, & y carener leurs Navires.

Le 18. on leur dit dans une Sucrerie, qu'ils pilloient, qu'il y avoit deux Navires & deux Barques de Flibustiers mouillés à l'Embarquadaire de Chiriquita, qu'on avoit achevé à Panama une Galere bordée de 52. avirons, armée de cinq pieces de canon & de 40. pierriers, destinée à leur donner la chasse, & à brûler leurs Bâtimens, qu'on supposoit être encore en carene; enfin qu'il étoit venu de Carthagene & de Porto-Belo 500.

 Hom-

1685. Hommes pour équiper la Galere & deux Pirogues, qui devoient l'accompagner. Ils se douterent que tout cela étoient des bruits, que faisoit courir le Président de Panama, pour les éloigner; & en effet, ayant envoyé à Chiriquita pour savoir, si on y avoit vû des Flibustiers: ils trouverent que non. Ils employerent ensuite le reste de l'année & le commencement de la suivante à differentes expeditions de peu d'importance. Ils ne songeoient qu'à avoir des vivres pour se soûtenir en attendant quelque occasion favorable de surprendre Panama, trop fort pour être insulté par une poignée de monde, qu'ils étoient, ou de pouvoir aller au Perou, s'ils avoient le bonheur d'enlever des Bâtimens assés grands pour ce voyage. Il est vrai que la terreur de leur nom étoit tellement répanduë partout, que l'on ne se défendoit presque plus, dès qu'on les voyoit, & l'on sut très-mauvais gré au Président de Panama, lequel, pour leur boucher le chemin, par où ils étoient venus de la mer du Nord, avoit fait la paix avec les Indiens, qui se rencontroient sur leur passage.

1688.

Description de Guayaquil.

Le 26. de Janvier le Capitaine Grognier les rejoignit avec 60. Hommes seulement de sa troupe, les autres l'ayant quitté pour aller faire descente en Californie. Il leur dit que son dessein étoit de chercher un endroit inhabité, où il pût se débarquer pour traverser les terres avec un compas, & tâcher de regagner la mer du Nord. Ils lui représenterent que ce projet étoit moralement impossible; & d'ailleurs qu'avant que de songer à s'en retourner, il falloit amasser dequoi reparoître

paroître avec honneur dans la Mer du Nord. Car cette troupe avoit eu à peu près le sort de l'autre ; ils avoient tous fait beaucoup de mal aux Espagnols, ils s'étoient bien battus, mais ils n'en étoient pas plus riches. Grognier les crut, & se joignit à eux, ils parurent même disposés à le reconnoître pour leur Chef, à la place du Capitaine Anglois, qui étoit mort, & lui proposerent d'aller prendre Guayaquil, une des plus opulentes Villes de la Province de Quito, entre le second & le troisiéme dégré de latitude Australe : c'étoit de toutes celles, qui avoient quelque reputation au Perou, la plus proche de Panama, aux environs duquel ils se trouvoient encore. Elle est à dix lieuës de la Mer sur le bord d'une riviere, dont l'embouchure est dans une Baye, qui porte aussi le nom de Guayaquil, de même que la riviere. Les Flibustiers la nomment par corruption Queaquille, & je trouve même des Memoires, où elle est appellée la Culatte. Il n'y peut monter que des Bâtimens de 200. Tonneaux au plus, mais les Navires mouillent à l'abri de l'Isle de la Puna, qui est à l'entrée de la Baye, où ils sont en sûreté. Guayaquil est la seule Ville du Perou, où il pleuve, & il y pleut extraordinairement les quatre premiers mois de l'année. Elle est toute bâtie sur Pilotis, & les édifices y sont même un peu élevés à cause des inondations, qui y sont frequentes dans la saison des pluyes, & qui en feroient un marais impraticable, si on n'avoit élevé des Digues du côté de la Mer : encore la communication n'est-elle libre en quelques endroits que par le moyen des Ponts. Les

1685.
|
1688.

1685. | 1688. Eglises & les Maisons Religieuses y sont d'une grande magnificence, & d'une grande richesse; & ce qui fait surtout l'opulence de cette Ville, c'est qu'elle fournit tout le païs de Cacao.

Les Anglois & quelques François se separent de nouveau, puis se rejoignent pour l'expedition de Guayaquil.

Cependant Grognier ne goûta pas l'entreprise, qu'on lui proposoit, & les Anglois n'ayant pû s'accorder pour le partage avec le gros des François, il falut encore se séparer. Grognier & 50. François se joignirent aux Anglois, ce qui faisoit 142. Hommes, & il en resta 162. de l'autre côté. Les premiers s'embarquerent tous dans le Navire Anglois, les seconds se partagerent dans la Fregate prise à Panama & dans une Barque longue, & leverent l'ancre de la Caldaïra le 24. de Fevrier pour Guayaquil. Le 18. Mars ils furent assés surpris de rencontrer le Navire Anglois, ils l'approcherent, & proposerent de nouveau à l'Equipage de se joindre à eux, ce qui fut accepté sur le champ, & le 12. d'Avril ils découvrirent la pointe de Sainte Helene, qui est à 15. lieuës sous le vent de Guayaquil, & où commence la Baye. Le lendemain ils apprirent des nouvelles de ceux des Anglois, qui les avoient quittés, lorsque la premiere séparation se fit. Ils rencontrerent une prise de Vin & de Blé, que le Capitaine David avoit faite, & où il avoit mis huit Anglois pour la conduire à l'Isle de Plata, qui étoit leur rendés-vous général. Cette troupe avoit fait de grands ravages sur la Côte du Perou, & le Vice-Roi ayant envoyé 800. Hommes commandés par un de ses parens pour les combattre, les Anglois les avoient mis en fuite, après en avoir tué un grand nombre. Ils

Ils avoient aussi fait plusieurs prises, & ayant amassé chacun 5000. pieces de huit, ils s'é- 1685.
toient mis en chemin pour regagner la Mer du Nord par le détroit de Magellan. Mais 1688.
ayant joué, plusieurs avoient perdu tout leur butin, ce qui leur avoit ôté la pensée de sortit si-tôt de la Mer du Sud : les autres s'étoient embarqués sur le Vaisseau du Capitaine Wilner, qui les avoit quittés pendant quelque-têms, & qu'ils rencontrerent fort à propos pour eux, aux Isles de Jean Fernandez. David s'étoit joint aux autres, qui ne faisoient plus que 80. Hommes, dont un tiers étoit François. Enfin un autre Capitaine nommé Pieter-Henri avoit suivi de près le Capitaine Suams aux grandes Indes. Les huit Anglois ajoûterent que la Flotte Espagnole étoit en carenage au Callao, qui est le Port de Lima.

Ils arrivent avec un nouveau renfort devant Guayaquil.

Ces nouvelles réjouïrent fort nos Flibustiers, & beaucoup plus encore la résolution que prirent les Anglois de se joindre à eux. Ils n'y gagnoient à la verité que huit Hommes ; mais le Bâtiment, qui les portoit, étoit chargé de vivres & de rafraichissemens, & rien ne venoit plus à propos à des gens, qui en avoient presque toûjours manqué depuis qu'ils étoient dans la Mer du Sud. Le 16. ils se trouverent entre la petite Isle de sainte Claire, qui n'est qu'un Rocher, & la Puna, qui a 20. lieuës de tour, où ils débarquerent 260. Hommes. Ils y demeurerent cachés tout le jour, sans être apperçûs des Vigies, qui y étoient au nombre de 40. Ils firent la même chose le 17. & sur le soir on regla l'ordre des attaques suivant les connois-

1685. | 1688.

ſances, qu'on avoit euës de l'état, où ſe trouvoit la Ville, par des Priſonniers, qu'on avoit faits ſur la Puna. Guayaquil fait preſque le tour d'une petite montagne, ſur laquelle on avoit conſtruit trois Forts, dont le plus grand commandoit les deux autres; & tous les trois commandoient la Ville, qui n'étoit alors fermée de murailles, que du côté de la Riviere. Ainſi tout conſiſtoit à ſe rendre maîtres des Forts, & à s'aſſûrer du Port. Surquoi l'attaque fut diſpoſée en cette maniere. Grognier à la tête du gros de l'Armée fut chargé de ſe ſaiſir du Port & de la porte de la Ville. Le Picard Commandant de la Fregate eut ordre d'attaquer le grand Fort avec 30. enfans perdus & l'on promit 1000. pieces de huit à celui des ſix Enſeignes, qui y planteroit le premier ſon Drapeau. George d'Hout, qui conduiſoit les Anglois, eut commiſſion de prendre les deux petits Forts, & le Capitaine de la Barque longue fut laiſſé au Corps de reſerve, composé de 24. Grenadiers.

Ils attaquent la Ville & la prennent.

Tout étant prêt on s'embarqua pour entrer dans la Riviere pendant la nuit, mais on ne put aller que juſqu'à la pointe de l'Iſle; & comme le jour eut paru, avant qu'on eût eu le têms de ſe cacher à terre, on fut découvert par les Vigies, & l'allarme fut donnée par-tout. Le ſoir du 18. l'Armée entra dans la Riviere, & ayant rencontré une Iſle aſſés près de la Ville, elle s'y tint cachée tout le 19. La nuit étant venuë elle appareilla, & voulut gagner au-deſſus de la Ville, ſon guide l'ayant avertie que la Place étoit beaucoup plus foible & plus mal gardée de ce côté-

té-là, mais les marées l'en empêcherent & la contraignirent de mettre à terre deux heures 1685. avant le jour à une portée de canon endeçà de la Ville. Malheureusement il y avoit tout 1688. vis-à-vis une Vigie, qui la découvrit, parce qu'un de ceux, qui étoient restés à la garde des Canots, se mit à faire du feu pour fumer. La sentinelle tira aussi-tôt un coup de pierrier, & le grand Fort y répondit de toute sa volée de canons. Un moment après on commença à tirer de la Ville, & le feu devint très-grand & continuel. A la pointe du jour les Flibustiers sortirent du Bois en ordre de bataille Enseignes déployées & Tambours battant. En arrivant à la Ville ils furent attaqués par un gros de 700. Hommes, qui étoient couverts d'une muraille de quatre pieds & demi de haut & d'un fossé, dont cette muraille étoit ceinte du côté de la Riviere. Quelques-uns ayant été tués aux premieres décharges; les Espagnols encouragés par ce commencement de succès sortirent sur les autres l'épée à la main, mais ils furent reçûs d'une maniere qui leur fit bien-tôt lâcher pied, & quoiqu'en se retirant ils eussent coupé les ponts, les fossés, ni la muraille ne pûrent arrêter nos Braves, qui pousserent l'Ennemi jusques dans les maisons. Il s'y défendit quelque têms, puis il s'enfuit dans la Place d'armes, où il tint encore une heure à la faveur d'une redoute: mais il fallut la quitter. Les deux petits Forts furent emportés avec la même facilité, mais le grand fit plus de resistance. Le canon tiroit sans cesse, & à la faveur de ce feu & de la fumée, qui empêchoit les Flibustiers de pouvoir se bien re-

1685. connoître, la Garnison fit une sortie, qui réüssit d'abord : quelques Flibustiers furent blessés ; mais la victoire se declara bien-tôt
1688. pour les Assaillans, une partie des Espagnols fut tuée, & l'autre rentra fort en desordre dans le Fort, qui sur les onze heures fut forcé avec perte pour les vainqueurs de 9. Hommes tués & de 12. blessés.

Le butin qu'ils y firent.

Ils y mirent une bonne Garnison pour leur servir au besoin, & envoyerent les Anglois courir après les fuyards, tandis que les François alloient chanter le *Te Deum* dans la grande Eglise. Cela fait, on se répandit dans les maisons, d'où pendant l'attaque les Bourgeois avoient eu soin d'emporter une partie de ce qu'ils avoient de plus précieux. On courut après, mais on ne put attraper qu'un petit Canot, où l'on trouva 22000. pieces de huit, & un Aigle de vermeil doré, qui pesoit 68. livres, & dont le travail étoit exquis ; mais ce qui le rendoit plus estimable, c'est qu'il avoit deux gros Rocs d'Emeraudes, qui composoient ses deux yeux. On trouva encore dans la Ville diverses sortes de marchandises, beaucoup de perles & de pierreries, une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent & 70000. pieces de huit. Il y avoit dans le Port quatorze Barques ordinaires ; la Barque longue, contre laquelle nos Gens s'étoient battus à Pueblo-Nuevo, & sur les chantiers deux Navires du Roi, qui étoient presque achevés. Sur le soir le Gouverneur convint de donner pour sa rançon, celle de tout son monde, de la Ville, de ses Forts, de son Canon & de ses Navires, un million de pieces de huit en or, & 400. pacquets de fari-

farine ; & comme il falloit faire venir cela de Quito, qui est à 80. lieuës de Guayaquil, il demanda & obtint la permission d'y envoyer le Vicaire Général, qui avoit beaucoup de credit dans le pays. 1685. | 1688.

Les Flibustiers trouverent la maison de ce Gouverneur si richement ornée, & remplie de meubles si précieux, qu'ils avoüerent qu'on ne voyoit rien en Europe de plus magnifique. Mais la surprise des habitans de la Ville étoit extrême en voyant que leurs vainqueurs étoient faits comme les autres Hommes, & ne faisoient mal à personne ; car on leur avoit persuadé qu'ils étoient faits comme les Singes, & qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Un d'eux raconte dans sa Rélation, qu'ayant fait Prisonniere une des Demoiselles Suivantes de la Gouvernante, & la faisant marcher devant lui pour la conduire au lieu, où tous les Prisonniers étoient gardés, cette pauvre fille se tourna vers lui, & les larmes aux yeux le conjura de ne la point manger. Il lui demanda, qui lui avoit dit que les Flibustiers mangeoient les Hommes, & elle répondit qu'on le lui avoit assûré, & qu'on lui avoit ajoûté ce que j'ai dit de leur figure. La nuit du 21. au 22. le feu prit à une maison par la négligence d'un Flibustier, & quelque effort qu'on fit pour l'éteindre d'abord, il consuma un tiers de la Ville. La crainte, qu'eurent les autres qu'on ne refusât de payer la rançon, parce qu'il avoit été stipulé qu'on ne toucheroit point aux maisons, les engagea à se plaindre les premiers, comme si c'étoit les Habitans, qui y eussent mis le feu pour les frustrer de tout le butin, qu'ils y pour-

roient

1685. | 1688. roient faire ; ils parlerent sur cela fort haut ; & menacerent, si on ne les dédommageoit, de faire couper la tête à 50. de leurs Prisonniers. L'artifice réüssit, on leur fit de grandes excuses ; on leur dit que ce ne pouvoit être que de la canaille, qui eût fait ce coup, & l'on promit de les satisfaire.

On cherche à les amuser.

Le 24. l'infection, que causoient les corps morts répandus çà & là au nombre de plus de 900. commençant à causer des maladies parmi les Flibustiers, ils sortirent de la Ville, après avoir démonté & encloüé le canon, & se rendirent à la Puna avec 500. Prisonniers des principaux de la Ville, du nombre desquels étoit le Gouverneur. Grognier y mourut peu de jours après d'une blessure, qu'il avoit reçûë à l'attaque du Fort. Cette perte fut suivie de plusieurs autres, qui mirent de fort mauvaise humeur nos Braves, lesquels commençoient d'ailleurs à s'impatienter de ce que la rançon ne venoit point, quoique le terme qu'on leur avoit donné pour cela, fût déja expiré. Pour les presser ils s'aviserent d'envoyer au Lieutenant du Gouverneur les têtes de quatre de leurs Prisonniers, & ils le menacerent de traiter tous les autres de la même maniere, s'il differoit davantage à remplir le traité fait avec eux. Le 13. le Capitaine David entra dans la Baye avec une prise, après avoir surpris à Païta un Courrier, qui alloit pour la seconde fois de Guayaquil à Lima, & qui y portoit au Vice-Roi de la part du Lieutenant la Lettre suivante. „ Je donne avis à „ V. E. pour la seconde fois, que les Anglois & les François sont encore à la Puna ; il y a plusieurs jours, que le terme,

„ qu'ils

„ qu'ils nous ont accordé pour la rançon de „ nos Prisonniers, est expiré. Je le fais exprès pour donner du têms à V. E. Ils „ m'ont envoyé quatre têtes de nos gens, je „ les amuserai de quelques milliers de pieces „ de huit de têms en têms. Que V. E. se „ dépêche, s'il lui plaît, d'armer, & quand „ ils me devroient encore envoyer trente têtes, j'estime que cette perte nous est bien „ moins préjudiciable, que si nous laissions „ vivre des gens, qui sont si mal intentionnés. Voilà une belle occasion pour nous „ en défaire, pourvû que V. E. ne perde „ point de têms". Il n'y avoit pas moyen après cela de douter des intentions de ce Commandant, aussi les Flibustiers prirent-ils leurs mesures sur cela.

1685. 1688.

De quelle maniere ils passent le têms à la Puna.

Cependant ils passoient le têms fort agréablement: ils étoient dans l'abondance de tout ce qui peut rendre la vie agréable; on leur fournissoit des vivres de la Ville, ils en avoient emporté quantité de rafraichissemens, toute la Musique de Guayaquil étoit parmi leurs Prisonniers, les Concerts ne discontinuoient point, le son des Luths, des Thuorbes, des Guitarres, des Harpes, & des autres instrumens, que la plûpart n'avoient jamais entendus, remplissoit les airs le jour & la nuit. Les Dames, moins prisonnieres peut-être entre les mains de leurs vainqueurs, que dans leurs propres maisons, s'accoûtumoient aux François, qui ne les trouvoient ni farouches ni difficiles, il y eut même des Flibustiers, qui eurent des avantures assés singulieres; en un mot la Puna étoit devenuë pour nos Héros une Isle enchantée, où tout leur

1685. — 1688. leur courage n'eût pas pû tenir contre les délices qu'ils goûtoient, & contre les charmes des belles Espagnoles, si cela eût duré encore quelques mois; mais il falut bien-tôt y renoncer. Le 25. on leur apporta 24. paquets de farine & 20000. pieces de huit en or, & on leur demanda un terme de trois jours pour le reste. Ils l'accorderent, mais en jurant que, si on leur manquoit de parole, ils s'en vengeroient d'une maniere terrible. Le 24. on leur vint dire qu'on ne vouloit plus payer que 22000. pieces de huit pour le restant de la rançon, & que le Lieutenant les attendoit à la tête de 500. Hommes. Ils fremirent à cette nouvelle, & plusieurs proposerent de couper la tête à tous les Prisonniers; mais l'avis le plus sage l'emporta, & ce fût de prendre ce qu'on offroit, & de se retirer avant l'arrivée du secours de Lima, qui ne pouvoit plus tarder long-têms. Quant à la proposition de faire mourir les Prisonniers, on convint que ce seroit une vengeance inutile; & que puisqu'on ne vouloit pas rester davantage dans ces Mers, il n'y avoit nulle nécessité de s'y faire connoître par des traits si odieux; mais qu'on pouvoit emmener les Principaux jusqu'à la pointe de sainte Helene, où il n'y avoit aucune sorte de surprise à craindre.

Départ des Flibustiers, ils sont attaqués dans leur retraite.

Cette résolution prise, on fit embarquer le même jour cent des plus distingués d'entre les Prisonniers, & on leva l'ancre aussi-tôt. On laissa, pour garder les autres, deux Canots, dont les Patrons eurent ordre de ne point les rendre, qu'ils n'eussent reçû l'argent, qu'on devoit leur apporter le lendemain, & d'avertir ceux, qui l'apporteroient, que si on vouloit

avoir

avoir les cent personnes qu'on gardoit, il falloit accomplir tout le traité. La nuit suivante, l'Armée étant en route pour la pointe de sainte Helene, elle eut avis que deux Navires de guerre l'attendoient au sortir de la Baye, & dès que le jour fut venu, elle les apperçut entre la pointe & l'Isle sainte Claire. La Fregate du Capitaine David s'approcha en même-têms & on fortifia de 80. Hommes son Equipage, qui en avoit à peine assés pour manœuvrer. Sur le midi les Navires Espagnols, qui avoient le vent sur les Flibustiers, arriverent sur eux, on se canonna jusqu'au soir, sans se faire beaucoup de mal. Le 28. après s'être disputé le vent tout le matin, on se battit encore toute l'après dîner. Les Flibustiers n'eurent qu'un Homme de blessé, mais tous leurs Bâtimens furent desagréés. Le 29. on fit la même manœuvre, les Espagnols eurent beaucoup de monde de tués, ce qu'on jugea au sang, qui couloit par leurs sabords, & leurs ennemis ne perdirent personne. Le 31. il y eut un quatriéme combat, pendant lequel les Flibustiers eurent toutes leurs manœuvres coupées, & leurs voiles criblées, mais n'ayant laissé que quatre Espagnols dans une de leurs prises, où étoient aussi tous les vivres; ceux-ci l'enleverent, ce qui inquiéta fort nos gens. Le premier de Juin on se battit presque tout le jour, les Flibustiers eurent trois Hommes blessés, mais les Espagnols furent très incommodés de leur mousqueterie. Le lendemain on revint à la charge, le Canon des Espagnols incommoda fort les Bâtimens Flibustiers, mais la mousqueterie

1685.
|
1688.

queterie vengea bien ceux-ci. Enfin le troisiéme les Ennemis ne parurent plus.

1685.
|
1688.

Ils partagent leur butin.

Pendant tous ces combats, où ceux-ci eurent toûjours l'avantage du vent, & n'oserent jamais aborder auçun Bâtiment Flibustier, on eut soin de tenir sur le pont le Gouverneur de Guayaquil, pour lui faire voir de quelle maniere les François & les Anglois se battoient sur Mer, après lui avoir fait éprouver comment ils se battoient sur terre. On employa ensuite jusqu'au dix à rémédier aux dommages, que les Bâtimens avoient soufferts, après quoi les Flibustiers se trouvant assés éloignés de la pointe sainte Helene, & croyant fort inutile d'aller voir, si le reste de la rançon y avoit été envoyé, ils mirent les Prisonniers à terre entre le Cap Passao & celui de saint François; puis on travailla au partage du butin, lequel ne consistoit guére qu'en or, en perles & en pierreries: car on avoit négligé l'argent, jusqu'à laisser à Guayaquil toute cette belle vaisselle, dont nous avons parlé, & même une grande quantité de pieces de huit, qu'on en auroit pû emporter. Ce qui fut partagé pouvoit bien monter à 1500000. liv. selon l'estime, qu'on en fit, laquelle étoit fort haute, car on mettoit chaque pistole à 13. pieces de huit, & l'or ouvragé valoit parmi eux 80. & 100. de ces pieces, les perles & les pierreries étoient à proportion. Suivant ce compte chaque particulier se trouva avoir la valeur de 400. pieces de huit, outre l'argent monnoyé, dont ils étoient tous fort inégalement partagés, parce qu'ils avoient joué, & que quelques-uns avoient beaucoup gagné. Le

Le 12. David se sépara de nouveau, pour s'en retourner à la Mer du Nord par le détroit de Magellan. Les autres étoient si mal montés, qu'ils ne jugerent pas devoir s'exposer à le suivre; ils prirent donc à l'Ouest, & le 23. de Juillet ils entrerent dans la Baye de Mapalla, au voisinage du Lac Nicaragua. Le lendemain ils s'y battirent contre une Galere & deux Pirogues, qui leur blesserent cinq Hommes, & les desagréerent de plusieurs manœuvres, mais qui refuserent toûjours l'abordage. Ils surent depuis qu'il y avoit dessus 800. Hommes, qui avoient été envoyés contre trente François, lesquels se trouvoient dans cette même Baye; ils s'étoient battus peu de jours auparavant en rase campagne contre 600. Espagnols dont ils avoient tué le Commandant, nommé d'Alvarado, le plus brave homme de toute la Province. Ces 30. François étoient de ceux, qui avoient quitté le Capitaine Grognier, pour aller vers la Californie. Ils dirent qu'ils étoient descendus jusqu'à 40. lieuës au vent d'Acapulco, sans avoir pu mettre à terre qu'une seule fois, & encore que ce fut en courant bien des risques, tant la Mer est grosse par tout là; ce qui les avoit si fort rebutés, qu'ils avoient laissé les 55. autres continuer leur route vers la Californie; qu'ils devoient encore être du côté d'Acapulco; qu'ils étoient trop foibles pour se faire donner des vivres dans le païs de la Terre Ferme le plus peuplé; & que leur Barque étoit trop mauvaise pour tenir long-têms la Mer sans s'ouvrir.

1685. | 1688. Un parti de François les joignent.

Sur ce recit toute la troupe appareilla le 10. d'Août

Prise de Tecoantepeque.

1685. | 1688. d'Août pour aller chercher ces malheureux, & le 29. elle se trouva dans la Baye de *Tecoantepeque*, grande Ville accompagnée de huit Fauxbourgs, dont l'Embarcadaire leur parut trop bien gardée, pour y faire descente. Ils la firent deux lieuës au-dessous, donnerent tête baissée sur 300. Hommes, qui les y attendoient sur une éminence, & qui se retirerent après avoir fait leur décharge, & le 30. ils prirent le chemin de la Ville, qui n'en est qu'à quatre lieuës. Après avoir marché quatre heures, ils la découvrirent de dessus une hauteur, & elle leur parut si grande, que sans la faim, qui les pressoit, ils n'eussent jamais osé passer outre. Arrivés au pié d'une Riviere, qui la sépare de quatre de ses Fauxbourgs, ils apperçurent les Espagnols retranchés au-delà, ils ne balancerent pourtant pas à se mettre à l'eau, ils en avoient jusqu'à la ceinture, & en cet état ils soutinrent pendant une heure les efforts, que firent les Espagnols pour leur disputer le passage, qu'ils forcerent enfin. Maîtres du retranchement ils tournerent du côté de la Ville, & passerent sur le ventre à une seconde troupe d'Espagnols, qui ne fit pas une si longue résistance que la premiere. La Place d'armes fut ensuite emportée avec la même vigueur, puis un Monastere bâti en plate-forme, qui commandoit la Ville, & qui avoit été construit pour servir de Forteresse en cas de besoin.

Route, que prennent les Flibustiers pour se

Le lendemain 31. Les Flibustiers maîtres de la Ville envoyerent demander ce qu'on vouloit leur donner pour la racheter du pillage. On ne leur répondit rien, ce qui leur fit juger qu'on avoit dessein de les attaquer, &

comme

comme ils virent que la Riviere s'enfloit extraordinairement, ils craignirent d'être enfermés, repasserent en diligence de l'autre côté, & se rendirent à leurs Canots, sans avoir profité en rien d'une si belle Conquête. La faim les pressoit extraordinairement, de sorte qu'ayant joint leurs Bâtimens, qu'ils avoient laissés dans le Port de Vatulco, vingt lieuës sous le vent de Tecoantepeque, ils se mirent à courir la Côte pour avoir des vivres. Ils en trouverent en quelques endroits en abondance, & ayant employé jusqu'au 20. de Novembre dans ces petites courses, sans que leur Galere, qui étoit allée jusques par-delà Acapulco, eût pu apprendre aucune nouvelle des 55. François, qu'ils cherchoient, ils se rendirent à la Baye de Mapalla, pour y déliberer, par où ils repasseroient à la Mer du Nord. Ils y arriverent le 15. de Decembre, & y trouverent leurs Bâtimens, qui avoient fait la route en droiture, tandis qu'avec les Canots & la Galere, ils faisoient des vivres le long de la Côte. Le 17. ils tinrent Conseil; & après avoir interrogé leurs Prisonniers, ils conclurent à prendre par la *nouvelle Segovie*. C'est une Ville du Gouvernement de Nicaragua, sur les confins de celui de Honduras: elle est située à 40. lieues de la Mer du Sud, & à 25. d'une Riviere, qui se décharge dans la Mer du Nord, au Cap de Gracias à Dios; mais on les assûra qu'ils n'auroient gueres à combattre, que cinq ou six mille Hommes pendant une si longue route, & que le pays étoit fort aisé pour le transport des blessés & des malades.

1685. | 1688. Ils résolvent de se rendre à la Mer du Nord.

Ils voulurent toutefois, avant que de prendre

Action hardie

1685. | 1688. de 18. Flibustiers.

dre une derniere résolution, voir si tous ces avis étoient veritables, 70. Hommes s'embarquerent dans deux Canots, pour aller à la grande Terre chercher de nouveaux Prisonniers. Ils marcherent un jour & demi sans rencontrer personne, & se trouverent si fatigués, qu'il y en eut jusqu'à 52. qui s'en retournerent, fort résolus de ne plus penser au voyage, qu'on méditoit, à quoi la crainte des 6000. Hommes dont on les avoit menacés, ne contribuoit pas peu. Les 18. autres continuerent leur route, & ayant apperçu un grand chemin, ils y entrerent. Après y avoir marché trois heures, ils prirent trois Cavaliers, de qui ils apprirent qu'ils etoient à un quart de lieuë d'une petite Ville nommée *Chiloteca*, dans laquelle il y avoit 400. Espagnols, sans compter les Negres, les Mulates & les Indiens. Ils leur demanderent, si l'on savoit qu'ils fussent-là, & ceux-ci leur assûrerent que non; sur quoi ils voulurent d'abord courir après leurs gens, pour les engager à venir avec eux piller cette petite Ville. Ils se raviserent ensuite sur ce qu'ils firent reflexion, qu'en differant ainsi leur expedition, ils s'exposoient à être découverts, & ils prirent le parti de la tenter avec ce qu'ils étoient. Ils entrerent donc dans Chiloteca, & leur hardiesse étourdit à un point les Habitans, que la tête leur tourna. Tous ceux, qui n'avoient pas leurs chevaux au piquet, suivant la coûtume des Espagnols de ce pays-là, se laisserent prendre, & le Commandant fut de ce nombre. Les Flibustiers s'informerent de cet Officier, où étoit la Galere de Panama, & il leur dit, qu'elle étoit mouil-

léę

1685.
|
1688.

lée à la Caldera, où elle les attendoit, dans l'esperance qu'ils passeroient par là pour retourner à la Mer du Nord; & que le San-Lorenço, Navire du Roi d'Espagne, armé de 30. pieces de Canon, & de 400. Hommes d'Equipage, étoit dans le Port de Realejo, pour leur en défendre l'entrée.

Derniere resolution des Flibustiers pour le passage à la Mer du Nord.

Cependant les Espagnols s'étoient remis de leur premiere frayeur, & il fallut se battre, nos gens le firent à leur ordinaire, mais le nombre des Ennemis croissant toûjours, ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que de monter sur les chevaux, dont ils s'étoient saisis, & de sortir de la Ville. Ils furent poursuivis par 600. Hommes, qui ne les purent atteindre, & qui le lendemain les ayant apperçus se rejoindre aux 52. Flibustiers, dont ils s'étoient séparés la veille, crurent apparemment avoir bien-tôt toute une armée sur les bras, & se retirerent. Tout le parti s'étant ainsi réuni se rendit le vingt-deux à bord des Bâtimens, avec quatre Prisonniers, qui furent interrogés sur le passage projetté. Ceux-ci firent les difficultés beaucoup plus grandes encore, qu'on ne les avoit faites d'abord, ce qui en dégoûta presque tout le monde. Néanmoins quelques-uns ayant représenté qu'il en falloit passer par là, ou finir malheureusement sa vie dans de plus grandes miseres encore, que celles, qu'on avoit essuyées, d'autant plus que le nombre de Flibustiers diminuoit chaque jour, & que celui de leurs Ennemis suffisoit déjà pour les accabler, il fut déterminé tout d'une voix de tout risquer pour sortir de cette Mer. La premiere chose, qu'on fit ensuite, fut d'é-

chouer tous les Bâtimens, à l'exception de la
1685. Galere & des Pirogues, dont on avoit besoin pour passer de l'Isle, où l'on étoit, à la grande
1688. Terre.

Prépa-ratifs & ordre de la Marche.

Cette précaution prise contre l'irrésolution de ceux, qui n'avoient pû encore se déterminer, on commença de s'arranger pour le voyage. On fit quatre Compagnies, chacune de 70. Hommes, qui faisoient ensemble le nombre de 280. & on devoit tirer tous les matins dix Hommes par Compagnie pour composer celle des Enfans perdus. On renouvella ensuite le reglement fait dès le commencement en faveur de ceux, qui seroient estropiés dans les rencontres, où il faudroit combattre, & il consistoit en ce que chacun auroit pour sa récompense mille pieces de huit. Mais il fut ajoûté, que ceux, qui seroient blessés dans les partis, qu'ils feroient, sans avoir été commandés, n'auroient rien; que les chevaux qu'on prendroit seroient partagés par compagnies: pour soulager ceux, qui seroient les plus incommodés, & qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'yvrognerie. Le 27. un Navire Espagnol entra dans la Baye, où ils étoient, il n'en vouloit qu'à leurs Bâtimens, qu'il avoit apperçus d'abord, & il les mit hors d'état de naviguer, il auroit sans doute épargné sa poudre & ses boulets, s'il avoit sû qu'ils étoient déja condamnés. Le lendemain il revint pour combattre les Flibustiers, qui étant grimpés sur des Rochers, d'où ils tiroient avec avantage, l'obligerent à couper son cable pour s'éloigner. Mais comme ils jugerent qu'il pourroit bien revenir, ou, s'il s'apperceyoit de

leur

1685.
|
1688.

leur dessein, en donner avis, afin qu'on sonnât l'allarme de tous côtés; ils envoyerent 100. Hommes à la grande Terre, avec ordre de chercher des chevaux pour les malades, & de venir les attendre sur les bords de la Mer. Ils se mirent ensuite à contrefaire toutes les nuits les Calfats pour faire croire qu'ils ne songeoient qu'à s'embarquer pour continuer leurs courses. Enfin lorsqu'ils furent prêts de partir, ils chargerent des Boëtes, des Grenades, & quatre pieces de Canon, où ils attacherent des méches de differentes longueurs, allumées par le bout, afin que faisant leur effet après leur départ, le Navire, qui les observoit, crût qu'ils étoient toûjours sur l'Isle, de laquelle ils partirent à la nuit fermante fort secretement avec tous leurs Prisonniers. Ceux-ci avoient été reservés pour porter les médicamens des Chirurgiens, les outils des Charpentiers, & les blessés, qui auroient besoin de ce secours.

Départ pour la nouvelle Segovie.

Le premier de Janvier 1688. ils arriverent en terre ferme avant le jour, & le soir les 100. Hommes, qu'ils avoient envoyé chercher des chevaux, les y joignirent: ils en avoient 68. & quelques Prisonniers, qui leur dirent qu'on étoit informé de leur dessein, & qu'ils trouveroient à qui parler: mais il n'y avoit plus moyen de reculer, & l'on se mit en marche, après que ceux, qui étoient trop [illegible]es pour porter tout leur argent, se furent déchargés d'une partie sur ceux, qui avoient perdu tout le leur au jeu, à condition de leur en rendre la moitié, quand on seroit arrivé à Saint Domingue. Cette précaution ne fut pas seulement prise pour s'épargner la pei-

1685. | 1688. peine, qu'on auroit eûë à faire une si longue traitte avec une charge si pesante, mais encore pour prévenir les mauvais desseins de quelques-uns, qui au desespoir de s'en retourner si gueux, avoient complotté de se defaire des plus opulents. Ce fut le 2. de Janvier, que la petite armée s'étant réünie au rendés vous, mit le feu à ses Pirogues, fit sa priere & commença à marcher suivant l'ordre, dont on étoit convenu, & dès le 4. ils s'apperçurent que les Ennemis étoient sur leurs aîles & à leur queuë. Le 6. étant entrés dans une de ces Hôteleries isolées à la campagne, qu'on appelle *Estancias*, ils y trouverent une Lettre, qui s'adressoit à eux, & qui étoit conçûë en ces termes. „ Nous sommes ravis que vous „ ayez choisi notre Province pour repasser „ en votre pays, mais nous sommes fort fa„ chés de ce que vous n'êtes pas plus char„ gés d'argent; si toutefois vous avez besoin „ de Mules pour porter celui, que vous a„ vez, nous vous en fournirons. Nous es„ perons avoir bien-tôt le Général François „ Grognier, & nous vous laissons à penser „ ce qui sera des Soldats.

Ce qu'ils eurent à souffrir dans le chemin de la Ville.

Dès le lendemain ils trouverent une embuscade, que les Enfans perdus délogerent d'abord. Mais partout, où ils passoient, on avoit soin de brûler les vivres, & de mettre même le feu aux Savanes, ce qui les incommodoit beaucoup, & retardoit considerablement leur marche, aussi-bien que de grands abbatis de bois, qu'ils trouvoient partout, c'étoit sur tout ce que prétendoient les Espagnols, qui vouloient avoir le têms d'achever des retranchemens, dont nous parlerons bien tôt

1685. — 1688.

tôt. Le 8. paſſant par un gros Bourg, ils y trouverent 300. Hommes, qui depuis ne les quitterent point, & leur donnerent tous les matins & tous les ſoirs le divertiſſement de leurs Trompettes, mais ſans ſe laiſſer voir. Le 9. les Enfans perdus eſſuyerent une décharge de fuſils ſi bruſque, qu'il n'y en eut que la moitié, qui put y répondre, & qu'ils y perdirent deux Hommes. Le lendemain ils rencontrerent une nouvelle embuſcade, mais l'ayant reconnuë à têms, ils donnerent deſſus avec tant de furie, que les Eſpagnols n'eurent pas le loiſir de remonter ſur leurs chevaux, qui reſterent aux vainqueurs. L'onziéme ils en trouverent encore une à une lieuë en deça de la nouvelle Segovie, dont ils ſe débarraſſerent avec leur vigueur ordinaire, après quoi ils entrerent ſans aucune reſiſtance dans la Ville: auſſi n'y trouverent-ils perſonne, ni abſolument aucunes victuailles; on les avoit toutes brûlées, comme on faiſoit partout. Ils étoient d'ailleurs extraordinairement fatigués, parce que dans les 40. lieuës, qu'ils avoient faites, on ne pouvoit pas marcher une lieuë ſans être obligé de grimper ſur une Montagne extrêmement haute & roide. Tous les matins ils ſentoient ſur ces Montagnes un froid des plus piquants, & ils ſe trouvoient envelopés d'un brouillard ſi épais, qu'ils ne ſe connoiſſoient qu'à la voix. Mais ſur les dix heures le brouillard ſe diſſipoit, & un chaud extrême ſuccedoit ſans milieu au froid exceſſif, que le brouillard avoit amené, & dont on ne ſe reſſentoit point dans les plaines.

Le 12. ils partirent de la Nouvelle Segovie, Départ

1685. vie, & il leur fallut d'abord passer de très-hautes Montagnes, car la Ville en est environnée de maniere, qu'elle y est comme enfermée. Ils y trouverent des barricades, que les Espagnols leur avoient dressées à l'ordinaire, & ils eurent beaucoup de peine à s'en débarrasser. Le lendemain une heure avant le coucher du Soleil, ils apperçurent de dessus une éminence où ils avoient dessein de camper, la pente d'une Montagne, dont ils n'étoient séparés que par une vallée fort étroite, toute couverte de chevaux, qu'ils prirent d'abord pour des boeufs. Ils envoyerent les reconnoître de plus près par 40. Hommes, qui leur dirent que c'étoit des chevaux tout sellés, qu'il y avoit au même endroit trois retranchemens à une portée de pistolet les uns des autres, qui s'élevant comme en amphitheatre jusqu'au milieu de la Montagne, barroient entierement le chemin, par où il leur falloit nécessairement passer, & qu'ils y avoient vû un Homme, qui les ayant découverts, les avoit ménacés avec un sabre nud, qu'il tenoit à la main.

| 1688. de la N. Segovie.

Dangers où se trouverent les Flibustiers.

Nos braves comprirent toute la grandeur du danger, où ils se trouvoient engagés; le chemin étoit étroit; sans aucun retranchement on le pouvoit défendre avec des pierres; à droite & à gauche ce n'étoit que fondrieres & précipices, dont les bords étoient couverts de bois très-épais, & tous les Espagnols de 40. lieuës à la ronde étoient en mouvement pour y venir disputer à 300. Hommes harassés & abbatus par la faim & par la soif un passage, où [illegible]. qu'ils étoient déja, eussent pû en arrêter 3000. Comme

cha-

chacun se regardoit sans rien dire, de Lussan, dont nous avons l'Histoire de cette expedition, proposa de laisser 80. Hommes pour garder les malades contre les 300. Espagnols, qui les côtoyoient, & qui campoient toutes les nuits à une portée de fusil d'eux; & quoi qu'il en dût couter de passer au travers des abîmes, dont les deux côtés de la Montagne étoient bordés; puis de gagner par derriere le sommet de cette même Montagne; d'où ils auroient sur leurs Ennemis tout l'avantage, que ceux-ci avoient pour lors sur eux. On rejetta d'abord cet avis comme chimerique, mais quand on eut vû de plus près les retranchemens des Ennemis, on n'y trouva plus tant de difficultés, & on ne balança point à le suivre. On s'apperçut en même-têms que du plus élevé des retranchemens des Espagnols il sortoit un chemin, qui tournant à droite alloit serpentant, le long du flanc de la Montagne; on jugea que ce chemin étoit la continuation de celui, où l'on étoit, & que les Ennemis avoient fermé par leurs retranchemens, & comme il restoit encore un peu de jour, on envoya un Homme fort propre à ces sortes de découvertes, avec une bonne escorte, pour examiner par où il étoit plus à propos de prendre pour gagner ce chemin. Il retourna au commencement de la nuit, & marqua la route, qu'on devoit tenir.

1685. | 1688.

Comment ils s'en tirent.

On travailla aussi-tôt à faire une Place d'armes du lieu où l'on étoit campé, on l'environna de tout le bagage, & on y mit les malades avec 80. Hommes, ainsi qu'il avoit été proposé. On ordonna à celui, qui com-

1685. | 1688. mandoit cette troupe, de relever les Sentinelles fort exactement la nuit, de tirer à chaque fois un coup de fusil, & de faire battre la Retraite & la Diane aux heures ordinaires: enfin on l'avertit que, si au bout d'une heure, qu'il auroit vû cesser le feu, il ne recevoit aucun avis, il cherchât à se sauver, comme il pourroit. Tout étant ainsi reglé, la priere se fit tout bas, pour n'être point entendu des Espagnols, & à une heure de nuit, environ deux cens Hommes partirent au clair de la Lune: après avoir marché une heure, ils entendirent qu'on faisoit la Priere dans les retranchemens, & elle fut accompagnée & suivie d'une infinité de coups de fusils. Au reste on peut juger de la difficulté des chemins, que nos Avanturiers eurent à franchir, par le têms, qu'ils y employerent, car ils furent toute la nuit à faire un quart de lieuë. Le lendemain 14. à la pointe du jour, ils étoient à peu près à la hauteur des retranchemens, qu'ils avoient à leur gauche; lorsqu'ils apperçurent une Ronde, que le brouillard empêcha de les découvrir. Le brouillard tombé ils allerent où ils avoient vû la Ronde, & trouverent que c'étoit le chemin, qu'ils cherchoient. Alors ils firent alte pendant une demie heure pour reprendre haleine. Ils entendirent aussitôt les Espagnols, qui faisoient leur priere du matin; & à peine s'étoient-ils remis en marche, qu'ils rencontrerent deux Sentinelles, sur lesquelles ils furent obligés de tirer un peu plûtôt, qu'ils n'auroient voulu.

Les retranchemens des

Il n'en fallut pas davantage pour donner l'allarme dans les retranchemens, ceux qui gar-

gardoient le plus haut au nombre de 500. se voyant pris en queuë disparurent à la premiere décharge des Flibustiers, & le brouillard les sauva. Ceux qui étoient dans les deux autres retranchemens passerent au-dessous du premier, & s'y défendirent l'espace d'une heure contre nos gens, qui combattoient à couvert du troisiéme. Le brouillard duroit encore & empêchoit ceux-ci de tirer juste: ils se douterent que leurs coups ne portoient point, quand ils virent que l'Ennemi ne reculoit donc pas; ils sortirent sur eux, les tirerent à bout portant, & les obligerent à se sauver. Ils ne le pouvoient faire que par le chemin, qui étoit au-dessous des retranchemens, mais une chose, dont ils s'étoient avisés, pour le rendre impraticable, qui étoit de l'embarrasser d'arbres entassés les uns sur les autres, & d'éclaircir le bois des deux côtés, fut leur perte; les Flibustiers ne manquant pas un seul coup en tirant contr'eux. Après qu'on les eut poursuivis quelque tems, on retourna au retranchement d'en haut, où ceux qu'on y avoit laissés, étoient aux prises avec les 500. Espagnols, qu'on en avoit chassés, & qui étoient bien-tôt revenus sur leurs pas; mais qui enfin voyant toute la troupe réünie contr'eux quitterent de nouveau la partie & s'enfuirent tout de bon. On les poursuivit avec de grandes difficultés, parce qu'ils avoient embarrassé jusqu'aux moindres sentiers. Aucun ne demanda quartier, parce qu'ils avoient ordre de ne le point donner, & que cet ordre est toûjours accompagné dans ces pays-là d'un serment de ne le point demander.

1685. | 1688.

Espagnols sont forcés.

1685. — 1688.

Les Espagnols perdirent en cette occasion leur Général, qui étoit un brave Officier Walon. C'étoit lui, qui avoit donné le dessein des retranchemens, qui ne pouvoient être meilleurs, & qu'assûrément les Flibustiers n'eussent jamais forcés de front, eussent-ils été ... Quelqu'un l'avertit de prendre garde aux derrieres; & il répondit, que si les Ennemis étoient des Hommes, il les défioit de passer en huit jours par quelque côté que ce fût; que si c'étoit des Diables, il n'y avoit point de retranchemens, qui pûssent les arrêter. Mais il fit une triste experience de cette maxime, qu'à la guerre il ne faut rien négliger & ne croire rien d'impossible à un Ennemi, que le desespoir oblige de tout tenter. Toutefois, si la Ronde, qu'il avoit envoyée sur les hauteurs, & les Sentinelles, qu'il avoit posées dans le chemin, eussent fait leur devoir, il auroit apparemment culbuté les Flibustiers dans les précipices, qui bordoient ce chemin. On trouva dans sa poche une Lettre, que lui avoit écrite le Général de Costa-Ricca, datée du 6. Janvier, où après avoir marqué les mesures, qu'il devoit prendre pour réussir dans son projet, il finissoit par ces mots. „ J'espere que Dieu favorisera nos desseins, puisqu'ils ne sont que „ pour le rétablissement de sa gloire, & pour „ la destruction de ces nouveaux Turcs. „ Donnez courage à vos gens, quoiqu'à vôtre exemple ils en auront assés, ils seront „ récompensés dans le Ciel, & s'ils ont l'avantage, ils auront beaucoup d'or & d'argent, car ces larrons en sont chargés.

Ce qui — Cependant dès qu'il ne parut plus d'Ennemi

mi à la vûë des retranchemens, les Victorieux y chanterent le *Te Deum* en actions de graces, & envoyerent 60. Cavaliers avertir ceux, qu'ils avoient laissés au bagage, du succès dont le Seigneur avoit favorisé leurs armes. Ceux-ci avoient couru un grand risque, & ils n'en avoient été délivrés que par la lâcheté des 300. Hommes, qui campoient auprès d'eux. Ces Espagnols, du moment qu'ils entendirent tirer dans les retranchemens, ne douterent pas que les Flibustiers ne les attaquassent de front, ne pouvant se persuader qu'ils eussent passé par les côtés, & ils se douterent bien que leur camp seroit assés mal gardé, mais au lieu de donner dessus, comme ils pouvoient faire avec avantage, ayant gagné une éminence, qui le commandoit, ils s'amuserent à parlementer, & envoyerent aux nôtres un Officier, qui leur dit qu'on ne doutoit point qu'ils ne fussent de braves gens, mais qu'ils ne pourroient jamais resister à tant de forces réunies contr'eux; que leurs Compagnons, qui avoient osé attaquer le retranchement, y avoient été bien battus, qu'on avoit fait quartier à ceux, qui l'avoient démandé; & que s'ils vouloient se rendre aux mêmes conditions, on les feroit repasser en toute sûreté dans leur pays.

1685. | 1688.

Ce qui s'étoit passé au bagage.

L'assûrance avec laquelle cet Officier parloit, fit croire à plusieurs qu'effectivement leurs camarades avoient été défaits, & quelques-uns n'étoient pas éloignés de se rendre, mais les autres jugerent qu'il ne falloit pas aller si vite; ils amuserent l'Officier pendant quelque têms, puis ayant apperçu de loin

1685. | 1688. les Cavaliers qui venoient à eux d'un air, qui leur annonçoit la Victoire, ils reprirent tous courage, & l'on fit à l'Officier Espagnol la réponse suivante. „ Quand vous auriez assés „ de forces pour faire perir les deux tiers de „ ce que nous sommes, vous ne seriez pas „ encore assûrés de la Victoire; & n'y restât-„ il plus qu'un de nous, il ne craindroit point „ de se battre contre vous tous. Lorsque „ nous avons quitté la Mer du Sud, nous „ nous sommes déterminés à passer à celle du „ Nord, ou à perir; & quand vous seriez „ autant d'Espagnols, qu'il y a de brins d'her-„ bes dans cette Savane, nous ne vous crain-„ drions pas, & malgré vous nous passerons „ & nous irons où nous voulons aller. Comme on expedioit cet Officier les Cavaliers arriverent étant tous bottés aux dépens des Espagnols, ce qui acheva de le convaincre que la Victoire des François étoit complette. Il monta aussi-tôt à cheval pour en aller porter la nouvelle à ses gens; on le suivit de près, & on rencontra l'Ennemi à la portée du mousquet du camp. Tous étoient à pié, & on leur laissa faire leur décharge, qui ne blessa personne. Après quoi on les enfonça l'épée à la main. Ceux qui sauterent d'abord sur leurs chevaux se sauverent, tout le reste fut pris ou tué. Enfin une si glorieuse journée ne couta aux Flibustiers qu'un Homme tué & deux blessés, mais ils n'étoient pas encore tout à fait sans inquiétude.

Ils arrivent à la Riviere. Sa description.

Leurs Prisonniers leur dirent qu'à six lieuës de là ils trouveroient encore un retranchement bien gardé; ils craignirent alors avec raison, que les fuyards n'eussent tourné de

ce

ce côté-là, & il leur parut d'une conséquence infinie de les prévenir. Ils commencerent par couper les jarrets de tous les chevaux, qu'ils ne vouloient pas emmener, puis ils partirent en diligence pour aller coucher à deux lieuës de là, en un endroit, qui étoit le seul passage pour aller au retranchement, dont on les avoit menacés. Ces précautions leur réüssirent: ils passerent le 15. sans aucune résistance le retranchement, qui étoit encore imparfait, & le 17. qui étoit le seiziéme jour de leur marche, ils arriverent sur les bords de cette Riviere, après laquelle ils avoient tant soûpiré, mais sur laquelle ils eurent beaucoup plus de risques à courir, & infiniment plus à souffrir, qu'ils n'avoient fait pendant tout le cours de la plus fatiguante marche, qu'il soit possible d'imaginer. Cette Riviere prend sa source dans les Montagnes de la nouvelle Segovie & se décharge dans la Mer du Nord au Cap de Gracias à Dios, après avoir coulé pendant la moitié de son cours avec la rapidité d'un torrent, au travers d'un nombre infini de Rochers d'une grosseur énorme, & par des précipices, dont la seule vûë est capable d'effrayer les plus assûrés. Outre cela on y compte jusqu'à cent chutes, & il y en a sur-tout trois, qu'on ne peut regarder sans fremir. Ces chutes rendroient la Riviere absolument impratiquable, si au-dessus de chacune on ne trouvoit une espece de lagon d'eau dormante, où l'on s'arrête, & d'où l'on transporte par terre son Piperi audessous de la chute.

1685. | 1688.

Maniere d'y naviguer.

Ces Piperis, les seules voitures, dont on puisse se servir sur une si dangereuse Riviere, ne

1685. | 1688. ne sont autre chose que quatre ou cinq troncs d'un bois fort leger, appellé *Mahot d'Herbes*, dont on ôte l'écorce, & qu'on attache ensemble avec une liene, laquelle croît partout dans les bois. La situation la plus commode, ou dumoins la plus sûre, où l'on puisse se tenir dessus est d'être debout, encore y enfonce-t-on deux ou trois pieds dans l'eau: ainsi on en a jusqu'à la ceinture, & si on y étoit plus de deux ensemble, on s'y embarrasseroit, car il faut les faire fort petits pour pouvoir passer par-tout entre les Rochers, qui sont fort proche les uns des autres. Une Flotte composée de pareils Bâtimens, est bien-tôt fabriquée; les Agrets coûtent encore moins à préparer, ils consistent tous dans une longue perche, que chacun doit tenir à la main pour se soûtenir contre le courant, & s'empêcher d'être emporté avec trop de violence sur les Rochers, ou dans les précipices. Encore ne les évite-t-on pas toûjours, quelque précaution qu'on prenne, & nos Avanturiers se trouverent plus d'une fois ensevelis avec leurs Piperis dans des bouillons d'eau, d'où plusieurs ne se feroient jamais tirés, s'ils n'avoient eu soin de se lier sur ces machines volages; il y en eut même quelques-uns, qui y furent pris, le poids de leurs corps ayant retenu les Piperis assés long-têms sous l'eau, pour les noyer.

Assassinat de cinq Anglois. On peut juger qu'il étoit assés difficile de porter des vivres sur de pareilles voitures; on y avoit embarqué un peu de chair de cheval salée, mais elle se corrompit au bout de deux jours. La chasse étoit bonne tout le long de cette Riviere, mais les armes & la poudre avoient été mouillées dès le commencement: enfin

enfin sans les Bananiers, dont ce pays est rempli, tous seroient morts de faim. Le 20. de Fevrier nos Avanturiers trouverent la Riviere plus large & moins rapide, & quelques lieuës plus bas elle étoit si belle, que s'étant tous rassemblés, ils se partagerent en plusieurs bandes de 40. pour faire des Canots. Ce fut alors que toute la Troupe fut informée d'un accident funeste, qui étoit arrivé dès les premiers jours de leur Navigation, & dont très-peu avoient été instruits jusques là, parce que jamais ils ne s'étoient trouvés ensemble depuis leur embarquement. J'ai dit plus haut que quelques-uns de ceux, qui avoient perdu leur argent au jeu, avoient complotté de se defaire de ceux, qui en étoient les mieux fournis, & que c'étoit ce qui avoit engagé les plus sages à se décharger d'une partie de ce qu'ils avoient de plus précieux en le donnant en garde à plusieurs sous certaines conditions. Tous ne prirent pas cette précaution, & l'on remarqua en particulier cinq Anglois, qui passoient pour être fort riches, & qui ne s'étoient dessaisis de rien. Un jour, qu'ils avoient à passer un endroit, où les bords de la Riviere étoient extrêmement chargés de hâlliers, quelques malheureux les y allerent attendre, & prirent si-bien leurs mesures pour les tuer, qu'ils n'en manquerent aucun; après quoi ils les dépouillerent, & les laisserent sur le rivage, où ces cadavres furent apperçus de ceux, qui suivoient. Les Assassins ne parurent plus, ce qui joint à quelques autres indices, les fit reconnoître pour les auteurs d'un coup si détestable.

1685.
|
1688.

Je ne sai si tous les autres Anglois en furent

Arrivée

1685. | 1688. des Flibustiers à la Mer du Nord.

rent instruits d'abord, ce qui est certain, c'est que sans s'amuser à faire des Canots, ils descendirent jusqu'à la Mer dans leurs Piperis. Ils y rencontrerent un Bâteau de la Jamaïque, & ils voulurent engager le Patron à aller demander pour eux une assûrance au Général de cette Isle, d'où ils étoient partis sans commission; mais ce Patron leur demanda plus, qu'ils n'étoient en état de lui donner; la plûpart ayant perdu, par le renversement des Piperis, presque tout l'argent, qu'ils avoient. Ainsi ils furent obligés de rester avec les Indiens de ces quartiers-là, de tout têms affectionnés à leur Nation. Les François s'étoient séparés en deux bandes, l'une de 120. & l'autre de 140. la premiere arriva le 9. Mars au Cap de Gracias à Dios, ayant fait suivant leur estime plus de 300. lieuës sur la Riviere, dont le cours en droite ligne, n'est marqué que de 80 mais ils avoient long-têms couru au Sud-Est avant que de faire le Nord, où étoit leur route. Le 14. un Batteau Anglois en prit 50. qu'il mena au petit Goave, où ils arriverent le 8. d'Avril. M. Dumas, qui y commandoit en qualité de Lieutenant de Roi, les y reçut en vertu de l'amnistie, que le Roi avoit accordée à ceux, qui étant partis depuis la publication de la paix, n'en avoient pû être instruits dans leur route; ceux-ci se trouvoient dans le cas, dumoins on voulut bien le supposer; & comme ils eurent averti M. Dumas que leurs camarades étoient allés dans une Isle de la Baye de Honduras, pour y subsister, en attendant une occasion favorable de passer à Saint Domingue, il en donna avis à M. de Cussy, lequel envoya aussi-tôt ordre à

Lau-

Laurent de Graff d'armer un Navire pour les aller chercher; mais les débordemens de Rivieres empêcherent cet Officier de recevoir la Lettre du Gouverneur. Le 20. d'Avril il en arriva 42. sur un Vaisseau Anglois, & 60. autres les suivirent de près. Il en restoit encore 90. que M. de Cussy ne comptoit pas de revoir, au moins si-tôt, parce qu'ils avoient joué & perdu leur butin; & dont effectivement la plûpart ne retournerent jamais dans la Colonie.

1685.
|
1688.

Avanture d'une autre troupe de Flibustiers.

Les Avantures des 55. Flibustiers, qui avoient tourné du côté de la Californie, ont quelque chose d'aussi singulier, que tout ce que nous venons de voir. Arrivés à l'entrée de la Mer vermeille, ils mirent à terre sur trois petites Isles, qu'on appelle les trois Maries, & qui n'étoient point habitées. Ils y resterent quatre ans entiers manquant presque de tout, & sans avoir jamais osé débarquer sur cette grande presqu'Isle, dans la crainte des Espagnols, ou des Indiens, qui étoient en grand nombre dans ces quartiers-là. Enfin ils se resolurent à retourner sur leurs pas, & à aller chercher leurs camarades dans la Mer du Sud. Ils ne les y trouverent point, & pousserent jusqu'au Détroit de Magellan, dans le dessein de rentrer par là dans la Mer du Nord. On peut juger ce qu'il leur couta, pour faire ainsi 2000. lieuës dans un Canot contre le vent. Ils étoient déja engagés dans le Détroit, lorsque faisant reflexion, qu'ils n'emportoient rien d'une Mer si remplie de richesses; ils eurent honte de paroître ainsi les mains vuides à Saint Domingue, & ils reprirent la route du Perou. Ils apprirent,

che-

1685. chemin faiſant, qu'il y avoit au Port d'Arica un Vaiſſeau chargé d'Argent, nouvellement tiré des Mines du Potoſi, dont ce Port eſt

1688. l'Echelle. L'avis étoit vrai, & la charge du Navire valoit deux Millions, ils allerent le chercher, & le prirent, ils s'y embarquerent enſuite, & appareillerent pour le Détroit de Magellan, où ils eurent le malheur d'échouer; ils ſauverent néanmoins une partie de l'argent, conſtruiſirent une double Chaloupe des débris du Navire, & s'en revinrent le long des Côtes du Breſil, juſqu'à l'Iſle de Cayenne, où pluſieurs ſe ſont établis: quelques-uns paſſerent en France, & d'autres retournerent à S. Domingue.

Et du Capitaine le Sage.

Enfin le Capitaine le Sage, qui avec 200. Hommes avoit pris la route du Détroit de Magellan, eut auſſi ſes Avantures, & fut même le plus heureux de tous. N'ayant pû paſſer le Détroit, parce qu'il y arriva dans une ſaiſon trop avancée; il prit le parti d'aller croiſer le long des Côtes d'Afrique, & il y fit pluſieurs bonnes priſes, qui pendant deux ans l'entretinrent dans l'abondance de toutes choſes; mais il en fit ſurtout une, qui le rendit très-riche, auſſi-bien que tous ſes gens. C'étoit un Vaiſſeau venant des grandes Indes, où il y avoit une très-grande quantité de poudre d'or. Il appartenoit à un jeune Hollandois, qui après s'être fiancé en Hollande, avoit voulu faire ce voyage, pour aſſûrer un bon douaire à ſa future Epouſe. Le Sage, après une ſi heureuſe rencontre, quitta la Mer d'Afrique, & ſe rendit à l'Iſle de Cayenne, d'où la plûpart de ceux, qui l'accompa-

pagnoient, repasserent peu de têms après à Saint Domingue. 1685.

Cependant deux choses inquiéterent long têms M. de Cussy au sujet des Flibustiers, qui avoient passé à la Mer du Sud, & il ne savoit trop, s'il devoit plus craindre d'apprendre qu'ils eussent échoué dans leur entreprise, que de les voir revenir chargés des dépouilles de ces riches contrées. Comme la plûpart des Habitans de S. Domingue leur avoient fait des avances considerables, il y avoit tout lieu de croire que, s'ils réüssissoient dans leur expedition, ce seroit une amorce pour en recommencer souvent de pareilles, & il n'en pouvoit arriver que le dépérissement entier d'une Colonie, dont les principales forces seroient toûjours à l'autre extrêmité de l'Amérique. Mais s'ils ne revenoient pas, ou s'ils revenoient sans avoir rien fait, tous ceux, dont ils avoient reçû l'argent, se trouveroient sans ressource, & c'étoit dequoi achever de ruiner le Commerce, que personne à S. Domingue ne seroit plus en état de soûtenir. D'ailleurs le nombre des Habitans sembloit diminuer, au lieu d'augmenter, & le Gouverneur dans ses Lettres au Ministre, en attribuë particulierement la cause à la grande quantité de Negres, qu'on commençoit d'introduire dans l'Isle; car, dit-il, on les préfere aux Engagés, lesquels après avoir rempli le têms de leur service, se faisoient Habitans, & peuploient la Colonie.

1685. Inconveniens des Courses des Flibustiers.

Dans le même têms qu'il écrivoit ces Lettres, il en reçut de M. de Seignelai, qui lui marquoient, que le Roi persistoit toûjours dans la pensée qu'il falloit ménager les Flibustiers,

1685. Flibustiers, & conserver avec soin ce Corps, dont on pouvoit tirer des services importans dans les occasions; mais qu'il étoit nécessaire d'empêcher leurs Courses sur les Espagnols, non-seulement parce qu'ils n'en retiroient aucun avantage réel, & que les folles dépenses, qu'ils faisoient au retour de leurs expeditions, ils les alloient souvent faire chés les Etrangers, & les Ennemis de l'Etat; mais encore parce qu'elles troubloient, & ruinoient même entierement le Commerce des Indes, auquel les Sujets de S. M. avoient le principal interêt: comme M. Begon lui avoit déja dit, que l'intention du Roi étoit d'établir le Commerce avec les Espagnols, d'où l'on pourroit tirer de l'argent en échange de nos denrées, il apporta tous ses soins à mettre ce projet en execution, & tenta de rendre Marchands ceux des Flibustiers, qu'il n'avoit pû venir à bout de rendre Habitans. Mais bien des choses empêcherent ce dessein de réüssir.

M. de Cussy tente envain de les faire cesser.

Les Espagnols de S. Domingue étoient déja instruits des ravages, que faisoient les Flibustiers dans la Mer du Sud; il ne s'en faisoit guéres moins dans la Mer du Nord, & l'on peut bien juger que, si dans le têms même, qu'on ne les molestoit point, ils n'avoient pas discontinué leurs hostilités sur les quartiers de l'Isle occupés par les François, ils n'avoient garde de se tenir dans l'inaction dans un têms, où ils pouvoient ajoûter à leurs autres titres pour nous faire la guerre, le droit d'une juste représaille. Ils se montrerent donc plus souvent que jamais sur nos Côtes, qu'ils désolerent entierement, & les Habitans commencerent à dire assés haut que, si le Roi

ne

ne vouloit pas les défendre contre leurs Ennemis, ils se refugieroient tous à la Jamaïque. Ces menaces n'empêcherent pourtant pas encore M. de Cussy de suivre son plan, persuadé que le meilleur moyen de se délivrer des Espagnols, étoit de n'aller pas si loin courir sur eux, ce qui laissoit nos Côtes dégarnies, mais de les bien garder, & qu'alors n'y ayant plus rien à gagner pour l'Ennemi par le pillage, il seroit aisé de l'engager à un Commerce également utile aux deux Nations. Sur ce principe, ayant sû au commencement de Juillet, qu'un Navire Flibustier étoit entré au petit Goave, & se préparoit à en sortir, pour aller courir sur les Espagnols, il alla lui-même se saisir de ce Bâtiment. 1685.

Mais ces coups d'autorité ne lui réüssissoient pas toûjours également, parce qu'il n'avoit pas la force en main pour se faire obéïr. Ainsi ayant appris vers le même-têms que Granmont & Laurent de Graff préparoient à l'Isle Avache un grand armement pour aller prendre Campeche; il s'y rendit en diligence, & leur declara que de pareilles entreprises étoient absolument contre le service & l'intention du Roi. Granmont lui répondit que Sa Majesté ne pouvoit avoir desapprouvé son dessein, puisqu'elle n'avoit pas encore eu le têms d'en être instruit. M. de Cussy répliqua qu'il ne convenoit pas à des Sujets d'éluder ainsi les ordres de leur Souverain par des plaisanteries. Il lui parla ensuite avec beaucoup de bonté, lui dit des choses si sensées, & lui fit si-bien connoître, que son veritable interêt, aussi-bien que celui de tous ses Compagnons, consistoit à entrer dans les

M. de Cussy veut empêcher l'entreprise des Flibustiers sur Campêche, & n'y réüssit pas.

vûës

vûës du Prince, & s'y conformer, que ce
1685. Capitaine l'aſſûra qu'il ne tiendroit pas à lui, que la partie ne fût rompuë ; mais il s'éleva dans le moment un bruit confus de gens, qui crioient que l'affaire étoit trop avancée pour reculer, & que ſi le Gouverneur ne vouloit pas leur donner une commiſſion pour courir ſur les Eſpagnols, ils ſe ſerviroient de celle, qu'il leur avoit donnée pour la Chaſſe & pour la Pêche. J'ai déja obſervé que les Flibuſtiers n'avoient ſouvent d'autre droit pour faire la guerre aux Eſpagnols, que celui, qu'ils prétendoient ne pouvoir être conteſté à perſonne, d'aller pêcher & chaſſer partout, & que les Eſpagnols ne voulant pas ſouffrir qu'ils fiſſent l'un & l'autre ſur leurs Côtes & dans leurs terres, ce refus rendoit ſelon eux legitimes toutes les hoſtilités, qu'ils exerçoient contre cette Nation. M. de Cuſſy vit bien alors qu'inutilement il inſiſteroit, & ſe contenta, en ſe retirant, d'avertir les chefs de faire de ſerieuſes reflexions aux ſuites d'une deſobéïſſance ſi formelle aux ordres du Roi.

Priſe de Campeche. Dès qu'il fut parti, le vent ſe trouvant bon, les Flibuſtiers mirent à la voile au nombre de 1100. Hommes de débarquement, & arriverent le 5. de Juillet à Campeton, qui eſt à 14. lieuës de Campeche, & où ils laiſſerent leurs Navires. Le lendemain à deux heures du matin ils partirent de Campeton au nombre de 900. ſur 22. Canots, qui avoient chacun leur Pavillon, & ramant doucement & avec ordre, ils vinrent mouiller vers les cinq heures du ſoir à la portée du Canon de la Ville. Le 7. ſur les 9. heures du matin Granmont, qui commandoit en Chef, donna

na les ordres néceſſaires pour la deſcente, le plus grand Navire de la Flotte, & deux Barques s'étoient auſſi approchés pendant la nuit, ainſi toutes les Troupes mirent à terre en même-têms, & parurent en bataille à la vûë des Eſpagnols, qui ſembloient frapés de la foudre, & ne faiſoient en apparence aucun mouvement pour ſe défendre. On tira ſeulement quelques coups de Canon d'un Vaiſſeau du Roi d'Eſpagne, qui étoit mouillé ſous la Fortereſſe, mais le feu ayant pris aux poudres, ce Bâtiment ſauta en l'air. Cette tranquilité apparente des Ennemis ne rendit Granmont que plus circonſpect, & bien lui en prit. Après qu'il eût marché un grand quart de heuë, il rencontra une embuſcade de 800 Hommes, qui firent une très-grande décharge ſur lui, mais ils ne tuerent que deux Hommes, & n'en bleſſerent que cinq ou ſix. Les Flibuſtiers ne s'amuſerent pas à répondre de leurs fuſils, ils donnerent l'épée à la main ſur les Eſpagnols, qui prirent d'abord la fuite, & qu'ils pourſuivirent juſqu'à la Ville: ils y entrerent avec eux, mais toûjours en ordre de Bataille. 1685.

Alors les Habitans parurent ſous les armes retranchés avec du Canon à tous les Carrefours de la Ville. Granmont, qui ne vouloit pas perdre de monde, s'aviſa ſur le champ de placer des Fuſiliers ſur les maiſons, qui étoient en terraſſe, pour tirer ſur ceux, qui ſervoient le Canon. Cela eut tout l'effet, qu'il s'en étoit promis, les batteries furent bien-tôt abandonnées, & les Flibuſtiers ſe trouverent en peu de têms maîtres de 40. pieces de Canon. Ils les tournerent contre

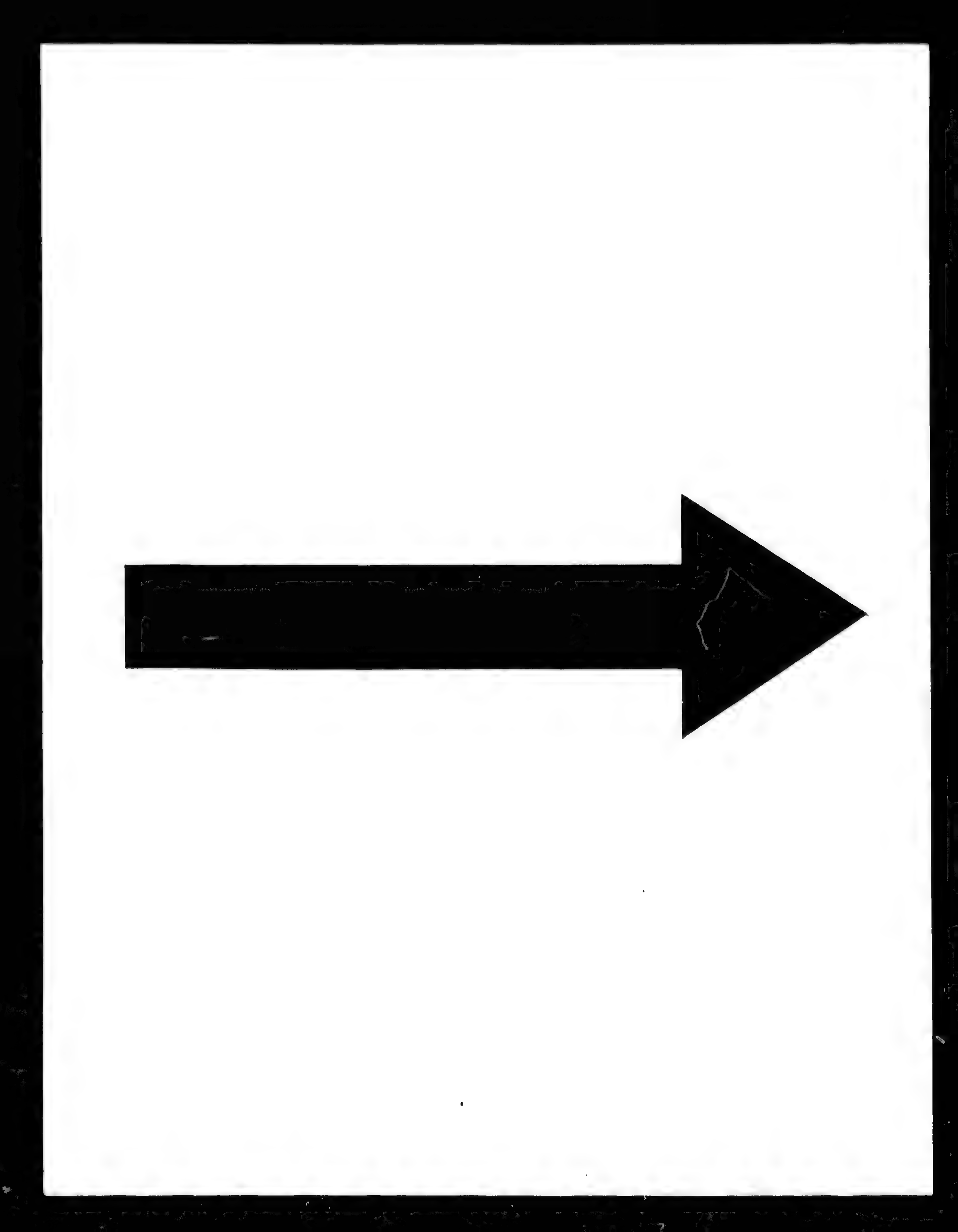
la

1685. la Ville, qui se soûmit d'abord, & avant midi Campeche fut au pouvoir d'une troupe de Flibustiers sans Artillerie, & que le moindre Ravelin bien défendu auroit dû arrêter un mois. Il restoit à prendre la Forteresse, où il y avoit 400. Hommes de Garnison, 18. pieces de Canon de 24. & six autres plus petites. Granmont donna trois jours à ses gens pour se réposer & se rafraichir; puis ayant fait venir de son Navire 100 boulets, & de la poudre à proportion, il monta dix pieces de Canon de celles, qu'il avoit prises dans la Ville, & plaça cette batterie dans la prison, qui étoit assés proche de la Forteresse. Tout étant prêt, il fit battre à Breche pendant neuf heures, pendant lesquelles 600. Flibustiers firent un feu continuel de mousqueterie, dont tout l'effet fut d'empêcher aucun Soldat Espagnol de paroître, & de hâcher en pieces trois Drapeaux, qui étoient plantés sur la Forteresse. Cependant le Canon ne faisoit presque rien, ce qui fit differer l'assaut au lendemain, & Granmont desesperant de réüssir par la force, cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la Place, lorsqu'un Anglois, qui étoit dedans, cria au Corps-de-Garde avancé des Enfans perdus, qu'ils pouvoient y entrer, qu'elle étoit abandonnée. On le dit au Géneral, qui ne crut pas devoir déferer à un tel avis, sans l'avoir bien examiné, il s'approcha lui-même, & dit à l'Anglois de tirer tous les Canons à la volée; il le fit, & l'on connut qu'ils étoient chargés à mitraille. Toutefois comme il étoit fort tard, Granmont jugea à propos de differer au len-

lendemain à prendre possession de la Forteresse. 1684.

La Forteresse est abandonnée par les Espagnols.

Dès que le jour fut venu, Laurent de Graff eut ordre de prendre 80. Hommes & d'entrer dans la Place. Il n'y trouva que l'Anglois, un Canonnier, & un Enseigne, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir comme les autres. C'étoit un Homme de condition, fort brave & plein d'honne[illegible]r. Il fut reçû du Général Flibustier comm[illegible] mé-ritoit; Granmont le renvoya fort [illegible]ereusement, lui fit rendre tout ce qui [illegible]artenoit, & y joignit encore de fort [illegible] présens. Cependant comme les Espagnols pouvoient assembler en peu de têms jusqu'à 13000. Hommes; on prit ses précautions pour être en état de se défendre, au cas qu'on fût attaqué, mais personne ne parut. Dès que Granmont fut un peu rassûré de ce côté-là, il logea ses Soldats dans les meilleures maisons de la Ville, où ils vécurent à discretion jusqu'au 26. du mois d'Août: le butin qu'ils y firent fut très-peu considerable, aussi-bien que celui qu'ils firent à la campagne, où Granmont envoyoit des partis tous les jours à 10. ou 12. lieuës à la ronde; ils étoient même fort surpris de ne trouver personne, que quelques Sauvages; mais un jour, qu'ils étoient montés à cheval au nombre de 130. ils tomberent dans une embuscade, où le Gouverneur de Merida commandoit en personne 900. Espagnols, & ceux-ci firent leur décharge si à propos, qu'ils tuerent 20. Hommes aux François. La partie étoit trop inégale, & les Flibustiers se déterminerent à la retraite: ils la firent en bon ordre & en braves



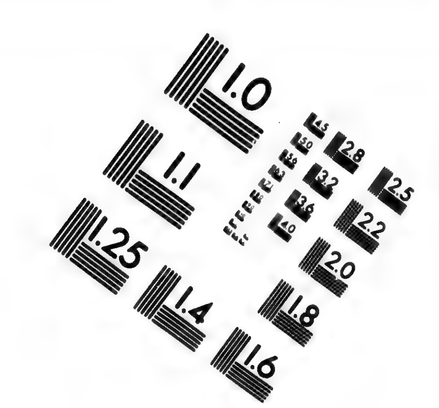
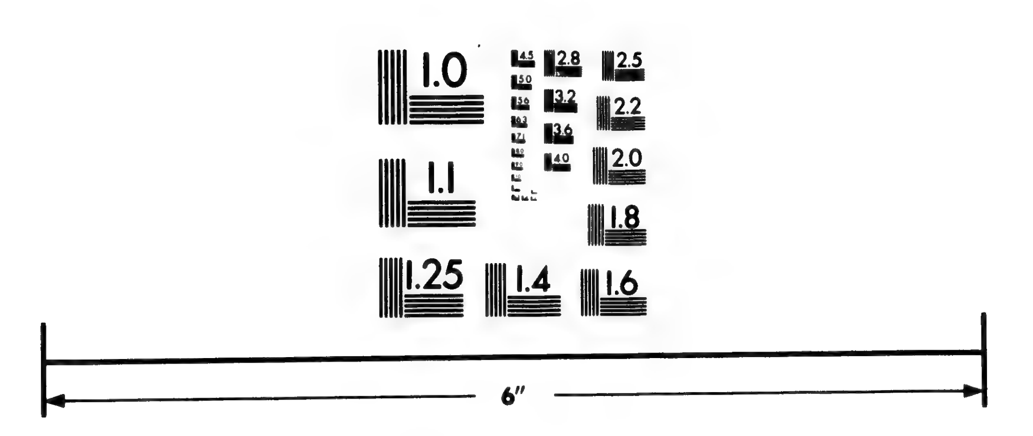
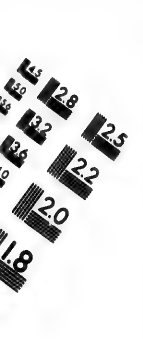


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

1685. gens, mais il y en eut deux, qui demeurerent Prisonniers.

La Ville est brûlée.

Dès le lendemain Granmont envoya prier le Gouverneur de Merida, de lui rendre ses deux Hommes, & lui promit de lui renvoyer tous les Prisonniers, qu'il avoit faits jusques-là, sans en excepter même le Gouverneur de Campeche, ni les autres Officiers; & il lui fit ajoûter, que s'il refusoit une offre si avantageuse, il mettroit tout à feu & à sang dans la Ville. Le Gouverneur répondit qu'il pouvoit brûler & massacrer tout ce qu'il voudroit, qu'il avoit de l'argent pour rebâtir la Ville, & des Hommes pour la repeupler & le combattre, & qu'il étoit venu à ce dessein. Granmont ne repliqua rien, mais prenant l'Envoyé du Gouverneur par la main, il le promena par la Ville, où il fit mettre partout le feu: il fit ensuite couper la tête à cinq Espagnols, puis il le renvoya, en lui ordonnant de dire de sa part à son Maître qu'il avoit commencé à executer ses ordres, & qu'il alloit achever. Il ne continua pourtant pas à répandre le sang innocent, quoique le Gouverneur lui eût envoyé faire une seconde réponse aussi haute que la premiere, mais il réduisit toute la Ville en cendres, fit sauter la Forteresse, brûla le jour de Saint Louis dans un feu de joye, qu'il fit en l'honneur du Roi, pour 200000. écus de bois de Campeche, qui étoit le meilleur de son Butin, & partit pour la Côte S. Domingue.

L'Histoire des Flibustiers assûre qu'il donna la liberté à tous les Prisonniers; mais M. de Cussy ne le dit pas dans la Lettre, qu'il écrivit à M. de Seignelay, pour l'informer de cette

cette expedition. Ce Gouverneur ajoûte que les Flibustiers ayant pris deux Navires, Laurent de Graff prétendit qu'il lui en appartenoit un, & que sur ce que Granmont fit difficulté de le lui ceder, il s'emporta en de grandes ménaces. Néanmoins on les réconcilia, & il fut resolu de faire présent à M. de Cussy du Navire, qui étoit le sujet de la contestation. Ces deux Chefs se séparerent ensuite, & quelque-tems après de Graff se trouva seul au milieu de trois Vaisseaux Espagnols, de 60. de 54. & de 50. Canons, qui le démâterent, & penserent le couler à fond, mais n'oserent jamais l'aborder. Enfin, après avoir essuyé le plus terrible feu, qui se puisse voir, il se sauva pendant la nuit fort griévement blessé, & ayant perdu neuf Hommes. Il eut dequoi se consoler de ce malheur par la cession, que lui fit M. de Cussy du Navire, qui avoit fait le sujet de son démêlé avec Granmont, & par des Lettres de naturalité & de grace pour le meurtre de Vand-Horn, qu'il avoit fait demander au Roi, & qui lui furent renduës peu de tems après son retour de Campeche. Les unes & les autres sont du mois d'Août de cette même année 1685. & dans le Brevet de naturalité il est marqué que sa femme se nommoit Petruline de Gusman, & étoit native de l'Isle de Teneriffe. Au reste, je n'ai pas cru devoir suivre pour la datte de la prise de Campeche l'Historien des Flibustiers, qui la place en 1686. La Lettre de M. de Cussy, que j'ai déja citée, & qui est dattée du 13. Août 1686. marquant positivement qu'elle fut faite en 1685. & parlant de tout ce qui se passa au retour de Granmont, de son different avec de Graff, 1685.

1685. du Combat de celui-ci contre les trois Vaisſeaux Eſpagnols, toutes choſes arrivées les derniers jours d'Août, ou même dans le mois de Septembre.

1686. Hiſtoire de Granmont. L'année ſuivante Granmont, dont la derniere expedition avoit été en quelque ſorte legitimée par de nouvelles entrepriſes des Eſpagnols ſur les Côtes de S. Domingue, leſquelles donnoient droit de les regarder comme Ennemis, fut nommé Lieutenant de Roi à la ſollicitation de M. de Cuſſy, lequel vouloit ſe l'attacher, auſſi-bien que Laurent de Graff, qui fut en même-tems nommé Major. La commiſſion du premier eſt du 30. Septembre, celle du ſecond eſt du premier Octobre de la même année 1686. Le deſſein du Gouverneur étoit de donner à Granmont le Commandement de la Côte du Sud, mais ce projet n'eut point d'effet: Granmont, ſur le premier avis qu'il eut de l'honneur que lui faiſoit le Roi, voulut faire une derniere courſe: il arma un Navire, où il mit environ 180. Hommes, & l'on n'a jamais pu ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Ce fut une vraye perte pour la Colonie. Granmont ne le cedoit pour la vraye bravoure & l'intrepidité à aucun Capitaine Flibuſtier, & aucun ne lui étoit comparable pour la conduite d'une entrepriſe, & pour le conſeil. J'ai déja dit qu'il étoit de Paris; il perdit ſon pére étant fort jeune, ſa mere ſe remaria, & un Officier devint amoureux de ſa Sœur. Granmont trouva à redire aux aſſiduités de cet Officier & le lui dit à lui-même; il fut traité en petit garçon, & quoiqu'il ne fût en effet qu'un écolier, il mit l'épée à la main contre l'Officier, le bleſſa de trois coups mor-

mortels, & obtint ſa grace à la ſollicitation de ce même Officier, qui mourut peu de tems après de ſes bleſſures. Il entra enſuite au ſervice, ſe diſtingua fort dans le Regiment Royal des Vaiſſeaux. & fit pluſieurs Campagnes ſur Mer, où il acquit une grande réputation. Enfin ayant eu le Commandement d'une Frégate armée en courſe, avec un cinquiéme de profit, il prit auprès de la Martinique une Flute Hollandoiſe, qui valoit bien 400000. liv. la mena à S. Domingue, où il perdit au jeu, ou conſuma en débauches, non-ſeulement ſa part, mais encore celle de ſes aſſociés, & n'oſant retourner en France, il ſe fit Flibuſtier. Sa bonne grace, ſes manieres honnêtes, je ne ſai quoi d'aimable, qui gagnoit les cœurs, beaucoup de déſintereſſement, tout cela joint à toutes les parties d'un grand Capitaine, le diſtinguerent bien-tôt des autres Chefs de ce Corps, qui étoit alors dans ſa plus grande réputation. Mais avec des vertus, qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un Corſaire. Il porta la débauche des femmes & du vin aux plus grands excès, & l'irréligion juſqu'où elle peut aller. 1686.

Laurent de Graff étoit en Mer, lorſque ſon Brevet arriva à Saint Domingue, il y étoit même aſſés mal à ſon aiſe. S'étant trouvé à la Côte de Carthagene, avec un Vaiſſeau de 48. Pieces de Canon, monté de 200. Hommes d'Equipage, il le perdit ſur un Recif à deux lieuës de Terre, en pourſuivant une Barque. Par bonheur pour lui, avec ſon Canot, il prit la Barque, & elle ſe trouva aſſés grande pour contenir tout ſon monde. Il ſe ren- 1687. De Graff eſt fait Major.

 dit

1687. dit de là au Golphe de Darien, où les Indiens, à la sollicitation des Espagnols, lui dresserent une Embuscade, & lui tuerent 25. Hommes. Il se remonta ensuite de deux Barques, & d'un petit Bâtiment de six Canons; les deux Barques, où il y avoit 30. Hommes, reprirent la route de Saint Domingue, le reste de ses Gens l'obligea à continuer la course sur son petit Navire; mais il ne la continua que jusqu'à ce que des Envoyés de M. de Cussy l'eussent trouvé, & lui eussent remis de sa part le Brevet du Roi, dont j'ai parlé. Cette grace, que lui fit le Roi, délivra les Espagnols du plus terrible Ennemi, qu'ils eussent encore eu dans le corps des Avanturiers, & elle ne procura pas à la Colonie un aussi sûr appui, qu'on l'avoit esperé. La course étoit l'Element de cet homme, il s'en faut bien qu'il ait soutenu jusqu'au bout dans un service plus honorable la gloire, qu'il avoit acquise dans son premier genre de vie.

Laurent de Graff étoit Hollandois, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Il entra jeune au service d'Espagne, en qualité de Matelot, il fut ensuite Canonnier, & en cette qualité, il commença à se distinguer par son adresse; car on dit, qu'il étoit aussi sûr de son coup sur Mer, que le plus habile fusilier le peut être sur Terre. Sa Bravoure égalant son adresse, il fut avancé, & parvint jusqu'à commander un Vaisseau. Il fut envoyé dans l'Amérique, où les Flibustiers trouverent en lui un Ennemi digne d'eux. Au bout de quelque têms il fut pris; & se trouvant parmi de si braves gens, il ne put se résoudre à les quitter. Il s'enrôla donc parmi eux, & ne demeura pas long-

tems simple Flibustier: les François le reconnurent bientôt pour un de leurs principaux Chefs, & il fit honneur à leur choix. Il remplit de telle sorte toutes les Côtes Espagnoles de la terreur de son nom; que dans les prieres publiques on y demandoit à Dieu d'être garanti de la fureur de *Laurencillo*. C'étoit le nom que de Graff avoit porté tout le tems qu'il avoit servi l'Espagne. Ce n'est pas qu'il leur fît tout le mal, qu'on mettoit sur son compte; mais souvent les Flibustiers faisoient courir le bruit, qu'il étoit à leur tête, persuadés que son nom seul avançoit de beaucoup la défaite des Ennemis. Aussi n'y avoit-il rien que les Espagnols n'eussent donné pour l'avoir en leur puissance. Il le savoit bien, & ne doutoit pas qu'ils ne lui fissent un très-mauvais parti, s'ils le tenoient jamais. Pour éviter ce malheur, il ne se battoit point, qu'il ne plaçât un Homme avec une mêche allumée auprès des poudres, pour faire sauter le Navire, s'il avoit le malheur d'être forcé. Peu s'en fallut que cela n'arrivât un jour, que les Habitans de Carthagene le sachant auprès de leur Ville sur une simple Barque, détacherent après lui deux Vaisseaux de 50. Pieces de Canon. Il se crut perdu, dès qu'il les vit, & il alloit donner l'ordre de mettre le feu aux poudres; lorsque le désespoir ayant ranimé son courage, il fit des efforts si incroyables, qu'il se rendit Maître des deux Navires: si cependant cette action n'est pas la même, que j'ai rapportée ailleurs, dans laquelle de Graff fut secondé de Michel le Basque, & dont les circonstances sont un peu plus vrai-semblables. L'Histoire des Flibustiers ajoûte que 1687.

1687. dans une autre occasion l'Amiral & le Vice-Amiral des Gallions ayant eu ordre de le prendre à quelque prix que ce fût, le rencontrerent fort mal équipé, & le mirent entre deux feux, ayant chacun 1500. Hommes d'Equipages; qu'il leur tua beaucoup de monde, démâta l'Amiral de son grand mât, & se sauva; que ce fut le bruit de cette action, qui détermina la Cour à lui donner de l'emploi dans la Colonie, & que l'Amiral Espagnol ayant été mandé à Madrid, fut mis au Conseil de Guerre, condamné à perdre la tête, & executé.

Les Espagnols se rendent Maîtres du petit Goave, & en sont chassés.

Un des principaux motifs qu'avoit eu le Roi, en prenant Granmont & de Graff à son service, étoit de les engager à faire quitter la course aux Flibustiers, parmi lesquels personne n'avoit jamais eu autant de crédit que ces deux Hommes. C'est pourquoi, M. de Seignelai recommanda particulierement à M. de Cussy de les distribuer dans les Quartiers, où il croiroit leur présence plus nécessaire pour ce dessein. Il ajoûte dans la Lettre, qu'il écrivit sur cela à ce Gouverneur, que Sa Majesté étoit si persuadée du mal, que produisoit cette Course, qu'elle étoit dans la résolution de donner ordre au Commandant de l'Escadre, qui devoit partir incessamment pour l'Amérique, de prendre tous les Flibustiers, qni seroient rencontrés en Mer, & de les mener à la Martinique, pour y être jugés comme Forbans, suivant la rigueur des Ordonnances. Mais comme le Roi avoit été informé en même tems, que les démi-Galeres Espagnoles continuoient à faire de grands ravages sur les Côtes de Saint Domingue; ce Prince fit avertir le Gouverneur qu'on lui enverroit incessam-

ſamment une Frégate pour garder ces mêmes Côtes contre de pareilles entrepriſes. 1687.

La Cour penſoit alors ſérieuſement à la Conquête de San-Domingo. M. de Cuſſy fut averti de faire ſecrettement ſes préparatifs, & c'eſt ce qui le rendit ſi facile à recevoir les Flibuſtiers, qui ſur la fin de cette année, commencerent à revenir de la Mer du Sud, & dont il exigea ſeulement qu'ils allaſſent dans les habitations, pour les fortifier. Il avoit eu tout le tems de reconnoître qu'une conduite plus ſévere pouvoit avoir de funeſtes effets: le petit Goave étoit preſque abandonné, & il s'en étoit peu fallu que cette même année les Eſpagnols ne demeuraſſent Maîtres de ce Port. Le 10. d'Août ils y entrerent au nombre de 85. ſur une Pirogue & un Brigantin, & ayant mis pied à terre à la pointe du jour, ils ſe rendirent Maîtres du Fort, où il n'y avoit perſonne; ils pillerent enſuite le Bourg, où ils exercerent de grandes cruautés, & maſſacrerent entre autres le Sieur Dupuy Procureur du Roi, & Capitaine du Quartier, avec ſon Epouſe, qui étoit enceinte. Enfin les Habitans les plus proches ſe raſſemblerent, contraignirent l'Ennemi à rentrer au plus vîte dans le Fort, où ils l'aſſiegerent, & le forcerent. Il s'en ſauva vingt-cinq, le reſte fut tué ou pris, & les Chefs furent pendus. On en uſoit ainſi par repréſailles, non ſeulement des cruautés, qu'ils avoient exercées en ſurprenant la place, mais encore, parce que l'année d'auparavant, un Capitaine Flibuſtier nommé Brea, ayant été pris par la Flotte de Barlovento, avoit été pendu avec neuf ou dix de ſes Gens, & tout le reſte de l'Equipage retenu

 pri-

1687. prisonnier, & traité de la maniere du monde la plus cruelle. Je ne sai pourtant si cette surprise du petit Goave n'est pas la même, dont j'ai fait mention plus haut en parlant des Grecs.

1688. Pour revenir au projet du Siege de San-Domingo, il étoit fondé sur ce qu'on prévoyoit que les Espagnols ne tarderoient pas à entrer dans la querelle des Hollandois, contre qui nous étions alors en guerre; mais on ne vouloit pas que ceux de l'Isle Saint Domingue pussent raisonnablement se plaindre qu'on les eût traités en Ennemis, avant qu'ils le fussent dans les formes. On cherchoit même par toutes sortes de voyes à les engager à bien vivre avec les François, & le Roi ayant appris que des Officiers vouloient empêcher nos Marchands de faire aucun Commerce direct avec eux, le trouva mauvais, & fit savoir sur cela ses intentions à M. de Cussy. Le Gouverneur s'y conforma, mais tandis qu'il ne faisoit qu'executer les ordres, qu'il recevoit de Sa Majesté, il portoit à Saint Domingue tout l'odieux d'une chose, qui déplaisoit à bien du monde. On avoit dans le fond quelque raison de n'approuver pas une conduite, qui ne produisoit aucun des bons effets, qu'on en avoit attendus, & qui en avoit de fort désavantageux à la Colonie; car non seulement les demi-Galeres Espagnoles pilloient & ruinoient toûjours nos Côtes, mais on apprit vers ce même tems qu'il se faisoit à San-Domingo un grand armement, lequel devoit d'abord tomber sur l'Isle de Cayenne, puis sur celle de Sainte Croix, & enfin sur la partie Françoise de S. Domingue. On avoit même quel-

On se prépare des deux côtés à la Guerre: mauvaises manieres des Anglois.

quelque ſujet de croire, que la bonne intelligence ne dureroit pas long-tems avec les Anglois de la Jamaïque, où le Duc d'Albemarle, qui en étoit Gouverneur, retint & maltraita fort 75. Flibuſtiers François, qui revenoient de la Mer du Sud, & les obligea d'écrire le contraire à Saint Domingue: on les auroit même apparemment perdus tout-à-fait ſans la mort du Duc d'Albemarle, qui arriva l'année ſuivante. Alors celui qui commandoit à ſa place, les renvoya à M. de Cuſſy, mais il retint leurs armes & leur argent, quoique M. de Cuſſy lui eût renvoyé une Barque, que des Forbans François avoient priſe ſur des Anglois. 1688.

Ces manieres des Anglois, qui correſpondoient ſi mal à celles, que les François avoient toûjours eüës à leurs égard, ne firent pas changer de ſyſtême à M. de Cuſſy; il avoit établi de Graff Commandant à l'Iſle Avache, & lui avoit donné ordre de faire une rude guerre aux Forbans, dont toute cette Côte du Sud étoit remplie. De Graff s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion, faiſant paroître un grand zéle pour le ſervice, beaucoup de fermeté, & une équité, dont les Anglois & les Eſpagnols eurent tout lieu de ſe louer. Auſſi ſes ſoins eurent-ils le ſuccès que le Gouverneur s'en étoit promis. Il vint encore à bout par la confiance, que tout le monde avoit en lui, de peupler en peu de tems tout ce quartier, & de le rendre très-floriſſant. Mais on l'en tira un peu trop tôt pour une expédition, qui ne réuſſit pas. Voici dequoi il s'agiſſoit.

Conduite des François à leur égard.

Un Capitaine Eſpagnol ayant été pris par

1688. des Forbans, & délivré par Laurent de Graff, fit confidence à son Liberateur que 80. ans auparavant un Gallion richement chargé étoit demeuré échoué sur les Serenilles, petites Isles à 30. lieuës au Sud-Ouest de la Jamaïque, l'assûra que toute sa charge y étoit encore, & s'offrit à l'y conduire: de Graff crut ne devoir pas négliger un tel avis, & envoya l'Espagnol à M. de Cussy. Le Gouverneur, après s'être assûré, autant qu'il étoit possible, de la sincerité de cet Homme, arma une Barque longue & trois autres petits Bâtimens, y fit embarquer le Capitaine, & envoya ordre au Sieur de Graff de les conduire aux Serenilles. De Graff se préparoit à obéïr, lorsqu'il reçut un contre-ordre, dont voici quelle fut l'occasion.

Gallion échoué aux Serenilles, & ce qui en arrive.

1689. Le 12. de Janvier 1689. le Sr. de Latre arriva à la Côte Saint Domingue avec un Navire du Roi & une Corvette; & ayant appris que la guerre avoit été declarée à la Hollande, il forma le dessein d'aller enlever deux Navires de force de cette Nation, qu'on lui avoit dit être mouillés dans la Baye de Mancenille, à la Côte de Cuba. Mais comme il n'avoit pas un Equipage suffisant pour une pareille expédition, il demanda permission à M. de Cussy de lever 60. ou 80. Hommes dans son Gouvernement. Il l'obtint à condition de ne point passer ce nombre, & de ne pas faire toute cette levée au même endroit; mais il garda mal ces conditions, & il prit jusqu'à 120. Hommes dans le quartier de l'Isle Avache. Il tira ensuite droit au Cap de Cruz, qui forme la Baye de Mancenille, & il comptoit d'y surprendre les Ennemis. Mais

Navire du Roi pris par les Hollandois.

Mais comme il avoit eu l'imprudence de divulguer son dessein, il les trouva, qui l'attendoient en très bonne situation. Il n'y avoit plus à reculer, il fallut se battre, il le fit en brave Homme, mais il fut tué & son Vaisseau pris. M. de Cussy en ayant reçû la nouvelle, envoya sur le champ un exprès au Sr. de Graff pour lui commander d'aller chercher les Hollandois, & de les combattre, quelque part qu'il les rencontrât. De Graff appareilla sur l'heure, entra dans la Baye de Mancenille, & n'y trouva pas un seul Bâtiment : il fit quelques Prisonniers de qui il apprit que cinq jours après le combat, les Hollandois s'étoient retirés avec leur prise à cinq lieuës de là dans les Cayes du Sud de Cuba, où ils avoient encore été joints par deux Bâtimens de leur Nation, de 20. & de 16. pieces de Canon. De Graff n'avoit pas assés de forces pour les y aller attaquer, & il crut ne pouvoir rien faire de mieux, que de suivre sa premiere destination. 1689.

Les Anglois se rendent maîtres du Gallion échoué sur les Serenilles.

Il arriva heureusement aux Serenilles, & n'eut pas de peine à trouver la carcasse du Gallion échoué; un petit Bâtiment Anglois étant actuellement dessus, occupé à pêcher, ce qu'il faisoit depuis quatre ans regulierement une fois l'année. De Graff étoit plus fort que lui, il ne jugea pourtant pas à propos de le chasser de là, mais il fit societé avec lui, à condition qu'il ne retourneroit pas à la Jamaïque avant la fin de la pêche. Il envoya ensuite chercher des vivres & des Plongeurs à Saint Domingue, mais ce secours ayant trop tardé, il arriva un si grand nombre de Navires Anglois, que de Graff ne ju-

1689. gea pas à propos de se mesurer avec eux, & leur abandonna le Gallion, dans lequel on prétend qu'ils trouverent de grands thrésors.

Revolte au Cap François.

La Trêve que nous avions avec l'Espagne subsistoit toûjours, mais on s'attendoit bien qu'elle ne tarderoit pas à se rompre, & M. de Cussy avoit eu de nouveaux avis de se préparer à attaquer San Domingo, avec toutes ses forces, dès qu'il en recevroit l'ordre. Le Roi avoit plus que jamais à cœur cette entreprise, & cela paroît par la Lettre du Ministre au Gouverneur de Saint Domingue. „ Vous pouvez croire, lui disoit-il, que vous „ n'aurez de vôtre vie rien de plus grand à „ executer, & vous pouvez compter, en „ réüssissant, sur des graces particulieres de „ Sa Majesté, sur tout qu'Elle vous en don„ neroit le Gouvernement. Je vous prie de „ m'informer des mesures que vous prendrez „ pour l'éxécution de ce projet". Cette Lettre est du 13. Janvier 1689. elle trouva M. de Cussy, qui venoit de terminer une fâcheuse affaire, & qui auroit apparemment eu des suites funestes, sans la fermeté du Sr. de Franquesnay, qui commandoit au Cap François. Voici comment la chose se passa.

On ne pouvoit guéres apporter plus de soin au soulagement de la Colonie, qu'en apportoit le Gouverneur dans toutes les occasions, mais il s'en falloit bien, qu'il fût secondé par tous ceux, qui s'étoient chargés de fournir aux besoins des Habitans. Le Tabac ne se vendoit point, ceux des Habitans, qui n'étoient pas en état de faire de l'Indigo, se trouvoient pour la plûpart reduits à la derniere misere, & ce qui ôtoit à bien des Flibustiers l'en-

l'envie de se fixer sur des habitations, c'est que depuis quelque-tems on ne leur portoit ni Engagés, ni Negres. La Compagnie, qui s'étoit maintenuë en possession du commerce exclusif des Noirs, avoit été d'une extrêmité à l'autre: elle avoit d'abord rempli la Côte Saint Domingue de ces Esclaves, & nous avons vû le préjudice, que la Colonie en avoit souffert. Rebutée ensuite par quelques voyages, qui ne lui avoient pas réussi, elle avoit cessé tout-à-fait d'en porter. Enfin une Compagnie de Marchands Maloins avoit obtenu du Roi une permission, qui avoit été pnbliée par ordre de Sa Majesté dans tous les quartiers, de faire la traitte avec les Espagnols dans toute l'étenduë de ces Mers, & toutes les douceurs, que ce commerce attiroit aux Habitans, & qui faisoit subsister 3. à 400. personnes au moins, alloient à ces nouveaux Traiteurs. 1689.

Cette innovation fit murmurer, & il y eut des esprits assés mal faits ponr accuser M. de Cussy d'en être l'auteur, & de faire le commerce avec les Espagnols, sous le nom des Maloins. De ces discours on passa bien-tôt aux plaintes, & les plaintes n'ayant rien produit, on eut recours à la voye de fait. Le quartier du Cap parut tout à coup en armes, & un nommé *Chevalier* se mit à la tête des mutins: mais on a cru qu'il ne faisoit que prêter son nom à quelqu'un, qui étoit sous main le veritable Chef de la révolte, d'autant plus qu'il fut proposé d'abord de nommer un Gouverneur à la place de M. de Cussy. Quoiqu'il en soit, Chevalier ayant su qu'il y avoit dans la Baye de Mancenille près de Monte-Cristo,

1689. Cristo, une Barque Espagnole, qui y faisoit la traite, il y alla & l'enleva. Après cette expédition il parcourut toute la Côte, laissant par-tout des semences de révolte, qui grossirent bien-tôt son parti. Il ne restoit plus qu'à s'assûrer de quelque poste important; il choisit une Colline, qui est présentement enfermée dans la ville du Cap, y fit monter du Canon, & s'y retrancha de maniere, qu'il n'étoit pas aisé de le forcer. M. de Franquesnay, qui commandoit dans ce quartier-là, n'avoit point assés de troupes pour réprimer une pareille mutinerie, & ne pouvoit pas compter sur les Habitans. Il commença par envoyer un exprès à M. de Cussy, qui étoit au Cul-de-Sac, pour le prier de se rendre en diligence au Cap, sans quoi il étoit en danger de succomber au nombre des factieux, qui croissoit tous les jours; les quartiers voisins entrant déja tout ouvertement dans la sédition.

Elle est réprimée. M. de Cussy partit sur le champ avec 70. Hommes, de la fidélité desquels il se tenoit assûré, laissant pour commander dans tous ces quartiers de l'Ouest le Sieur Dumas, auquel il enjoignit expressément, s'il se faisoit le moindre tumulte, de couper court au mal par une prompte punition des coupables. Cependant M. de Franquesnay avoit assemblé un nombre de Soldats & d'Habitans fidéles, capable au moins de tenir les mutins en respect, & s'étoit retranché dans la place vis-à-vis de Chevalier. Peu de têms après ce Rebelle envoya lui dire qu'il n'avoit pris les armes, que pour empêcher les correspondances, que le Gouverneur entretenoit avec les En-

Ennemis de l'Etat, au grand préjudice de la Colonie, & qu'il étoit prêt de desarmer, 1689.
pourvû qu'on lui donnât l'assûrance d'un prompt remede à un desordre si criant. Franquesnay fut outré de cette insolence, & vouloit faire pendre l'Envoyé de Chevalier, mais on lui représenta que cette action, toute juste qu'elle seroit, pourroit avoir des suites fâcheuses, & on l'engagea à prendre un parti, qui lui réussit. Il fit réponse à Chevalier, qu'il ne manqueroit pas d'informer la Cour des sujets de plaintes, qu'on avoit donnés aux Habitans, qu'il ne doutoit pas que Sa Majesté n'y eût égard, si elle les jugeoit raisonnables, que cependant il lui conseilloit de retourner chez lui, & d'y demeurer tranquille en attendant la réponse ; qu'en faisant autrement, il se rendroit criminel, & que s'il vouloit suivre son conseil, il croyoit pouvoir l'assûrer, que ni lui, ni aucun des siens, ne seroient jamais recherchés pour tout le passé.

Rien ne pouvoit venir plus à propos à ceux, qui avoient suivi Chevalier, que cette declaration. La plûpart commençoient à s'ennuyer dans leur retranchement, & à craindre les suites de cette révolte ; ils s'écrierent tous que rien n'étoit plus raisonnable, que ce que proposoit M. de Franquesnay, & chacun se retira dans le moment. Il y a bien de l'apparence que Chevalier recommença bientôt à cabaler, ou que ne s'étant retiré, qu'après que tout le monde l'eût abandonné, le Lieutenant de Roi ne se crut pas engagé à son égard par la parole, qu'il avoit donnée en général. Ce qui est certain, c'est qu'il entreprit de se rendre maître de sa personne. Le

coup

1689. coup étoit hardi; pour y réüssir il indiqua une revûë de tous les Habitans de la plaine du Cap, & choisit pour cela le quartier Morin, où il avoit son habitation. Chevalier se douta d'abord du piége, qu'on lui tendoit, & délibera avec ses amis, s'il se trouveroit à la revûë: ils lui dirent de ne rien craindre, & lui protesterent qu'ils ne souffriroient point qu'on entreprît rien sur sa personne; il les crut, & fit bonne contenance. Tous les Habitans étant sous les armes devant la porte du Commandant, on vint dire à Chevalier que M. de Franquesnay vouloit lui dire un mot; Chevalier y alla, & il ne fut pas plûtôt entré dans la chambre, que le Commandant le prenant par le bras, *Chevalier*, lui dit-il, *je t'arrête de la part du Roi*. Chevalier étoit venu assés bien accompagné, il tourna la tête pour voir, si on ne se mettoit pas en devoir de le secourir; mais comme il vit que personne ne branloit, *Je suis mort*, s'écria-t-il, *Non*, reprit Franquesnay, *je t'assûre de nouveau que de ma part il ne te sera fait aucun mal*. C'étoit lui promettre peu de choses, ou pour mieux dire, rien du tout. En effet Chevalier ayant été embarqué le même jour sous bonne garde pour le port de Paix, suivant l'ordre que M. de Cussy en avoit envoyé en partant du Cul-de-Sac; il fut mis entre les mains de la Justice. On l'interrogea sur ce qui l'avoit engagé dans cette révolte, mais il ne voulut nommer personne: on lui fit son procès, & il fut pendu.

M. de Cussy arriva au port de Paix peu de jours après cette expédition, & se rendit dès le lendemain au Cap François, après avoir ren-

renvoyé la meilleure partie de sa troupe au Cul-de-Sac. Il fit de grandes recherches des causes, qui avoient contribué à la révolte, & il n'en trouva point d'autres, que celles, dont j'ai parlé. Cela l'engagea à user de clemence, il ratifia la parole que Franquesnay avoit donnée aux révoltés, mais ce fut à condition qu'ils lui livreroient trois d'entr'eux, qui vraisemblablement étoient dans le même cas que Chevalier. On ne lui en put remettre que deux, le troisiéme étant en fuite. Il en fit pendre un au Cap, & envoya exécuter l'autre au Cul-de-Sac pour y servir d'exemple, il rendit compte ensuite à la Cour de tout ce qui s'étoit passé, & manda qu'il n'étoit pas possible de se comporter mieux, qu'avoit fait le Sr. de Franquesnay, qui s'étoit d'abord trouvé seul, & avoit été fort longtêms sans savoir à qui se fier. Le Ministre lui répondit que le Roi avoit fort agréé qu'il eût puni les Chefs de la révolte, que Sa Majesté vouloit bien accorder le pardon, qu'il lui demandoit pour les autres, & que les services du Lieutenant de Roi ne seroient pas oubliés. 1689.

Vers la fin de cette année, M. de Cussy reçut une Lettre du Controlleur Général, au sujet des droits de Poids & de Capitation, que ce Ministre jugeoit qu'on devoit établir à la Côte Saint Domingue; & il lui répondit qu'il y avoit tout à craindre d'une pareille proposition; qu'il n'en faudroit pas davantage pour dissiper entierement la Colonie, qu'une partie des Habitans se jetteroit dans les bois, & qu'un très-grand nombre passeroit à la Jamaïque. Il donna en même-têms avis à M. de

Seigne-

1689. Seignelay de la Lettre du Controlleur Général, & de la réponse qu'il y avoit faite: & il lui fut mandé, que puisque ces droits n'avoient pas encore été levés à Saint Domingue, Sa Majesté trouvoit bon qu'il ne permît point qu'on les y exigeât, au moins jusqu'à nouvel ordre. Cette Lettre étoit dattée du 3. Septembre 1690. Un mois après le Ministre lui en écrivit une seconde, par laquelle il lui faisoit savoir que le Roi avoit permis à des Marchands de Saint Malo d'armer quelques Fregates pour aller faire la course dans le Golphe Mexique, & sur les Isles Angloises; mais que l'intention de ce Prince étoit que ces Fregates gardassent les Côtes de Saint Domingue, chacune à leur tour. La Lettre ajoûtoit qu'un des objets de cet armement étant le commerce avec les Espagnols, le Roi vouloit non seulement qu'il laissât aux Capitaines la liberté de le continuer, mais encore qu'il leur donnât toutes les facilités, qui dépendroient de lui, pour le faire sûrement. Ces ordres arriverent apparemment trop tard pour avoir leur effet, il y a même bien de l'apparence que M. de Cussy ne les reçut point.

Entreprise sur Sant-Yago par M. de Cussy.

Quelques mois auparavant, c'est-à-dire, vers le commencement du mois de Juin, le Gouverneur étant au Cul-de-Sac, les Flibustiers au nombre de 240. amenerent dans ce port quelques Barques, qu'ils avoient prises sur les Anglois, & lui demanderent des commissions pour aller en course. Il leur dit qu'il valoit bien mieux faire quelque entreprise considerable, & qui tournât au profit de la Colonie; il leur proposa la prise de

de Sant-Yago de los Cavalleros, & ajoûta qu'il se mettroit lui-même à leur tête, & se feroit suivre de toutes les milices des quartiers voisins du Cap. Ils se laisserent persuader, & le Gouverneur ayant aussi-tôt envoyé par-tout ses ordres, partit pour le port de Paix, où il arriva le 17. de Juin accompagné des troupes, qu'il avoit fait embarquer avec lui. Il y fit la revûë de son armée, qui se trouva composée de 400. Cavaliers, de 450. Fantassins & de 150. Negres destinés à conduire les bagages & les chevaux de main. Il s'embarqua le 19. pour le Cap, où il mouilla le 21. La Cavalerie y arriva le 24. & il partit le lendemain pour se rendre au quartier général de l'assemblée, qui étoit une habitation du Sr. de Franquesnay dans la plaine de Limonade à quatre lieuës du Cap. Toutes les troupes y furent réunies le 26. & y séjournerent jusqu'au 28. Franquesnay les mit à discretion de ses troupeaux, & chaque Homme emporta de la viande pour deux jours. Le 29. l'armée campa sur les bords de l'Artibonite, le 30. à la Savane de Doña Ignessa, & le premier Juillet à la riviere de Rebouque. Le Général fit de là un détachement de 120. Hommes, pour se saisir des metairies du Gouverneur de Sant-Yago, où étoient les Vigies ou Sentinelles des Espagnols. On les manqua, parce qu'ils étoient couchés dans le bois; mais on y tua plusieurs bêtes à corne, ce qui fut un grand soulagement pour l'armée.

1689.

Elle ne s'arrêta point en ce lieu-là, & elle alla camper dans une autre métairie proche la riviere de la Gonave, où elle séjourna,

M. de Cussy envoye son Secretaire

na, & où elle trouva encore quantité de
1689. bestiaux, dont elle profita. Sur les deux heu-
au Gouverneur. res après-midi on apperçut sur des hauteurs voisines plusieurs Cavaliers, qu'on poursuivit inutilement, & M. de Cussy voyant qu'il étoit découvert, & qu'il ne pouvoit plus compter d'avoir des Prisonniers, prit le parti d'envoyer à Sant-Yago Boyer son Secretaire, qui étoit fort consideré des Habitans de cette Ville. Boyer partit seul, & arrivé au milieu d'une Savane, d'où il pouvoit aisément être apperçu, il fit un signal de parlementaire, en mettant son mouchoir au bout de son mousqueton; un Lieutenant vint aussitôt à lui, & Boyer lui assûra qu'il pouvoit venir parler à son Général en toute sûreté. Il y vint & feignant d'abord de ne pas savoir qu'il y eût guerre entre les deux Nations, il demanda à M. de Cussy ce qu'il prétendoit avec tant de troupes. Le Gouverneur lui répondit qu'il venoit savoir si le Président étoit assés honnête homme, pour accepter le combat, qu'il avoit le dessein de lui offrir en pleine Savane, pour décider à qui demeureroit l'Isle de Saint Domingue, à moins que les Espagnols n'aimassant mieux se ranger volontairement sous l'obéissance du Roi Très-Chrêtien; auquel cas il promettoit de les laisser joüir de tous leurs privileges. Il ajoûta que jusques-là il n'avoit fait aucun dégât, s'étant contenté de tuer autant de bêtes, qu'il en falloit pour la subsistance de son armée, & qu'il alloit continuer de marcher lentement pour leur donner le têms de prendre leur parti, & même de se mettre en état de défense, s'ils ne jugeoient pas à propos d'accepter ses offres. L'Offi-

L'Officier répondit qu'on n'auroit pas le loisir d'avertir le Président, mais que le Gouverneur de Sant-Yago ne manqueroit pas de le venir trouver, & se feroit un plaisir de mesurer ses forces avec les siennes, qu'il ne falloit pas compter que les Espagnols fussent dans la disposition de vouloir changer de Maître, & qu'il n'en étoit aucun, qui ne fût prêt de sacrifier mille vies, pour marquer à son Roi son zéle & sa fidelité. Si l'on en croit quelques Memoires, le General François ne s'attendoit pas à une telle réponse, n'ayant entrepris cette expedition que sur les assûrances, qui lui avoient été données par un Capitaine Maloin, nommé Praillé, que la plus grande partie des Espagnols de l'Isle étoient fort disposés à se donner à la France, & qu'en particulier la Garnison de San-Domingo, laquelle n'étoit point payée depuis très-long-têms, souhaittoit fort ce changement. Quoiqu'il en soit, l'Officier, dont je viens de parler, fut fort caressé de M. de Cussy, qui le regala de son mieux, & le renvoya avec une Escorte conduite par Boyer.

1689. Ce qui se passe entre M. Cussy & un Officier du Gouverneur.

Quand ils furent arrivés au lieu, où ils devoient se séparer, l'Officier témoigna au Secretaire, qu'il avoit été très-sensible aux politesses de son Maître, qu'il en conserveroit le souvenir toute sa vie, & que jusques-là, les François ne leur avoient point fait la guerre de cette maniere-là. Le quatriéme, l'Armée campa à la Riviere d'Amine, où elle trouva toutes sortes de rafraîchissemens en abondance. Environ cinquante Espagnols parurent encore sur les hauteurs; mais ils n'y resterent pas long-têms. Le 5. on marcha jusqu'à la Ri-

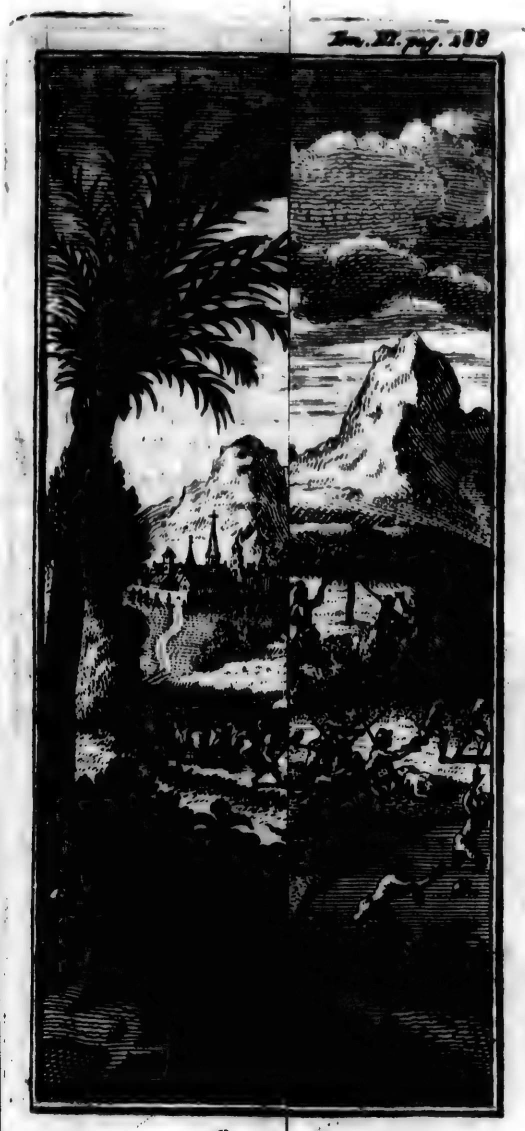
Les Espagnols dressent une Embuscade aux François.

1690. Riviere Yaqué, ou de Monte-Cristo, & l'on campa à une lieuë & demie de Sant-Yago, sans rencontrer qui que ce soit, ce qui fit soupçonner quelque Embuscade, de sorte qu'on se tint sur ses gardes. Le 6. on passa sans opposition la Riviere, qui est fort rapide, & à une demie lieuë de la Ville, on se trouva dans un défilé, où deux Hommes avoient de la peine à passer de front. M. de Cussy devoit s'attendre à y être attaqué, & fortifier la tête & la queuë de son Armée; il ne le fit point, & cette faute pensa lui coûter cher. L'Avant-Garde passa sans rien rencontrer; mais le centre & l'arriere-Garde étant engagés dans le défilé, se virent tout à coup attaqués par des gens, qui les découvroient de haut en bas, & combattoient sans être vûs, les uns avec les armes à feu, les autres avec les Lances. Effectivement le défilé, où ils se trouvoient, étoit une espece de Ravine, que les Torrens avoient considerablement creusée, & dont les bords étoient fort couverts.

Ils sont repoussés avec perte.

Le Centre, où étoit M. de Cussy s'arrêta, & fit un feu si terrible, que l'Ennemi, ne le pouvant soutenir, s'enfuit d'abord; on le poursuivit, & plusieurs se jetterent dans la Riviere pour se sauver. L'Arriere-Garde embarassée du bagage, & où il y avoit un assés bon nombre de jeunes gens, qui n'avoient point d'Armes, souffrit beaucoup. Deux Officiers & quarante Hommes y furent tués. Le General, qui fut instruit de ce désordre y envoya M. de Franquesnay avec 150. Hommes; mais ceux contre qui il marchoit, ne l'attendirent point. D'un autre côté, ceux qui avoient fui

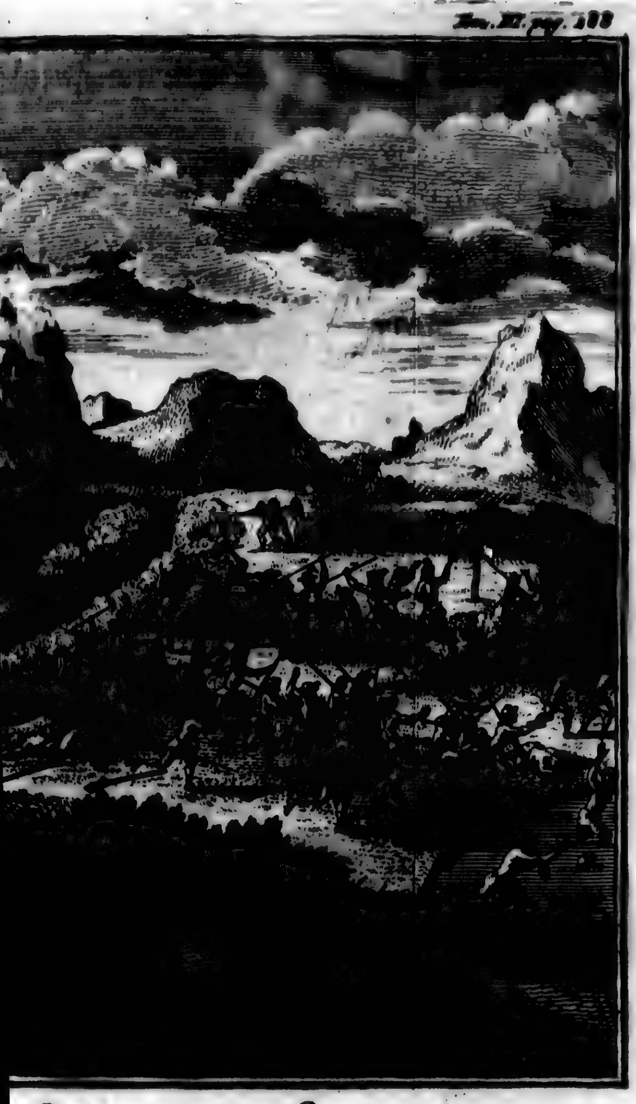
Tom. XI. pag. 288



Combats.



Combat de Sant Yago où Mr. de Cussy defit les



Cussy defit les Espagnols.

fui au
de co
de vi
que
aussi-
rentr
rent
reuse
eut
reste
premi
l'Eau-
furie
obligé
pour
les au
leurs A

Apr
nemis
entra
située
Rivier
viere
laises
se , &
respire
Pays d
bitans
têms.
qué ro
point
Yago ,
par jou
Ville ,
les Egl
me ave

fui au-delà du Fleuve, voyant le mouvement de cet Officier, qui marchoit avec une grande vitesse, crurent qu'il lâchoit le pied, & que tous les François étoient en déroute; aussi-tôt ils repasserent l'eau à la nage, & rentrerent dans la ravine; mais ils y trouverent M. de Cussy, qui les chargea si vigoureusement à la tête des Flibustiers, qu'il y en eut un très-grand nombre de tués, & que le reste fut dissipé en un moment. Parmi les premiers plusieurs s'étoient enyvrés avec de l'Eau-de-Vie, & ils se jettoient avec tant de furie sur les François, que ceux-ci étoient obligés de reculer quelques pas en arriere pour les tirer. La précipitation avec laquelle les autres se sauverent, leur firent abandonner leurs Armes & leurs Chevaux. 1690.

Après cette Victoire il ne parut plus d'Ennemis, que de loin sur les Collines, & l'on entra dans la Ville sans résistance. Elle est située dans une Peninsule, que forme la Riviere Yaqué, & tous les côtés de la Riviere sont naturellement fortifiés par des Falaises inaccessibles d'une hauteur prodigieuse, & d'une lieuë & demie de circuit. On respire sur ces Falaises, & dans tout le Pays d'alentour, un air très-pur, & les Habitans de ces Quartiers-là vivent très-longtêms. J'ai dit ailleurs, que la Riviere Yaqué rouloit l'Or; on prétend qu'il n'y a point de Famille un peu nombreuse à Sant-Yago, qui n'en retire trois ou quatre gros par jour. Les François en entrant dans la Ville, la trouverent absolument deserte, & les Eglises toutes ouvertes; les Maisons même avoient été démeublées; mais on y a- Prise de Sant-Yago.

1690. voit laissé des Vivres & des Boissons, M. de Cussy défendit d'y toucher; quelques-uns ne laisserent pas malgré cette défense de donner dessus, & en furent incommodés; cela fit croire qu'on les avoit empoisonnés, & toute l'Armée demanda avec instance la permission de s'en venger, en mettant le feu à la Ville: elle l'obtint, mais à condition d'épargner les Eglises, & les Chapelles.

Retraite des François. Au bout de 24. heures, M. de Cussy voyant le têms tourner à la pluye, & craignant surtout le débordement des Rivieres, dont quelques-unes, comme celles d'Yaqué & de Maux, font alors d'étranges ravages, donna l'ordre pour le départ. Il passa la Riviere le 7. & alla camper à une lieuë & demie au-delà. Le lendemain il campa dans une Métairie, où il trouva beaucoup de Bestiaux, qu'il fit tuer, & le jour suivant 9. du mois quoiqu'on se fût écarté de la premiere route, l'Avant-Garde fut attaquée, & eut un Homme blessé; mais l'Ennemi s'enfuit d'abord: cependant M. de Cussy avouë que cent Hommes de résolution en cet endroit auroient pu l'arrêter. Le 10. il passa de bonne heure la Riviere de Maux, & se reposa le reste du jour. Les Chevaux étoient extrêmement fatigués, & il falloit se pourvoir de Viandes pour plusieurs jours. L'onziéme on prit plus de soixante Chevaux, qui vinrent fort à propos pour remonter la Cavalerie, laquelle en avoit beaucoup perdu, & le 12. on passa la Riviere de Rebouque, où MM. de Saint Laurent & Begon avoient fait proposer aux Espagnols de fixer les limites des deux Colonies de ce côté-là. Le 13. l'Armée

mée traversa la Riviere de Doña-Ignessa, & le 14. celle de l'Artibonite. Le 15. M. de Cussy permit à l'Infanterie de se débander, & de prendre les chemins les plus courts; & il fit porter les blessés, qui ne pouvoient plus marcher, ni souffrir le Cheval, sur des Brancards à Bayaha, pour y être embarqués dans des Canots. Lui-même arriva le 16. au Cap, avant qu'on sût au Cul-de-Sac qu'il en étoit parti. Il trouva dans ce Port des Flibustiers, qui l'attendoient pour avoir une Commission: ils avoient à leur tête le Capitaine Bernanos, & leur dessein étoit d'aller prendre Sant-Yago de Cuba. Il les expedia; mais je n'ai pû savoir quel fut le succès de cette entreprise, je trouve seulement que Bernanos fit, chemin faisant, quelques prises sur les Anglois. 1690.

L'Armée de M. de Cussy étoit extrêmement fatiguée d'une si longue marche, il assûre néanmoins dans sa Lettre au Ministre, que tous lui protesterent en arrivant, que s'il vouloit les mener à San-Domingo, ils étoient prêts à partir, persuadés que cette Capitale étant prise, toutes les autres Villes & Bourgades ouvriroient leurs portes aux François. Mais il falloit pour cette Conquête plus de forces, que le Gouverneur n'en pouvoit alors mettre sur pied, & d'ailleurs, le Voyage, qu'il venoit de faire, & où il avoit beaucoup souffert du manque d'eau, l'avoit convaincu que ces sortes d'expeditions se devoient faire par Mer, c'est-à-dire, qu'il falloit avoir des Navires pour boucler le Port, & débarquer les troupes à deux ou trois lieuës de la Ville. D'ailleurs, la nouvelle qu'il venoit de recevoir de la

Prise de S. Christophle par les Anglois.

1690. la prise de Saint Christophle par les Anglois ; & qu'une partie des Habitans devoient passer à la Côte de Saint Domingue, ne lui permit pas de s'éloigner. Au reste, cette nouvelle de la perte de Saint Christophle, ne dut pas fort surprendre M. de Cussy, si on en croit quelques Mémoires. Car on prétend que pendant la nuit, qu'il passa à Sant-Yago, il s'y répandit un bruit, que les Anglois nous avoient chassés de cette Isle ; mais que le jour étant venu, il ne fut jamais possible de découvrir, qui en étoit l'Auteur.

Une partie des Habitans transportés à S. Domingue.

Quoiqu'il en soit, les plus considérables Habitans de cette belle Colonie, furent transportés à la Martinique, & les autres furent destinés pour la Côte de Saint Domingue : il en arriva une bonne partie au Port de Paix, peu de têms après le retour de M. de Cussy, & on leur y distribua des Terres. Il en restoit encore environ 300. Hommes, Femmes, Galeriens, Negres, & Mulâtes, que le General Anglois confia à un nommé James Smith, lequel s'étoit fait naturaliser François. Smith partit à la fin de Septembre, & ayant reconnu Monte-Cristo, on fut fort surpris de lui voir prendre le large, mettre deux Canons chargés à mitrailles à l'avant de son Navire, avec les Canonniers prêts à y mettre le feu, & faire monter sur le Pont tout son Equipage armé de Pistolets & de Coûtelas. Les François lui demanderent le sujet de tout cet appareil, & il répondit qu'il étoit averti de bonne part, & même de quelques-uns d'entre eux, qu'ils avoient comploté de se saisir de son Bâtiment, il ajoûta qu'il avoit peine à le croi-

re,

re, vû les bons traitemens qu'il leur avoit faits à tous ; mais que la prudence l'obligeoit à prendre ses précautions. Il est vrai que jusques-là il en avoit parfaitement bien usé avec eux, & qu'avant qu'ils fussent embarqués, il leur avoit rendu toutes sortes d'assistances, ce qui leur avoit fait désirer de l'avoir pour conducteur : c'étoit apparemment, où il avoit visé. Il continua donc sa route, ainsi équipé, presque toûjours hors de la vûë de terre. Il arriva enfin à l'extrêmité Occidentale de l'Isle, & après avoir fait endurer la faim & la soif à ces malheureux pendant huit jours, il leur dit qu'il avoit manqué le Port de Paix, où il avoit ordre de les débarquer, & que n'ayant plus de vivres, les Vents contraires ne lui permettoient pas d'aller plus loin, qu'ainsi il étoit obligé de les mettre à terre. Il fit aussi-tôt embarquer tous les Hommes dans deux Chaloupes, sous prétexte d'aller chercher des Habitans pour les secourir, & il retint leurs hardes, en disant qu'elles ne feroient que les embarasser ; il fouilla ensuite les Femmes & les Enfans, qu'il laissa presque nuds sur le rivage, puis il appareilla & disparut. Le peu de François, qui se trouverent dans ce quartier, firent de leur mieux pour soulager ces miserables, à qui leur perfide conducteur n'avoit rien laissé que la chemise, & dont plusieurs moururent bientôt de chagrin & de miseres, quelque soin qu'on en pût prendre. Enfin, trois des plus riches Habitans de Saint Domingue s'étant trouvés à la Pêche dans le voisinage, accoururent à leur secours, fretterent un Canot & une Chaloupe, & en emmene- 1690.

1690. menerent une bonne partie au petit Goave, où M. de Cussy se trouvoit par hazard. Il envoya aussi-tôt chercher les autres, les fit tous distribuer chés les Habitans, qui les reçurent, comme s'ils eussent été leurs propres Freres, & ayant su que Smith étoit à la Jamaïque, où il avoit eu le front d'assûrer qu'il avoit remis ses passagers au lieu de leur destination, il y envoya demander au Gouverneur justice contre ce Scelerat.

Les Espagnols viennent attaquer le Cap François.

Du petit Goave, M. de Cussy se rendit au Port de Paix, pour être plus à portée de savoir des nouvelles des Espagnols, qui paroissoient avoir dessein de prendre leur revanche de la prise de Sant-Yago. Peu de jours après y être arrivé, il sut de quelques Prisonniers Anglois, qu'on avoit apparemment faits sur la Côte, que la Flotte, qui avoit pris Saint Christophle, avoit fait voiles pour Portoric, afin d'y joindre les Espagnols à dessein de chasser les François de l'Isle Saint Domingue. Sur cet avis il partit le 10. de Janvier pour se rendre au Cap, où il arriva le même jour, ou le lendemain. Le 12. on entendit quelques coups de Canon; & le 14. des Chasseurs vinrent avertir qu'il y avoit cinq gros Navires mouillés, à dix-sept ou dix-huit lieuës du Cap. Aussitôt le Gouverneur fit augmenter le nombre des Sentinelles avancées, & le 17. une de ces Sentinelles accourut à toute bride lui dire, qu'elle avoit apperçu un grand nombre de Chevaux, qui étoient tout en nage de sueur, & qu'on laissoit apparemment reposer dans quelque Savane, où des Espagnols en assés petit nombre les gardoient. Ce même jour,

jour, ou le lendemain, la Flotte de Barlovento composée de six gros Vaisseaux & d'une Frégate, & sur laquelle il y avoit 2600. Hommes, en débarqua 1200. parmi lesquels il y avoit 300. Lanciers, à six lieuës du Cap, & vint ensuite mouiller assés près de ce Port. Elle mit encore à terre 500. Hommes, qui allerent joindre les autres du côté de la Savane de Limonade, & ne trouverent nulle part de résistance : non plus que ceux, qui venoient par terre de San-Domingo, au nombre de sept à huit cens. 1691.

Combat où MM. de Cussy & de Franquesnay sont tues.

Cette inaction des François venoit de leur mésintelligence. Au moment qu'il avoit fallu prendre son parti pour agir contre un Ennemi si puissant, MM. de Cussy & de Franquesnay s'étoient trouvés d'avis contraire; & le mal fut que le plus mauvais prévalut. Le Gouverneur, qui d'abord s'étoit avancé avec 30. ou 40. des plus braves, pour reconnoître l'Ennemi, proposa d'aller dresser une Embuscade aux Troupes débarquées du côté de Bayaha, & de la Riviere de Jaquezy; & ces quartiers, qui n'étoient point encore défrichés, étoient très-propres à ce dessein. Le Lieutenant de Roi, au contraire, vouloit qu'on allât se poster dans la Savane de Limonade, où il falloit nécessairement que les Ennemis passassent, pour attaquer le Cap par terre, & qu'on les y combatît. Rien au fond n'étoit moins sensé que ce projet; on avoit pu tout au plus assembler mille Hommes, les Espagnols en avoient plus de trois mille; pourquoi, disoit M. de Cussy, nous exposer à combattre en plaine contre des forces aussi superieures, tandis que nous le

1691. pouvons faire ailleurs, où l'avantage du nombre ne pourra servir de rien à nos Ennemis? Il eut beau faire, il ne gagna rien, tout le monde commença à crier confusément *à la Savane*, on se mit aussi-tôt en marche, & le General, qu'on n'écoutoit plus, fut contraint de se laisser entraîner.

Il arriva le 20. dans cette plaine, qui a une lieuë en quarré, & qui est parfaitement unie; & le 21. l'Armée Espagnole parut. Il l'attaqua sur les neuf heures avec la même précipitation, qui avoit présidé à la déliberation, & la Victoire ne laissa point de balancer plus d'une heure & demie, quoique les François combattissent sans ordre. Mais un Officier Espagnol s'appercevant que ses Fusiliers ne pouvoient plus soutenir le feu des Flibustiers, & commençoient à s'ébranler, fit un signe de son Chapeau, pour faire lever 300. Lanciers, qui étoient couchés sur le ventre, & qui fondirent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils forcerent le centre après un très-rude combat. Alors les deux ailes se trouvant séparées, la plûpart prirent la fuite, & il ne resta plus qu'un gros des plus braves autour de MM. de Cussy & de Franquesnay, qui firent des prodiges de valeur. Le Gouverneur sur-tout se distingua d'une maniere surprenante. Il avoit reçû un coup d'Armes dans le corps, & il se trouva au milieu de six Lanciers, contre lesquels il se défendit avec une intrepidité, qui attira l'attention de toute l'Armée ennemie; il en tua deux avant qu'aucun eût osé l'approcher; il cassa ensuite la tête à un troisiéme avec son Pistolet; enfin percé de Lances, il tomba mort

au-

auprès de ses Braves, parmi lesquels étoit Franquesnay, qui avoit aussi vendu fort cher sa vie aux Espagnols: le Chevalier de Buterval son Neveu, 5. Officiers, & 4. à 500. Hommes des plus braves de la Colonie, périrent en cette occasion, après s'être battu avec toute la bravoure possible. 1691.

Suites de cette défaite.

On a toûjours cru que les Espagnols avoient perdu dans ce combat pour le moins autant de monde que nous, & on a su depuis qu'ils avoient embarqué 180. Blessés; mais ils eurent grand soin de cacher leur perte, & ils commencerent par enterrer leurs morts, dont on trouva néanmoins encore 60. apparemment dans des lieux écartés. D'ailleurs, ils étoient Maîtres de la Campegne, où personne n'osoit paroître. Aussi ne manquerent-ils pas de profiter de leur Victoire; ils parcoururent en Vainqueurs toute la plaine du Cap, brûlerent le Bourg, emmenerent un grand nombre d'Enfans, de Femmes, & d'Esclaves, & massacrerent tous les Hommes, qu'ils purent surprendre. Il est vrai que la plûpart s'étoient refugiés dans les bois, où quelques-uns furent même assés heureux, pour mettre en sûreté leurs familles, une partie de leurs effets, & leurs Negres. Ces Esclaves firent paroître en cette rencontre une fidelité, à laquelle on ne s'étoit point attendu, & dont ils ont donné depuis des marques éclatantes dans toutes les occasions, où ils auroient pû racheter leur liberté au prix d'une trahison, qui ne leur auroit rien coûté. Ce n'est pas la seule preuve, qu'on ait qu'ils sont capables de sentimens, & veritablement attachés à leurs maîtres; en quoi il faut couvenir

1691. que les François recueillent les fruits de la douceur, avec laquelle ils les traitent, & plus encore du soin qu'on a dans la Colonie d'en faire de bons Chrétiens. Enfin les Espagnols chargés de dépouilles, mais beaucoup plus contens de nous avoir humiliés, & d'avoir repris sur nos Habitans un ascendant, dont la perte leur avoit tant couté, & que rien ne leur a encore fait perdre depuis, se retirerent chez eux, ou sur la Flotte, qui après avoir surpris quelques Vaisseaux Marchands, & quelques autres petits Bâtimens, partit au commencement de Février du Cap François. On ne s'y attendoit pas dans la Colonie, & les Quartiers du Nord sur-tout craignoient fort de se voir dans la nécessité de subir le joug d'une Puissance à laquelle ils n'étoient pas en état de rien opposer: aussi y fut-on également surpris & joyeux d'une retraite si inespérée.

On crut ensuite pendant quelque-têms que le dessein des Ennemis étoit de faire dans les Quartiers de l'Ouest ce qu'ils venoient de faire dans ceux du Nord, & leur Flotte prit effectivement la route du Cul-de-Sac; mais après y avoir tenu les esprits dans l'incertitude, où iroit tomber l'orage, & fait quelque-têms mine de tenter une descente, elle tourna tout-à-coup vers les Côtes de Cuba. Tel fut le succès de cette campagne, pendant laquelle on fit une funeste experience de ce que tant d'autres ont déja montré, que la valeur n'est rien, si elle est mal conduite; & le peu de fond qu'on doit faire sur ces Milices levées sans choix, qui sont long-têms incapables de discipline, & ne servent souvent qu'à embarrasser dans une action. Il y a bien de l'apparence

1691.

parence que les [illegible] Flibustiers, qui perirent dans cette occasion, s'ils eussent été seuls, & se fussent entendus avec leurs Chefs, seroient venus à bout des Espagnols, à qui leur seule présence avoit d'abord glacé le courage.

Les troupes refusent de piller le Bourg de Gohava.

Le Sr. le Clerc de la Boulaye Major à la Côte du Nord, & que M. de Cussy, en partant du port de Paix, avoit laissé pour y commander, n'eut pas plûtôt appris ce qui se passoit au Cap, qu'il s'y rendit en diligence, pour tâcher de rassûrer les Habitans; mais en voulant trop bien faire, il pensa tout perdre. Il se mit en tête de rendre sur le champ la pareille aux Ennemis, & se proposa d'aller brûler le Bourg de Gohava, situé au Sud de la plaine du Cap, vers le milieu de l'Isle. Il rassembla en assés peu de têms 800. Hommes, avec lesquels il traversa les Montagnes jusqu'à un détroit, qu'on nomme la Porte: c'est apparemment ce qu'Ojeda avoit appellé *Puerto de los Cavalleros* ou *Portu de los Hidalgos*, & qui est communément regardé comme le commencement du pays Espagnol de ce côté-là. Il est fort vraisemblable qu'il attendit jusques-là à declarer son dessein. Ce qui est certain, c'est qu'alors toute sa troupe se mutina & demanda, si pour brûler quelques chetives cases, il étoit de la prudence d'exposer la principale ressource d'une Colonie, qui venoit de perdre une partie de ce qu'elle avoit de meilleur, & s'il n'étoit pas plus sage de se tenir sur la défensive, en travaillant avec soin à réparer ses pertes. Ces raisons & ces murmures firent assés peu d'impression sur l'esprit du Commandant, Homme qui ne manquoit pas de bonnes

1691. nes intentions, mais sans experience, d'un génie très borné, & qui n'avoit aucune capacité pour la guerre. Il vouloit donc pousser sa pointe, sans trop écouter les rémontrances de ses Officiers, mais le Sr. des Long-Champs Capitaine de Cavalerie lui dit résolument qu'il ne le suivroit pas, & tournant la bride de son cheval, reprit la route du Cap, où il fut suivi par la plus grande partie de l'armée. Ce fut alors une nécessité pour le Major de prendre le même parti.

M. Dumas Lieutenant de Roi se transporte au Cap & y rétablit l'ordre.

Le Sr. Dumas Lieutenant de Roi, qui commandoit au Cul-de-Sac, & en qui toute l'autorité residoit pour lors, comme étant le premier Officier de la Colonie, prit des mesures beaucoup plus justes. Après avoit donné ses ordres pour la sûreté des Quartiers de cette Côte contre les entreprises de la Flotte Espagnole, dont on ne savoit pas encore la retraite, ou dont on craignoit le retour; il rassembla environ 300. Flibustiers, avec lesquels il s'embarqua sur un Navire Maloin, & sur quelques autres petits Bâtimens, dans le dessein d'empêcher les descentes. Peu de têms après, voyant que les Ennemis ne paroissoient point, il envoya ses 300. Flibustiers au Sr. de Graff, qui commandoit à l'Isle Avache, & auquel il donna ordre de faire la course le long de la Côte; ensuite il se rendit au Cap dans un Bateau armé en guerre. Il trouva ce Quartier dans le plus grand desordre: les Fuyards, qui avoient si lâchement abandonné leurs Officiers & leur Gouverneur, avoient fait presque autant de mal, que les victorieux même, & la plûpart de ceux, qui s'étoient refugiés dans le bois n'avoient pas en-

encore osé retourner chez eux. M. Dumas commença par faire restituer ce que chacun 1691.
reconnut lui avoir été volé par cette canaille : il nomma ensuite un Juge Royal & un Procureur du Roi pour administrer la Justice à la place de ceux, qui avoient été tués ; il choisit les plus braves & les plus experimentés Habitans, pour remplacer les Officiers de Milice : il défendit la vente des boissons à la campagne, afin que le Bourg, qui avoit été entierement brûlé, se rétablit plûtôt ; il interdit la chasse avec les chiens, parce que les campagnes ayant été ravagées, on n'y avoit plus de ressource pour la vie, que dans les cochons marons ; & ces animaux les exterminoient par tout, où on les employoit. Enfin il fit la revûë de tous les Quartiers de la dépendance du Cap, & il y trouva environ 100. Hommes en état de porter les armes, parmi lesquels on comptoit grand nombre de mutins, dont il y avoit beaucoup plus à craindre qu'à esperer, si les Espagnols s'avisoient de revenir ; & qui après avoir été par leurs discours séditieux la veritable cause de la perte de leur Gouverneur, le poursuivoient encore après sa mort, en cherchant tous les moyens de noircir sa réputation.

Monsieur Dumas, après avoir établi dans ces Quartiers le Sieur de la Boulaye pour Commandant, se disposoit à retourner au Cul-de-Sac, lorsqu'une grande Barque Angloise arriva avec un passeport de M. de Blenac. Elle étoit chargée de 100. personnes, reste infortuné de la Colonie Françoise de Saint Christophle, qui avoit été destiné pour l'Isle de Sainte Croix, & qu'on avoit refusé

d'y

1691. d'y recevoir. Le Lieutenant de Roi de Saint Domingue fut plus humain, il distribua ces malheureux dans les habitations, qui avoient le moins souffert, & ils n'y furent pas inutiles dans la suite. De toutes les Colonies des Isles Françoises de l'Amérique, celle de Saint Christophe avoit toûjours été la mieux reglée & la plus policée. La dispersion, qui s'en fit dans les autres, y porta des manieres, des sentimens, & des principes d'honneur & de religion, qu'on n'y connoissoit guéres auparavant. C'étoit sur tout dans celle de Saint Domingue, que ces besoins étoient sensibles, & où le changement le fut davantage.

Fin du neuviéme Livre & du troisiéme Tome.



e Saint
oua ces
avoient
s inuti-
nies des
e Saint
reglée
s'en fit
es sen-
de re-
uparа-
nt Do-
les, &

Tome.